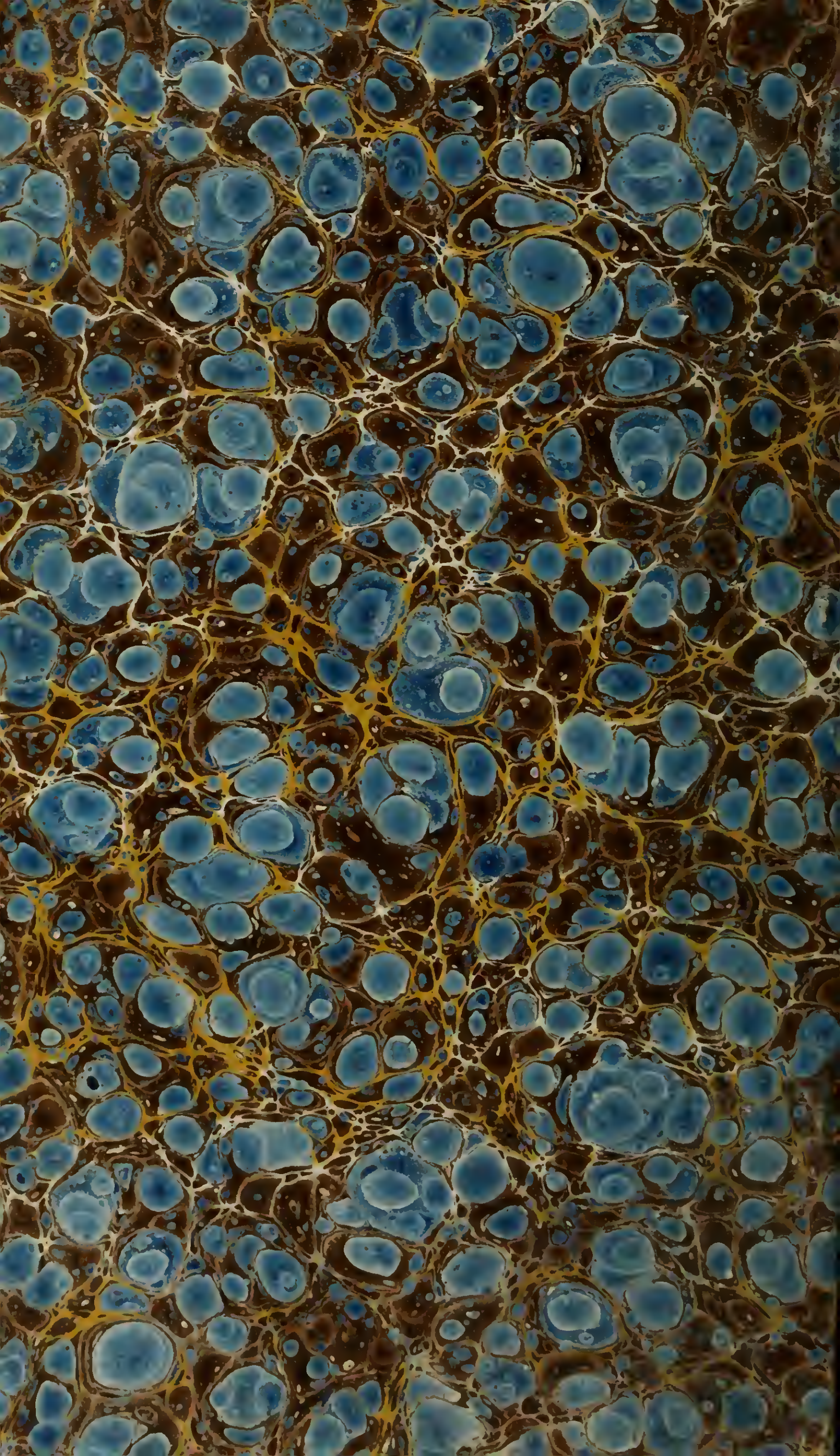
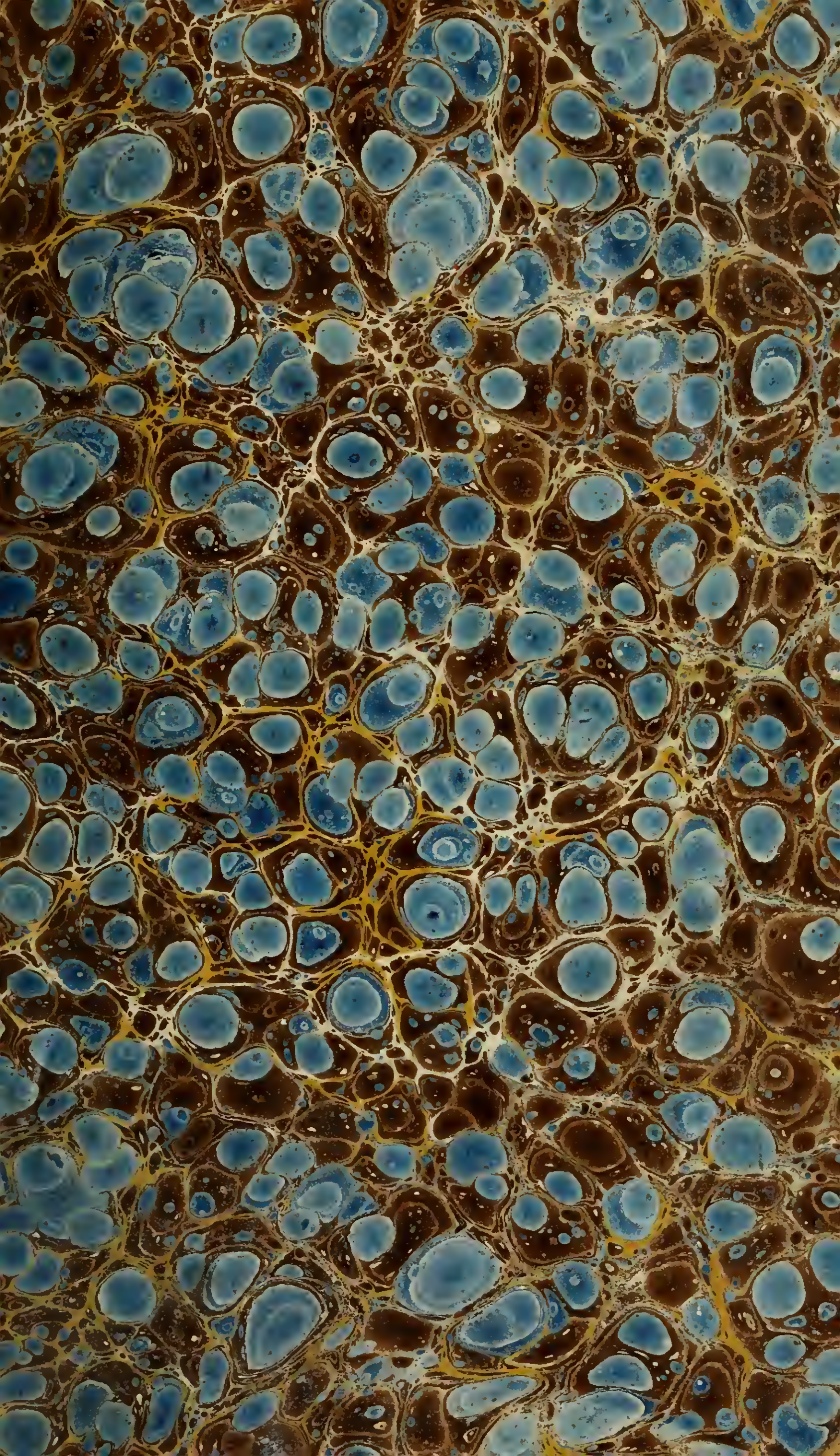






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; LANGRAND; L. Am. SÉDILLOT; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.

Tome Douzième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-St.-HONORÉ, No 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, No 47 *bis*, ou rue Saint.-Louis, No 46, au Marais.

1827.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

MACHIAVEL ET SON SIÈCLE (1).

Il serait difficile de trouver, dans toute l'histoire, un nom plus généralement odieux que celui de l'homme dont nous nous proposons aujourd'hui d'examiner les écrits et le caractère. A entendre la manière dont on en parle, on serait disposé à croire qu'il est le tentateur, le mauvais principe, l'inventeur du parjure; qu'avant la publication de son *Prince*, il n'existait ni ambitieux, ni traître, ni tyran; et que jamais il n'y avait eu de vertus feintes ou de crimes froidement combinés. Un écrivain nous assure gravement que c'est dans cet exécrable livre, que Maurice de Saxe avait appris le secret de sa politique frauduleuse. Un autre observe que, depuis qu'il a été traduit en turc, les sultans ont plus souvent étranglé leurs frères. Lord Lyttelton veut faire peser, sur le publiciste florentin, la responsabilité des massacres de la St.-Barthélemi, et des nombreuses trahisons de la maison de Guise. Un historien prétend que la conspiration des Poudres est le résultat de ses doctrines, et il semble croire que son effigie devrait être substituée à celle de Guy Faux, dans ces processions par

(1) Nous profitons de l'occasion que nous fournit cet article, l'un des plus beaux qu'ait encore publiés la *Revue d'Edinbourg*, pour recommander l'élégante et fidèle traduction des Œuvres de Machiavel, publiée, en douze volumes in-8°, par M. Périez. Prix : 84 fr.; chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 *bis*.

lesquelles la jeunesse anglaise célèbre, tous les ans, la conservation des trois royaumes. Enfin, la cour de Rome elle-même a complété cette réprobation universelle, en lançant l'anathème contre ses ouvrages.

Il n'est guère possible, en effet, pour celui qui ne connaît pas à fond l'histoire et la littérature de l'Italie, de lire sans effroi et sans surprise, le traité célèbre qui a jeté tant de défaveur sur le nom de Machiavel. Cette scélératesse qui ne craint pas de se faire voir dans toute sa nudité; cette atrocité froide, judicieuse, réduite en préceptes et appuyée par des exemples; semblent plutôt être le propre d'un démon que d'un homme. Des principes, que le méchant le plus endurci oserait à peine aujourd'hui confier à un complice, et s'avouer à lui-même, sans chercher à en diminuer l'horreur par quelques sophismes, sont professés dans le *Prince*, sans embarras, sans détour, et présentés comme les bases fondamentales de la politique.

On conçoit, d'après cela, que des lecteurs ordinaires aient considéré l'auteur d'un pareil livre comme le plus audacieux et le plus dépravé des scélérats; mais les hommes sages sont toujours disposés à concevoir beaucoup de doutes sur les anges et les démons de la multitude. D'ailleurs, même aux yeux d'observateurs superficiels, plusieurs circonstances paraissaient devoir faire contester la décision du vulgaire sur le publiciste de Florence. Il est notoire que Machiavel a été, dans tout le cours de sa vie, un républicain zélé. Dans l'année où il composa son manuel des tyrans, il fut emprisonné et souffrit la torture pour la cause de la liberté. Comment le martyr de cette cause sainte a-t-il pu ensuite devenir l'apôtre de la tyrannie? Quelques écrivains ont tâché de découvrir, dans ce singulier livre, des intentions cachées plus en harmonie que le but apparent, avec le caractère et la conduite de l'auteur.

Suivant une hypothèse, Machiavel aurait employé, contre

le jeune Médicis, le même artifice qui le fut plus tard contre Jacques II, par son ministre Sunderland; quand ce dernier poussait ce malheureux prince à des mesures violentes, pour précipiter sa chute, et hâter la libération de l'Angleterre. Suivant une autre supposition que Bacon est disposé à admettre, le traité du *Prince* ne serait qu'une grave ironie destinée à prémunir les peuples contre les piéges des tyrans. Il serait facile de faire voir qu'aucune de ces explications ne peut se concilier avec plusieurs passages de ce traité; mais la réfutation la plus décisive est fournie par les autres ouvrages de Machiavel. Dans tous les écrits qu'il a publiés lui-même, ou qui l'ont été, après sa mort, dans le cours de trois siècles; dans ses comédies qu'il composa pour amuser la multitude; dans ses commentaires sur Tite-Live, qu'il avait faits pour les plus ardens zélateurs de la liberté florentine; dans son histoire dédiée au plus aimable et au meilleur de tous les papes; dans ses dépêches publiques et dans sa correspondance privée; on retrouve, plus ou moins, ces mêmes doctrines qui ont fait si généralement condamner le *Prince*. Enfin, il serait peut-être impossible de découvrir, dans la volumineuse collection de ses œuvres, une seule expression qui indiquât que la feinte et la trahison lui parussent répréhensibles.

On nousaccusera sans doute d'avancer un paradoxe, si nous disons maintenant qu'il existe peu d'écrits où il y ait une aussi grande élévation de sentimens; un zèle si pur et si vif pour le bien public; et une vue aussi juste des droits et des devoirs des citoyens, que dans ceux de Machiavel. Et cependant rien n'est plus certain; même dans le *Prince*, on pourrait trouver plusieurs passages qui confirmeraient cette assertion. Dans un siècle et dans un pays tels que ceux où nous vivons, une contradiction semblable parait d'abord incompréhensible. Machiavel se présente à nos

yeux comme un assemblage monstrueux de qualités incohérentes; la générosité et l'égoïsme; la cruauté et la bienveillance; l'artifice et la candeur; une abjecte scélératesse et l'héroïsme d'un preux ou d'un citoyen de la Grèce antique. A côté d'une phrase qu'un homme vieilli dans les ruses de la diplomatie oserait à peine écrire en chiffres à son espion le plus confidentiel, vous en trouverez une autre qu'on dirait échappée de la bouche de Léonidas. Un acte d'une perfidie adroite et un dévouement patriotique sont recommandés, tout-à-fait dans les mêmes termes, à l'admiration publique. Deux caractères entièrement différens sont confondus dans cet homme extraordinaire; et il résulte, de leur combinaison, un éclat incertain et changeant comme celui d'un tissu de soies mélangées. Cela n'aurait rien qui dût surprendre, s'il eût eu l'esprit ou l'ame faible; mais il avait au contraire une tête puissante, un goût très-sûr et un sentiment très-vif du ridicule.

Ce qui est encore plus étrange, c'est que nous n'avons aucune raison de supposer que ses écrits lui aient porté préjudice dans l'esprit de ses compatriotes et de ses contemporains. Il paraît au contraire qu'il jouissait, de son vivant, d'une haute estime. Clément VII prit sous son patronage ces mêmes livres que le concile de Trente condamna dans la génération suivante. Quelques membres du parti démocratique blâmèrent, il est vrai, le secrétaire de la république de Florence, d'avoir dédié son livre à un Médicis, mais sans en désapprouver les doctrines. Ce fut au-delà des Alpes que s'éleva le premier cri contre le *Prince*, et ce cri causa beaucoup de surprise en Italie. L'adversaire qui se présenta d'abord, fut, à ce que nous croyons, notre compatriote le cardinal Pole. L'auteur de l'*Anti-Machiavel* était un protestant français.

C'est donc dans l'état des sentimens moraux des Italiens de cette époque, que nous devons chercher l'explication

de ce qu'il y a de mystérieux dans la vie et les écrits du publiciste florentin. Comme ce sujet peut suggérer à la fois des considérations politiques et philosophiques fort importantes, nous avons cru devoir le traiter avec quelques développemens.

Pendant les ténèbres qui suivirent la chute de l'empire romain, l'Italie avait conservé plus de traces de l'ancienne civilisation que les autres parties de l'Europe occidentale. La nuit qui s'était répandue sur la péninsule, peut être comparée à celle d'un été polaire; l'aurore se montrait déjà à l'un des bouts de l'horizon, que les dernières clartés du crépuscule n'avaient pas encore entièrement disparu à l'autre extrémité. C'est à l'époque où les Mérovingiens régnaient en France et l'heptarchie saxonne en Angleterre, que la barbarie et l'ignorance étaient le plus profondes et le plus générales; mais, à cette époque, les provinces napolitaines, qui reconnaissaient la suprématie des empereurs de Constantinople, conservaient quelques restes des arts de l'Orient. Rome, protégée par le caractère sacré de ses pontifes, jouissait d'un peu de repos et d'une sécurité relative; et même dans cette partie de l'Italie où les féroces Lombards avaient établi leur domination, il y avait incontestablement plus de richesses, de lumières, de bien-être de tout genre, que dans la Gaule, la Grande-Bretagne ou la Germanie.

Ce qui distinguait principalement l'Italie, des états voisins, c'était l'importance que la population des villes y avait acquise de bonne heure. Des villes fondées dans des endroits écartés et sauvages, par des fugitifs échappés à la rage des barbares, conservèrent leur indépendance par leur obscurité, jusqu'au moment où elles furent en état de la protéger par leur puissance. D'autres, sous les conquérans qui se succédaient sans cesse, sous Odoacre, Théodoric, Narsès et Alboin, gardèrent les institutions munici-

pales qu'elles tenaient de la politique généreuse de la grande république. Dans les provinces que le gouvernement central était trop faible pour défendre ou pour opprimer, ces institutions acquirent de la stabilité et de la vigueur. Les citoyens, protégés par leurs murailles et gouvernés par leurs lois et leurs propres magistrats, jouissaient d'une portion considérable de liberté républicaine. C'est de cette manière que naquit un esprit démocratique très-prononcé: les princes Carlovingiens furent trop faibles pour le dompter, et la politique magnanime d'Othon l'encouragea. L'alliance de l'Empire et de l'Église l'aurait facilement anéanti ; mais ses progrès furent favorisés par leurs dissentions. Dans le douzième siècle, il avait acquis tout son développement; et, après une lutte prolongée et dont le succès fut long-tems incertain, il triompha de l'habileté et du courage des princes de la maison de Souabe.

Les secours des papes avaient beaucoup contribué au succès des Guelfes. Les avantages de leur triomphe auraient sans doute été fort contestables, s'il n'avait eu d'autre résultat que de substituer une servitude intellectuelle à une servitude politique; et d'exalter le souverain pontife aux dépens des Césars. Heureusement, l'indépendance des esprits s'était rapidement développée sous l'influence salutaire d'institutions libres. Les peuples de cette contrée avaient observé, trop long-tems et de trop près, toute la machine de l'église, ses saints, ses miracles, ses hautes prétentions, ses pompeuses solennités, ses armes inoffensives et ses vaines recompenses, pour qu'ils en fussent dupes. Ils étaient dans les coulisses, tandis que les autres regardaient sur le théâtre avec une curiosité naïve et une terreur enfantine. Les Italiens voyaient le jeu des poulies et la fabrication des foudres; ils connaissaient la physionomie et le son de voix naturel des acteurs. Les nations éloignées considéraient le pape comme le mandataire du Tout-Puis-

sant, l'oracle de ses volontés, l'arbitre suprême des discussions théologiques et des débats des rois. Les habitans de la péninsule étaient instruits des désordres de sa jeunesse, et des voies souvent criminelles qu'il avait suivies pour arriver au pouvoir. Ils savaient combien de fois il s'était servi des clés de St.-Pierre pour se délier lui-même de ses engagemens les plus sacrés; et comment il profitait des biens de l'église, pour enrichir ses neveux ou ses maîtresses. Ils traitaient avec respect les dogmes et les rites de la religion; mais, quoiqu'ils se regardassent toujours comme catholiques, ils avaient cessé d'être papistes. Ces armes spirituelles qui portaient la terreur dans les palais et dans les camps des plus fiers monarques, n'excitaient que leur mépris. Quand Alexandre ordonnait à Henri II de se faire frapper de verges devant la tombe d'un sujet rebelle, il était lui-même exilé. Les Romains craignant qu'il n'eût conçu des desseins contre leur liberté, l'avaient chassé de leur ville; et quoiqu'il eût promis de se renfermer à l'avenir dans le cercle de ses fonctions spirituelles, ils refusaient toujours de le recevoir.

Dans les autres contrées de l'Europe, une classe nombreuse et puissante foulait le peuple aux pieds et balançait le pouvoir du gouvernement. En Italie, au contraire, l'influence des nobles féodaux était comparativement insignifiante. Ils s'étaient placés, dans plusieurs endroits, sous la protection des républiques, contre lesquelles ils ne pouvaient pas lutter, et ils avaient fini par se confondre graduellement avec leurs bourgeois. Dans d'autres, ils possédaient un plus grand pouvoir; mais ce pouvoir différait beaucoup de celui qui était exercé par les seigneurs des royaumes transalpins. Ils n'étaient pas de petits souverains, mais de grands citoyens. Au lieu de fortifier leurs châteaux dans les montagnes, ils embellissaient leurs palais sur la place publique. L'état de la société, dans

le royaume de Naples et dans plusieurs parties de l'état ecclésiastique, se rapprochait davantage de ce qui existait dans les grandes monarchies de l'Europe. Mais la Lombardie et la Toscane, à travers toutes leurs révolutions, avaient conservé un caractère différent. Un peuple, quand il est concentré dans une ville, est bien plus dangereux pour ses maîtres, que lorsqu'il est dispersé sur une vaste étendue de territoire. Les plus arbitraires des Césars avaient trouvé indispensable de nourrir et d'amuser, par les jeux du cirque, les habitans de la métropole aux dépens du reste de l'empire : les bourgeois de Madrid ont assiégé plus d'une fois leur souverain, dans son propre palais, et ils en ont obtenu d'humiliantes concessions : les sultans, pour calmer la rage des Turcs de Constantinople, sont souvent forcés de leur jeter la tête d'un visir impopulaire ; la même cause avait toujours maintenu une certaine teinte de démocratie, dans les principautés et les aristocraties du nord de la péninsule.

La liberté reparut encore une fois sur le sol de l'Italie, et, à sa suite, se présentèrent le commerce, les sciences, les arts ; tout ce qui contribue aux commodités ou à l'agrément de la vie sociale. Les croisades, où les autres nations ne gagnèrent que des blessures ou des reliques, procurèrent, aux républiques naissantes de la mer Adriatique et de celle de Tyrrhène, un immense accroissement de richesses, de pouvoir et de lumières. Leur situation morale et géographique les mit à même de profiter également de la civilisation de l'Orient, et de la barbarie des nations occidentales. Leurs vaisseaux couvraient toutes les mers ; leurs factoreries s'élevaient sur tous les rivages. Leurs changeurs, leurs banquiers dressaient leurs tables dans chaque ville. Les manufactures florissaient. Les opérations de la machine commerciale furent facilitées par un grand nombre d'ingénieuses inventions. L'Angleterre exceptée, peut-

être n'y a-t-il aucune contrée de l'Europe qui jouisse aujourd'hui du même degré de richesse et de civilisation, que certaines parties de l'Italie, il y a quatre cents ans. Les historiens descendent rarement dans ces particularités qui, cependant, peuvent seules faire connaître le véritable état d'un pays. La postérité est trop souvent déçue par les vagues hyperboles des rhéteurs et des poètes, qui prennent la splendeur d'une cour pour le bonheur du peuple. Heureusement Jean Villani nous a laissé un compte très-détaillé de l'état de Florence, dans la première partie du quatorzième siècle. Le revenu de la république montait à trois cent mille florins, somme qui, si on considère la diminution de valeur des métaux précieux, était au moins l'équivalent de six cent mille liv. st. (15,000,000 fr.). C'est beaucoup plus que le grand duc de Toscane ne tire maintenant d'un territoire plus considérable; et, il y a deux siècles, l'Angleterre et l'Irlande réunies n'en produisaient pas autant à Élisabeth. Les manufactures de laine employaient à elles seules trente mille ouvriers. Le drap, vendu chaque année, produisait environ douze cent mille florins; ce qui est à peu près l'équivalent de deux millions et demi de notre monnaie (62,500,000 fr.). Quatre-vingts banques conduisaient les opérations commerciales, non-seulement de Florence, mais de l'Europe entière. Les transactions de ces établissemens avaient souvent une étendue faite pour surprendre même les contemporains des Baring, des Rothschild et des Lafitte. Deux maisons avancèrent à Edouard III deux cent mille marcs, lorsque le marc contenait plus d'argent que cinquante shellings (1) d'aujourd'hui, et que l'argent avait une valeur quadruple de sa valeur actuelle. La population de la ville et de sa banlieue s'élevait à cent-soixante-dix mille ames. Dix mille enfans

(1) Le shelling vaut environ vingt-cinq sous de France.

apprenaient à lire dans les écoles; douze cents apprenaient l'arithmétique ; et six cents recevaient une éducation littéraire. Les progrès des beaux arts et de la littérature suivaient ceux de la prospérité publique. Sous les tyrans qui succédèrent à Auguste, tous les champs où s'exerçait l'intelligence humaine étaient devenus stériles. On en distinguait encore les limites ; mais ils ne produisaient plus ni fleurs, ni fruits. Les barbares se répandirent en Europe comme un torrent ; et bientôt ces limites elles-mêmes et toutes les traces de l'ancienne culture furent effacées. Mais, tout en dévastant, ce torrent avait déposé des germes féconds. Quand il se retira, le désert, comme le jardin de Dieu, s'épanouit et sembla sourire, produisant à la fois, avec une abondance spontanée, tout ce qui peut flatter les yeux, l'odorat et le goût. Une nouvelle langue, que distinguent sa douceur et sa simple énergie, avait atteint toute sa perfection. Jamais aucune autre langue n'avait fourni, à la poésie, des couleurs plus brillantes et plus vives, et bientôt un poète se présenta pour les mettre en œuvre. Ce fut dans la première partie du quatorzième siècle que fut publiée la *Divina Commedia,* sans contredit le plus grand ouvrage d'imagination qui ait paru, depuis les poèmes d'Homère. La génération suivante n'a point produit un nouveau Dante, mais elle se distingua par son activité intellectuelle. L'étude du latin n'avait jamais été entièrement abandonnée en Italie ; Pétrarque fit naître le goût d'études plus fortes, plus profondes, plus libérales ; et il inspira à ses compatriotes, son enthousiasme pour la littérature, l'histoire et les antiquités de la grande république ; enthousiasme qui partageait son cœur avec son amour pour une froide maîtresse. Par la souplesse de son talent, par l'influence qu'il exerça sur ses contemporains, par la multiplicité des rapports personnels ou épistolaires qu'il entretenait avec tous ceux que distinguait leur supériorité

intellectuelle ou sociale, Pétrarque a, en quelque sorte, été le Voltaire de son tems.

A partir de cette époque, un culte idolâtre fut professé, dans toute la péninsule, pour le génie et l'érudition. Des rois, des républiques, des doges, des cardinaux, honoraient à l'envi Pétrarque. Des ambassades lui furent envoyées par des états rivaux, pour briguer l'honneur de recevoir ses instructions. Son couronnement n'agita pas moins la cour de Naples et le peuple romain, que n'aurait pu le faire le plus grand événement politique. Ce fut une mode universelle parmi les hommes riches et puissans, de réunir des livres et des antiquités, de fonder des chaires, de protéger les savans. Le goût des recherches scientifiques s'unit à celui des affaires commerciales. Ces marchands de Florence qui s'alliaient avec les rois, et qui marchaient leurs égaux, afin de se procurer des manuscrits et des médailles, faisaient fouiller tous les lieux où ils étendaient leurs gigantesques opérations, depuis les monastères de la Clyde, jusqu'aux rives du Tigre. L'architecture, la peinture, la sculpture étaient encouragées avec magnificence. Il serait peut-être impossible, pendant l'époque dont nous parlons, de citer un Italien de quelque renom, qui, quel qu'ait été son caractère particulier, n'ait pas au moins affecté l'amour des lettres et des arts.

Les lumières et la prospérité publique croissaient ensemble. Elles acquirent leur plus grand développement sous Laurent le Magnifique. Quand on lit le brillant tableau que le Thucidide toscan, Guicciardin, a présenté de l'Italie à cette époque, on conçoit avec peine que c'est dans le même tems que les annales de l'Angleterre et de la France n'offraient que des scènes de barbarie, d'ignorance et de misère. C'est avec délices que l'on détourne ses regards de la tyrannie de maîtres barbares et des souffrances de paysans avilis, pour les reporter sur les opulentes républiques de

l'Italie ; sur ses grandes et magnifiques cités, ses ports, ses arsenaux, ses villes, ses musées, ses marchés couverts de tous les genres de produits, ses manufactures remplies d'ouvriers, ses montagnes ombragées jusqu'à leur cîme des plus riches récoltes, ses beaux fleuves qui transportaient les moissons de la Lombardie dans les greniers de Venise, et qui rapportaient, dans les palais de Milan, les soies du Bengal et les fourrures de la Sibérie. Mais c'est surtout la belle, la glorieuse, l'opulente Florence, qui intéresse les esprits cultivés. Comment ne pas être ému en voyant ces murs qui retentirent des accens de la gaîté de Pulci ; cette cellule où brillait jadis la lampe qui éclairait les nuits studieuses de Politien ; ces statues qui éveillèrent le génie précoce de Michel-Ange enfant ; ces jardins où Laurent de Médicis méditait les chansons qui devaient accompagner les chœurs des vierges étrusques? mais le tems s'approchait où les sept fioles de l'*Apocalypse* devaient être répandues sur ce beau pays : tems de misère, d'esclavage, d'infamie et de désespoir.

Dans les états de l'Italie, comme dans certains corps humains, une décrépitude hâtive fut le résultat d'une maturité trop précoce. Leur prompte grandeur et leur prompt déclin doivent être, en grande partie, attribués à la même cause ; la prépondérance que les villes acquirent dans le système politique.

Dans une société de chasseurs et de bergers, chaque homme devient facilement un soldat. Ses occupations ordinaires sont tout-à-fait compatibles avec les devoirs du service militaire. Quelqu'éloignée que soit l'expédition dont il doit faire partie, il trouve sans peine le moyen de transporter les richesses pastorales qui lui procurent sa subsistance. Le peuple entier est une armée ; toute l'année est une marche. Tel était l'état social qui facilita les conquêtes de Gengis et de Timour.

Mais un peuple qui subsiste par la culture de la terre, se trouve dans une situation très-différente. Le laboureur est attaché au sol qu'il cultive : une longue campagne le ruinerait ; cependant ses travaux sont de nature à communiquer à sa constitution cette force active et passive, nécessaire à un soldat. D'ailleurs, dans l'enfance de l'agriculture, les occupations qu'elle impose ne sont pas de nature à employer son tems, pendant toute l'année. Dans certaines saisons, il est tout-à-fait oisif, et il peut, sans se porter préjudice, entreprendre une courte expédition. C'est ainsi que les légions romaines se recrutaient dans les premiers tems. La saison pendant laquelle les fermes n'exigeaient pas la présence des cultivateurs, suffisait pour une rapide excursion et une bataille. Ces opérations, trop fréquemment interrompues pour produire des résultats décisifs, servaient du moins à entretenir dans la population un certain degré de discipline et de courage, qui, en même tems qu'il assurait son indépendance et sa sécurité, la rendait redoutable à ses voisins. Les archers du moyen âge qui, avec quarante jours de provision sur leur dos, quittaient les travaux agricoles pour ceux des camps, étaient des troupes de la même espèce.

Mais quand le commerce et l'industrie commencèrent à fleurir, un grand changement s'opéra. Les habitudes sédentaires du bureau et de l'atelier rendirent les travaux et les fatigues de la guerre insupportables. Les occupations des marchands et des artisans exigent constamment leur présence. Dans des sociétés semblables, on n'a jamais trop de tems, mais on a, en général, une surabondance d'argent. Il en résulte qu'un certain nombre de leurs membres consentent à se louer pour épargner aux autres une tâche qui est incompatible avec leurs habitudes et les exigences de leur profession.

L'histoire de la Grèce, à cet égard comme à tant d'au-

tres, fournit le meilleur commentaire de l'histoire de l'Italie. Cinq cents ans avant l'ère chrétienne, les citoyens des républiques qui environnaient la mer Egée, fournissaient peut-être la plus belle milice qui ait jamais existé; mais à mesure que la richesse s'accrut, leur système militaire subit une altération graduelle. Les républiques ioniennes avaient été les premières à faire le commerce et à cultiver les arts; et ce furent aussi les premières chez lesquelles les liens de l'ancienne discipline se détendirent. Quatre-vingts ans après la bataille de Platée, c'étaient des troupes mercenaires qui livraient les batailles et qui soutenaient les siéges. Du tems de Démosthènes, il était à peu près impossible de persuader aux Athéniens de se battre. Les lois de Lycurgue avaient interdit le commerce et les manufactures; aussi les Spartiates conservaient encore une armée nationale, quand les républiques voisines n'avaient plus que des mercenaires. Mais lorsque leurs institutions civiles furent détruites, leur esprit militaire s'éteignit en même tems. Un siècle après, la Grèce n'avait plus qu'une seule nation guerrière, c'étaient les sauvages montagnards de l'Étolie, dont la civilisation était, au moins, de dix siècles en arrière de celle de leurs compatriotes.

Les mêmes causes agirent d'une manière encore plus active sur les Italiens modernes. La péninsule, au lieu d'avoir dans son sein une puissance militaire, comme Sparte, avait au contraire un état essentiellement pacifique, celui du pape. Partout où il y a de nombreux esclaves, chaque homme libre est obligé, par les plus fortes considérations, de se familiariser avec l'usage des armes. Mais les républiques de l'Italie n'étaient point remplies, comme celles de la Grèce, de ces ennemis domestiques. La manière dont la guerre se faisait, pendant les plus belles époques, était, d'ailleurs, très-peu favorable à la formation d'une bonne milice. Des hommes couverts de fer de

la tête aux pieds, armés d'énormes lances, et montés sur des chevaux de la plus grande taille, étaient regardés comme constituant toute la force de l'armée. L'infanterie était considérée comme de peu de valeur, et elle l'était en effet, par suite de la négligence avec laquelle on l'avait traitée. Ces idées se maintinrent en Europe, pendant plusieurs siècles. On croyait impossible que des fantassins pussent résister à des hommes à cheval. Ce fut seulement vers la fin du quinzième siècle, que les montagnards de la Suisse firent évanouir le charme, et confondirent les généraux les plus expérimentés, en recevant, sans broncher, avec les forêts de piques dont se hérissaient leurs bataillons, le choc de la cavalerie.

L'art de manier la lance grecque, l'épée romaine, ou la baïonnette moderne, peut être acquis avec une facilité relative; mais il ne fallait rien moins qu'un exercice journalier de plusieurs années, pour habituer un homme à supporter, sans trop de peines, une lourde armure défensive, et à faire usage d'armes offensives non moins pesantes. Aussi, dans toute l'Europe, la guerre devint une profession séparée. Au-delà des Alpes, il est vrai, quoique ce fût une profession, elle n'était pas un commerce. C'était par leur habileté dans les armes, qu'un grand nombre de gentilshommes conservaient leurs terres, et qu'ils amusaient leurs loisirs dans l'absence de tout plaisir intellectuel. Mais, dans le nord de l'Italie, comme nous l'avons déjà observé, la puissance prépondérante des villes, partout où elle n'avait pas détruit cette classe d'hommes, avait du moins changé ses habitudes. C'est ainsi que l'usage d'employer des mercenaires y devint général, quand il était encore inconnu dans les autres contrées.

Quand la guerre devient l'industrie d'une classe séparée, ce que le gouvernement a de moins dangereux à faire, c'est de convertir cette classe en une armée permanente.

Il est bien difficile que des hommes passent leur vie au service du même état, sans s'intéresser à sa grandeur. Ses victoires sont leurs victoires; ses revers leurs revers. Le contrat perd quelque chose de son caractère mercantile. Les services du soldat sont considérés comme le résultat d'un dévouement patriotique; sa solde comme le tribut de la gratitude nationale. Trahir la puissance qui l'emploie, ou même mettre de la mollesse dans son service, sont, à ses yeux, le plus grand et le plus lâche des crimes.

Lorsque les princes et les républiques de l'Italie commencèrent à employer des mercenaires, le mieux, pour chacun des gouvernemens, eût été d'avoir un établissement militaire distinct. Malheureusement ce n'est point là ce qui fut fait. Les mercenaires de la péninsule furent considérés comme la propriété collective de toutes les puissances italiennes. Les liens entre l'état et ses défenseurs étaient réduits au plus simple des trafics. Le *condottiere* se présentait sur le marché, avec son cheval et ses armes, et faisait valoir sa force et son expérience. Peu lui importait de traiter avec le pape, le roi de Naples, le duc de Milan ou la seigneurie de Florence. Tout ce qu'il désirait, c'était d'avoir les plus hauts gages ou le plus long terme. Quand la campagne pour laquelle il avait contracté était finie, il n'existait aucune loi, aucun point d'honneur qui pût l'empêcher de tourner ses armes contre ses derniers maîtres; car le *condottiere* n'était ni sujet, ni citoyen.

Un pareil état de choses ne pouvait pas manquer d'avoir des conséquences très-graves. La guerre dut nécessairement changer de caractère, quand elle se trouva faite par des hommes qui n'avaient ni attachement pour ceux qu'ils défendaient, ni haine pour ceux qu'ils s'étaient engagés à combattre; qui perdaient par la fin des hostilités, et qui gagnaient par leur prolongation. Chaque homme arriva

sur le champ de bataille avec la pensée que, dans quelques jours, il recevrait peut-être la solde du pouvoir contre lequel il servait. Les sentimens les plus naturels et les intérêts les plus positifs contribuaient aussi à empêcher qu'il y eût de l'acharnement dans les hostilités d'hommes qui, jadis, avaient été frères d'armes, ou qui, d'un instant à l'autre, pouvaient le devenir. Leur commune profession était un lien qui ne devait pas être oublié, alors même qu'ils servaient des gouvernemens ennemis. De là une inutile série de marches et de contre-marches; des siéges, des blocus, des combats où le sang ne coulait pas, et qui composent, pendant près de deux siècles, toute l'histoire militaire de l'Italie. De puissantes armées combattent depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; on remporte une grande victoire; des milliers de prisonniers sont pris, et à peine y a-t-il un seul homme de mort. Une bataille rangée était devenue moins dangereuse qu'une rixe populaire.

Le courage avait cessé d'être au nombre des vertus guerrières. Les hommes vieillissaient dans les camps, et acquéraient de la réputation pour leurs faits d'armes, sans avoir jamais été exposés à aucun péril véritable. Les conséquences de cette détestable organisation militaire furent déplorables. La partie la plus riche et la plus éclairée de l'Europe se trouva sans défense contre les barbares qui se présentaient sans cesse pour l'envahir : contre l'insolence des Français, la brutalité des Suisses et la farouche rapacité des Aragonais. Les suites morales de cet état de choses sont encore plus dignes d'être remarquées.

Chez les peuples grossiers qui habitaient au-delà des Alpes, la valeur était indispensable. Sans elle, peu d'hommes pouvaient acquérir de l'importance ou même assurer leur repos. Chez les nations policées de l'Italie, enrichies par le commerce, gouvernées par des lois régulières, pleines

d'enthousiasme pour les arts et la littérature, tout se faisait par la supériorité de l'intelligence. Leurs guerres, plus pacifiques que la paix de leurs voisins, exigeaient plutôt des qualités civiles que des qualités militaires. Aussi, tandis que chez les autres nations européennes le courage était le point d'honneur, l'esprit était le point d'honneur des Italiens, de même qu'il est celui des Chinois.

De là, deux systèmes de moralité tout-à-fait différens. Dans la plus grande partie de l'Europe, les vices qui sont le propre des caractères timides, et qui servent de protection à la faiblesse, la fraude et l'hypocrisie ont toujours été les plus décriés. D'un autre côté, on y a toujours traité, avec une sorte de respect, les excès d'un caractère violent et hautain. Les Italiens, au contraire, traitaient avec une indulgence égale, les crimes qui exigent l'habitude de se posséder, de l'adresse, de la sagacité et une connaissance approfondie du cœur humain.

Un prince tel que Henri V, était naturellement l'idole du nord; les folies de sa jeunesse, l'ambition de son âge mûr, les lollards brûlés à petits feux, les prisonniers massacrés sur le champ de bataille, les tristes résultats d'une guerre sans cause et sans utilité, tout disparaissait sous l'éclat des lauriers d'Agincourt! C'est dans François Sforza qu'on peut trouver le type du héros italien. Il avait fait également servir à l'accomplissement de ses desseins, ses amis et ses ennemis. D'abord il avait triomphé de ses ennemis par le moyen d'alliés sans foi; et ensuite il avait dirigé contre ces derniers, les ressources que, par leur secours, il avait enlevées à ses adversaires. Par son incomparable dextérité, il s'était élevé de la situation précaire et indépendante d'un aventurier militaire, au plus beau trône de l'Italie. En faveur de son habileté, les compatriotes de Sforza lui pardonnaient sans peine des promesses violées, des amitiés méconnues, des inimitiés implacables. Telles

sont les erreurs opposées dans lesquelles tombent les hommes, quand ils subordonnent leur morale à leurs convenances, et non pas aux grandes règles, principes éternels de la justice.

Un exemple choisi dans une fiction poétique expliquera encore mieux notre pensée. Othello tue sa femme; il donne des ordres pour la mort de son lieutenant; et ensuite il se tue lui-même. Cependant il ne perd pas un seul instant l'estime et l'affection d'un auditoire du nord, car tout est racheté par son ame ardente et son caractère intrépide. Sa simplicité naïve en écoutant les conseils d'un traître; le désordre qui s'empare de son ame à la seule pensée de la honte; la passion qui le possède quand il commet ses crimes; la manière fière et courageuse dont il en fait l'aveu, excitent un intérêt extraordinaire chez des spectateurs anglais. Jago, au contraire, ne leur inspire que du dégoût. Mais nous croyons qu'un auditoire italien, dans le quinzième siècle, aurait été affecté d'une manière très-différente. Othello n'eût fait naître que de la haine et du mépris. La folie avec laquelle il se fie aux protestations amicales d'un homme dont il a contrarié les projets; la crédulité qu'il montre en prenant de vaines assertions et des circonstances indifférentes pour des preuves positives; la manière dont il repousse les explications, jusqu'au moment où elles ne peuvent plus qu'aggraver son malheur, auraient provoqué l'horreur générale. La conduite de Jago aurait sans doute été condamnée; mais un sentiment de respect et d'intérêt se serait mêlé à leur désapprobation. La promptitude de son esprit, la clarté de son jugement, l'art avec lequel il cache ses sentimens et pénètre ceux des autres, auraient, jusqu'à un certain point, excité la sympathie des Italiens de cette époque.

Deux siècles avant l'ère chrétienne, une différence semblable existait entre les Grecs et les Romains leurs maîtres.

Les conquérans, braves et résolus, fidèles à leurs engagemens et fortement influencés par leurs sentimens religieux, étaient en même tems ignorans, despotes et cruels. Le peuple subjugué, était dépositaire des sciences, de la littérature et de tous les arts du monde occidental. Les Grecs étaient polis; leur esprit vif et pénétrant; ils étaient tolérans, affables, humains; mais ils étaient presqu'entièrement dépourvus de courage et de sincérité. Les guerriers à demi barbares qui les avaient vaincus, se consolaient de leur infériorité intellectuelle, en observant que les connaissances dont s'enorgueillissait la Grèce, semblaient rendre les hommes lâches, rampans et athées. Cette différence entre les deux peuples se prolongea encore longtems, et elle a fourni un sujet admirable à la verve satirique de Juvénal.

Le Grec, du tems de ce grand poète et celui du tems de Périclès, se trouvaient réunis dans l'Italien d'une république du moyen âge. Comme le premier, il était souple, timide, artificieux et sans scrupules. Comme le second, il avait une patrie dont la prospérité et l'indépendance lui étaient chères. Ses mauvaises qualités étaient compensées par son esprit public, et une ambition honorable.

Un vice, autorisé par l'opinion générale, produit bien moins de ravages sur l'ensemble du caractère, qu'un vice qu'elle condamne. Le premier est une maladie purement locale; le second se répand comme une lèpre, et altère successivement toute l'économie. Quand la réputation du coupable est flétrie, presque toujours le désespoir lui fait perdre ce qui lui reste de bonnes qualités. Le montagnard écossais qui, il y a un siècle, subsistait en enlevant le bétail de ses voisins de la plaine, commettait précisément le même crime qui fit pendre Wild, à Tyburn, aux acclamations d'une foule immense; et cependant il n'est pas douteux qu'il était beaucoup moins dépravé que ne l'était ce

scélérat. Tel meurtrier subit la peine capitale pour un crime moins grand que celui de ces Romains qui faisaient combattre, dans leurs cirques, deux cents gladiateurs, pour obtenir la faveur de la multitude. Toutefois, il est vraisemblable que ces Romains n'étaient pas aussi cruels que les misérables qui périssent, chaque année, par la main du bourreau. En Angleterre, une femme perd son rang dans la société pour des faiblesses, qui, dans un homme, sont considérées comme des distinctions honorables, ou du moins comme des fautes très-légères. Qu'en résulte-t-il? que le caractère d'une femme est ordinairement plus altéré par une seule faute, que celui d'un homme par vingt années d'intrigues.

Appliquons maintenant ces principes au sujet qui nous occupe. Sans contredit, c'est à juste titre que des habitudes de dissimulation et de fausseté déconsidèrent entièrement, dans l'opinion commune, un homme de notre tems et de notre pays; mais il ne s'ensuit pas qu'un Italien du moyen âge doive être jugé de la même manière. Il arrive souvent, au contraire, que nous trouvons ces vices réunis à plusieurs vertus; avec la générosité, le patriotisme, le désintéressement. Ce n'est pas malheureusement sur des considérations de ce genre que la plupart des historiens dirigent notre attention. Ils examinent longuement de quelle manière Philippe disposa ses troupes à la bataille de Chéronée; où Annibal traversa les Alpes; si Marie Stuart fit périr Darnley; ou si ce fut Siquier qui tua Charles XII; et mille autres choses du même genre, fort peu importantes en elles-mêmes. Ces recherches peuvent nous amuser, mais elles ne contribuent pas à nous rendre plus sages. Celui-là seul lit l'histoire avec profit, qui observe combien les circonstances modifient puissamment les sentimens et les opinions des hommes; comment les vices passent pour des vertus, et les paradoxes pour des axiomes.

C'est ainsi qu'on parvient à distinguer, dans la nature humaine, ce qui est accidentel et transitoire, de ce qui est permanent et incommutable.

Sous ce rapport, aucune histoire ne fait faire des réflexions plus importantes que celle des républiques toscanes et lombardes. Le caractère d'un homme d'état italien du quatorze et du quinzième siècle paraît être un amas de contradictions, un fantôme aussi monstrueux que cette portière de l'enfer de Milton, demi-divinité et demi-serpent, dont la partie supérieure était belle et majestueuse tandis que l'autre extrémité, gonflée de poison, rampait sur le sol. Nous voyons un homme dont les pensées et les paroles ne sont point d'accord; qui n'hésite pas à faire un serment quand il en a besoin pour tromper, et qui ne manque jamais de prétextes pour le rompre quand son intérêt l'y porte. Ses cruautés ne résultent pas de l'effervescence de son sang ou de la violence de son caractère, mais elles sont déterminées par de froides et profondes méditations. Ses passions, comme des troupes bien exercées, sont impétueuses avec méthode, et, au moment même de l'explosion, elles ne méconnaissent pas la règle à laquelle elles sont soumises. Son esprit combine sans cesse de vastes projets d'ambition; et cependant le calme de ses traits et de son langage annonce une modération philosophique. La haine et la vengeance fermentent dans son cœur; mais son regard est cordial, son geste caressant, et un sourire perpétuel joue sur ses lèvres. Jamais il n'excite la défiance de son adversaire par de petites provocations; ses projets ne sont découverts que lorsqu'ils sont accomplis. Il endort la vigilance jusqu'au moment où il s'est bien assuré de l'endroit où doivent porter ses coups. Alors il frappe pour la première et dernière fois. Il ne possède ni n'estime le courage militaire dont s'enorgueillissent également le vain et frivole Français, le superbe et roma-

nesque Espagnol, et le lourd Allemand. Il évite le danger; non qu'il soit insensible à la honte, mais parce que, dans la société au milieu de laquelle il vit, la timidité a cessé d'être honteuse. Dans son opinion, faire ouvertement une injure est aussi mal que de la faire en secret; et, de plus, beaucoup moins profitable. Selon lui, les moyens les plus honorables sont les plus sûrs, les plus prompts et les plus cachés. Il ne peut concevoir comment un homme se fait scrupule de tromper celui qu'il ne se fait pas scrupule de perdre. Il trouverait de la folie à déclarer ouvertement sa haine contre celui qu'il peut poignarder dans un embrassement amical ou empoisonner avec une hostie consacrée.

Cependant cet homme, malgré tous les vices dont nous venons de parler; ce traître, cet hypocrite, ce lâche, cet assassin, n'était point dépourvu des qualités qui annoncent une certaine élévation de caractère. Ces guerriers barbares qui lui étaient si supérieurs sur le champ de bataille, étaient loin de posséder au même degré que lui le courage civil, la présence d'esprit, la persévérance. Les dangers qu'il évitait avec un soin pusillanime, ne mettaient jamais le désordre dans sa raison, et ne pouvaient pas faire sortir de sa bouche une parole indiscrète ou porter le trouble sur son front impénétrable. Ennemi dangereux, complice plus dangereux encore, il était un maître équitable et bienveillant. Il ne se livrait point à des actes d'une inutile cruauté; et quand il ne se proposait aucun but politique, il était doux et humain. La susceptibilité de ses nerfs et l'activité de son imagination le faisaient sympathiser facilement avec les impressions des autres, et se complaire dans les agrémens de la vie sociale. Sa dissimulation et ses intrigues continuelles semblaient devoir le rendre incapable d'aucune grande vue; mais ses études philosophiques avaient empêché son esprit de se rétrécir. Indifférent

pour la vérité dans les affaires ordinaires de la vie, il la recherchait avec ardeur dans ses travaux spéculatifs. Il avait une sensibilité exquise pour l'éloquence, la poésie et toutes les productions de l'esprit. Les beaux arts trouvaient en lui un juge éclairé et un protecteur généreux. Les portraits qui nous sont restés de quelques-uns des hommes d'état italiens les plus distingués de cette époque, sont parfaitement d'accord avec ce que nous venons de dire des dispositions dominantes de leur caractère. Des fronts amples et majestueux; des sourcils noirs et épais, mais qui ne se fronçaient pas; des yeux dont le regard calme, en même tems qu'il n'exprimait rien, semblait tout pénétrer; des joues dont la pâleur était le résultat d'habitudes sédentaires et méditatives; des lèvres dessinées avec une délicatesse féminine, mais dont le resserrement indique un caractère décidé; semblent annoncer des hommes à la fois entreprenans et circonspects; également habiles à surprendre les secrets des autres et à cacher les leurs; qui devaient être des ennemis dangereux et des alliés peu sûrs; qui avaient cependant l'humeur douce et égale; et dont la pénétration intellectuelle les rendait propres en même tems aux travaux de la vie active et de la vie contemplative; à gouverner comme à instruire l'espèce humaine.

Chaque âge et chaque nation a certains vices caractéristiques qui prévalent presqu'universellement; que presque tout le monde avoue, et que le moraliste lui-même ne doit censurer qu'avec une certaine modération. Les générations suivantes changent leur morale, en même tems que la forme de leurs vêtemens; prennent quelque nouveau vice sous leur protection, et s'étonnent de la corruption de leurs pères. Mais elles procèdent, dans ces occasions, comme les dictateurs romains après une révolte générale. Voyant que les coupables sont trop nombreux pour être tous punis, la postérité en choisit quelques-uns au hasard.

et leur fait supporter exclusivement la responsabilité d'un sort dont ils ne sont pas plus coupables que ceux qu'elle gràcie. Nous ignorons si cette manière de procéder convient à des exécutions militaires, mais nous protestons solennellement contre son introduction dans la philosophie de l'histoire.

Dans le cas particulier dont nous nous occupons, c'est Machiavel que la postérité a pris pour victime, sans considérer que sa conduite politique avait été droite et honorable; que lorsque ses idées morales différaient de celles de ses compatriotes, c'était presque toujours en bien; et que son unique tort était d'avoir adopté quelques-unes des maximes alors généralement reçues, et de les avoir exposées avec plus de force et dans un ordre plus lumineux que les autres écrivains de son époque.

Maintenant que nous avons fait connaître le caractère particulier de Machiavel, nous allons parler de ses ouvrages. Comme poète, il ne mérite pas d'être placé bien haut. Les *Decennali* ne sont qu'une chronique rimée de l'histoire de son tems. Le style est une imitation timide de celui du Dante. Mais la manière du Dante, comme celle de tous les poètes originaux, ne convenait qu'à son génie et à son sujet. Son vers, rude et laborieux, donne à ses images fantastiques quelque chose de plus fantastique encore; on dirait qu'il émane d'un homme qui s'efforce d'exprimer ce qui est inexprimable et surnaturel. Mais cette distinction singulière, quand elle est imitée, paraît extravagante. Les poésies morales de Machiavel sont très-supérieures aux *Decennali*. Son *Ane d'or* n'a rien de commun que le nom avec le roman d'Apulée; livre qui en dépit de son plan irrégulier et de son détestable style, est une des productions les plus intéressantes de la littérature latine, et dans lequel on trouve réunis à la fois les mérites divers de Lesage, d'Anne Radcliffe et de Crébillon. Le

poème de l'*Ane d'or* est encore une imitation du Dante. L'auteur se perd dans une forêt; il est effrayé par des monstres, et secouru par une belle femme qui se présente à lui. Sa protectrice le conduit dans une ménagerie d'animaux allégoriques dont les propriétés sont expliquées très au long. Il y a des vers entiers empruntés à la *Divine Comédie ;* mais ils ne produisent pas leur effet accoutumé. Virgile engage le cultivateur qui veut transporter une plante, à l'orienter de la même manière qu'elle l'était sur le sol où on l'a prise. Le même soin est nécessaire quand on transplante des fleurs poétiques, sans quoi elles se flétrissent. Au surplus, l'*Ane d'or* est loin d'être un ouvrage sans mérite. L'allégorie est souvent ingénieuse et les descriptions ont de la vivacité et de l'éclat.

Les comédies de Machiavel méritent plus d'attention. La *Mandragola,* en particulier, est supérieure aux meilleures pièces de Goldoni, et seulement inférieure à celles de Molière. C'est la production d'un homme qui, s'il eût suivi cette carrière, aurait produit un effet permanent et salutaire sur le goût national. Nous tirons cette conséquence moins du degré de talent qui s'y trouve, que de la nature de ce talent. Il existe des ouvrages dramatiques qui se lisent peut-être avec plus de plaisir, dont nous n'aurions pas porté le même jugement. Le signe certain du déclin d'un art est bien moins la multiplicité des fautes, que l'emploi de beautés déplacées. C'est ainsi que la tragédie se corrompt quand elle imite la solennité de l'épopée; et que la comédie se perd par le bel esprit.

L'objet réel du drame est la peinture du cœur humain. Ce n'est point là une règle arbitraire comme celles qui règlent le nombre des actes dans une pièce, ou celui des syllabes dans une ligne; mais la loi fondamentale à laquelle tout doit être subordonné. L'action qui développe le mieux les caractères est la meilleure; et le meilleur

style est celui qui exprime les passions avec le plus d'énergie. Ce principe, bien compris, laisse au poète toute sa latitude. Il n'y a aucun style que la littérature dramatique rejette d'une manière absolue, et qui ne puisse trouver sa place dans une occasion ou dans une autre. C'est dans le choix de la place, du tems, de la personne, qu'échouent les poètes d'un talent inférieur.

Personne n'a fait plus de tort à la comédie que Congrève, Shéridan et Beaumarchais. C'étaient sans aucun doute des hommes de beaucoup d'esprit; mais ils traçaient tous les caractères d'après eux-mêmes. Leurs pièces sont à la comédie, ce qu'un transparent est à la peinture. Il n'y a point de touches délicates, de dégradations de couleurs; toutes les parties paraissent briller d'un éclat uniforme. La vivacité de la lumière a fait disparaître les nuances. Les fleurs, les fruits se produisent en abondance; mais, dans cette abondance, il y a quelque chose de sauvage; ce n'est pas celle d'un jardin où l'on reconnaît partout les signes de l'art du jardinier qui le cultive, mais plutôt celle d'une forêt dont les richesses végétales sont accumulées sans soin et sans goût. Dans les pièces de Shéridan et de Beaumarchais, les maîtres, les valets, les paysans, et même les dupes qu'on berne, tout le monde a de l'esprit. Bartholo n'en a guère moins que son barbier; et il n'y a pas jusqu'aux niaiseries de Bridoison et de Gripe-Soleil qui ne soient ingénieuses. Pour sentir l'absurdité de ce système, il suffit de comparer les personnages des poètes que nous venons de nommer, avec le bâtard dans le *Roi Jean* ou la nourrice dans *Romeo et Juliette*. Ce n'est point apparemment faute d'esprit que Shakspeare a adopté une manière si différente. Si lady Snerwell en a beaucoup, dans l'*École du Scandale*, le Falstaff de Shakspeare en a encore bien davantage. Mais ce grand poète connaissait mieux le but de son art. « La nature, disait-il, dans son langage simple

et énergique, doit se réfléchir dans une pièce de théâtre, comme elle se réfléchit dans un miroir. »

Cette digression fera mieux comprendre ce que nous voulions dire quand nous assurions que, dans la *Mandragola*, Machiavel avait prouvé qu'il entendait parfaitement la véritable nature de la comédie, et qu'il aurait pu y exceller. Par l'exacte et vigoureuse peinture du cœur humain, il produit de l'intérêt sans avoir une action habilement tissue, et il provoque le rire, sans montrer la moindre prétention à l'esprit. L'amant qui certes n'est ni fort généreux, ni fort délicat, et son conseiller, le parasite, sont peints avec verve. Le confesseur hypocrite est un portrait admirable; si nous ne nous trompons pas, c'est le modèle du père Dominique, le meilleur caractère du théâtre de Dryden. Mais l'honneur de la pièce est, sans contredit le rôle de Nicias. Il a juste le degré de sottise nécessaire pour être un objet de ridicule sans l'être de pitié. Il ressemble un peu au pauvre Calandrino, dont les infortunes, racontées par Boccace, divertissent l'Europe depuis quatre siècles. Peut-être ressemble-t-il encore davantage à Simon de Villa, à qui Bruno et Buffalmaco avaient promis l'amour de la comtesse Civillari. Nicias exerce, comme Simon, une profession savante; et la dignité avec laquelle il porte la fourrure doctorale, rend ses absurdités plus grotesques. La vieille langue toscane convenait éminemment à ce personnage; la simplicité qui le distingue a du charme et de la grâce; cependant elle communique aux raisonnemens les plus serrés et les plus graves, quelque chose d'enfantin. Quant les héros et les hommes d'état l'emploient, il semble qu'ils grasseyent. Mais elle sied beaucoup à Nicias, et donne à ses sottises une apparence encore plus sotte. Machiavel a fait d'autres comédies, mais en voilà assez sur ce sujet, car il est vraisemblable que ces productions sont trop peu con-

nues de la généralité de nos lecteurs, pour que leur examen puisse beaucoup les intéresser.

Le petit roman, ou plutôt la nouvelle de *Belphégor,* est bien conçue et agréablement narrée; mais l'exagération de la satire en affaiblit l'effet. Machiavel avait été mal marié, et le désir de venger sa cause et celle de ses compagnons d'infortune l'a emporté au-delà de toutes les bornes.

La correspondance politique de Machiavel, publiée pour la première fois en 1767, est très-authentique, et présente beaucoup d'intérêt; les circonstances malheureuses dans lesquelles son pays avait été placé, durant la plus grande partie de sa vie publique, étaient de nature à favoriser le développement des talens diplomatiques. A partir du moment où Charles VIII descendit des Alpes, tout le système de la politique italienne fut changé. Les gouvernemens de la péninsule perdirent leur indépendance. Tirés de leurs anciennes orbites par l'attraction des grands corps qui s'approchaient d'eux, ils devinrent de simples satellites de la France et de l'Espagne. C'était l'influence étrangère qui terminait toutes leurs discussions intérieures ou extérieures. Les contentions des partis opposés n'avaient pas lieu, comme jadis, dans l'enceinte du sénat, ou sur la place publique, mais dans le cabinet de Louis et de Ferdinand. Dès-lors la prospérité des états italiens dépendait bien davantage de l'habileté des agens qu'ils envoyaient au dehors, que de la conduite de ceux qui conduisaient les affaires du dedans. L'ambassadeur italien avait à remplir des fonctions plus difficiles que de transmettre des ordres de chevalerie, ou de présenter des voyageurs à la cour près de laquelle il résidait. Il était l'avocat, le défenseur des premiers intérêts de sa patrie; un espion revêtu d'un caractère inviolable. Au lieu de protéger la dignité de ceux qu'il représentait, par des manières réservées et un langage

équivoque, il s'empressait de se plonger dans toutes les intrigues qui agitaient les cours barbares près desquelles il était accrédité. Il cherchait à découvrir, à flatter les faiblesses du prince qui gouvernait l'état, et des favoris qui gouvernaient le prince. Il devait gagner la maîtresse, corrompre le confesseur, supplier, menacer avec mesure, profiter de tous les caprices, endormir tous les soupçons, tout voir et tout supporter. Quelque loin qu'eût été poussé l'art de la politique italienne, les circonstances d'alors exigeaient l'emploi de toutes ses ressources.

Machiavel fut chargé, à plusieurs reprises, de cette tâche difficile. Il conclut des traités avec le roi des Romains et le duc de Valentinois. Il fut deux fois ambassadeur à la cour de Rome, et trois fois à celle de France. Il s'acquitta, avec une grande dextérité, de ces différentes missions, et de quelques autres d'une importance secondaire. Ses dépêches forment une collection très-amusante et très-instructive. On n'y trouve pas ce jargon mystérieux des pièces diplomatiques de nos jours, espèce d'argot convenu entre les voleurs et les filous politiques. Les narrations sont claires et bien écrites; les observations sur les hommes et sur les choses, spirituelles et judicieuses. Les conversations y sont rapportées d'une manière animée et caractéristique. Nous nous trouvons en présence des hommes qui, pendant vingt années fécondes en événemens, réglèrent les destinées de l'Europe. Nous entendons leurs conversations particulières; nous voyons leurs gestes familiers; il est curieux de reconnaître, dans des circonstances que la dignité de l'histoire néglige, la violence mêlée de faiblesse et la ruse impuissante de Louis XII; la passion malheureuse qu'avait pour la gloire ce Maximilien, à la fois emporté et timide, opiniâtre et inconstant, toujours pressé et toujours en retard; l'énergie hautaine qui donnait de la no-

blesse aux bizarreries de Jules II; les manières pleines de douceur et de grâce qui cachaient l'ambition insatiable et les implacables inimitiés de Borgia.

Nous venons de mentionner Borgia; il est impossible de ne pas nous arrêter un instant au nom de cet homme dans lequel la moralité politique des Italiens de son tems se trouve, en quelque sorte, personnifiée; mais réunie à quelques-uns des traits plus énergiques du caractère espagnol. Dans deux occasions importantes, Machiavel fut admis dans son intimité; d'abord, lorsqu'avec une habileté vraiment infernale Borgia venait d'obtenir le plus grand de ses succès, en prenant dans un même piége et en frappant du même coup ses plus formidables rivaux; et ensuite, quand épuisé par la maladie, et accablé par des malheurs qu'aucune prudence humaine n'aurait pu prévenir, il se trouvait prisonnier du plus mortel ennemi de sa maison. Ces entrevues entre l'homme d'état pratique, considéré comme le plus habile de son siècle, et le plus grand homme d'état spéculatif de la même époque, sont racontées très au long dans la correspondance, et en forment la partie la plus curieuse. D'après quelques passages du *Prince*, et probablement aussi d'après quelques vagues traditions, plusieurs écrivains ont cru que ces deux hommes remarquables avaient eu ensemble des rapports plus intimes que ceux qui ont réellement existé. L'ambassadeur a été accusé d'avoir conseillé les crimes de ce tyran artificieux et sans pitié; mais les documens officiels prouvent que leurs relations, quoique en apparence amicales, étaient au fond tout à fait hostiles. Il n'est pas douteux, cependant, que l'imagination de Machiavel et ses idées politiques n'aient été fortement influencées par ses observations sur le caractère et la destinée de cet homme extraordinaire qui, malgré tant d'obstacles, avait fait une si haute fortune; qui, lorsque les jouissances corporelles présentées

sous d'innombrables formes, ne pouvaient plus réveiller ses sens flétris, trouva un stimulant plus durable et plus énergique dans sa soif inextinguible pour le pouvoir et la vengeance; qui rejeta la pourpre romaine dont il était revêtu, pour devenir le premier général de son tems; qui, élevé dans une profession pacifique, composa une brave armée de la lie d'une population sans courage; qui, après avoir obtenu la souveraineté, en détruisant ses ennemis, obtint la popularité en brisant ses instrumens; qui avait commencé à employer, de la manière la plus utile, ce pouvoir qu'il s'était procuré par des voies infâmes, et ne tolérait dans la sphère où s'exerçait son despotisme, d'autre spoliateur et d'autre tyran que lui-même; qui, enfin, succomba au milieu des malédictions et des regrets d'un peuple dont son génie avait fait l'admiration et l'épouvante, et dont, peut-être, il aurait été le sauveur. Quelques-uns des crimes de Borgia, qui nous paraissent les plus odieux par les raisons que nous avons déjà dites, n'affectaient pas de même un Italien du quinzième siècle. Des sentimens patriotiques pouvaient aussi déterminer Machiavel à regretter la perte du seul homme capable de défendre l'indépendance de l'Italie contre les spoliateurs confédérés à Cambrai.

Le désir de l'expulsion des oppresseurs étrangers, et de la restauration de cet âge d'or qui avait précédé l'invasion de Charles VIII, agitait, à cette époque, le cœur de tous les Italiens. Le génie étendu, mais déréglé, de Jules II, s'en occupait sans cesse. Il partageait l'attention du frivole Léon X, avec son amour de la chasse et son goût pour les plaisirs de la table, les manuscrits et les tableaux. Ce furent ces projets qui déterminèrent la généreuse trahison de Morone; rendirent une énergie passagère à l'ame faible du dernier des Sforza; et entretinrent, pendant quelque tems, une ambition honorable dans le cœur faux de Pescaire. La férocité et l'insolence ne

faisaient pas le caractère distinctif des Italiens. S'ils étaient trop indulgens pour les barbaries commises dans un grand but sur des victimes désignées, c'était avec dégoût qu'ils détournaient les yeux de barbaries gratuites. Les farouches étrangers qui les commettaient, non contens de subjuguer, voulaient aussi détruire ; ils trouvaient un plaisir diabolique à raser des villes superbes, à égorger des ennemis désarmés, à suffoquer, par milliers, une population sans armes, dans les cavernes où elle s'était réfugiée. Telles étaient les scènes qui venaient, chaque jour, exciter l'horreur d'un peuple, parmi lequel jadis tout ce qu'un soldat avait à craindre, dans une bataille rangée, c'était la perte de son cheval ou les frais de sa rançon. L'intempérance grossière des Suisses, la rapacité des Espagnols, la licence des Français qui méconnaissaient toutes les lois de l'hospitalité, de la décence, et même de l'amour ; la cruauté sans but, commune à tous ces barbares, les avaient rendus l'objet de l'exécration générale dans la péninsule. Les richesses accumulées pendant plusieurs siècles de prospérité et de repos, se détruisaient rapidement. La supériorité intellectuelle du peuple opprimé lui rendait plus dure sa dégradation politique. Les arts, la littérature commençaient à cacher leur décadence sous une prodigalité d'ornemens sans goût. Le fer n'avait pas encore pénétré jusqu'au cœur. Le tems n'était pas venu où la main du peintre perdrait son adresse, et où la lyre du poète serait suspendûe aux roseaux des rives de l'Arno. Toutefois, un œil pénétrant pouvait voir que le génie et la science ne survivraient pas long-tems à l'état de choses qui leur avait donné naissance, et que les grands hommes dont le talent répandait du lustre sur cette triste période, avaient été formés dans des jours plus heureux, et ne laisseraient pas d'héritiers. Machiavel sentait profondément les malheurs de sa patrie, et la pénétration de son esprit lui en avait

indiqué la cause et le remède. C'était le système militaire de la nation italienne qui avait détruit sa valeur et sa discipline, et qui en avait fait une proie facile pour les spoliateurs étrangers. Le secrétaire de la république de Florence conçut, en conséquence, un projet pour abolir l'usage des troupes mercenaires, et pour y substituer une milice nationale.

Les efforts qu'il tenta pour exécuter ce grand dessein devraient seuls suffire pour faire honorer son nom. Quoique sa place et ses habitudes fussent pacifiques, il étudia avec persévérance la théorie de la guerre et ses détails les plus minutieux. Le gouvernement florentin entra dans ses vues; on créa un conseil de guerre et des levées furent ordonnées. L'infatigable ministre allait de ville en ville, pour surveiller l'exécution de son plan; sous plusieurs rapports, l'époque était favorable à ce projet. La tactique militaire avait éprouvé une grande révolution; la cavalerie n'était plus considérée comme constituant seule la force d'une armée. Les heures que les occupations ordinaires d'un citoyen n'absorbaient pas, quoiqu'insuffisantes pour en faire un bon cavalier, pouvaient en faire un utile fantassin. La crainte du joug étranger, du pillage, des massacres, pouvait aussi triompher de cette répugnance pour la vie militaire, que l'industrie et les loisirs des grandes villes avaient également concouru à produire. Pendant un certain tems, ce grand projet parut réussir. Les nouvelles troupes manœuvraient convenablement sur le terrain. Machiavel voyait le succès de son plan avec une satisfaction paternelle, et il commençait à croire que les armes de ses compatriotes pourraient un jour faire refluer les barbares sur le Rhin et sur le Tage; mais le torrent de la mauvaise fortune se précipita de nouveau sur Florence, avant que les barrières destinées à le contenir eussent été suffisamment préparées. Cette ville avait cependant joui, pendant

quelque tems, d'un bonheur relatif. La famine, la peste et le glaive avaient dévasté les fertiles plaines et les belles cités du Pô. Toutes les malédictions, fulminées jadis contre Tyr par les prophètes, semblaient être retombées sur Venise. Les marchands déploraient déjà la ruine de leur grande cité; le moment semblait s'approcher où le Rialto se couvrirait d'herbes marines, et où le pêcheur sécherait ses filets dans l'arsenal désert. A quatre reprises différentes, Naples avait été conquise et reconquise par des tyrans également indifférens à son bien-être, et également avides. Florence n'avait eu qu'à se soumettre à des extorsions; à acheter et à racheter sans cesse, à un prix énorme, ce qui lui appartenait; à remercier pour le mal qu'on lui faisait; et à s'excuser de ce qu'elle était dans son droit. Mais elle fut enfin privée des douceurs de ce lâche repos. Ses institutions politiques et militaires furent anéanties du même coup. Les Médicis revinrent de leur long exil, à la suite des conquérans étrangers. On abandonna les plans de Machiavel, et ce grand citoyen fut récompensé des services qu'il avait rendus à sa patrie, par la pauvreté, la prison et la torture.

Mais l'homme d'état déchu n'avait pas renoncé à son projet, et il s'en occupait encore au milieu de ses infortunes. Afin de le défendre contre quelques objections, il écrivit ses *Sept livres sur l'art de la guerre*. Cet excellent ouvrage a la forme d'un dialogue; les opinions de l'auteur sont mises dans la bouche de Fabrice Colonna, l'homme le plus puissant des états de l'Église, et officier très-distingué au service du roi d'Espagne. Il s'arrête à Florence, en se rendant de la Lombardie dans ses domaines. Il est invité, avec quelques amis, à un dîner chez Cosme Ruccelaï, jeune homme accompli, dont Machiavel déplore, d'une manière touchante, la fin prématurée. Après un élégant festin, les convives vont s'abriter dans un bocage du jardin, contre

les ardeurs du jour. L'attention de Fabrice est arrêtée par la vue de quelques plantes rares. Son hôte lui dit que, quoique ces plantes fussent devenues rares, elles étaient communes autrefois; que les auteurs classiques en font souvent mention ; et que son père, comme d'autres Italiens, s'amusait à pratiquer les anciennes méthodes de jardinage. Fabrice témoigne alors le regret que ceux qui, dans les derniers tems, affectaient les habitudes des anciens Romains, ne les imitassent que dans des bagatelles. Cela conduit à une conversation sur la décadence de la discipline militaire, et sur le moyen de la restaurer. L'institution de la milice florentine est habilement défendue, et plusieurs moyens d'en améliorer les détails sont indiqués.

Les Suisses et les Espagnols étaient alors considérés comme les meilleurs soldats de l'Europe. Le bataillon suisse se composait de piquiers, et ressemblait beaucoup à la phalange macédonienne. Les Espagnols, comme les soldats romains, étaient armés d'épées et de boucliers. Les victoires de Flaminius et de Paul Émile, sur les rois de Macédoine, semblent prouver la supériorité des armes employées par les légions. La même expérience avait produit le même résultat à la bataille de Ravenne. Dans ce terrible conflit, les vieilles bandes d'Arragon, abandonnées par tous leurs alliés, s'étaient frayé un passage au plus épais des lances impériales, et avaient effectué leur retraite dans le plus grand ordre, en présence de la formidable gendarmerie de Gaston de Foix et de l'artillerie d'Este. Fabrice ou plutôt Machiavel propose de combiner les deux systèmes ; d'armer les premiers rangs avec la pique, pour repousser la cavalerie, et les autres avec l'épée, comme pouvant servir plus généralement dans toutes les occasions. Dans le cours de l'ouvrage, Machiavel professe la plus haute estime pour l'art militaire des Romains, et le plus profond mépris pour les maximes qui avaient eu la vogue parmi les généraux ita-

liens de la génération précédente. Il préfère l'infanterie à la cavalerie, et les camps retranchés aux places fortes. Il voudrait qu'on substituât des mouvemens rapides et des engagemens décisifs aux opérations lentes et dilatoires de ses compatriotes. Il attache peu d'importance à l'invention de la poudre. Il ne paraît même pas supposer qu'elle dût produire quelque changement dans la manière d'armer et de disposer les troupes. Cette erreur, comme le constate le témoignage unanime des historiens, était unanime parmi ses contemporains; elle résultait de ce que l'artillerie, alors mal construite et mal servie, quoiqu'elle eût de l'utilité dans les siéges, en avait fort peu sur le champ de bataille.

Nous ne nous expliquerons pas sur la tactique de Machiavel; mais le livre dans lequel il l'expose, est certainement très-curieux. C'est un excellent commentaire sur l'histoire de son tems. La grâce, l'esprit, la clarté du style, l'éloquence et la chaleur de certains passages, sont faits pour plaire même aux lecteurs qui ne s'intéressent pas au sujet.

Le *Prince* et les *Discours sur Tite-Live*, furent composés après la chute du gouvernement républicain. Le premier est dédié au jeune Laurent de Médicis. Cette dédicace semble avoir excité plus d'aversion contre Machiavel, parmi ses contemporains, que les doctrines qui rendirent plus tard son nom si odieux. Elle fut considérée comme une apostasie politique. Le fait est, cependant, que Machiavel désespérant de la *liberté* de Florence, était disposé à soutenir tous les gouvernemens qui pouvaient protéger son *indépendance*. L'intervalle qui séparait une démocratie d'un despotisme, Soderini et Laurent de Médicis, semblait s'évanouir quand il était comparé à la différence qui existait entre l'ancien et le nouvel état de l'Italie; entre la sécurité, l'opulence et le repos dont elle avait joui sous ses précédens gouvernemens, et la misère

dans laquelle elle avait été plongée depuis l'année fatale où les tyrans étrangers étaient descendus des Alpes. La noble et pathétique exhortation qui termine le *Prince*, montre quels étaient, à cet égard, les sentimens de Machiavel.

Le *Prince* expose les progrès d'un peuple ambitieux; les *Discours* ceux d'un peuple ambitieux. A un homme d'état moderne, la forme des *Discours* paraîtrait puérile. Au fond, Tite-Live ne mérite point de confiance comme historien, alors même qu'il peut disposer de nombreux moyens de connaître la vérité. Sa première *Décade*, à laquelle Machiavel a borné son commentaire, ne doit guère inspirer plus de foi que la chronique des rois bretons antérieurs à la conquête des Romains; mais le publiciste florentin n'a emprunté à Tite-Live que quelques textes qu'il aurait aussi bien pu choisir dans la *Vulgate* ou le *Decameron*. Toutes les réflexions lui appartiennent; quant au genre d'immoralité qui a rendu le *Prince* impopulaire, et qu'on retrouve presqu'au même degré dans les *Discours*, nous avons déjà fait voir qu'il fallait moins en accuser Machiavel que son siècle. Toutefois, nous ne pouvons nous dissimuler que c'est une grande tache, et qu'elle diminue beaucoup le plaisir qu'à d'autres égards, ses écrits doivent procurer à tout esprit éclairé.

Il est impossible de concevoir un esprit plus sain et plus vigoureux que celui que ces ouvrages indiquent. Les qualités de l'homme d'état actif et celles de l'homme d'état spéculatif, s'y trouvent réunies et combinées d'une manière vraiment admirable. Les connaissances positives de Machiavel dans les affaires n'avaient point diminué son aptitude aux généralisations; elles n'avaient servi qu'à leur donner ce caractère pratique qui les distingue si complètement des vagues théories de la plupart des philosophes politiques.

Tout homme qui connaît le monde sait qu'ordinairement

il n'y a rien de plus inutile qu'une maxime générale. Presque toutes sont des lieux communs ; et lorsqu'elles sont spirituelles et piquantes, comme celles de Larochefoucault, elles sont bonnes seulement à servir d'épigraphes à un livre. Mais les préceptes de Machiavel sont dans une catégorie très-différente ; et c'est, selon nous, en faire le plus grand éloge, que de dire qu'ils peuvent être d'une utilité incontestable dans beaucoup de circonstances de la vie réelle.

Sans contredit il y a des erreurs dans ses ouvrages ; mais ce sont des erreurs qu'un écrivain placé dans la situation de Machiavel pouvait difficilement éviter. Elles résultent pour la plupart d'un seul défaut qui se reproduit dans tout son système. Dans ses théories politiques, il avait considéré beaucoup plus profondément les moyens que le but. Le grand principe que les lois et les sociétés n'existent que pour augmenter le bonheur individuel, n'avait pas été encore suffisamment reconnu. La prospérité du corps politique, indépendamment de celle de ses membres, paraît être l'unique objet du publiciste florentin. De toutes les erreurs politiques, c'est probablement celle qui a eu les conséquences les plus funestes. L'état social, dans les petites républiques de la Grèce, les rapports de dépendance mutuelle où se trouvaient leurs citoyens, et la sévérité des lois de la guerre, tendaient à encourager une opinion qui, dans des circonstances semblables, pouvait à peine être considérée comme une erreur. Les intérêts de chaque individu étaient étroitement unis à ceux de l'état ; une invasion détruisait les vignobles et les champs ensemencés du citoyen ; une victoire doublait le nombre de ses esclaves ; une défaite pouvait le rendre esclave lui-même.

Des causes semblables à celles qui avaient agi si puissamment sur les dispositions des Grecs, n'eurent pas moins d'influence sur le caractère plus timide des Italiens. Ils étaient également divisés en petites communautés poli-

tiques. Chaque individu était fortement intéressé au bien-être de la république dont il était membre ; ilparticipait à sa richesse, à sa pauvreté, à sa honte, à sa gloire. Cela était vrai surtout du tems de Machiavel. De simples particuliers possédaient d'immenses fortunes mobilières. Les conquérans du nord avaient mis la disette sur leur table, l'infamie dans leur lit, le feu sous leur toit et le couteau sur leur gorge. Il était naturel qu'un homme qui vivait à une époque telle que celle-là, s'exagérât l'importance des mesures qui peuvent rendre une nation formidable ; et qu'il s'occupât peu de celles qui en auraient augmenté la prospérité intérieure.

Rien n'est plus remarquable, dans les traités politiques de Machiavel, que la sincérité qu'ils annoncent. Cette sincérité n'est pas moins visible, quand il se trompe, que lorsqu'il a raison. Jamais il n'avance une opinion fausse, parce qu'elle est nouvelle, parce qu'il peut la revêtir d'une expression brillante, ou la soutenir par un sophisme ingénieux. Ses erreurs s'expliquent toutes par les circonstances dans lesquelles il se trouvait. Il ne les a pas cherchées ; elles étaient, pour ainsi dire, sur sa route, et ne pouvaient guère être évitées.

A cet égard, il est curieux de comparer le *Prince* et les *Discours* avec l'*Esprit des Lois*. Montesquieu jouit peut-être de la plus grande renommée qu'ait encore acquise un écrivain politique ; il en doit sans doute une partie à son mérite, mais peut-être en doit-il davantage à son bonheur. Il écrivit et fixa l'attention de la France, à une époque où elle sortait du long engourdissement où l'avait plongée une bigoterie politique et religieuse ; et, en conséquence, il en devint le favori. Spécieux, mais vide ; recherchant les effets, indifférent pour la vérité ; prompt à bâtir un système, sans donner aucun soin au choix de ses matériaux, il établit des théories comme on construit un château de cartes, et sans

s'en soucier davantage. C'est cette abondance d'idées incohérentes qui fait qu'il est cité indifféremment par tous les partis, même les plus opposés. Machiavel se trompe, parce que son expérience acquise dans un état particulier de société, ne peut pas toujours s'appliquer à des institutions différentes de celles au milieu desquelles il a vécu. Montesquieu se trompe, parce qu'il a une jolie chose à dire, et qu'il faut qu'il la dise, vraie ou fausse. S'il n'a point de fait qu'il puisse torturer, comme un nouveau Procuste, pour le mettre en harmonie avec le système qu'il improvise, il citera quelque fable monstrueuse de Siam, de la Chine ou du Japon, rapportée par des écrivains qui se croyaient doublement autorisés à mentir, en qualité de voyageurs et en qualité de jésuites. Aussi, c'est avec raison que l'homme qui a peut-être eu le plus d'esprit, mais qui faisait le moins ce qu'on appelle de l'esprit; c'est avec raison, disons-nous, que Voltaire prétendait que le livre de Montesquieu n'était pas l'esprit des lois, mais de l'esprit sur les lois.

La propriété des idées et celle des expressions se trouvent ordinairement réunies. L'obscurité du style vient presque toujours de la confusion des idées; et le désir de briller, coûte qui coûte, qui produit de l'affectation dans la manière de l'écrivain, le conduit nécessairement à des sophismes. L'esprit judicieux et vrai de Machiavel se fait voir rien que dans sa diction lucide, mâle et polie. Celle de Montesquieu, au contraire, annonce un esprit ingénieux, mais frivole. Chaque forme de style, depuis la concision mystérieuse d'un oracle, jusqu'au persifflage d'un petit-maître, est employée à déguiser des idées paradoxales ou vulgaires. Des absurdités sont transformées en épigrammes, des lieux communs en énigmes. C'est avec peine que l'œil peut soutenir l'éclat dont brillent certaines parties; ou pénétrer l'obscurité volontaire dans laquelle d'autres sont enveloppées.

Les écrits politiques de Machiavel tirent un intérêt particulier du sentiment profond qu'il témoigne, chaque fois qu'il touche à un sujet qui lui rappelle les infortunes de sa patrie. Il est impossible de concevoir une situation plus douloureuse que celle d'un grand homme obligé d'assister à l'agonie d'un grand peuple; d'être témoin de ces alternatives d'exaltation et d'accablement qui précèdent la dissolution; de voir tous les signes de vitalité disparaître un à un, et la mort s'emparer successivement de toutes les parties du corps social. Telle fut la triste destinée de Machiavel. Quoiqu'il ne fût pas resté étranger à l'immoralité politique de son siècle et de son pays, il paraît qu'il était plutôt impétueux et austère, que souple et artificieux. Quand la dégradation de Florence fut complète, renonçant aux formes méticuleuses de ses compatriotes, il ne fut plus le maître de contenir son dépit; il l'exhalait dans tous les écrits qu'il publiait. Afin de se consoler des malheurs de l'Italie, il aimait à se rappeler son ancienne gloire. Le souvenir des faisceaux de Brutus, de l'épée de Scipion, de la gravité de la chaise curule, des pompes sanglantes des sacrifices triomphaux, se reproduit sans cesse sous sa plume. Il voudrait rétrograder dans le passé, et se retrouver à cette époque mémorable où huit cent mille Italiens se levèrent, comme un seul homme, au bruit d'une invasion gauloise. On dirait qu'il respire l'ame de ces fiers patriciens qui oublièrent les liens les plus chers de la nature, dans l'accomplissement de leurs devoirs publics; méprisèrent également l'or et les éléphans de Pyrrhus; et reçurent, avec une physionomie impassible, la nouvelle des désastres de Cannes.

Ces sentimens ne se faisaient pas seulement apercevoir dans les écrits de Machiavel; il les manifestait aussi dans ses conversations. On raconte que, renonçant à toute bienséance sociale, il se livrait aux accès d'une gaîté cynique et amère;

il trouvait un plaisir cruel à faire sentir leur avilissement à ses concitoyens et à leur reprocher leur honte ; il les poursuivait partout de ses durs sarcasmes. Le vulgaire ne pouvait comprendre quelles émotions profondes se cachaient sous cette gaîté feinte et sous ces folies d'un sage.

Il nous reste à parler de ses compositions historiques. La vie de Castruccio Castracani ne mérite pas d'être rangée dans cette classe. Peu de livres auraient pu être plus intéressans qu'un compte judicieux de la vie de cet illustre souverain de Lucques, le plus éminent de ces princes italiens qui, comme Pisistrate et Gélon, exerçaient un pouvoir qu'on sentait plutôt qu'il n'était aperçu ; car il reposait sur la faveur publique et sur les grandes qualités de ceux qui en étaient dépositaires, et non sur les lois ou la prescription. Un ouvrage semblable nous aurait fait connaître la nature de cette espèce de souveraineté si singulière et si mal comprise, que les Grecs nommaient tyrannie, et qui, modifiée à quelques égards par le système féodal, reparut dans les républiques de la Lombardie et de la Toscane. Malheureusement l'ouvrage de Machiavel manque tout-à-fait de fidélité : ce n'est qu'une fiction, comme la nouvelle de *Belphégor*, mais beaucoup moins divertissante.

Le dernier ouvrage de ce beau génie fut l'histoire de sa ville natale ; elle avait été écrite par l'ordre du pape qui, comme chef de la maison de Médicis, était alors souverain de Florence. Les caractères de Cosme, de Pierre et de Laurent de Médicis, y sont tracés avec une impartialité et une liberté également honorables pour l'écrivain et pour son protecteur. Les misères et les humiliations, la dépendance, ce pain de l'exil si dur et rempli de gravier, comme dit le Dante, n'avaient pu dompter l'ame de Machiavel. D'un autre côté, les séductions de la plus haute dignité n'avaient point corrompu le cœur généreux de Clément VII. Cette histoire ne paraît pas être le fruit de beaucoup de

recherches; elle est très-certainement inexacte, mais elle est élégante, vive, pittoresque, plus qu'aucune autre dans la langue italienne. Au fond, elle appartient plutôt à la littérature ancienne qu'à la littérature moderne; elle est dans la manière d'Hérodote et de Tite-Live, et non dans celle de Davila et de Clarendon. A tout prendre, cependant, elle donne une idée plus vraie et plus fidèle des mœurs nationales que d'autres histoires plus exactes. Une exactitude minutieuse est souvent acquise aux dépens de qualités plus essentielles, et les meilleurs portraits sont ceux où il entre un peu de caricature. Les lignes indifférentes sont négligées; mais les traits caractéristiques sont reproduits avec vigueur, et laissent une impression durable dans la mémoire.

Machiavel vécut assez pour voir le dernier effort tenté en faveur de la liberté florentine. Peu de tems après sa mort, la monarchie fut définitivement établie; non cette monarchie dont Cosme de Médicis avait profondément établi les bases dans les mœurs de ses concitoyens, et que Laurent avait environnée du prestige des arts; mais une tyrannie à la fois arrogante et basse, faible et cruelle, bigote et lascive. Le patriotisme de Machiavel était odieux aux nouveaux maîtres de l'Italie; et cette portion de ses écrits, qui était conforme à leur conduite journalière, leur servit de prétexte pour noircir sa mémoire. Ses ouvrages furent mal interprétés par les savans, méconnus des ignorans, censurés par l'Église et calomniés avec toute l'aigreur d'un faux zèle par les complaisans d'un honteux despotisme. On voua à l'infamie le nom d'un homme dont le génie avait porté la lumière dans tant de parties obscures du domaine de la politique, et qui avait été au moment de briser les chaînes de ses concitoyens. Pendant plus de deux siècles, ses restes confondus avec ceux du vulgaire, ne reçurent aucun honneur. A la fin, un pair de la

Grande-Bretagne rendit les derniers honneurs au premier homme d'état de Florence. Il lui éleva un monument dans l'église de Santa-Croce; monument contemplé avec respect par tous ceux qui reconnaissent les vertus d'un grand citoyen, à travers la corruption d'un siècle dégénéré, et qui inspirera encore plus de vénération, quand le but auquel Machiavel avait consacré toute sa vie sera atteint; quand le joug étranger sera brisé; quand un second Poccita vengera les injures de Naples; quand un nouveau Rienzi rétablira le bon état de Rome; et que les rues de Florence et de Bologne retentiront encore de leur ancien cri de guerre : *Popolo, popolo! muoia noi tiranni!* « Peuple, peuple! mort aux tyrans! »

(*Edinburgh Review.*)

ÉCONOMIE POLITIQUE.

SITUATION
Commerciale, Financière et Morale
DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Les observations qu'on va lire forment l'*Avertissement* et la *Préface* d'un livre très-remarquable, publié à Londres, en 1825, sous le titre suivant : *Documens statistiques sur l'étendue territoriale, la population, le commerce, les impôts, les consommations, la dette, le paupérisme de l'Empire Britannique, et sur les crimes qui s'y commettent.* Ces documens ont été réunis par les soins d'une association volontaire d'hommes éclairés, qui ont

entrepris ce travail sans autre but que de se rendre utiles à leurs concitoyens, et sans désirer aucune rémunération personnelle. De pareilles associations méritent bien plus d'intérêt que ces sociétés littéraires dans lesquelles on s'occupe à la fois de belles-lettres, d'agriculture, d'industrie, etc., et qui, dans leur vague généralité, ne sont bonnes qu'à satisfaire quelques vanités subalternes. Les *Documens statistiques* peuvent être considérés comme un ouvrage périodique; car leurs éditeurs se proposent de donner un volume chaque année. Ils se composent d'une série de tableaux qui supposent de profondes recherches. Les auteurs ont gardé l'anonyme. L'avertissement expose l'origine et le but de l'ouvrage, et la préface en offre le résumé : l'un et l'autre sont d'un écrivain très-exercé.

« La misère, dit-il, que les classes laborieuses et productives de la Grande-Bretagne ont soufferte, en 1816 et 1817, ne pouvait manquer d'exciter fortement la sollicitude de tous les bons Anglais; après avoir pourvu, le mieux que l'on put, aux nécessités du moment, on jeta les yeux sur l'avenir : et, comme rien ne garantit l'efficacité du remède si la cause du mal est inconnue, on chercha les moyens de remonter jusqu'à la source du désordre qui se faisait alors remarquer dans le corps social, d'en connaître l'étendue, de voir ce que la prévoyance aurait évité. Une société, formée à Londres, se chargea de ce travail important et difficile, afin de préparer les voies à ceux qui voudraient appliquer l'expérience de notre tems aux besoins futurs de la patrie.

» Cette société ne pouvait avoir d'autre mobile que les intérêts de la vérité, et la satisfaction de les avoir servis. Exempte de préjugés et de tout esprit de système, elle ne reconnaissait que l'autorité des faits et de leurs conséquences nécessaires : ces dispositions étaient très-favorables aux recherches qu'il s'agissait d'entreprendre; les associés

s'y livrèrent avec ardeur, et soumirent à une analyse scrupuleuse les documens officiels présentés aux chambres pendant les quarante années précédentes. Ils choisirent dans une centaine de volumes in-folio, les notices les plus instructives sur *l'étendue territoriale, la population, la production, les consommations, les manufactures, le commerce, les impôts, les finances, les cotisations de paroisses, le paupérisme, les délits, etc.*; et, après les avoir comparées à tous les renseignemens qu'ils purent se procurer sur les mêmes objets, ils les mirent en ordre, et dressèrent les tables qui composent cet ouvrage. Ils les présentent avec confiance aux hommes d'état, à ceux qui chercheront des données pour la direction de leurs propres affaires, ou qui cultivent les sciences économiques.

» Mais cela ne suffisait pas encore; ce qui donne le plus de crédit aux recherches statistiques, c'est le sceau de l'authenticité, leur origine officielle prouvée par des témoignages irrécusables. Or, comment imprimer ce caractère à des compilations où huit à dix registres compulsés sur le même sujet n'avaient fourni qu'un petit nombre de lignes; où des évaluations numériques offraient le résumé de vingt, de trente documens? Il aurait fallu des notes plus étendues et plus développées que le texte; et peut-être l'accumulation des preuves n'aurait point triomphé, dans tous les cas, de l'incrédulité des lecteurs. Autre inconvénient encore plus grave: ces notes volumineuses auraient absorbé l'attention; elles se seraient interposées entre des faits qu'il eût fallu rapprocher et comparer; elles auraient causé une confusion que le raisonnement n'eût débrouillée que par un travail pénible. On a donc renoncé à l'appareil ordinaire des citations et des pièces justificatives. La Société a pensé que la confiance des lecteurs s'établirait d'elle-même, après la vérification de quelques faits pris au hasard, et qu'elle se maintiendrait, quand

même on remarquerait dans cet ouvrage quelques détails négligés, quelques incorrections inévitables dans une collection de notes recueillies par un grand nombre de collaborateurs; mais quoique les erreurs qui se sont glissées sans être aperçues, ne puissent être que légères, la Société invite ceux qui les remarqueront à les faire connaître à M. Miller, son éditeur.

» On n'a pu faire disparaître des tables certaines contradictions apparentes. Les tems que la Société devait comprendre dans ses investigations, afin de rendre son travail plus utile, remontaient plus haut que la réunion de l'Irlande à l'empire britannique : avant cette époque, il était impossible de saisir l'ensemble des deux états gouvernés séparément, quoique soumis au même monarque. La Société a lutté long-tems contre cet obstacle qui lui semblait insurmontable : mais enfin, au moyen de quelques notes qui désignent les documens affectés de cette cause d'incorrection, et de quelques tableaux pour y faire les changemens nécessaires, elle a donné à l'ensemble de son travail une exactitude très-suffisante pour qu'il puisse servir à des recherches ultérieures, et résoudre plusieurs questions d'économie publique.

» L'histoire de la Grande-Bretagne offre, depuis vingt siècles, une succession d'événemens bien dignes d'occuper la pensée des observateurs. On ne trouve pas, il est vrai, dans notre île, des monumens des arts de l'antiquité, ni des constructions gigantesques, comme celles de Thèbes, en Égypte, ou d'Ellora, dans l'Inde; mais à toutes les époques de son existence, sa *statistique* eut une physionomie originale, et l'état où nous la voyons aujourd'hui doit être considéré comme le fait le plus extraordinaire que l'économie sociale ait jamais présenté.

» Pour étudier et décrire ce grand phénomène, il est indispensable de la diviser. Tous les faits qui la composent

sont compris dans ce classement général : *population*, *administration*, *commerce*, *finances*.

» Il faut un dénombrement exact, pour connaître la population : mais jusqu'à présent cette opération n'a pas été faite convenablement, en suivant des méthodes sur lesquelles ont pût compter.

» Rappelons ici une observation fort ancienne, mais qui ne cesse point d'étonner presque autant que si elle était nouvelle, c'est que le nombre des naissances est proportionnellement plus grand dans les classes les plus pauvres, et diminue en raison de l'accroissement d'aisance des familles. Ainsi, à population égale, la pauvre Irlande est plus féconde que l'opulente Angleterre. La singulière influence des privations sur la constitution physique de l'homme est aussi mystérieuse pour le physiologiste que pour le philosophe occupé de recherches sur l'économie sociale : mais le fait est constant; et s'il fallait l'appuyer de nouvelles preuves, les tables de cet ouvrage les fourniraient.

» Une autre observation moins générale que la précédente, et qu'il faut peut-être restreindre à notre pays, donne aussi beaucoup à penser, et provoquera sans doute de nouvelles recherches statistiques. On voit dans les tables, qu'en 1801, la population de l'Angleterre et du pays de Galles s'élevait à 8,872,980, et qu'en 1821, on comptait sur le même sol 11,997,663 habitans : c'est un accroissement de 3,124,683 dans l'espace de vingt ans. Pour la même mesure de tems, on compte 6,133,963 baptêmes, et 3,968,547 décès : la différence n'est que de 2,165,416. Il reste donc à rendre raison de l'existence de 951,267 individus, dont les registres des baptêmes ne parlent point, en supposant que ceux des funérailles sont exacts. On reconnaît ici l'imperfection des méthodes de dénombrement, dans lesquelles on ne tient pas compte des échanges de po-

pulation entre des pays voisins. Ainsi, les Irlandais qui affluent dans le pays de Galles et l'Angleterre sont comptés en Irlande, parce qu'ils y sont nés, et dans le pays où ils se trouvent lors du recensement de la population. D'autres erreurs, et de plus nombreuses encore, sont commises dans le classement de la population par âges. Comme plusieurs habitans du pays de Galles passent en Angleterre le tems de leur jeunesse et de leur maturité, et reviennent terminer leur carrière dans leur pays natal, les tableaux de la population à ces époques de la vie, sont trop chargés en Angleterre, trop peu dans le pays de Galles, tandis que le nombre des décès, comparé à celui de la population totale, s'accroît dans les lieux qui avaient perdu une partie de leurs jeunes gens, et qui ne les retrouvent que lorsque la vieillesse les ramène dans leurs familles.

» Il faut interroger les *faits* pour apprendre jusqu'à quel point l'ordre d'administration actuellement établi est en harmonie avec l'ordre social : et dans l'étude des sociétés telles que nous les voyons, on se tromperait à chaque pas, si l'on ne parvenait point à distinguer ce qui est artificiel de ce qui tient à la nature de l'homme. C'est dans ce qui est étranger à cette nature qu'on trouvera l'explication du plus singulier phénomène qu'un peuple puisse offrir aux observateurs : d'une part, toutes les facultés développées, le travail et ses produits portés jusqu'à un point dont on ne croyait pas qu'ils pussent jamais approcher, tous les moyens de bien-être et de jouissances multipliés, accumulés, prodigués ; et de l'autre côté, à proportion de ce prodigieux accroissement de prospérité, le *paupérisme*, les crimes et tous les fléaux qui marchent à leur suite. Un état de choses aussi contraire à notre attente est pourtant l'effet inévitable des mouvemens d'oscillation d'un immense commerce ; ses spéculations ne peuvent être fondées sur la base d'une équitable réciprocité ; l'extension qu'il a

reçue, depuis quarante-cinq ans, ne fut rien moins que l'effet d'un mouvement régulier. Tantôt les prix furent très-élevés, et tombèrent ensuite beaucoup trop bas; à des éclairs d'espérances succédèrent des pertes accablantes : les classes laborieuses éprouvaient le contre-coup des désastres commerciaux; elles manquaient de travail, et elles étaient, par conséquent, réduites à la misère.

» Les tableaux insérés dans ce livre nous apprennent que l'estimation *officielle* des exportations de la Grande-Bretagne, en 1824, fut de 48,030,046 livres sterling (environ 11,253,000 francs), somme qu'aucune des années précédentes n'avait pu atteindre. Mais une autre colonne du même tableau fait voir que les déclarations de *bonne foi* de la valeur des mêmes produits ne la portaient qu'à 37,573,518 livres sterling. D'après un autre tableau, la valeur moyenne *officielle* des exportations de 1798 à 1807 fut de 24,457,271 liv. st., et la valeur réelle, 40,707,491 liv. st.; dépréciation excessive de nos produits.

» A la fin de la guerre, lorsque les effets du gouvernement cessèrent de circuler comme papier-monnaie, la crise commença par la dépréciation subite des produits de nos fabriques, et la diminution proportionnelle des ressources de trois millions d'ouvriers anglais. Les pertes éprouvées par notre commerce équivalurent à une banqueroute annuelle de trente à trente-cinq millions de livres sterling, pendant les quatre ou cinq dernières années de la guerre. Ces pertes énormes frappèrent de paralysie presque toutes les transactions commerciales, et causèrent un désordre universel dans l'économie intérieure de notre pays. Toutes les classes alimentées par l'industrie souffrirent des maux dont aucune société, dans aucun tems, ne présenta l'affligeant tableau. La misère publique ne se manifestait pas sous un extérieur hideux, comme les ravages de la guerre, de la peste, des incendies ou des inondations; mais elle était universelle,

silencieuse, imposante par une forte expression de douleur morale. Nous ne craignons point d'affirmer que, de 1816 à 1822, l'Irlande et l'Angleterre furent dans une situation plus misérable, supportèrent une plus grande somme de maux qu'aucun peuple des tems passés et modernes; car il ne faut pas perdre de vue que le mal ne se faisait pas seulement sentir dans quelques portions du territoire ou dans quelques classes de la population; mais qu'il les atteignait toutes, sans en excepter les plus opulentes.

» On dira peut-être que ces observations viennent hors de propos, et que le tems actuel est mal choisi pour les mettre au jour. Les associés pour la rédaction de cet ouvrage répondront qu'il a fallu se laisser entraîner par le sentiment d'une grande utilité, pour ne point jeter un voile sur des maux passés, pour renouveler les douleurs de la patrie, et affaiblir ses espérances; qu'ils voient trop clairement que le commerce extérieur poursuit sa carrière, précipite sa course, et que, malgré que les circonstances aient changé, le résultat définitif sera le même; que la catastrophe de 1816 se renouvellera, mais plus désastreuse, en raison de l'immense développement des causes qui l'auront préparée, de l'extension que le commerce ne cesse de prendre, et qu'il tend à augmenter indéfiniment (1). Comme ces funestes conséquences peuvent être évitées, les associés ont cru devoir montrer le péril avant qu'il ne fût imminent, et annoncer l'approche du mal, sans attendre qu'il fût arrivé.

» Les mesures législatives adoptées en 1824 et 1825 paraissent avoir produit leur effet; le commerce augmente, ainsi que les revenus de l'état : les progrès sont assez sensibles, depuis un an ou dix-huit mois. Mais ces progrès

(1) NOTE DU TR. Ces observations prophétiques étaient rédigées avant la crise qui a désolé le commencement de l'année 1825. Cette crise avait aussi été annoncée dans le 1er article du 1er numéro de la *Revue Britannique*, publié en juin 1825

sont-ils un bien pour le pays ? les associés ne se laissent pas séduire par cette illusion. En jetant les yeux sur le tableau des taxes et des consommations à l'époque de 1793, et sur celui des progrès du commerce depuis 1798, on voit que, depuis cette année jusqu'en 1816, les sources du revenu public et de tout ce que l'on regarde comme les signes de la prospérité d'une nation, coulèrent avec une abondance inconnue jusqu'alors. Mais à la honte (l'expression est adoucie) de ceux qui dirigeaient alors le gouvernement, ils se laissèrent éblouir par une apparence de bonheur, tandis qu'ils en perdaient la réalité. Dans le même tems, le malaise des classes laborieuses, le paupérisme et les crimes augmentaient encore plus rapidement que les revenus de l'état. Et même, à une époque plus rapprochée, on voit qu'en 1822 le nombre des condamnations pour crimes fut de 21,025, et en 1823, de 22,099. En général, l'accroissement du nombre des crimes paraît être quatre fois aussi rapide que celui du commerce. Ce fait, quoiqu'isolé, fait une impression pénible à laquelle on voudrait opposer quelques idées consolantes : on croyait en trouver dans la diminution de la taxe pour les pauvres, qui semble effectivement attester une diminution de misère, mais qui n'est, dans la réalité, que le résultat d'une nouvelle distribution des fortunes. Les placemens de fonds au dehors se multiplient ; le nombre des riches absens augmente sans cesse ; le passage de nos capitaux en pays étrangers produit le même effet que la guerre contre la France, et prépare une crise de même nature que celle de 1816. On verra de nouveau la suspension d'une grande partie des travaux ; le paupérisme et tous les fléaux qui l'accompagnent menaceront encore tout notre édifice social. Les fausses théories sur lesquelles repose notre système politique tendent directement à concentrer de plus en plus les fortunes, à l'appauvrissement

de la masse du peuple et aux bouleversemens qui en seront la suite : on en verra la preuve dans plusieurs tableaux de ce livre. »

Parmi ces tableaux, on indique particulièrement celui que nous joignons ici, n° II.

Le rédacteur avertit qu'il a fait usage d'évaluations hypothétiques pour représenter les besoins et les ressources respectives de ces classes : cette méthode n'est pas sans inconvénient ; il arrive rarement que les nombres choisis pour exprimer les valeurs inconnues leur soient proportionnels, et par conséquent les rapports obtenus par leurs combinaisons sont presque toujours altérés ; quelquefois même ils conduisent à des absurdités évidentes. En général, si les nombres n'ont point été fournis par une mesure directe et précise, leurs applications sont au moins suspectes, et souvent très-fautives : le hasard ne se plaît point à favoriser les mauvais raisonnemens. On a tenté de remédier par des évaluations numériques à ce que les décisions par jury semblent avoir d'arbitraire ; le succès n'a point répondu aux espérances que cette méthode avait fait concevoir.

I.

TABLEAU des valeurs officielles et déclarées de cinquante sortes d'articles des produits du sol et des fabriques de l'Empire Britannique, exportées dans tout le monde (l'Irlande exceptée), en 1823 et 1824, comparées aux mêmes valeurs en 1814, afin de montrer d'un côté l'accroissement de la *quantité* de l'exportation, et de l'autre la *dépréciation* des valeurs.

		INDICATION DE LA NATURE DES EXPORTATIONS.	VALEURS OFFICIELLES. 1814.	1823.	1824.	VALEURS DÉCLARÉES. 1814.	1823.	1824.
ÉTOFFES.	1	Cotons ouvrés	16,535,528	24,117,549	27,170,108	17,241,884	13,751,414	15,240,006
	2	Do en laine	1,119,850	2,425,418	2,984,329	2,791,248	2,625,948	3,135,496
	3	Étoffes de laine	4,931,657	5,539,789	6,136,091	6,372,494	5,634,137	6,011,535
	4	Toiles de lin	1,524,457	2,654,098	3,283,403	1,701,384	2,095,574	2,442,440
	5	Étoffes de soie	173,343	140,321	159,647	530,018	350,880	442,582
	6	Rubaneries et modes	52,391	21,227	26,282	411,029	272,619	356,317
	7	Habillemens	*	397,449	435,848		397,449	435,848
	8	Ombrelles et parasols	*	34,410	44,385		34,410	44,385
	9	Chapeaux, cast., feutres	226,997	205,321	189,457	291,570	224,532	228,852
	10	Soie, etc.	144,138	13,179	12,615	143,291	19,418	19,390
MÉTAUX.	11	Fer et acier	897,080	1,203,872	1,125,626	953,725	878,918	851,113
	12	Artic. en cuivre et laiton	329,616	557,914	540,213	448,365	543,618	524,489
	13	Étain en saumons	80,570	94,659	131,483	122,231	127,775	150,852
	14	Articles en étain	211,932	229,129	253,656	222,314	231,129	255,104
	15	Taillanderie et coutell.	880,413	527,227	604,045	819,201	1,074,684	1,202,865
	16	Machines diverses	*	157,846	129,644		157,846	129,644
	17	Armes et munitions		213,422	311,716		273,283	354,172
	18	Plomb, balles, dragées	84,853	117,447	116,397	198,568	247,884	238,428
ALIMENS.	19	Lard et jambons	51,509	28,828	29,230	74,322	28,889	28,013
	20	Bœuf et porc salés	128,752	97,534	97,030	345,049	127,143	158,624
	21	Bierre et ale	82,912	65,957	48,136	314,304	278,519	177,809
	22	Biscuit	166,980	57,702	33,660	259,970	63,225	42,859
	23	Beurre et fromage	56,295	64,877	56,423	189,209	152,789	141,978
	24	Blés et farines	219,215	29,573	14,692	548,359	62,800	40,100
	25	Chevaux		17,327	17,502		65,131	69,195
	26	Houblon et graines	11,165	28,958	10,285	20,376	19,063	11,296
OBJETS DIVERS.	27	Cuirs	158,427	126,983	142,442	451,242	301,022	323,749
	28	Sellerie, harnacherie	* 76,495	88,230	110,984	77,312	88,230	110,984
	29	Poteries	78,195	92,004	93,128	386,778	398,438	399,549
	30	Verreries	154,165	143,822	131,326	491,768	604,039	545,089
	31	Meubles, tapis, etc.	* 107,475	71,187	71,318	109,381	71,187	71,318
	32	Papeterie	* 189,732	150,916	164,908	184,208	150,916	164,908
	33	Ouvrages imprimés		33,982	32,095		121,305	121,293
	34	Instrumens de musique	* 55,124	48,409	62,472	55,247	48,408	62,472
	35	— de math., d'opt., etc.	*	19,041	24,835		19,041	24,835
	36	Vaisselle, joaillerie, etc.	158,274	203,807	197,737	173,403	210,031	201,312
CLASSE V.	37	Charbon	144,935	216,684	235,778	89,349	100,594	114,085
	38	Sel	352,734	269,393	229,101	243,413	182,296	153,538
	39	Alun	9,365	7,585	7,303	12,397	4,789	4,191
	40	Harengs, poissons	232,276	262,274	195,527	371,300	237,085	170,367
	41	Huiles	65,087	29,564	11,297	131,554	33,310	13,417
	42	Fanons de Baleine	29,035	15,227	30,992	24,957	23,163	35,760
CLASSE VI.	43	Savons et chandelles	124,444	167,524	153,105	266,265	183,156	161,920
	44	Couleurs	*	134,328	134,983		134,328	134,983
	45	Cordages	81,826	74,002	98,444	246,432	145,186	183,464
	46	Salpêtre rafiné	23,178	75,432	59,030	30,106	33,009	23,069
	47	Tabac	1,554	1,559	2,507	15,993	16,156	21,428
	48	Sucre rafiné	1,513,865	1,125,787	1,058,812	3,091,653	836,916	748,305
		Articles omis	2,276,764	745,684	820,008	2,805,870	1,001,459	1,050,491
		Total général	33,200,580	43,144,466	48,030,036	43,447,373	34,691,124	37,573,918
		—— pour l'Irlande	2,920,153	3,141,825	3,688,570	4,412,016	3,488,591	4,261,114
		Produits des colonies et des pays étrangers	1,345,678	1,359,376	1,318,069	20,503,496	9,948,372	11,506,565
		Autres objets	19,157,818	8,588,996	10,188,596			
		RÉSUMÉ GÉNÉRAL des exportations.	56,624,229	56,234,663	63,225,271	68,362,890	48,128,087	53,341,699

N. B. Les articles marqués d'une * sont ceux dont la valeur officielle est égale à la valeur déclarée. Les articles laissés en blanc dans la colonne de 1814, sont compris dans les *articles omis*. Il n'y a point de déclaration de valeurs de produits coloniaux et étrangers réexportés. On peut estimer que les exportations de 1824 ont éprouvé une dépréciation de 60 pour °/o, par rapport à celles de 1814, et de 90 pour °/o, par rapport aux dix années de 1798 à 1807.

II.

TABLEAU des revenus annuels des 2,941,383 familles qui composent la population de la Grande-Bretagne, suivant l'état présenté aux Chambres, en 1821. Les familles sont divisées en vingt-huit classes, par rapport à leur revenu, et l'emploi du revenu est réparti entre les quatre objets suivans : *Produits du sol. — Produits fabriqués. — Contributions. — Superflu.*

NUMÉROS.	NOMBRE des Familles. 1.	REVENU. 2.	DISTRIBUTION DU REVENU. PRODUITS du Sol. 3.	PRODUITS des Fabriques. 4.	CONTRIBUT. 5.	SUPERFLU. 6.	TOTAUX. 7.
			INDIGENCE.				
		Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
1	1,000,000	25	21,000,000	3,500,000	500,000		25,000,000
2	600,000	33	17,500,000	2,000,000	500,000		20,000,000
3	400,000	50	16,500,000	3,000,000	500,000		20,000,000
4	300,000	66	16,500,000	3,000,000	500,000		20,000,000
5	200,000	100	16,500,000	3,000,000	500,000		20,000,000
			AISANCE.				
6	100,000	200	12,500,000	5,000,000	1,500,000	1,000,000	20,000,000
7	66,666	300	10,000,000	7,000,000	2,000,000	1,000,000	20,000,000
8	50,000	400	9,000,000	7,000,000	3,000,000	1,000,000	20,000,000
9	40,000	500	7,000,000	8,000,000	4,000,000	1,000,000	20,000,000
10	33,333	600	6,000,000	8,500,000	4,000,000	1,000,000	20,000,000
11	28,000	700	6,000,000	8,000,000	5,000,000	1,000,000	20,000,000
12	25,000	800	5,000,000	8,000,000	5,000,000	2,000,000	20,000,000
13	22,222	900	5,000,000	8,000,000	5,000,000	2,000,000	20,000,000
14	20,000	1,000	5,000,000	8,000,000	5,000,000	2,000,000	20,000,000
			SUPERFLU.				
15	13,333	1,500	5,000,000	9,000,000	4,000,000	2,000,000	20,000,000
16	10,000	2,000	5,000,000	9,000,000	4,000,000	2,000,000	20,000,000
17	8,000	2,500	5,000,000	10,000,000	4,000,000	1,000,000	20,000,000
18	6,666	3,000	5,000,000	10,000,000	4,000,000	1,000,000	20,000,000
19	5,710	3,500	5,000,000	11,000,000	3,000,000	1,000,000	20,000,000
20	5,000	4,000	4,000,000	12,000,000	3,000,000	1,000,000	20,000,000
21	3,000	5,000	2,500,000	9,000,000	2,500,000	1,000,000	15,000,000
			EXTRÊME SUPERFLU.				
22	2,000	7,500	1,500,000	10,250,000	2,500,000	750,000	15,000,000
23	1,000	15,000	1,000,000	11,250,000	2,000,000	750,000	15,000,000
24	500	24,000	1,000,000	9,500,000	1,000,000	500,000	12,000,000
25	200	30,000	500,000	4,500,000	500,000	500,000	6,000,000
26	100	50,000	300,000	3,900,000	300,000	500,000	5,000,000
27	50	75,000	150,000	3,000,000	100,000	500,000	3,700,000
28	33	100,000	100,000	2,600,000	100,000	500,000	3,300,000
Totaux.	2,941,383	moyen, 163	240,000,000	147,000,000	68,000,000	25,000,000	480,000,000
Produits de 40,000,000 d'acres, à 6 liv. st. par acre...........			240,000,000				

Les classemens de la population et du revenu sont déduits du produit territorial, de l'estimation totale des fonds, d'après les taxes, et du nombre des familles. La colonne 6 ne peut être qu'hypothétique, ainsi que quelques détails dans les évaluations, mais les totaux ne le sont pas, et sont le résumé de [illegible]

BEAUX ESPRITS CONTEMPORAINS.

N° VII.

WORDSWORTH, CRABBE, CAMPBELL.

Je me plais à réunir, dans un seul cadre, trois portraits qui n'ont entre eux aucune ressemblance ; ceux de Campbell (1), Crabbe (2) et Wordsworth (3), tous trois fils de la muse, et couronnés par elle du laurier populaire ; tous trois doués d'une originalité spéciale et d'un caractère qui les isole dans l'histoire poétique.

MM. Wordsworth et Crabbe appartiennent essentiellement à l'école moderne. Crabbe, par la minutieuse vulgarité de ses tableaux, Wordsworth, par le sentimentalisme exalté qui le caractérise, révèlent l'influence que le nouvel esprit démocratique a exercée sur eux. Campbell, poète élégant et pur, pouvait naître sous la reine Anne, publier ses poèmes tels qu'ils existent, et devenir célèbre. Du tems de Pope, ni Crabbe, ni Wordsworth n'auraient obtenu de vogue ; ou les sarcasmes eus-

(1) Note du Tr. Thomas Campbell, auteur d'un roman pathétique en vers, intitulé *Gertrude de Wyoming*, a fourni au *New Monthly Magazine* une série d'articles remarquables sur les poètes dramatiques grecs.

(2) Note du Tr. George Crabbe, ami de Sir Walter Scott, remplit en Ecosse les modestes fonctions de ministre d'un hameau. Il a publié huit volumes de poésies où les mœurs villageoises sont peintes avec exactitude, et quelquefois calomniées.

(3) Note du Tr. Wordsworth, l'un des poètes de l'*École des Lacs*, a fait paraître des ballades et des poèmes métaphysiques et descriptifs. On trouve dans ses poésies des odes d'un ton fort grave, en dépit des sujets qu'il semblait impossible de traiter sérieusement : l'*Idiot dans sa gloire*, le *Petit Nan et son papa*, l'*Anesse mourante*, etc., etc.

sent été le seul prix de leur génie, ou l'oubli le plus profond et le plus injurieux mépris auraient glacé leurs premiers efforts.

Wordsworth et Crabbe, malgré les différences essentielles qui les séparent, ont tous deux choisi pour muse une poésie domestique, bizarre, prosaïque pour ainsi dire, née des mouvemens nouveaux de l'esprit moderne. L'ingénieuse création de fictions brillantes, la pompe des tableaux, l'éclat des peintures, leur sont également étrangers. Pour l'un comme pour l'autre, il n'y a rien de plus sublime au monde que le cœur humain; rien de plus noblement poétique que la description exacte, vulgaire même, de ses craintes, de ses angoisses, de ses plaisirs. Wordsworth joint à ce penchant pour une simplicité qui répugne à toutes les traditions classiques, une mélancolie rêveuse et tendre, un ardent amour de la nature; Crabbe, une misanthropie amère et l'observation la plus inflexible des travers de l'humanité.

Nihil humani a me alienum puto. « Tout ce qui tient à l'homme a de l'intérêt pour moi. » C'est là la devise de Wordsworth. La pourpre, l'hermine, les diamans, les insignes des supériorités sociales, les marques de notre inégalité, disparaissent à ses yeux. Un paysan, un enfant, un idiot, lui semblent dignes d'être chantés. Tout ce que la société a fait, il le méprise; tout ce qui est naturel, voilà son domaine. La marguerite des champs est pour lui un sujet assez poétique : il traite l'homme et la nature comme de pures abstractions. Le cœur rempli des émotions dont il s'est nourri dès sa jeunesse, il laisse s'exhaler les sentimens qui l'occupent et l'absorbent. Malheureusement l'expression lui manque quelquefois, et le langage se refuse à ses efforts; de là quelque chose d'incertain et de vague dans ses tableaux.

Le cercle de Wordsworth est très-limité ; son génie, né de son ame, en a tiré le meilleur parti possible. Il y a, dans sa manière, quelque chose de révolutionnaire. Jean-Jacques est le véritable père d'une école pratique, qui, dédaignant les beautés de cour, les grâces de salon, et même l'élégance des mœurs, croit trouver, dans les qualités et les vices inhérens à l'homme, un sujet assez profond et assez vaste d'inspirations et de rêveries.

Ce partisan de l'égalité poétique méprise tout ce que Shakspeare nommait les belles visions de l'esprit humain ; la solennité des temples, la sublimité des palais à qui les nuages servent de couronne, les pompes de l'art et celles de la grandeur. Traditions savantes, superstitions antiques, souvenirs du passé, il foule aux pieds, avec un mépris sans exemple, tout l'orgueil de la muse classique. Il est simple, de propos délibéré ; naïf, avec de grandes prétentions ; l'humilité de sa poésie cache la plus haute ambition de profondeur et de force ; on ne peut être plus orgueilleusement modeste.

Voyez aussi avec quelle ironie amère il triomphe de l'ode et de l'épode ; de la strophe et de l'antistrophe d'Homère, de Pindare et d'Alcée. Une guirlande de fleurs est l'objet le plus poétique pour lui : tout le reste lui semble une draperie de théâtre ; il ne voit, dans ce que le monde respecte et adore, qu'une suite de costumes plus ou moins brillans, destinés à la grande pantomime de la vie sociale. Ne lui parlez jamais de l'effet que peuvent produire, sur l'imagination, les supériorités reconnues parmi les hommes ; la chute des rois, les misères des grands, les avantages de la naissance, la magnificence des autels : monarques et chevaliers, hommes de la noblesse et du sacerdoce, sont tous, à ses yeux, les auteurs passagers d'une scène frivole. Il a rompu avec le passé ; l'inégalité qui règne sur la terre est un burlesque drame dont il se rit : la nature seule lui

plaît, dépouillée de ses ornemens d'emprunt et belle de sa nudité.

Ce n'est pas dans les grandes scènes du monde physique que Wordsworth va puiser ses inspirations. Il ne retrace ni les horreurs de la tempête, ni les convulsions du globe. Ces gigantesques accidens de la création, n'ont rien, si j'ose le dire, d'assez plébéien pour lui. Wordsworth saisit avec soin le plus simple thème que puisse lui offrir le paysage le moins pittoresque : il aime à prêter un caractère de grandeur à des sujets communs, à embellir des trivialités. Il ne veut trouver de ressources qu'en lui-même. La pelouse verdoyante, l'arc-en-ciel qui colore la nue, la brise qui souffle dans les halliers, la fleur des champs courbant sa tête sous la rosée, suffisent à ses pinceaux. Ce sont là ses catastrophes, ses événemens, ses péripéties. Doué d'une imagination profondément rêveuse, il empreint ses vers d'un enthousiasme que partagent les hommes doués d'une humeur semblable à la sienne. L'alouette au terne plumage, s'élançant du sein des blés et offrant aux premiers rayons du matin son hymne de joie, me semble le plus juste et le plus simple emblème de cette poésie rustique, pleine de naïveté, de grâce et d'élévation.

Les opinions politiques de Wordsworth, et les regrets de sa jeune ambition désappointée, ont beaucoup influé sur la route poétique qu'il a choisie. D'un caractère indolent et opiniâtre; repoussé, par le dégoût que lui inspiraient les lieux communs de la poésie moderne, du sentier qui pouvait le conduire à l'illustration littéraire; il a résolu de ne chercher que dans la solitude les jouissances de la pensée et les consolations du cœur. La muse lui a souri dans le désert. Elle lui a montré la pauvre chaumière du paysan montagnard, et la paquerette de la prairie. Il a trouvé des émotions dans ces simples objets, et leur a consacré sa vie : il leur devra sa gloire.

Toutes ses journées se sont écoulées au milieu des scènes champêtres qu'il a décrites. Tous ses sentimens se sont associés par un lien secret et indissoluble à ces circonstances légères en elles-mêmes, à ces accidens peu importans de la nature, à ces événemens communs et champêtres qui ne fixent pas un instant notre attention et qui ont absorbé la sienne. Ce sont là ses amis, ses livres, ses conseillers, ses favoris; il leur a consacré son ame et sa muse, avec le plus complet abandon, avec une force et, si j'ose le dire, une intensité de sentiment et de passion incroyable. La primevère s'épanouissant sur la montagne; le chant du coucou à la naissance du printems; le nid de la fauvette suspendu aux rameaux de l'orme; le vieux taillis dégarni de feuillage et livré au souffle de l'hiver; jusqu'aux haillons du mendiant abandonnés par la pauvreté même et que le vent agite sur les buissons; font naître chez lui des sensations vives, pénètrent son ame, se mêlent à ses souvenirs et suffisent pour exalter cette imagination bizarre et mélancolique.

Ce mélange d'idées abstraites et de peintures triviales compose la poésie la plus singulière de l'époque. Ceux qui ne voient la nature que dans les livres, ont beaucoup de mépris pour Wordsworth; ceux qui ne l'aiment que du fond de leurs salons, connaissent à peine le nom de ce poète, et ne le citent que par raillerie. Ses ouvrages ne sont lus ni des grands, dont ils révoltent l'orgueil; ni du vulgaire, qui ne pourrait les comprendre. L'ami de la nature conserve et médite ses écrits avec une vénération religieuse; les étudie avec délices; et ne pense point à lui sans reconnaissance et sans amour.

Heureux, en effet, celui qui a su imprimer un caractère de solennité simple et de grandeur naïve aux mouvemens primitifs du cœur humain; celui dont la poésie pastorale n'est pas un vain ramage, mais un accent profond

émané de l'ame! Quoique Wordsworth ne décrive pas dans ses vers les scènes sublimes des montagnes, il est facile, en le lisant, de voir que c'est au milieu de ces scènes qu'il est né; simplicité, hauteur, voilà les caractères de la nature dans les régions élevées, et ceux de la poésie de Wordsworth. Préoccupé de pensées solennelles, absorbé dans de profondes rêveries, il cueille en passant la branche de l'aubépine en fleurs; et tout en décrivant ce rameau sauvage, il conserve cette majesté de pensée et cette vigueur de coloris dont la scène qui l'environnait lui avait donné l'instinct et le besoin.

« Il me suffit, disait le grand Milton, de peu de lecteurs, mais qu'ils soient dignes de m'entendre. » M. Wordsworth a sans doute formé le même vœu. Il a son public, qui se compose d'un petit nombre d'adorateurs enthousiastes; les autres ne le comprennent pas, et se gardent bien de le lire.

Cette indifférence si naturelle d'une partie de la grande masse des lecteurs, pour un talent aussi remarquable que mystérieux, Wordsworth n'a pu la souffrir sans impatience. Il devait cependant s'y attendre. Le langage qu'il parle s'adresse à un petit nombre d'adeptes; aux yeux de ces derniers il est sublime; aux yeux du vulgaire, il n'est que ridicule; et par malheur pour lui, le vulgaire compose l'immense majorité des hommes.

En avançant en âge, il a donné à sa poésie un caractère plus solennel, plus orné, plus classique. Le poème intitulé *Laodamie*, aurait dû le réconcilier avec les amis de l'antiquité. C'est là que se trouve la beauté idéale du caractère antique, et ce calme dans la douleur, et cette majesté suave d'expression, dont les modernes semblaient avoir perdu le secret. Les couleurs de *Laodamie*, les images dont se sert le poète, ont peu d'éclat et de force; mais le dessin est si juste, l'exécution si parfaite, que vous

l'admirez comme un de ces beaux marbres antiques, où le fini du travail enchante les yeux ; où tout est simple et sublime.

La poésie philosophique de lord Byron est pleine de tumulte et de véhémence : celle de Wordsworth est plus grande et plus paisible. Le noble lord laisse apercevoir ses hautes prétentions à l'éloquence et à l'effet : Wordsworth, plus désintéressé, moins avide de frapper les esprits et de donner une vaste idée de son génie, abaisse sur l'espèce humaine un coup-d'œil plus pénétrant et plus calme. Byron émeut les sens, terrifie l'esprit, agite l'imagination : quelques-uns des vers de Wordsworth s'adressent à l'ame, y descendent, y germent et y laissent des traits que rien ne peut effacer.

Les *Ballades lyriques* de Wordsworth, son meilleur ouvrage, ont joui d'une réputation équivoque : leurs défauts et leur nouveauté, la hardiesse bizarre du genre, prêtaient au ridicule ; on prodigua l'ironie à leur auteur (1); mais un petit nombre d'élus goûtèrent cette poésie originale, et la défendirent vivement contre les critiques. Le second poème qu'il publia, *l'Excursion*, n'eut aucun succès. Aux défauts inhérens à sa manière, se joignaient une gaucherie d'exécution, une incohérence de plan et une prolixité fastidieuse, qui eussent rebuté les plus courageux lecteurs de rêveries en vers ou en prose. L'analyse métaphysique des sentimens humains, que l'auteur avait tentée dans cet ouvrage, manquait de netteté, de vérité, de coloris ; il prétendait fonder un système et se perdait lui-même dans le labyrinthe de ses idées : des personnages de basse extraction y tenaient un langage digne d'eux ; des sentimens vagues s'y reproduisaient avec une monotonie

(1) Note du Tr. Lord Byron invite Wordsworth, dans son *Don Juan*, à ne plus monter le triste Pégase qu'il a été chercher à Bedlam. De nombreux articles de la *Revue d'Edinbourg* ont été dirigés contre Wordsworth.

insupportable; et tant de défauts n'avaient pour compensation que de rares passages, où l'inspiration méditative de l'auteur avait triomphé de la stérilité du sujet, et chanté, en vers dignes des plus grands génies, le néant de l'humanité, et le désastre immense et perpétuel de nos espérances et de nos désirs.

Quand Wordsworth se livre à ces inspirations, son ame émue est féconde en mouvemens heureux et sublimes. Sa poésie ressemble alors au murmure solennel du vent dans les forêts antiques, ou aux gémissemens prolongés de l'orgue dans les cathédrales du catholicisme. Son intelligence est synthétique; l'analyse lui est étrangère. Les émotions qui ont long-tems fermenté dans son sein, se changent, quand il veut, en vers pleins de charme et de grandeur. Il augmente sa sensibilité par la méditation. Il ne la juge ni ne l'analyse.

Il y a dans l'extérieur de ce poète et dans ses manières quelque chose de grave, de concentré, de hautain; sa figure a du caractère, sans aucune mobilité. Il porte dans le monde une indolente taciturnité; mais quand il lit ses vers, sa voix s'élève, prend de la force, devient touchante et tragique; son œil étincelle; ses gestes s'animent; quelque chose de profond et de mystérieux, une secrète influence, semblent se mêler à l'harmonie de ses poésies: ce n'est plus le même homme. De deux choses l'une, il faut le croire inspiré ou le supposer fou.

Je me souviens de l'avoir entendu, dans quelques momens d'abandon, développer, avec autant de verve que de force et de grâce, quelques-unes de ses opinions littéraires. Je ne me flatterai point de l'avoir toujours compris; mais, sous l'ambiguité mystique dont il s'enveloppait quelquefois, je ne pouvais m'empêcher de deviner et de pressentir je ne sais quelle veine secrète et profonde d'observation originale et de pensées dignes d'examen. Milton, auquel il

a l'orgueil de se comparer, est son idole. Dans quelques-uns des sonnets de Wordsworth, on retrouve en effet l'accent prophétique et l'élévation de langage qui distinguent l'auteur du *Paradis perdu*. Dante et Michel-Ange, les gravures de Waterloo et le roman de Robinson Crusoë, sont les thèmes les plus ordinaires de ses rares panégyriques. Ainsi, cet esprit bizarre et sauvage associe, dans une admiration commune, les talens les plus divers ; les uns le séduisent par leur grandeur, les autres par leur extrême simplicité.

Critique sévère de Dryden, de Johnson et de Pope, il se venge sur ces poètes de la sévérité avec laquelle on le traite lui-même. L'esprit satirique de Wordsworth est piquant et inexorable ; il ne fait grâce qu'aux hommes de talens qui ont, avec son propre caractère, quelque analogie : au bon Walton (1), dont le style naïf l'amuse ; à Paley (2), philosophe sans prétention ; au peintre Rembrandt, habile, comme l'est Wordsworth, à embellir par le prestige du clair-obscur les objets les plus simples ; au graveur Berwick, qui a reproduit avec talent les scènes rustiques ; au vieux Chaucer, observateur exact de la nature commune. Shakspeare lui-même et l'immense variété de ses tableaux ne sont point compris de Wordsworth qui, exclusif dans ses goûts, et doué d'une intelligence forte et sans souplesse, profonde mais sans étendue, porte dans ses jugemens tout l'égoïsme de ses sensations personnelles.

A peine avons-nous pu esquisser rapidement les singularités les plus caractéristiques de ce poète, la plus étrange anomalie qu'ait jamais offerte le monde littéraire. Accessible à peu d'émotions, celles qu'il reçoit et qu'il communique sont profondes ; privé d'une multitude d'impressions et de plaisirs, il se concentre dans une sphère étroite, où

(1) Auteur de traités sur la pêche, estimés des connaisseurs.

(2) Auteur de la *Philosophie politique*.

il goûte une volupté puissante et énergique dont il propage la véhémence. Il y a du fanatisme dans son adoration de la nature; injuste comme tous les fanatiques, comme eux intolérant et morose, comme eux aussi il exerce une haute influence sur les cœurs faits pour le comprendre.

Wordsworth a eu beaucoup à se plaindre de la critique. Ses premiers essais ont été accueillis par une ironie implacable, et la dérision le poursuit encore. Irrité de ce traitement, et dans la conscience de son génie, il a bravé la critique, et, pour défier ses détracteurs, exagéré ses propres défauts. Cette faiblesse d'un esprit distingué a ainsi contribué à l'arrêter dans ses progrès. Crabbe, au contraire, a trouvé des lecteurs curieux et des juges équitables, dès son entrée dans la carrière. En dépit de la faveur publique, il n'a cessé de se montrer morose, impatient, mécontent du monde et des hommes, et sa misanthropie, moins douce et moins rêveuse, est encore plus amère que celle de Wordsworth.

Comment placer Crabbe parmi les poètes? Il n'y a rien que de prosaïque dans ses vers. D'autres cherchent l'idéal de la beauté : il aspire à l'idéal de la laideur; sa muse a des ailes de plomb et une lyre d'airain. Elle chante les misères humaines sans les plaindre; elle raconte les douleurs du pauvre sans le consoler.

Shakspeare, dans une de ses comédies, introduit une paysanne niaise à qui l'on parle de poésie. « Qu'est-ce que la poésie? demande-t-elle; est-ce une chose *véritable?* » Quiconque vient de lire Crabbe est tenté de répondre *oui*, à la question de la pauvre Audrey. Rien de plus réel que sa poésie : c'est le détail le plus exact des calamités auxquelles notre malheureuse race est en proie; un catalogue de douleurs, un journal, non des grandes misères, mais des triviales infortunes de l'humanité.

Comment l'ennui, la minutie, la triste fidélité des dé-

tails, ont-ils pu remplacer chez ce poète la grandeur et la grâce de l'inspiration ? A force de se rapprocher de la prose des gazettes, comment sa poésie a-t-elle fini par intéresser ? C'est qu'au fond, le cœur de l'homme a des émotions pour tout ce qui se rapporte à l'homme, et rien ne le prouve davantage que le succès de Crabbe. On le lit avec une sorte de dégoût, et cette faculté répulsive, par un bizarre mystère, a encore son attrait. Il est fatigant, mais il est vrai ; il conservera encore son empire, quand les poètes d'imagination fantasque et à sentimens factices auront à jamais disparu.

Avez-vous vu, sur les ports des petites villes de province, ces matrones, ou plutôt ces sybilles, dont la narration éternelle, s'échappant de leurs lèvres ridées et d'une bouche privée de ses dents, ne fait grâce à l'auditeur d'aucune particularité basse ou révoltante ; rapporte tout ce qui arrive dans les maisons voisines, et se complaît surtout à raconter les faits horribles et les circonstances où le malheur joue un grand rôle ? Telle est la muse de Crabbe. Là, rien pour l'imagination ni même pour la pensée ; ce poète se montre positif, jusqu'à exciter le dégoût. Les personnages dont il parle ont certainement existé, existent encore, et se reproduiront après eux. Ce sont des maires de village sans culture, des prêtres ignorans et fanatiques, de pauvres veuves, de jeunes étourdis et des filles perdues. La scène où jouent les acteurs est sombre, mystérieuse et sans charme.

Il regarde le monde comme un lieu de peines et de vices, sans espoir et sans compensation ; comme une vaste infirmerie d'incurables dont il s'est constitué l'annaliste. Un profond découragement s'empare de ceux qui l'ont lu : on jette autour de soi un regard triste et désespéré ; la vie a perdu son charme, le cœur ses illusions, l'espérance son prestige. L'ame semble privée un moment de cet instinct

qui la porte vers le beau et qui la console de tant de misère. Un nuage de plomb pèse sur le monde ; l'amour, la gloire, le génie, tout s'est flétri sous la main du poète ; et, par un prodige presque incroyable, il a si bien saisi le mauvais côté de la nature humaine, il est si repoussant et si vrai, il se montre si profond dans la peinture des tourmens de l'homme accablé par le sort et avili par l'indigence, que tout en maudissant son art cruel, on le lit et on l'admire.

Les premiers poèmes de Crabbe parurent vers l'année 1782. Johnson les loua hautement : rien n'est plus bizarre que l'approbation donnée par le superbe Johnson au plus trivial des poètes. Jamais la simplicité n'avait plu au docteur ; mais le nouveau poète, le Téniers ou le Hobbima (1) du Parnasse, ne ressemblait à aucun de ses prédécesseurs ; et avec un talent réel, il semblait avoir peu de prétentions. Johnson eût favorisé son succès, rien que pour humilier ses rivaux.

D'ailleurs, le mouvement imprimé aux esprits par les philosophes français, précurseurs de la révolution, avait déjà changé l'ancien système poétique adopté par Pope et illustré par lui : on commençait à quitter l'artifice des rimes pour la vérité de l'imitation ; Carper avait le premier ouvert cette route ; Crabbe le suivit. Protégé par le duc de Rutland, auquel il dédiait ses poèmes, par Johnson et le célèbre Joshna Reynolds, il devint bientôt populaire ; les salons où brillaient l'or et la soie retentirent de ses accens de douleurs rustiques.

Crabbe n'est point un poète : c'est un peintre hollandais ; il se sert de mots comme Van Ostade et Van Huysum employaient les couleurs. Ce que la nature offre de repoussant, il le peint avec vigueur, fidélité, avec une exactitude cruelle. Un canard s'agitant dans la fange, et

(1) Peintre flamand, plus trivial que Téniers.

quelques végétaux que la cuisinière a déposés sur sa table, suffiront pour exercer ses pinceaux et développer son talent.

Goldsmith et Wordsworth ont aussi essayé des peintures communes ou grotesques; mais la poésie, ce besoin intime et profond de prêter à la nature une magie plus enivrante, inspirait leurs vers et embellissait d'humbles détails. Essentiellement misanthrope, toujours grondeur, toujours mécontent, Crabbe a pris la nature et le monde à tic. Jamais une espérance terrestre ou divine ne ranime d'un seul rayon l'atmosphère sombre où il se complaît; jamais l'imagination évoquée n'apparaît avec ses rians ou terribles mensonges : le poète est épouvantable comme la réalité.

Il faut avouer que ce ton de mécontentement fatigue, et qu'on se lasse d'avoir affaire à un homme que le spleen dévore. La campagne avait des illusions; ses fleurs, ses bocages, la naïveté même de ses habitans, nous laissaient encore un lointain souvenir et une vague idée de la vie simple et pure de l'âge d'or. Crabbe, décidé à détruire le charme, nous prouve que le pauvre est souvent aussi méchant que misérable, et que le villageois a de grands vices dans une petite cabane. O illusions détruites! ô désenchantement complet! De Théocrite à Wordsworth, les poètes qui ont célébré la beauté et le bonheur des champs, nous ont raconté de vaines fables; et ces séducteurs ne méritent plus d'être lus : le monde entier n'a rien qui mérite la peine ni de s'attacher à la vie, ni d'aimer les hommes.

Et quand même cela serait, pourquoi ne pas le dire en prose? Quel besoin de chanter, sur une triste lyre, ces vérités statistiques et morales, qui auraient si bien figuré dans un rapport sur les hôpitaux, et dans les registres d'une cour d'assises? C'est profaner la muse que de la constituer greffière des ennuis dont l'existence est semée.

Le poète tragique et le philosophe nous montrent les

maux de l'humanité ; le sermonaire tonne du haut de sa chaire ; rien de mieux : ils s'adressent à tous les hommes et atteignent surtout par leur éloquence les heureux de ce monde ; mais il est cruel à Crabbe de faire la satire du malheureux, et d'accabler de son ironie ces pauvres gens, Parias de l'ordre social, qui nous valent bien après tout, et qui, s'ils ont des vices, nous les doivent.

Ainsi s'est égaré dans une fausse route un talent singulièrement distingué. Condamné à passer ses jours dans la triste solitude d'un presbytère rustique, Crabbe, dont la jeunesse s'était écoulée au milieu de nobles amis et de plaisirs élégans, semble avoir voulu se venger de la monotonie et de la fatigue d'une situation si déplaisante, en communiquant à ses lecteurs l'ennui et l'amertume qui consumaient sa vie. La gloire même n'a pas adouci son humeur farouche ; les faveurs du public n'ont pas égayé sa muse. Chaque année, paraît un nouveau volume de Crabbe, plus morose que les précédens et dédié aux chefs de la pairie anglaise. On dirait qu'il trouve piquant de présenter à la fleur de notre chevalerie, à nos plus nobles seigneurs, le tableau exact des tristes incidens de la vie, un catalogue des objets les plus désagréables de la création.

Le *Bourg* est le meilleur ouvrage de l'auteur ; tout y est vivant, animé, tout s'y meut : vous croyez respirer l'air maritime de ces petites villes, à demi commerçantes et à demi manufacturières, dont les côtes de l'Angleterre sont semées. La saleté des rues, l'odeur du goudron et de la poix avec lesquels le matelot ou le pêcheur réparent leurs esquifs, la physionomie native et le langage réel des habitans, rien ne manque au tableau. Les *Contes* du même auteur ont plus d'artifice et moins de vérité : tous les acteurs de ces déplorables scènes sont malheureux sans qu'on les plaigne ; ils fatiguent plus qu'ils n'intéressent.

C'est une gloire peu digne d'envie, que d'avoir surpassé tous les écrivains connus, dans l'intime connaissance des plus vils replis du cœur. Quoi qu'il en soit, elle appartient à Crabbe ; ses vers sententieux, épigrammatiques, sont écrits avec beaucoup de soin et rimés avec exactitude, mais durs, sans harmonie et sans charme. Il n'a qu'un mérite, l'observation de la nature humaine : en faveur de ce genre de talent qu'il porte, il est vrai, au plus haut degré, on lui a pardonné tout le reste.

Passer de l'analyse du talent de Wordsworth et de Crabbe, à celle du génie poétique de Campbell, c'est mépriser toutes les transitions en usage, ou chercher l'effet par la violence des contrastes. A la fois classique, par la pureté de la poésie, et populaire par le sentiment profond dont ses vers sont empreints, Campbell se place, dans la liste des poètes anglais, immédiatement après lord Byron. Il y a, dans son talent, un caractère de suavité énergique et de délicatesse mêlée de profondeur que l'on ne peut trop admirer.

Les exigences de la critique sont aujourd'hui nombreuses : il ne suffit pas de concevoir avec force ; chacune des pensées du poète doit aussi être exprimée avec la plus parfaite élégance et présenter la plus irréprochable harmonie entre le rhythme et les images, entre les mots et les idées. Campbell a compris et redouté la sévérité de cet âge où règne la critique ; doué d'un esprit riche en créations fortes et pathétiques et d'une extrême délicatesse de goût, il a senti toute l'étendue de son talent, aspiré à la perfection ; et, s'il l'a fort souvent atteinte, souvent aussi l'éclat de ses productions s'est affaibli sous les coups répétés de la lime, trop attentive à les polir.

D'autres, comme Southey, se livrent en esclaves à l'impétuosité d'une imagination dont l'extravagance effrénée les entraine ; ou, comme Byron, s'abandonnent à de som-

bres émotions exprimées en termes brûlans ; ou, comme Rogers (1), sacrifient l'énergie poétique aux recherches du langage. Campbell essaie de soumettre à la règle la plus sévère, une pensée féconde et une inspiration heureuse. Il possède un coursier fougueux, mais il le dompte. La plupart des poètes anglais se laissent dominer par leur génie : Campbell a choisi la raison pour souveraine, et le goût le plus sévère pour guide.

Une épithète équivoque l'alarme; une figure déplacée fait son supplice. Cette religieuse horreur de tout ce qui peut blesser l'oreille ou le bon sens est d'autant plus louable qu'elle est plus rare parmi nous. A force de chercher une extrême perfection inaccessible à l'homme, il a conquis le laurier poétique, prix de tant d'efforts; mais ajoutons que ses efforts sont trop sensibles, et que la fraîcheur et la grâce de l'inspiration première manquent quelquefois à des vers, d'ailleurs irréprochables, et d'une concision pleine de vigueur et de goût.

Campbell se fit d'abord connaître par la publication d'un poëme très-remarquable : les *Plaisirs de l'Espérance*. Aucun plan, beaucoup de vers brillans de pensées fortes, de tableaux vigoureux; tels sont les principaux caractères de cet ouvrage. *Gertrude de Wyoming*, autre poëme, joignait aux mêmes mérites un pathétique profond et simple, et l'originalité brillante d'une conception neuve et attachante. Campbell produit peu : ses ouvrages se succèdent à de longs intervalles ; c'est ainsi que la plus belle et la plus rare des fleurs prépare, pendant une année entière, et développe lentement cette magnifique corolle, dont l'éclat empourpré et la majesté éclatante semblent le plus juste emblème du beau talent auquel je ne crains pas de la comparer.

Eminemment pittoresque et doué du talent d'émouvoir,

(1) Auteur des *Plaisirs de la Mémoire*, poëme élégant, et quelquefois faible de poésie.

Campbell manque du talent de raconter. Il y a dans ses récits quelque chose de faux, de maladroit et d'invraisemblable, qui vient refroidir l'enthousiasme et glacer le cœur. Le moins habile romancier saurait mieux que lui disposer un plan et en graduer l'intérêt : les détails, où il excelle, sont presque toujours mal amenés ; et, pour se faire pardonner l'obscure et froide bizarrerie de ses narrations, il a besoin de toute la magie de son pinceau.

Soit qu'on pénètre avec lui dans les forêts désertes de l'Amérique, ou que le simple et touchant tableau d'une famille heureuse dans la solitude charme par sa vérité idéale, ou qu'il consacre aux sentimens tendres des vers d'une concision brillante, il approche du sublime. Wordsworth et Crabbe, l'un purement aérien, l'autre trivial et vrai, s'étaient partagé le domaine des émotions humaines ; Campbell, plus heureux et plus digne d'être admiré, a su accomplir l'union ravissante de ce que la beauté idéale a de plus profond et la nature de plus vrai.

L'épigramme, l'antithèse, l'hyperbole, vieilles habitudes d'une poésie artificielle, ont laissé quelques traces dans le premier poème de Campbell. Dans le second, tout est simple ; une tendresse de cœur, aussi profonde qu'élevée, semble respirer dans ses vers. Ses *Chansons* plus parfaites encore, parce qu'elles sont plus courtes, ont été répétées par toutes les bouches et sont dans tous les souvenirs. La bataille d'*Hohenlinden*, le chef-d'œuvre de la poésie lyrique anglaise, n'est pas moins connue des soldats anglais que des dames de nos salons.

Ces trois poètes, Crabbe, Campbell et Wordsworth, ne sont pas exempts du défaut que les peintres nomment *manière*. Ils n'ont qu'un seul faire et qu'une seule touche. L'un toujours aérien, vague et puéril, c'est Wordsworth ; l'autre toujours commun dans le choix de ses sujets et

sèchement satirique dans son expression, c'est Crabbe; le troisième toujours élégant et correct jusqu'à la recherche, concis jusqu'à l'obscurité, c'est Campbell. S'ils ont la vigueur originale du talent, il leur manque cette souplesse et cette étendue, cette variété immense du génie qui emprunte, pour ainsi dire, toutes les formes de la nature, et semble, comme celui de Shakspeare, de Milton et du Dante, doué d'une élasticité merveilleuse, qui se prête à toutes les modifications des choses humaines et à toutes les nuances du monde moral et physique.

(*New Monthly Magazine.*)

HISTOIRE NATURELLE.

Les Abeilles.

L'HISTOIRE naturelle des insectes est une étude pleine d'attraits, même pour ceux qui n'ont pas le projet d'aller bien loin dans cette carrière, et qui se contentent volontiers des premières notions. Dans les autres divisions de la science, ce n'est qu'après avoir beaucoup lu, observé, discuté, que l'on croit savoir quelque chose; mais les premiers chapitres de l'histoire des insectes mettent sous les yeux un nouveau monde. Surpris de la grandeur du tableau, de la multitude et de la variété des objets qu'un seul coup-d'œil a fait découvrir, on est content de soi et de la nature dont on admire les ouvrages avec un certain orgueil de les avoir compris. En effet, ces milliers de formes d'êtres vivans; ces modes singuliers d'existence dont on n'avait aucune idée; ces mécanismes, tantôt d'une complication

extrême, et tantôt réduits à la plus grande simplicité; ces mœurs si diverses et si parfaitement d'accord avec les moyens de mouvement et de subsistance; l'ordre invariable qui règne au milieu de cette apparente confusion; tous ces objets si dignes de l'intelligence humaine, les insectes les offrent réunis dans un petit espace. Pour que les grandes espèces d'animaux présentent un semblable spectacle, il faut parcourir le monde entier.

Sous un autre point de vue, l'étude des insectes dispose, plus qu'aucune autre, l'esprit des observateurs à des comparaisons, à des réflexions morales qui, fort souvent, ne sont pas à notre avantage. L'art social, ce chef-d'œuvre de notre philosophie, création d'une longue suite de siècles, paraît beaucoup plus avancé par le seul instinct des abeilles. Ce peuple ailé fut civilisé de tout tems, lorsque la race humaine était encore dans la barbarie; et aujourd'hui même, quel état oserait se comparer à une ruche, tant pour la sagesse de ses lois que pour leur scrupuleuse exécution? L'étonnante république de ces insectes fut un sujet d'étude, aussitôt que l'homme fut capable de réflexion: des écrits plongés maintenant dans l'oubli furent consacrés aux abeilles. Plus heureux que ses devanciers, Aristote a transmis à une postérité, dans laquelle nous sommes compris, tout ce que l'on savait de son tems et ce que son génie put ajouter aux découvertes antérieures; il a parlé des abeilles, mais sans exactitude et sans grâces. Ce dernier reproche ne sera point adressé à Virgile, dont les ouvrages survivront à ceux d'Aristote; mais quant à l'exactitude des faits, le grand poète ne mérite pas plus de confiance que le rhéteur-naturaliste. Les siècles qui se sont écoulés, entre Virgile et notre époque, ont été perdus en très-grande partie pour tous les genres d'instruction; enfin, on vit reparaître le tems des observations, des études fructueuses et des bons ouvrages. Les abeilles eurent leurs historiens; l'éco-

nomie rurale porta des regards plus attentifs sur leurs travaux, et en cherchant à rendre leur industrie plus utile à l'homme, l'intérêt et la curiosité furent d'accord pour solliciter de nouvelles recherches sur cette population si bien réglée et si laborieuse. Mais à mesure que les livres se multipliaient, l'étude des abeilles ne recevait pas autant de secours qu'on aurait pu l'imaginer, à l'inspection de la bibliothèque qui était mise à sa disposition. Il s'agissait de mettre en ordre les notions éparses, et de leur donner la forme la plus commode pour les lecteurs. Le docteur Bevan a eu le courage d'entreprendre ce travail, et plus encore; il ajoute ses propres découvertes à ce qu'il a pris dans les livres, et présente un ouvrage destiné à répandre des connaissances nouvelles, à signaler son apparition par les progrès de l'une des plus agréables parties de l'histoire naturelle. Ajoutons que son petit ouvrage, sur un sujet très-vaste, n'est pas moins recommandable par le mérite de la rédaction que par l'instruction que l'on y puise abondamment, sans effort, et toujours avec un nouveau plaisir. Essayons de communiquer à nos lecteurs une partie de la satisfaction que le livre de M. Bevan nous a procurée.

L'auteur commence par décrire les abeilles en naturaliste, et il n'omet rien de ce que l'on connaissait déjà sur leur organisation. On sait qu'une ruche renferme trois sortes d'habitans; la reine-abeille, les ouvrières, et les mâles ou bourdons. Ce sont les ouvrières qui exécutent tous les travaux, pourvoient à tous les besoins, élèvent la génération qui doit les remplacer, veillent à la défense commune. La reine est le chef naturel de ce peuple qui lui doit l'existence, dont chaque individu est un de ses enfans; ses droits à la souveraineté ne peuvent être contestés. La fonction des mâles se réduit à la propagation. La reine se reconnaît par la longueur de son corps, la petitesse de ses ailes et la forme de son aiguillon. Ses couleurs ont quel-

quefois plus d'éclat que celles des ouvrières et des mâles ; ses pattes sont d'un beau jaune d'or. Elle pond tous les œufs d'où sortira, par les soins des ouvrières et après un tems assez court, une nouvelle colonie, ou la génération qui maintiendra la population de la ruche. Les ouvrières sont des femelles dont les ovaires ne sont pas développés ; on en compte de 12,000 à 20,000, dans chaque ruche. Petites et de couleur obscure, on serait tenté d'en faire peu de cas, et de les regarder comme les membres les moins utiles de la république. Si l'on en jugeait ainsi, ce serait parce qu'on n'aurait pas remarqué la trompe flexible dont elles sont pourvues, et la structure de leurs pattes, auxquelles sont attachées des poches où l'insecte dépose les provisions que sa trompe a recueillies jusqu'au fond du nectaire des fleurs. Les bourdons qui ne font qu'une seule chose, et une seule fois, sont au nombre de 1,500 à 2,000 ; on les voit paraître au commencement d'avril, et, vers le milieu du mois d'août, on en chercherait en vain ; ils sont d'un tiers plus grands que les ouvrières, et dépourvus d'aiguillon. Leur vol est bruyant, parce que leurs ailes sont courtes, et ne peuvent les soutenir qu'autant qu'ils les font mouvoir avec une très-grande vitesse.

A la honte du sexe masculin, les abeilles femelles sont les seules qui fassent preuve d'activité, d'adresse, de diligence, et même de courage, tandis que les mâles, voués au repos, n'ont pas même été jugés dignes qu'on leur confiât des armes ;

Immunisque sedens aliena ad pabula fucus.

VIRGILE.

On a cru que les mâles se posent sur les œufs, et les fécondent, à mesure que la reine les pond ; il est probable que cette opinion n'est fondée que sur des observations mal faites. M. Marris, d'Isleworth, assure qu'il a vu sou-

vent les mâles s'introduire dans les alvéoles, où le *couvain* est déposé et prêt à éclore ; mais le docteur Bewan soupçonne que ces insectes ne cherchaient qu'un lieu de repos, et qu'ils se plaçaient dans les alvéoles vides, aussi bien que dans ceux qui contenaient des œufs. Fabricius est du même avis. L'habile observateur Deguer s'est assuré, dit le docteur Bewan, que la femelle du perce-oreille ne quitte ses œufs que lorsqu'ils sont éclos, et s'acquitte d'une véritable incubation, suivie de l'éducation de cette nouvelle famille. La punaise des bois prodigue les mêmes soins à sa progéniture, au nombre de 30 à 40 petits ; la sollicitude de cette mère pourrait servir de modèle à la poule la plus vigilante, et, à plus forte raison, à d'autres mères placées beaucoup plus haut dans l'échelle des facultés intellectuelles, et qui abandonnent leurs enfans à des soins mercenaires.

La principale fonction de la reine est de pondre des œufs dans les alvéoles construits par les ouvrières, exprès pour cette destination. On doit à M. Dunbar une description très-satisfaisante de cette opération, peu d'accord avec les idées que nous nous sommes faites de la majesté royale. M. Dunbar est ministre d'Applegath, et les soins qu'exige l'exploitation d'une ruche conviennent très-bien à la vie tranquille et au ministère de paix d'un pasteur. Ce vénérable ecclésiastique a observé que lorsque la reine est disposée à pondre, elle introduit sa tête dans chaque cellule, comme pour s'assurer que tout y est bien préparé. Cette inspection dure une ou deux secondes, et la reine, après avoir retiré sa tête, se retourne et introduit les derniers anneaux de son corps. Cette manœuvre, un peu plus longue que la première, a pour but de laisser un œuf au fond de l'alvéole, et, dès que cette opération est terminée, la reine passe à la case suivante, et parcourt ainsi tout un rayon, avant d'entamer celui qui est immédiatement à côté. Par ce moyen, les œufs, rapprochés les uns des autres,

sont plus facilement échauffés, et les métamorphoses que la nouvelle génération doit subir s'accomplissent plus sûrement.

Il ne faut pas plus de quatre jours pour que l'œuf éclose, et, au bout de cinq à six jours, la larve remplit toute la capacité de sa loge. Les ouvrières qui l'avaient nourrie copieusement jusqu'à cette époque, cessent de lui fournir des alimens : elles ferment la loge avec un mince couvercle de matière brune. Cette clôture doit être flexible et se prêter aux mouvemens de l'insecte, qui se dispose alors à filer le cocon de soie blanche dont il s'enveloppera pour se transformer en *nymphe :* cette opération dure six heures. Enfin, le vingt-unième jour de son existence, à dater du moment où l'œuf fut déposé dans l'alvéole, la jeune abeille déchire son enveloppe et sort dans l'état d'insecte parfait, avec ses ailes et tous ses organes.

Les métamorphoses successives de la reine sont plus rapides ; son enfance ne se prolonge pas autant que celle de ses futurs sujets : trois jours pour que l'œuf éclose ; cinq jours dans l'état de larve ; dès que son habitation est close, elle file son cocon en vingt-quatre heures, et alors, épuisée par l'excès du travail, elle tombe dans un état d'immobilité que l'on nomme repos, et qui se prolonge jusqu'au douzième jour de son existence. Après avoir passé quatre jours dans cet état, sa transformation est terminée, et sa royauté commence. Les mâles procèdent avec plus de lenteur ; il leur faut vingt-quatre ou vingt-huit jours pour arriver à l'état d'insectes parfaits.

C'est avec ses dents que la jeune abeille, quittant l'état de nymphe, déchire son enveloppe et se met en liberté. Une officieuse ouvrière s'empare de la nouvelle venue, fait sa toilette, développe et lisse ses ailes, et, dès que cette opération est finie, l'institutrice et l'élève prennent leur vol, et vont butiner dans la campagne. Maraldi assure

qu'il a vu de jeunes abeilles, le jour même de leur transformation, sortir de la ruche et rentrer chargées de deux grosses pelotes. Toutefois, leurs compagnes expérimentées ne les laissent partir qu'après le repas; elles ont soin de les régaler de miel avant qu'elles ne commencent aucun travail. Les cases que les jeunes ouvrières viennent de quitter sont appropriées soigneusement et mises en état de recevoir, soit de nouveaux œufs, soit du miel.

La sortie d'une reine abeille, au contraire, n'est pas seulement l'œuvre de cette personne royale : dès que la nymphe s'apprête à changer d'état, les ouvrières accourent, déchirent le cocon, et à peine a-t-elle joui d'un moment de liberté, que ses propres sujets la constituent prisonnière. On craint apparemment que son premier essor ne soit pas heureux, et ne compromette une existence aussi précieuse. On veut aussi préserver les autres reines qui ne sont pas encore écloses, des attaques de leur mortelle ennemie, c'est à dire de leur sœur aînée. Si on la laissait seule, cette sœur massacrerait sans pitié toute rivale qui lui porterait ombrage, toute la génération royale dont elle redouterait la concurrence. M. Bevan entre, à ce sujet, dans beaucoup de détails intéressans.

« Les ouvrières secondent avec adresse la sortie de la nouvelle reine. Elles commencent par amincir le couvercle de l'alvéole, en enlevant une partie de la cire, et parviennent à le rendre transparent sans le déchirer. Un obstacle aussi faible ne peut plus arrêter l'insecte prêt à s'échapper ; lorsque la transformation est complète, on achève de débarrasser la jeune reine de ses enveloppes, et alors elle est fort disposée à prendre l'essor, comme font tous les individus des deux autres classes ; mais elle doit supporter encore une captivité de quelques jours durant lesquels on pourvoit largement à sa subsistance, en faisant, au couvercle de plusieurs cases remplies de miel, des ou-

vertures à travers lesquelles la prisonnière allonge sa trompe, et puise à discrétion. Hors le moment où elle prend sa nourriture, elle ne cesse point de faire entendre une sorte de chant, qui varie de tems en tems. Huber dit avoir entendu une jeune reine dont le son ou le bruit était un claquement très-rapide, ou une suite d'intonations uniformes. Il suppose que les ouvrières se mêlaient à ce concert et célébraient l'avénement de leur souveraine : il pense aussi que les jeunes reines sont retenues pendant quelques jours, afin qu'elles aient le tems de se fortifier et de soutenir leur vol quand l'essaim tout entier quittera la ruche native pour aller fonder un nouvel établissement.

» Tandis que des abeilles retardent, par un motif quelconque, le départ de leur souveraine, d'autres la sollicitent au contraire de partir avec l'essaim sur lequel elle doit régner, ou tout au moins de se mettre en liberté. Cette opposition de conduite entre les habitantes d'une même ruche a été considérée, par quelques observateurs, comme l'effet de l'impatience qu'éprouve la majorité d'une population amie de l'ordre. Quand des mouvemens extraordinaires viennent la déranger, elle cherche à éloigner la cause de ces mouvemens, afin de rentrer le plus tôt possible dans le cercle de ses habitudes. Si Huber n'est pas dans l'erreur, ce sont les anciennes reines qui se chargent de la direction des essaims. Lorsqu'elles sont excédées par des sollicitations ou des attaques, elles savent rappeler aux égards qui leur sont dus toute la foule qui les environne : il leur suffit de faire entendre le cri que l'on a nommé *la voix du pouvoir souverain*. Cependant Bonnet affirme qu'aucun des actes de l'abeille-mère, dans aucune circonstance, n'a rien d'analogue à des actes de souveraineté : mais Huber a constaté, par plusieurs observations, le fait qu'il rapporte ; il a vu d'étonnans effets du cri de la reine, et de l'impression qu'il produit autour d'elle. Une jeune

reine avait trompé la vigilance de ses gardes, et elle était hors de sa case ; elle approchait d'une nymphe royale, et s'apprétait à la détruire, lorsque des ouvrières accoururent et l'obligèrent à prendre la fuite, en assez mauvais état. Mais elle reprit bientôt courage et sut profiter de la supériorité de son rang. Cramponnée sur un rayon de miel, agitant ses ailes avec une grande vitesse, elle fit entendre le son redoutable, et les assaillantes furent comme frappées de paralysie. La guerrière voulut alors reprendre l'offensive et retourner à l'attaque des cases royales; mais cette fois, comme le prestige du son avait cessé, elle fut reçue de manière à perdre l'envie de revenir. La *voix du pouvoir souverain* diffère très-peu, ou point du tout, du son ou du bruit que font entendre les jeunes reines en sortant de leur alvéole. Le nom qu'on lui donne est bien pompeux pour l'espèce de *discours* qu'il désigne, si toutefois le bruit dont il s'agit a réellement quelque signification. Quoi qu'il en soit, il ne manque jamais d'opérer son effet sur les abeilles, et, pour le faire entendre, la reine prend toujours l'attitude que nous avons décrite. »

On voit que l'existence d'une *reine* est absolument nécessaire pour la conservation d'une ruche. Cependant un accident peut terminer avant le tems une vie si précieuse à tout un peuple. Ce malheur n'est pas irréparable : lorsqu'il arrive, on choisit une larve ouvrière, et cette créature vulgaire est destinée au rang suprême : dès ce moment, son éducation est changée, l'abondance et même le luxe l'environnent ; on a soin que toutes ses facultés puissent se développer et prendre une plus grande énergie. Trois cellules contiguës sont converties en un spacieux appartement ; malheur aux deux habitantes des deux cases envahies ! elles sont sacrifiées au salut de l'état. Une nourriture spéciale, réservée pour les royaux insectes créés de cette manière, est prodiguée à la future souveraine ;

des ouvrières l'ont élaborée par des procédés qui ne sont employés que dans cette occasion. Elle est stimulante, plus active que le miel, aliment général des abeilles de toutes les classes; elle a une saveur plus relevée, et d'une acidité très-sensible. On la fournit en telle abondance aux larves royales, qu'elles ne peuvent tout consommer. Schirach, vicaire du petit Bautzen et secrétaire de la *Société apiaire* de la Haute Lusace, paraît être le premier qui ait observé ce fait singulier, ou du moins il l'a publié le premier, et les observations ultérieures l'ont confirmé. Plusieurs membres de la société de Lusace ont voulu s'en convaincre par leurs propres yeux, et Huber et Bonnet l'ont mis au nombre des faits le mieux constatés.

Les maximes du despotisme oriental sont mises en pratique dans les ruches. La souveraine qui prend possession du trône n'a point à redouter l'ambition d'aucun de ses sujets, mais elle craint la rivalité de ses égales, de ses propres sœurs, et pourvoit à sa sûreté par les précautions les plus efficaces : son premier soin est de mettre à mort tout ce qu'elle trouve dans les cases royales. Nous devons à M. Dunbar une description curieuse des scènes tragiques qui se passent alors dans l'intérieur d'une ruche, et qui, transportées sur un plus grand théâtre, ne seraient pas au-dessous de la dignité de Melpomène.

« Au mois de juillet, époque où les ruches sont remplies de rayons, d'abeilles et de miel; où la reine, parvenue au plus haut degré de sa fécondité, pond une centaine d'œufs chaque jour; M. Dunbar ouvrit une ruche et s'empara traîtreusement de la royale pondeuse. Le travail continua pendant dix-huit heures, sans qu'aucun individu de la ruche parût se douter de la perte qu'elle avait faite; mais, dès que ce malheur fut connu, l'agitation fut extrême. Toute la population assiégeait la porte, comme lorsqu'un essaim se dispose à sortir. Dans la matinée du

jour suivant, l'observateur vit que cinq cases royales avaient été construites suivant les dispositions d'usage en pareilles circonstances; et l'après-midi, quatre autres avaient été pratiquées dans un rayon qui n'était rempli que d'œufs pondus depuis deux jours. Deux semaines après la catastrophe qui avait privé la ruche de sa reine, une jeune remplaçante sortit et se dirigea sur-le-champ vers les autres cases, dans des dispositions évidemment hostiles. Repoussée avec violence par les ouvrières, elle se dirigea sur un autre point; mais le besoin de détruire la tourmentait comme auparavant, elle renouvela ses attaques avec aussi peu de succès. Chaque fois qu'elle était repoussée, elle manifestait une colère opiniâtre, en poussant un cri imité à peu près par la syllabe *pip*, *pip;* une des nymphes royales prête à sortir du cocon, lui répondit, mais sur un ton moins distinct et comme si elle était enrouée. Cette observation fait connaître la cause des deux sons différens qui se font entendre lorsqu'un second essaim quitte une ruche. Le même jour, une seconde reine accomplit sa métamorphose et, sur-le-champ, elle se réfugia dans un groupe d'ouvrières formées en peloton. C'était le soir qu'elle avait vu le jour; le lendemain matin, M. Dunbar s'aperçut qu'elle était vivement poursuivie par son aînée. L'observateur, appelé pour quelques affaires, dut quitter son poste, et fut absent une demi-heure; à son retour, l'infortunée cadette gisait sur le plancher, immolée sans doute par son implacable ennemie. Huber dit que les reines artificielles sont muettes : les observations précédentes prouvent le contraire, puisque la faculté de rendre des sons précède même le développement complet de ces êtres singuliers. L'observateur anglais rectifie une autre assertion de l'auteur suisse; il a constaté qu'une garde veille sans cesse autour des cases où l'on prépare des reines. En effet, on a déjà dit que ces cases sont défen-

dues avec courage contre le seul ennemi qu'elles aient à redouter dans l'intérieur de la ruche, c'est-à-dire, celle des reines qui a eu la force ou la bonne fortune de se débarrasser la première des liens de l'enfance. »

Il est reconnu actuellement que les ouvrières sont des femelles : on n'en peut douter, puisque des larves de cette espèce sont transformées en abeilles-mères, chargées d'entretenir la population de la ruche, et de procréer les essaims qu'elle envoie au dehors. D'ailleurs, on sait que des ouvrières pondent quelquefois des œufs, ce qui est maintenant facile à comprendre ; les alvéoles où la nourriture des larves royales est déposée, en laissent quelquefois échapper une partie, et quelques larves plébéiennes en profitent ; elles participent donc plus ou moins aux facultés de la royauté. Le voisinage de la cour exerce, dans une ruche, une influence que les moralistes ne peuvent condamner ; il élève et perfectionne au lieu de dégrader et de corrompre, comme on le lui reproche souvent dans les sociétés humaines, et quelquefois avec justice. Il est fort étrange que les femelles dont les organes sexuels ne sont pas complètement développés, quoiqu'elles aient la faculté de pondre, ne produisent que des œufs de mâles.

Le nom d'*abeille-mère* devrait être substitué, comme plus exact, à celui de *reine*, car les actes de royauté de cette première fonctionnaire de la ruche se réduisent à peu près à rien, au lieu que sa fécondité est prodigieuse. On ne s'accorde pas tout à fait sur le nombre d'œufs qu'elle peut pondre dans une saison, et, en effet, le climat, l'air, la nourriture et peut-être d'autres circonstances locales modifient plus ou moins les facultés de ces insectes, comme celles de tous les animaux. Huber évalue à 12,000 œufs la première ponte d'une reine-abeille, en avril et mai ; la seconde ponte, ordinairement moins abondante, commence au mois d'août. Réaumur donne une bien plus haute idée

de cette production d'œufs : une reine en pond, dit-il, jusqu'à deux cents par jour; c'est le double de l'estimation de Huber. M. Schirach assure que chaque reine dépose de 70,000 à 100,000 œufs dans une saison; ce nombre paraît excessif, et cependant, il est bien petit, en comparaison de l'étonnante propagation de quelques autres insectes. Une femelle de fourmi blanche ne pond pas moins de 60 œufs par minute, et par conséquent le produit d'une heure serait de 3,600, et celui d'un jour entier de 86,400 œufs; en réduisant à un seul mois, par an, la somme de tous les tems de ponte, on aurait un produit de 2,592,000 œufs, provenant d'une seule famille.

La fécondation des œufs est encore un mystère que l'esprit humain n'a pas su pénétrer; car aucune des explications que l'on en donne n'est satisfaisante; mais il paraît constant que la reine est fécondée par un mâle, pendant une promenade en l'air. Dans le cours de ses expériences, Huber n'a jamais vu que cette importante opération fût effectuée dans l'intérieur de la ruche. Lorsque l'air est assez chaud pour que les mâles se hasardent à sortir, la reine prend aussi l'essor; car l'amour a seul le pouvoir de lui faire entreprendre des courses lointaines. C'est à Lombard que l'on doit le plus grand nombre des faits par lesquels il est prouvé que l'accouplement a lieu dans l'air et en volant, comme dans les autres espèces de mouches. On peut étendre ces remarques à la *reine-fourmi*, ainsi que Bonnet l'affirme dans la *Contemplation de la nature*, et aux demoiselles, aux hannetons, etc. L'importance de la promenade de la reine-abeille est telle que, si elle n'avait pas lieu, tout espoir de postérité serait perdu; mais l'effet qu'elle produit est si grand et si durable, que la production des œufs et les heureux développemens des larves et des nymphes sont assurés pour deux années consécutives.

Lorsque la reine s'est déterminée à sortir, à la suite des

mâles, elle commence par faire une reconnaissance en dehors de la ruche ; elle s'essaie, prend son vol et revient ; enfin, elle est partie. Elle décrit en l'air de grands cercles, jusqu'à ce qu'on la perde de vue. Une demi-heure après son départ, on la voit revenir, et tout son extérieur annonce que l'acte de la fécondation s'est accompli. Quelquefois l'excursion dure moins long-tems ; mais alors, elle est sans résultat. « Il est singulier, dit Bonnet, qu'on ait remarqué ces sorties de la reine, sans en soupçonner le but. » Il a vu de jeunes reines procéder à ce grand acte deux ou trois jours après avoir quitté leur enveloppe de nymphe. Ce fait capital est contredit par quelques auteurs : Huish regarde comme un fait connu de tout le monde, que la reine-abeille ne sort jamais de la ruche ; mais il paraît que ses observations ont été trop limitées, et que les faits uniques, tels que celui dont il s'agit, ont pu lui échapper. D'ailleurs, ce qu'il dit est vrai relativement aux premiers essaims, toujours conduits par les reines qui les ont produits, et qui par conséquent sont déjà fécondées ; rien ne les provoque à sortir de la ruche, et c'est ainsi que l'opinion commune s'est établie. Huber et Swammerdam ont observé les circonstances de la fécondation, telles qu'on vient de les rapporter, et pensent que cette action de quelques minutes suffit pour imprégner du principe de l'existence, non-seulement les œufs actuellement formés, mais ceux que la femelle produira jusqu'à la fin de sa vie. Cette opinion devait rencontrer des incrédules : Huish fut de ce nombre ; il refusa d'admettre qu'il fût possible d'agir sur ce qui n'existe pas encore. Mais l'araignée commune produit, pendant plusieurs années, des œufs fécondés par un seul accouplement. Suivant Audebert, les pucerons manifestent un pouvoir de fécondation bien plus surprenant, puisqu'un seul mâle distribue la vie aux neuf ou dix générations qui doivent naître, dans le cours de l'année, de la pucerone avec laquelle il

s'est accouplé, et à celles qui seront procréées par les milliers de pucerones issues de celle qui fut soumise à l'accouplement. On ne peut douter qu'une vertu prolifique aussi prodigieuse ne s'affaiblisse par degrés, et ne disparaisse à un terme que l'observation n'a pas fait connaître; mais le fait est incontestable, et parce que nous ne savons point l'expliquer, ainsi que beaucoup d'autres opérations de la nature, ce n'est pas une raison pour le nier, ni pour refuser de croire aux rapports d'observateurs habiles et véridiques. Bonnet n'étend qu'à cinq générations l'action fécondante du mâle puceron; mais Lyonnet va beaucoup plus loin, ainsi que MM. Kirby et Spence, qui s'en rapportent avec une entière confiance au témoignage d'un très-habile scrutateur de la nature, M. Wolnough, cultivateur à Hollesley, dans le comté de Suffolk; il s'est assuré qu'une pucerone peut voir, dans le cours d'une année, sa vingtième génération. En se bornant à cinq, Réaumur a calculé que la famille d'une seule pucerone peut être de 5,904,900,000 individus. On objectera peut-être que les pucerons sont vivipares, et qu'on ne peut comparer leur mode de propagation et ses résultats aux faits qui ont lieu parmi les insectes ovipares. Cette objection ne serait fondée que sur des observations incomplètes; car on sait aujourd'hui que les pucerons ne sont pas toujours vivipares, qu'une espèce de ce genre ne l'est jamais, et que les deux modes de propagation se succèdent ou sont réunis dans les autres espèces. Au reste, dans tous les cas, l'influence prolifique du mâle puceron est certainement encore plus incompréhensible que tout ce qui résulte de la fécondation de la mère-abeille.

L'admirable opération de la nature qui transmet la vie à de nombreuses générations, produit encore d'autres effets dont la cause immédiate nous est inconnue. Si la reine abeille n'est fécondée que très-tard, vingt ou vingt-quatre jours après son installation, il semble que ses facultés in-

tellectuelles sont affaiblies. Toutes ses actions sont désordonnées; elle dépose des œufs d'ouvrières dans les cases construites pour les mâles, et des œufs de mâles sont placés au milieu des ouvrières : quelquefois même, elle va loger un de ces œufs dans une case royale. Le docteur Bewan décrit les singuliers effets de ces observations, et prend encore M. Dunbar pour guide; il ne pouvait faire un meilleur choix, ni donner à ses lecteurs une plus forte garantie de l'exactitude de ses récits.

« Quelles que soient les causes qui ont retardé l'*imprégnation* de la reine, si cette opération est différée de vingt ou vingt-un jours, le mal qui en résultera ne sera point réparable. Au lieu de pondre d'abord des œufs d'ouvrières, et ensuite des œufs de mâles, suivant l'ordre accoutumé, la reine ne donnera que quarante-cinq heures à la première production d'œufs, et tout le reste de la ponte ne peuplera la ruche que de mâles; les essaims suivans ne seront pas mieux composés, et ainsi se terminera ce *règne* malencontreux. On peut essayer d'expliquer ce fait en disant que le germe des œufs d'ouvrières s'est flétri pendant le retard de la fécondation, au lieu que les germes d'œufs de mâles peuvent attendre plus long-tems que le principe de la vie leur soit infusé. Le règne végétal offre quelques faits analogues, et qui paraissent appuyer cette explication : on sait que les semences s'altèrent à la longue, quelque soin que l'on prenne pour les conserver; mais pour tirer de cette observation des lumières encore plus applicables au fait dont il s'agit, il faudrait que l'on eût fait des expériences sur les végétaux dioïques, et recherché si leurs semences, à mesure qu'elles vieillissent, ne produisent plus des individus de chaque sexe, dans la même proportion que lorsqu'elles sont récentes.

» Ces reines-abeilles qui ont retardé l'opération qui doit les rendre mères, éprouvent de profondes altérations dans

leur tempérament, et même dans leur forme. Huber a remarqué qu'elles sont raccourcies, que leurs extrémités sont grêles, tandis que les deux premiers anneaux près du thorax sont excessivement enflés. Le raccourcissement du corps est très-désavantageux dans l'acte de la ponte ; comme la pondeuse ne peut atteindre le fond des alvéoles, il lui arrive souvent de déposer ses œufs hors de leur place, et, pour ainsi dire, au hasard. Les anneaux qui ont pris un accroissement extraordinaire lui ôtent la possibilité d'entrer dans les cases étroites. Comme les essaims produits par ces mères mal organisées, sont principalement composés de mâles, et par conséquent d'oisifs, le nombre des ouvrières ne suffit plus pour les travaux, la ruche est affamée, et les dissentions intestines achèvent sa ruine, encore plus vite que le défaut d'alimens. La reine survit quelquefois à son peuple, mais seulement de quelques instans, et succombe la dernière. Mais souvent la classe ouvrière est moins généreuse et moins dévouée ; lassée de nourrir tant de bouches inutiles dont elle ne peut se défaire, elle se met tout-à-fait en insurrection et immole sa reine, quitte la ruche et va chercher un autre asile. Tout est désordre dans une famille dont le chef ne sait plus remplir ses hautes fonctions. Les mâles qui naissent en nombre excessif sont en outre d'une plus grande taille que ceux des ruches ordinaires. Parasites avides, ils s'emparent des cases royales, et les ouvrières croyant pourvoir à la subsistance d'un membre de la famille souveraine, n'ont travaillé que pour un courtisan oisif ; mais l'intelligente abeille finit par découvrir la méprise, et la fait payer cher à l'individu qui en avait profité : il est tué sans pitié.

» Quelques auteurs ont dit que les ouvrières transportent les œufs d'une place à une autre : c'est en effet ce qui peut arriver, lorsque la reine ne les avait pas mis en lieu convenable. Mais dans une ruche bien ordonnée, les œufs

n'exigent point d'autres soins que d'être disposés au fond des cases qui sont exhaussées d'environ deux lignes au dessus des rayons; ce fait suffit seul pour faire voir que les œufs ne sont pas déplacés; et ce qui le confirme de plus en plus, c'est que les ouvrières, qui ne peuvent supporter aucun désordre, détruisent les œufs qu'elles trouvent hors de place, même ceux qui auraient augmenté le nombre de leurs compagnes; mais il arrive, de tems en tems, qu'une reine, quoique fécondée à propos, et jouissant de toutes ses facultés, pond avec une telle abondance qu'elle n'a pas le tems de placer ses œufs convenablement, et qu'elle en laisse échapper quelques-uns hors des alvéoles. Ce sont ces œufs épars que les premiers observateurs ont cru déposés par les ouvrières à la place où ils les voyaient. M. Dunbar a été témoin de la destruction de ces œufs égarés; ils étaient dévorés avec avidité par ces mêmes abeilles qui les auraient conservés précieusement, si elles les avaient trouvés dans une case qui leur fût destinée. Ainsi, le placement des œufs est confié à la reine, qui s'en acquitte en suivant son instinct naturel. Si l'on voit quelquefois des ouvrières transporter des œufs, ce n'est pas un dépôt qu'elles vont faire, mais une proie qu'elles s'apprêtent à dévorer. »

La pitié n'est pas une vertu commune parmi les animaux; les abeilles ne la connaissent point. Les mâles de chaque ruche en font, chaque année, la cruelle expérience.

« Vers la fin de juillet, après la sortie des essaims, on sait que tous les mâles sont mis à mort. Comme la fécondation est accomplie, le tems de leur service est passé; ils ne seraient désormais que des bouches inutiles, de même que ces individus au nombre desquels Horace s'est placé :

Nos numerus sumus, et fruges consumere nati.

Les égards d'une tendre affection ont disparu, les menaces

de la haine les ont remplacés. Les malheureux proscrits sentent le danger qui les environne; l'inquiétude qui les tourmente ne leur laisse aucun repos; on les voit se précipiter hors de la ruche, et s'y jeter de nouveau, avec la même terreur. On croit que ce sont les ouvrières qui se chargent d'en débarrasser la ruche, mais qu'elles se contentent de les harceler et de les chasser, sans faire usage de leur aiguillon. Hunter va plus loin; il soutient qu'à cette époque les mâles sont au terme de leur carrière, et que leur mort est naturelle, et non hâtée par le traitement qu'on leur fait éprouver. Bonnet adopte l'opinion de Hunter, ou, tout au moins, il ne la contredit point. Huber n'est pas de cet avis, et il dit positivement que les mâles périssent sous les coups d'aiguillon des ouvrières. Il s'en est assuré par des observations multipliées, au moyen de ses ruches placées sur de grands carreaux de verre. Il paraît que Réaumur le savait aussi, car il dit que malgré la supériorité des mâles, quant à la taille, ils ne peuvent éviter l'arme empoisonnée des ouvrières. Percés d'un seul coup d'aiguillon, ils étendent leurs ailes et meurent. »

Dans toutes les autres espèces qui vivent en société, le pouvoir est dévolu au sexe masculin. Chez les abeilles, qui font une exception si remarquable, il semble que le massacre des mâles est un coup d'état médité et préparé d'avance; on le diffère, lorsque la ruche manque de reine, qu'il est indispensable d'en faire une nouvelle, et de la féconder. Bonnet a observé cet acte de prudence, dans une ruche qui faisait partie d'un rucher où l'on procédait avec une sorte de fureur à l'extermination des mâles. On était alors à l'entrée de l'automne, ce qui fit soupçonner que les abeilles avaient voulu conserver une population plus nombreuse dans cette ruche affaiblie, afin de mieux échauffer l'intérieur pendant l'hiver. Cette prévoyance, cette sorte de dénombrement et de calcul, paraissent un

peu subtiles pour des insectes. On sera plus disposé à penser, avec Huber, que les mâles épargnés sont réservés pour une reine future. Ce qui donne encore plus de poids à cette opinion, c'est qu'on a la même indulgence pour les mâles dans les ruches où se trouvent des ouvrières fécondes, et point de reines, ainsi que dans celles où la fécondation de la reine a été retardée. Hors ce petit nombre de cas, avant la fin de l'automne, toute la population mâle a disparu. On ne fait pas même grâce à l'enfance; les larves et les nymphes, s'il y en a, sont tirées des alvéoles, et détruites, ou plutôt dévorées, car les exécutrices de ces mesures d'extermination ne rejettent que les squelettes de leurs victimes; leur estomac profite de tout ce qu'elles ont pu enlever au moyen de leur trompe et de leurs dents. On remarque en ceci l'analogie de deux espèces voisines, les guêpes et les abeilles; mais les mœurs des premières sont encore plus cruelles. Dans un guépier où plusieurs reines règnent à la fois sur une population beaucoup moins nombreuse que celle d'une ruche, ce sont les despotes qui massacrent leurs sujets, et se repaissent de leur substance: les guêpes ouvrières ne sont pas plus épargnées que les mâles; avant l'hiver, il n'en reste plus : les rayons sont dévorés en entier, et les tyrans, gorgés de nourriture, vont se blottir dans quelque trou, jusqu'au retour de la belle saison. S'il était possible de les détruire avant cette époque, on aurait beaucoup fait pour le repos et la sûreté des abeilles.

Les précieux insectes qui nous fournissent le miel et la cire méritent bien que l'on s'occupe de tous leurs besoins. Après avoir fait connaître l'organisation et la manière de vivre des abeilles, le docteur Bevan traite de l'emplacement le plus convenable pour un rucher, de la forme et de la matière des ruches, et, ce qui est encore plus essentiel, de la subsistance qu'il faut leur procurer. On sait que

le suc mielleux est un produit de la végétation, que les feuilles de presque toutes les plantes, ainsi que les tiges herbacées, le laissent transsuder, et en sont fréquemment enduites, lorsque la fraîcheur de la nuit les condense, après une journée un peu chaude. Les pucerons vont l'y recueillir, et s'ils ne le trouvent pas tout préparé, ils en puisent les élémens dans la plante même qu'ils sucent au moyen de leur trompe, et leurs organes sont tellement bien disposés pour la conversion de leurs alimens en matière sucrée, que cette substance sort abondamment par des voies propres à cette évacuation. L'intelligente fourmi, dont les excursions s'étendent jusqu'aux lieux occupés par les pucerons, profite habilement des facultés naturelles de cette population qu'elle sait rendre tributaire; MM. Kirby et Spence ont développé ces mystères de la politique appliqués par des insectes. Nous allons extraire de leur excellente *Introduction à l'histoire naturelle des insectes*, quelques détails sur ce fait, sans contredit l'un des plus curieux que nous aient révélés les observations récentes sur ces petits animaux.

« On parle, depuis long-tems, des relations d'amitié qui paraissent établies entre les pucerons et les fourmis; chacun peut les observer, pendant la belle saison, sur les plantes chargées des premiers de ces insectes, et où les seconds semblent très-occupés. En les examinant avec soin, on verra que les fourmis n'ont d'autre but, dans tous leurs mouvemens, que de recevoir cette matière sucrée que les pucerons laissent couler, et que l'on a nommée, avec assez de justesse, le *lait* de ces insectes. C'est un liquide presque aussi doux que le miel, dont les gouttes limpides sortent de l'abdomen des pucerons, non seulement par la voie ordinaire, mais par deux petits tuyaux placés au-dessus de l'anus: comme l'animal suce continuellement avec sa trompe la plante sur laquelle il est

établi, le suc qu'il en tire passe continuellement par les organes de la digestion, en sorte que les sécrétions qui doivent en résulter ne sont jamais interrompues. Si des fourmis ne sont pas là pour en profiter, l'insecte a la faculté de lancer sa liqueur à une certaine distance, par des secousses qu'il donne à son corps, à des intervalles réglés. S'il ne pouvait éloigner de lui ces fréquentes et copieuses évacuations, il y serait bientôt plongé, et ce liquide visqueux venant à se coaguler, tous les pucerons qui couvrent une feuille, une tige, une plante tout entière, qui sont issus, la plupart du tems, d'une mère commune, collés les uns contre les autres, ne feraient plus qu'une masse incapable de mouvement, et tous périraient à la fois : la prévoyante nature les a sauvés de ce danger. Mais les fourmis viennent encore à propos, et remédient complètement à ce que l'organisation du puceron peut avoir d'incommode pour cet insecte. Attentives au moment où l'émission de liqueur va s'effectuer, elles n'en laissent rien perdre : mais elles font plus encore ; elles ont l'art d'obliger les pucerons à laisser couler cette liqueur, de les *traire*, pour ainsi dire. On voit, dit Linné, les fourmis monter sur les arbres chargés de pucerons, non pour faire la guerre à ces insectes, mais bien parce qu'elles s'en servent comme d'un troupeau de vaches dont le lait leur sert d'aliment. Huber nous apprend que le puceron cède volontiers aux sollicitations de la fourmi qui le presse doucement, le flatte avec ses antennes, lui prodigue des caresses aussi affectueuses que celles que sa tendresse maternelle réserve à ses petits ; et la liqueur coule au gré de l'habile parasite. Il a remarqué aussi l'éjaculation de la liqueur des pucerons, lorsque l'animal n'en est pas débarrassé par les fourmis, et se sent tourmenté par l'abondance des sécrétions. Ce mode d'évacuation paraît nécessaire à l'insecte aussi long-tems qu'il est privé d'ailes, et forcé de

se tenir attaché aux plantes qui le nourrissent. Un seul puceron fournit une abondante subsistance à plusieurs fourmis. Quelquefois, celles-ci forment des établissemens spéciaux pour leurs insectes nourriciers ; ce sont des constructions à portée de leur fourmilière, en lieu sûr et bien fermées ; elles y transportent leurs insectes, placent des gardiennes pour les surveiller ; en un mot, c'est une *laiterie* qui s'est formée à la porte d'une ville, pour la commodité des citadins. »

A la fin de l'automne, une bonne ruche pèse de vingt-cinq à trente livres, et contient au moins un demi-boisseau d'abeilles. Mais le poids d'une ruche n'est pas toujours une mesure exacte de sa valeur ; il y reste quelquefois de vieux matériaux qui ne sont qu'un poids inutile, et ne peuvent servir à aucun usage. On a beaucoup écrit sur la forme et la grandeur des ruches, sans être arrivé, par des expériences comparatives, à des résultats qui méritent une entière confiance. M. Bevan fait ses ruches cubiques ; et, pour la commodité des observateurs, il y met des fenêtres : mais ce moyen d'observation ne suffit pas toujours ; les naturalistes et les curieux emploient de préférence des cloches de verre, comme celles des jardiniers, que l'on enveloppe d'une ruche en paille ; en enlevant celle-ci, on découvre ce qui se passe dans l'intérieur, sans troubler les travailleuses, ni interrompre leurs opérations. C'est par cet artifice que l'on parvient, mais non sans peine, à être témoin des principaux actes de la reine ; actes mystérieux que Réaumur lui-même, inventeur des ruches de verre, ne put voir qu'après quelques années d'infructueux essais. Lorsque la souveraine de la ruche daigne paraître en public, elle est toujours environnée d'une douzaine de gardes qui, à l'exemple des courtisans, ont sans cesse les yeux fixés sur leur maîtresse, ce qui peut rehausser la majesté royale, mais ne convient nullement à l'observateur. Voilà,

du moins, ce que Réaumur dit avoir observé. M. Dunbar prétend avoir vu toute autre chose, et beaucoup mieux que ces honneurs de cour; ce sont des hommages populaires. Suivant cet observateur, la reine s'avance seule, sans cortége ni gardes; son passage est libre, les ouvrières se tiennent à une distance respectueuse, et quelques-unes s'approchant, caressent avec leurs antennes leur mère chérie, sans paraître nullement s'occuper de la souveraine. Le travail, suspendu quelques instans, est continué; les cérémonies publiques n'imposent point l'obligation et n'inspirent point le désir de ne rien faire. Ce qui prouve que ces hommages sont adressés à la maternité, et non à la souveraine, c'est que les reines stériles ou encore vierges ne les obtiennent point. Ces habitudes, dans lesquelles on est tenté de reconnaître un but moral, se manifestent d'une manière encore plus étonnante lorsque la reine procède à la ponte et dépose un œuf dans chaque case destinée pour la génération future. Environnée de tout ce qui peut l'approcher aussi près que le permettent les mouvemens qu'elle doit exécuter, et l'espace qu'elle va parcourir, les spectatrices serrées les unes contre les autres l'enveloppent de cette manière d'une espèce de voile et la dérobent aux regards indiscrets. Sans les ruches de MM. Huber et Dunbar, on n'aurait, sur cette opération importante, d'autres notions que celles qu'on a pu recueillir dans des circonstances extraordinaires, lorsque la reine pond des œufs hors des rayons. La ruche de verre n'avait pu rien apprendre à Réaumur, sinon l'adresse avec laquelle les abeilles ouvrières entrelacent leurs pattes, composent par leur assemblage une sorte de tissu qui se prête à toutes les formes, et s'arrondit ou se développe au besoin. Le même artifice leur donne aussi le moyen de former des guirlandes suspendues avec élégance; d'imiter, en quelque sorte, les lustres qui décorent les appartemens et les grappes

attachées au cep. Swammerdam a observé que chacun des individus de ces groupes conserve la faculté de le quitter sans rien déranger, et sans laisser une apparence de vide à la place qu'il occupait. On voit des abeilles se détacher, prendre leur vol, revenir se poser sur le groupe, le traverser même, soit pour en sortir, soit pour y rentrer. Ces agglomérations et ces suspensions auxquelles les abeilles paraissent se complaire ne les fatiguent nullement; le très-petit nombre de celles qui sont attachées immédiatement au point d'appui, et qui portent le poids de toutes les autres, prolongent cet effort, pendant plusieurs heures, et n'en sont pas moins actives lorsqu'elles retournent à leurs travaux.

Si la perte d'un objet aimé n'était point suivie de regrets, la nature serait en contradiction avec ses propres lois, ce qui ne lui arrive jamais, et ne peut être en son pouvoir. Les hommages rendus par les abeilles aux restes inanimés de leurs reines, sont quelquefois très-touchans. Suivant Huber, il arrive assez souvent qu'une reine très-féconde est délaissée par toute la population d'une ruche qui se presse autour du cadavre désséché de sa devancière, morte depuis long-tems. Le docteur Evans rapporte un exemple de douleur publique encore plus remarquable. La reine d'une ruche déjà dépeuplée était gisante sur un rayon de miel, avec toutes les apparences d'une mort prochaine : six abeilles l'entouraient, la tête tournée vers l'agonisante, et agitant leurs ailes: un plus grand nombre formaient un cercle autour d'elle, la tête en dehors et l'aiguillon en avant, comme si elles s'apprêtaient à repousser une attaque. On présenta du miel aux abeilles; celles qui n'étaient pas en fonction autour de la reine prirent sur-le-champ le repas qu'on leur offrait, mais les gardes le refusèrent; trop de soins les absorbaient. Le jour suivant, la reine perdit la vie; sa garde n'en fut pas moins assidue;

on eut beau pourvoir cette ruche de plus de miel que sa population n'en pouvait consommer; elle s'affaiblit de plus en plus, et le quatrième jour elle était vide : toutes les abeilles avaient péri.

Ces vives affections ne sont pas les seules qualités intéressantes des abeilles; elles paraissent aussi susceptibles d'une certaine éducation. Après de longues épreuves et une rare persévérance, Wildman était parvenu à gouverner une ruche à son gré, à faire exécuter ses ordres par les abeilles, avec une ponctualité qui tenait du prodige. Il prenait sa ruche, la retournait, frappait de petits coups sur le fond et sur le côté, et la reine paraissait. L'habile opérateur la reconnaissait sur-le-champ, et s'en emparait avec précaution, prenant soin de ne lui faire aucun mal. Quand elle était sa captive, elle n'essayait ni de fuir ni de le piquer; il la faisait passer d'une main dans l'autre, remettait en place la ruche où tout se trouvait alors dans la plus étrange confusion, toutes les abeilles se mettant à voler sans but ni direction régulière. Dans cet état, elles étaient au pouvoir du maître de leur reine : quelque part qu'il la posât, dès qu'elle était aperçue de quelques abeilles, la nouvelle de cette découverte se répandait en un instant, et toutes accouraient. Il la plaçait sur sa tête, et la population entière de la ruche venait lui composer une sorte de bonnet; en la fixant sur son menton, il avait en quelques momens une barbe épaisse et pendante sur sa poitrine. Lorsqu'il avait des spectateurs, il les priait de désigner le lieu où ils désiraient que la troupe volante se rassemblât. Imitant d'abord les magiciens, il prononçait des mots cabalistiques, et finissait par expliquer le mystère de sa haute puissance sur ces êtres qui semblent si peu faits pour comprendre la pensée de l'homme, et pour s'y conformer. En décrivant ses longues et hardies expériences sur la docilité des abeilles, il avertit ses lecteurs qu'ils ne doivent

point s'exposer trop tôt, ni sans de grandes précautions, à se procurer à eux-mêmes et aux autres, cette sorte de divertissement. Il rappelle le bref et très-sensé plaidoyer de Furius Cresinus, fermier aussi laborieux qu'intelligent, accusé de sortilége devant le peuple romain, à cause que ses moissons réussissaient mieux que celles de ses voisins. Il se présenta devant les juges avec sa charrue, deux bœufs d'une belle encolure et bien entretenus, sa fille, paysanne robuste et de la santé la plus florissante : « Romains, dit-il, voilà mes sortiléges; il ne dépend pas de moi de vous montrer aussi mes longs travaux, mes veilles, mes soins, mes sueurs. » « Anglais, dit M. Wildman, voilà mes instrumens; c'est en cela que consistent mes secrets magiques. Ajoutez-y ce que je ne puis vous montrer, mes essais, mes recherches souvent infructueuses et des années d'expériences. »

Mais le trop modeste Wildman ne dit pas assez que, pour faire avec succès des expériences telles que les siennes, il faut plus que du courage et de la persévérance; si l'on n'a pas reçu en partage une sagacité peu commune, beaucoup d'adresse et un esprit d'observation que l'expérience même ne peut donner, on aura perdu son tems et ses peines : et même les dons naturels, les heureuses dispositions de l'observateur ne suffiraient peut-être point, si d'heureuses circonstances ne l'aidaient de leurs puissans secours et de leur influence pour écarter les obstacles, et préparer les moyens de réussir. A cette occasion, le docteur Bevan rapporte une anecdote qu'il ne sera pas hors de propos de transcrire ici.

« On pense communément que les abeilles épargnent ceux qui les abordent sans crainte; j'ai appris à mes dépens que cette opinion n'est qu'une ancienne erreur, et je puis fortifier mon témoignage par celui de M. de Hofer, conseiller d'état du grand duc de Bade. Ce gentilhomme, propriétaire d'un beau rucher, et grand admirateur des

mœurs et de l'industrie des abeilles, voulut devenir le rival de Wildman, et obtenir aussi le pouvoir de faire des reines prisonnières au milieu de leurs sujets. Il réussit d'abord aussi bien qu'il eût pu le désirer; une reine se laissa prendre, et le peuple ailé se comporta précisément comme notre compatriote l'avait vu, montré et décrit. Malheureusement M. de Hofer, attaqué d'une fièvre violente, fut retenu quelque tems dans son appartement. Dès que ses forces lui permirent de sortir, il s'empressa de visiter ses abeilles, prit une ruche, et la retournant avec une entière sécurité, il fit le signal qui devait faire sortir la reine; elle ne parut point, et l'imprudent visiteur fut reçu à coups d'aiguillons. Depuis ce tems, il ne lui fut plus possible d'approcher impunément du rucher. Un changement aussi extraordinaire ne peut être l'effet d'un caprice, d'une fantaisie, puisqu'il fut durable. »

A ces preuves de l'extrême délicatesse des sens de l'abeille, joignons un exemple remarquable de leur sagacité : c'est M. Huber qui va nous le fournir. Il avait enfermé sous une cloche de verre posée sur une table, une douzaine d'abeilles, de l'espèce sur laquelle il faisait alors des expériences, et il leur livra une dixaine de leurs cocons soyeux renfermés dans une portion de rayon. Pendant quelques jours, il ne leur donna pour nourriture que du pollen, exempt de tout mélange de cire, autant qu'il lui fut possible d'en faire la séparation. Les alvéoles qui renfermaient les chrysalides étaient fort inégaux, et ne constituaient point un édifice assez solide au gré des abeilles qui paraissaient fort inquiètes. Il s'agissait aussi de réchauffer les larves par incubation, de s'établir sur le rayon, et d'y rester aussi long-tems que l'exigerait la transformation qu'on voulait opérer : l'état du rayon ne permettait point cet arrangement, à moins qu'il ne fût étayé; mais comment faire, puisqu'on manquait de matériaux? voici

l'ingénieux expédient qui fut mis en usage. Deux ou trois abeilles se suspendirent au rayon par leurs pattes de derrière, la tête en bas, se glissèrent par dessous dans cette attitude, et le soulevèrent avec leur plus longue paire de pattes servant ainsi de piliers à l'édifice, tandis que d'autres abeilles prenaient soin d'y distribuer la chaleur. Comme la posture de celles qui remplissaient les fonctions de cariatides était incommode et fatigante, elles étaient relevées de tems en tems; la reine surveillait tout, et maintenait le bon ordre. Après avoir fait voir à plusieurs personnes ce fait si digne d'être médité par les philosophes, M. Huber offrit à ses abeilles des rayons de miel avec leur cire : aussitôt des piliers furent mis en construction et promptement achevés. Mais cette cire, trop sèche, ne pouvait faire une maçonnerie assez solide; les fragiles étais s'écroulèrent, et les pauvres et courageux insectes reprirent leur premier expédient. Enfin l'observateur, touché de leur persévérance, se chargea de fixer lui-même le rayon sur la table. Nos plus habiles constructeurs ne seraient peut-être pas sortis, aussi bien que ces abeilles, d'embarras aussi grands, et avec aussi peu de moyens.

C'est à regret que l'on quitte le livre de M. Bevan; nous ne résisterons point au désir de lui faire encore un emprunt; ce sera la description de la récolte du pollen, que les ouvrières vont chercher au loin sur les plantes, pour la nourriture des larves.

« Chacun a pu remarquer les mouvemens lestes et l'air empressé d'une abeille occupée sur une fleur à faire sa provision de pollen, dont elle forme deux pelotes attachées à ses pattes, de manière qu'aucun de ses mouvemens ne soit gêné. Si la saison est très-sèche, les particules de cette substance ne peuvent adhérer les unes aux autres, et l'insecte ne peut les réunir en les pétrissant; il prend le parti d'en couvrir tout son corps, et revient ainsi à la ru-

che, enfariné, méconnaissable; on le prendrait pour une abeille d'une autre espèce. Arrivée dans la ruche, la diligente ouvrière secoue cette précieuse poussière, ou bien ses compagnes lui rendent le service de l'en débarrasser. Réaumur et quelques autres observateurs disent que les abeilles préfèrent la matinée pour faire leur récolte, apparemment à cause que l'humidité que le pollen a contractée, pendant la nuit, donne alors à l'insecte la facilité de faire ses pelotes, et de transporter plus aisément son butin. « Elles devancent quelquefois l'aurore, dit Réaumur; je les ai vues à l'ouvrage, quoique la nuit fût encore assez sombre pour que je ne pusse les reconnaître que difficilement: elles continuent ordinairement leur récolte jusqu'à dix heures, pendant les chaleurs de l'été; mais en avril et en mai, ou lorsqu'un essaim vient de former son établissement, la journée tout entière est consacrée au travail. Afin de la rendre plus profitable et moins pénible, les abeilles choisissent les lieux humides ou ombragés, et vont quelquefois les chercher assez loin.

» Dès qu'une pourvoyeuse revient à la ruche avec une ample récolte, les abeilles nourrices s'emparent d'une partie de ce qu'elle apporte, et paraissent le manger avec avidité; c'est une préparation qu'elles lui font subir, afin qu'elle puisse être digérée par les larves, auxquelles cet aliment sera distribué; le reste de la provision est mis en magasin pour les besoins futurs: voici comment on procède à cette œuvre d'économie publique. L'abeille qui apporte sa charge, se met en quête d'un alvéole convenable pour l'y déposer; dès qu'elle a fait son choix, elle agite ses ailes pour avertir ses compagnes qui comprennent le signal, et arrivent sans retard. Alors l'abeille chargée pose ses deux pattes du milieu et celles de derrière sur le bord de l'alvéole, détache ses pelotes avec les pattes de devant et les fait tomber dans la case destinée à les recevoir; elle prend

ensuite son vol et va recueillir une nouvelle charge. La pétrisseuse entre dans la case, humecte avec un peu de miel la matière déposée, la met en place, et termine son travail par l'application d'une très-mince couche de vernis. »

Les poètes qui prennent trop rarement la peine d'étudier la nature et de la peindre telle qu'elle est, et qui lui font souvent perdre plus de charmes qu'ils n'ont le pouvoir de lui en donner, font *voltiger de fleurs en fleurs* l'abeille qu'ils accusent d'*inconstance* : accusation calomnieuse ; car on s'est assuré que les abeilles ne font leurs récoltes que sur des fleurs de même espèce aussi long-tems qu'elles en trouvent en assez grande abondance. Il paraît qu'il leur serait difficile de mêler convenablement des pollens de nature différente ; ce sont peut-être des obstacles analogues qui empêchent la multiplication indéfinie des plantes hébrides.

Le livre de M. Bevan est, sans contredit, l'un des plus agréables et des plus instructifs qui aient paru depuis long-tems. Cependant il peut exposer ses lecteurs à quelques chagrins non prévus ; il fait naître un vif désir d'avoir des ruches et de les observer : ce qui n'est guère praticable dans le Strand, ni dans Oxford Street.

(*London Magazine.*)

VOYAGES.—STATISTIQUE.

Neuvième Lettre sur l'Orient (1).

EXCURSION DANS LA TERRE-SAINTE.

Après ma visite chez les Druses, je revins à Caïpha en côtoyant les bords de la mer, au pied du Mont-Carmel; c'est là que, s'il faut en croire la tradition,

Elie aux élémens parlait en souverain.

Le lendemain, je passai plusieurs heures à parcourir dans tous les sens le plateau de la montagne; c'est la plus étendue et la plus belle de la Palestine : en plusieurs endroits, elle est couverte de bois et de fleurs. Au débouché d'un bosquet de palmiers, nous découvrîmes à nos pieds la fameuse plaine d'Esdraelon que le Kichon baigne de ses eaux. En face, s'élèvent le Thabor et l'Hermon; et sur la gauche, l'horizon est borné par les coteaux de Samarie. Ce tableau, malgré sa tristesse, ne répond pas à l'idée qu'on se fait de la désolante stérilité de la Palestine; on peut juger à la richesse de la végétation, que si cette terre était cultivée avec soin, elle serait, comme jadis, le jardin du Seigneur.

A la descente, nous rencontrâmes des jongleurs arabes qui venaient de dresser leurs tentes; ils nous offrirent l'hospitalité pour la nuit, mais leur aspect misérable nous repoussa. Ils étaient accompagnés de jeunes femmes dont les lèvres, peintes en bleu, n'avaient rien de séduisant.

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 7, 8, 10, 13, 14, 18 et 20.

Obligés de faire un long détour pour pouvoir traverser à gué le Kichon, que les pluies venaient de grossir, nous n'arrivâmes à Nazareth que le lendemain, après avoir passé la nuit dans un méchant village.

Nazareth est située dans une position romantique, au pied d'un amphithéâtre de montagnes; du côté où nous arrivâmes, on ne l'aperçoit que du haut du plateau qui la domine. Elle possède douze cents habitans presque tous chrétiens. Les voyageurs sont hébergés dans un monastère espagnol vaste et bien tenu, quoique le nombre des moines y soit réduit de plus de moitié, faute de secours de la part de la chrétienté. L'église est riche et possède un bel orgue; sous le pavé du sanctuaire règne un caveau décoré d'un autel magnifique; on y montre la place où l'ange Gabriel apparut à la Sainte-Vierge. A son apparition, une colonne de granit qui soutenait la salle se rompit en deux parts; l'inférieure a disparu, mais la partie supérieure est restée suspendue à la voûte. Les desservans de la chapelle assurent très-gravement qu'elle n'y est point cimentée, et qu'elle n'y tient que par un miracle perpétuel.

A quelque distance de l'église, on montre une partie de l'atelier de saint Joseph, et, tout auprès, l'école où N. S. venait avec les enfans de son âge humilier sa divine sagesse. Plus loin est exposé à la vénération des fidèles un bloc de pierre de quatre pieds de haut et de cinq ou six de long, qu'on dit avoir servi de table à Jésus, pendant un dîner qu'il faisait avec ses disciples. A un mille et demi de Nazareth, dans le vallon, on montre un rocher à pic très-élevé, du haut duquel Jésus fut enlevé par le peuple pour être jeté dans le précipice. On fait remarquer à quelques toises au-dessous, la place où il s'arrêta et disparut, ainsi que l'empreinte de ses mains et d'une partie de son corps. Ces exhibitions procurent quelques profits à ces bons

pères. Mais, ce que Nazareth offre de plus intéressant, c'est le paysage sévère et majestueux qui l'environne. Une vallée profonde et silencieuse, qu'une végétation sauvage couvre d'une sombre verdure, fermée à tout regard profane par une enceinte de roches suspendues sur ses bords sinueux, voilà bien l'asile où le sauveur des hommes devait se plaire à venir, dans un saint recueillement, méditer sur sa céleste mission ; on ne saurait contempler ces lieux sans y reconnaître, dans une pieuse émotion, l'empreinte de ses pas, et sans les sentir embaumés du céleste parfum de ses prières.

Le jour suivant, nous visitâmes le Thabor situé à six milles de Nazareth. C'est une belle colline isolée, dont l'inclinaison est uniforme; un bois épais en couronne le sommet. Le plateau est fort étroit, et l'on y jouit d'une vue magnifique : à ses pieds, au milieu d'un bouquet d'arbres, la tradition place la maison où naquit le prophète Deborah. Une victoire éclatante de Napoléon a encore ajouté à l'illustration de ce lieu consacré.

Du Thabor, nous nous rendîmes à Cana, à travers un défilé fort étroit ; ce village, peuplé de deux ou trois cents habitans, est situé dans le vallon, sur une petite éminence ; on y montre l'enceinte où s'accomplit le miracle de l'eau changée en vin. Les urnes de pierre, dont parle l'Évangile, sont encore en usage dans ce bourg ; nous vîmes plusieurs femmes qui en portaient sur la tête, en revenant du puits. Au reste, il paraît que la beauté des jeunes Cananéennes s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Au retour de notre excursion, nous rentrâmes au monastère de Nazareth, et l'on nous servit à dîner un excellent poisson du lac de Tibériade, qui a la forme et la couleur du *mulet*. Je passai ensuite quelques heures dans la cellule du supérieur ; ce vieillard se plaignit amèrement de la corruption du siècle, du déclin de la foi, et il en

chercha la preuve dans la révolution d'Espagne et dans la diminution des revenus du couvent. « La puissance et l'ac-» tivité du démon, ajouta-t-il, passent aujourd'hui toute » croyance. » Ce qui chagrine le plus ces moines, c'est que leur position ne fait qu'empirer, leur vin surtout est détestable, etc.... Je parvins à consoler un de ces religieux, en lui achetant, au prix qu'il proposa, un petit reliquaire contenant un fragment presque imperceptible du corps de saint François.

De Nazareth, nous revînmes au pied du Mont-Carmel, et nous suivîmes ensuite les bords de la mer du côté de Césarée. Le second soir, il fallut nous arrêter de bonne heure dans un khan isolé, faute de trouver dans le voisinage un bourg où nous pussions passer la nuit. Il faisait très-chaud, et le soleil pénétrant la toiture délabrée de notre misérable gîte, dardait ses rayons sur nos têtes. D'ailleurs, le rivage ne nous offrait pas même l'abri d'un rocher. Force nous fut d'attendre que notre incommode visiteur eût amorti ses feux dans le sein de Thétis. Le soir, d'autres voyageurs, des marchands, des soldats vinrent nous joindre; on alluma des feux, on fit cercle tout autour, et le khan prit un aspect plus gai. Je n'oublierai pas la politesse d'un de nos convives, placé à vingt pas de moi, qui, désirant me témoigner son respect à sa manière, prit une pièce de viande, et me la lança à la tête, en me demandant pardon de la liberté grande. A la fin du souper, nous improvisâmes l'amitié la plus intime, entre le café et le chibouque.

Le lendemain, de très-bonne heure, nous continuâmes à suivre la côte: la route, en cet endroit, est fort dangereuse, à cause des brigands qui infestent ce canton; au reste, le pays est aride et d'un aspect monotone. Le soir, nous trouvâmes le camp où nous nous proposions de faire halte, occupé par des scheiks et leur suite, ce qui nous

força de chercher un asile dans une misérable chaumière qui se trouvait à une demi-lieue plus loin. Nous regrettâmes beaucoup, pendant cet ennuyeux trajet, que la guerre dont le territoire de Naplouse était le théâtre, ne nous permît pas de nous rendre par cette ville à Jérusalem; la route eût été bien plus agréable. Enfin, nous arrivâmes à Jaffa dans la matinée du jour suivant, à travers une suite de jardins et de vergers délicieux où mûrissent en abondance la poire, le melon et l'orange. Cette ville s'élève en amphithéâtre sur le rivage.

Nous reçûmes un bon accueil du consul, le signor Damiani, chrétien zélé et rigide observateur du carême, dont il outra les prescriptions en nous privant de vin à souper; un derviche n'eût pas été plus sévère sur cet article. Il nous parla beaucoup de Napoléon, qu'il avait reçu lors de la prise de Jaffa, et à qui il avait servi de guide. Bien que cette excursion de l'armée française l'eût presque ruiné, il portait aux nues son général, et montrait avec orgueil le sopha sur lequel il s'était reposé. Quelque déchu de sa splendeur que soit aujourd'hui ce meuble glorieux, il faut avouer que les étrangers qui ne peuvent trouver d'asile supportable que chez le consul, seraient fort à plaindre s'ils ne l'avaient pas à leur disposition. M. Damiani porte le costume turc, et lorsqu'il est dans l'exercice de ses fonctions consulaires, il se borne à appliquer la cocarde anglaise sur son turban. Dans une dépendance de son hôtel, on montre l'habitation de Simon Pierre le tanneur; c'est une chambre obscure, dont le plafond est soutenu par deux piliers qu'on prétend doués d'une vertu miraculeuse.

Le lendemain, nous arrivâmes de bonne heure à Rama (l'ancienne Arimathie), village situé dans une plaine assez vaste, et entouré d'un bois d'oliviers. Il y a un monastère catholique qu'un moine espagnol occupe à lui seul.

Cet homme nous accueillit si mal que nous prîmes le parti de demander asile à un indigène. Dans la soirée, nous reçûmes l'invitation de nous rendre à un couvent arménien du voisinage. Le supérieur était absent. Nous trouvâmes une jolie habitation occupée par cinq ou six frères, d'humeur fort enjouée; ils nous offrirent la collation et causèrent familièrement avec nous. J'ai eu souvent l'occasion d'observer que les moines arméniens sont plus distingués par leurs manières, et se donnent plus de libertés que les religieux des autres rites.

Le lendemain, avant l'aurore, nous étions sur la route de la Cité sainte. En sortant de Rama, on suit, pendant trois heures, une plaine hérissée de tertres rocailleux, après quoi l'on s'engage dans les montagnes de la Judée. Les sentiers en étaient si étroits, si raboteux, et tellement lavés par les pluies, que nos chevaux pouvaient à peine s'y soutenir. Enfin, après neuf heures de fatigues, nous atteignîmes le sommet de la montagne la plus élevée, d'où nous aperçûmes Jérusalem, à une petite distance; son aspect laisse dans l'ame une impression indéfinissable de tristesse et de terreur.

Nous entrâmes par la porte de Bethléem, où on nous laissa passer sans difficulté, et nous prîmes un logement chez un Arabe, non loin des remparts et près de la tour de David (dite des Pisans); estimant qu'il valait mieux vivre en liberté, à l'orientale, que renfermés dans un cloître et forcés de nous conformer aux règles d'un couvent. Mais on ne peut éviter son sort. Après avoir passé une soirée agréable, je reçus le lendemain une dépêche du supérieur du monastère, qui m'offrait l'hospitalité; et, sur mon refus, il vint lui-même renouveler son invitation, insistant sur le danger qu'il y aurait pour moi à n'être pas sous la sauvegarde des Pères de la Terre-Sainte, dans un tems où la Judée était en proie aux horreurs de la guerre. Ce bon père,

prévenu de mon voyage par les moines de Constantinople, ne voulait pas perdre le tribut qu'il avait droit d'exiger des voyageurs qui viennent visiter le Saint-Sépulcre. Je me rendis. Il me traita en vrai pélerin : une cellule très-froide, tapissée de gravures sur bois représentant des saints ou martyrs, une table, une chaise, un mauvais matelas; tel fut mon partage. Par bonheur, je rencontrai un gentleman irlandais que son compagnon de voyage venait de quitter pour retourner en Europe.

Je visitai d'abord les environs de la Cité sainte du côté du sud. En sortant par la porte de Bethléem, et en traversant une partie du ravin qui s'étend au-dessous, on arrive à la montagne du Jugement ou de Sion. Combien son aspect est majestueux du fond de la vallée sauvage de l'Hinnom, bordée d'une chaîne de rochers qui lui servent de rempart ! Rien ne trouble le silence de cette solitude. Sur la droite, la montagne des Oliviers distrait agréablement la vue. A ses pieds, s'étend la vallée de Josaphat, où l'on distingue à travers les arbres le tombeau de Zacharie, le dernier des prophètes mis à mort par les Juifs. Le seul ruisseau que l'on aperçoive de ce côté vient de la fontaine de Siloam, au revers opposé de Sion. La Cité fidèle a disparu, et avec elle les monumens sacrés qui couvraient son enceinte; et il faut être doué d'une foi bien ardente, pour reconnaître aujourd'hui leur identité. Mais l'aspect de cette contrée si fertile en miracles est resté le même. Les rochers, les lacs, les vallées, les montagnes de la Terre-Sainte sont toujours là; seulement la solitude et la désolation y ont remplacé le mouvement et la vie. Leur gloire est absente; mais leur beauté subsiste encore, triste, sévère et silencieuse. L'étranger éprouve un charme mélancolique à les parcourir. A chaque pas, son imagination ranime la nature expirante sur ces monts arides, dans ces plaines qui ont perdu l'empreinte des pieds de l'homme, dans ces vallées sans

écho ; et elle lui montre la vie et l'immortalité s'élevant radieuses du sein des misères humaines.

Le poids de la chaleur m'arracha à ces pieuses rêveries, et me força de rentrer de bonne heure. L'approche des fêtes de Pâques, durant lesquelles les pélerins abondent à Jérusalem, ajoutait à l'intérêt de mon séjour dans cette ville. Cette époque est impatiemment attendue dans tous les couvens, surtout dans ceux des Pères Latins et des Arméniens. Celui-ci, situé près de la porte de Sion, est très-vaste, et possède un grand jardin ; on peut y loger près de 800 pélerins ; les plus pauvres sont casés dans les dépendances du monastère, et dans les bâtimens qui bordent les cours ; mais les riches trouvent, dans le couvent même, des appartemens meublés à l'orientale, et tout ce qu'ils peuvent raisonnablement désirer. Ces derniers ne partent jamais sans faire aux religieux des dons considérables, qui peuvent s'élever à plusieurs centaines de liv. st. Si un pélerin y meurt, tout ce qu'il laisse appartient à l'ordre. L'église du couvent est très-richement ornée ; le pavé est couvert de beaux tapis, comme dans tous les temples consacrés à ce rite. Le quartier des Arméniens est le seul agréable ; les rues de la ville sont d'ailleurs fort étroites et mal pavées, les maisons de chétive apparence, et le Bazar lui-même n'a rien de remarquable. On ne rencontre presque personne dans les rues ; les couvens qu'on y voit, de loin en loin, ressemblent à des forteresses, à cause de la hauteur et de l'épaisseur des murs qui leur servent d'enceinte. On dirait que les moines, en les construisant, ont veillé principalement à leur défense personnelle. Les Juifs et les Chrétiens ne se montrent que sous les dehors de la pauvreté, pour ne pas exciter la jalouse cupidité des Turcs. Le quartier exclusivement réservé aux Juifs est situé vers l'est, dans la partie inférieure de la ville ; c'est le plus sale de tous. On y trouve cependant des habitans fort riches, et qui tiennent

un état en harmonie avec leur fortune. Les Juifs des deux sexes y ont, en général, un extérieur plus agréable que dans les autres parties du monde, quoique leur figure garde toujours l'empreinte indélébile du caractère hébraïque.

La population de Jérusalem est d'environ 20,000 ames; savoir 10,000 Juifs, 5,000 Chrétiens et 5,000 Turcs ou Arabes. Elle a environ trois milles de tour.

La ville, bordée à l'est par la vallée de Josaphat, à l'orient et au sud par celle de l'Hinnom, forme un vaste carré sur le plateau de la montagne de Sion qu'elle couvre en entier. Au nord règne la plaine de Jérémie, semée de bouquets d'oliviers. L'enceinte de l'ancienne cité ne devait pas être plus considérable, à moins qu'elle ne s'étendît au nord dans la plaine; la montagne de Sion est de moitié moins élevée que celle des Oliviers, la moins haute de celles qui dominent Jérusalem. La ville entourée de remparts formidables a six portes, savoir : la porte d'or et celles de Damas, de Sion, de St.-Etienne et de Bethléem.

Le voyageur chercherait vainement le Calvaire hors de ses murs; il est compris dans son enceinte, et, sous ce rapport, sa circonvallation est plus régulière qu'elle ne l'était jadis. C'est un monticule dont la hauteur n'a pu varier, et au sommet duquel se trouve l'église de ce nom. D'ailleurs la tradition en fixe la position d'une manière si précise que l'incrédulité serait ici sans excuse.

La mosquée d'Omar, inaccessible aux Chrétiens, est l'édifice le plus magnifique de l'empire turc; elle a été bâtie à l'endroit où s'élevait jadis le temple de Salomon. Tout autour règne une vaste place ombragée de treilles qui en font la seule promenade agréable de la ville. La mosquée est presque au niveau des rues adjacentes, quoique le temple de Salomon dominât bien davantage le reste de la cité. Aujourd'hui la partie la plus élevée se trouve à l'ouest, entre les portes de Bethléem et de Sion. Le penchant de

la montagne de ce nom, ombragé d'oliviers et couvert de jardins, offre un coup d'œil assez agréable; à l'extrémité sud de la ville, à quelques pas des remparts, on voit la mosquée de David, où les Turcs assurent que reposent les restes de ce monarque et de son fils Salomon. Elle touche à un petit bâtiment construit sur les ruines d'une ancienne chapelle. C'est là que Jésus-Christ fit la dernière pâque avec ses disciples.

Les pères du couvent catholique, où je logeais, sont de pauvres franciscains dont la tenue annonce la misère. Leur vin, vanté à tort par M. de Châteaubriand, est exécrable. Chacun d'eux fait lui-même son lit et sa chambre. Le frère Joseph, le *cicerone* de l'ordre, est un moine d'humeur assez joviale, et plus disposé, quand il rentre après de fatigantes excursions, à prendre de bons restaurans, qu'à invoquer les saints qui tapissent sa cellule. Il nous conduisit, dans la soirée, visiter le Saint-Sépulcre, monument placé sous la garde des Turcs, qui n'y laissent entrer aucun pélerin sans payer le tribut. Au centre de la première enceinte de l'église, on voit une table de marbre entourée d'un balustre de fer, au-dessus de laquelle est suspendue une lampe qui brûle continuellement. Elle marque la place où le corps de J.-C. fut embaumé avant d'être enseveli. En tournant à gauche, vous entrez dans une rotonde terminée en coupole. Au centre est placé le Saint-Sépulcre. C'est un cabinet pratiqué dans une roche vive, à la pointe du ciseau. Il faut se déchausser pour y pénétrer. On entre d'abord dans un espace pavé et muré en marbre; au centre est un marbre à peu près cubique, qui indique l'endroit où l'ange s'assit sur la pierre qui fermait le tombeau, après l'avoir déplacée. Vous vous baissez ensuite pour pénétrer dans l'étroite enceinte du sépulcre. Il est de marbre blanc et brun, de six pieds de long sur trois de large. Entre le sépulcre et le mur opposé, l'espace est si étroit, que

quatre ou cinq personnes peuvent à peine s'y tenir à la fois. Cette pièce a sept pieds carrés environ, et huit pieds un pouce depuis le bas jusqu'à la voûte. A la voûte sont suspendues vingt-sept grandes lampes d'argent, d'un fort beau travail, qui brûlent sans cesse. La piété de la cour de Rome, ainsi que des souverains et ordres religieux de l'Europe, en a décoré ce monument. A leur éblouissante clarté on distingue deux tableaux suspendus aux parois du sépulcre; l'un, donné par l'église romaine, représentant l'ascension de notre Sauveur; et l'autre, donné par l'église grecque, l'apparition de Jésus à Marie dans le jardin. Un prêtre grec ou romain se tient constamment dans l'intérieur, l'encensoir à la main, pour accueillir les pélerins.

Désirant assister aux dévotions de ces hommes vraiment religieux, qui, surmontant tous les obstacles, étaient venus des quatre parties du monde se presser à la porte de l'enceinte sacrée, j'y restai quelque tems. Je vis des Arméniens, des Grecs, des catholiques des deux sexes. Saisis d'une profonde vénération, ils tombaient tous à genoux : les uns fondaient en larmes, d'autres pressaient avec ferveur leur tête sur la pierre sacrée, et l'embrassaient dans leurs pieux transports; ils s'enivraient, avec délices, des flots d'encens dont l'air était obscurci. Jamais actes d'adoration et signes de repentir ne me parurent plus sincères. J'en vis plusieurs qui, animés de sentimens moins purs, et profitant de la permission de placer des croix et des chapelets sur le sépulcre, en faisaient bénir une grande quantité à la fois, dans le but d'en trafiquer avantageusement à leur retour.

A quelques pas du tombeau, vers le nord, on rencontre une grande pierre de marbre gris, qui marque la place où le Christ apparut à Marie. Tout près de là commence la montée du Calvaire; elle se compose de dix-huit degrés de pierres qui conduisent à une chapelle haute, revêtue de

marbre et décorée de quatre colonnes de même matière. A droite et à gauche s'élèvent deux petits autels ; l'un appartient aux catholiques, l'autre aux chrétiens grecs. Le premier est surmonté d'un tableau représentant le crucifiement, le second d'une descente de croix. Au-dessus sont suspendues une grande quantité de lampes d'argent.

La montée du Calvaire n'a que vingt pieds de hauteur perpendiculaire. Cependant, si l'on songe que, pour bâtir l'église du St.-Sépulcre, il a fallu déblayer le sommet de la montagne, on jugera que le Golgotha était un tertre assez élevé. La place où fut plantée la croix est dans la partie de la chapelle qui fait face au midi. On voit encore le trou creusé dans le roc. Il est éclairé d'une lampe d'argent. Chaque pélerin, après avoir visité le tombeau de J.-C., vient s'y prosterner.

Désirant passer la nuit dans l'église, nous prîmes possession, pour quelques heures, d'une cellule donnant sur la galerie, d'où nous vîmes s'écouler la foule des pélerins ; vers minuit, nous montâmes de nouveau au Calvaire. Rien ne troublait le silence solennel de ces lieux ; seulement nous entendions la triste mélodie de l'orgue qui, dans la nef occupée par les catholiques, se mêlait aux chants des prêtres psalmodiant les versets de l'Écriture sur les souffrances et la mort du Rédempteur. Les sons lugubres qui se perdaient sous ses voûtes interrompaient de tems en tems le profond silence du sanctuaire. Cette heure avancée, ce calme imposant, cette douce clarté, cette sainte mélodie, et surtout la certitude de se trouver aux lieux mêmes où celui qui nous *aima*, consomma le sacrifice en priant pour ses bourreaux, tout cela affecte le cœur et l'imagination à un point qu'on ne saurait exprimer. Une heure après, nous descendîmes à la chapelle du sépulcre. La solitude y régnait ; le prêtre même avait quitté l'encensoir ; les torrens de lumière qui inondaient le tom-

beau sacré me rappelèrent ces paroles du prophète : *ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?*

Dès la pointe du jour, les pélerins rentrèrent pour continuer leurs dévotions jusqu'à la nuit. Les pères latins se plaignent beaucoup de la révolution grecque, et surtout de la guerre entre les deux pachas d'Acre et de Damas, qui empêchent les fidèles de se rendre dans la Terre Sainte en aussi grand nombre que les années précédentes. Les divers couvens comptent tous les ans sur une affluence de trois ou quatre mille pélerins; mais leur bénéfice est absorbé en grande partie par les tributs énormes qu'ils sont obligés de payer aux Turcs. Ces plaintes contre la rapacité ottomane me furent répétées par le patriarche arménien, vieillard vénérable qui tient le premier rang après le grand patriarche résidant en Perse, et que j'aurais vu plus souvent s'il n'avait pas eu besoin d'interprète pour s'expliquer, et qu'il m'eût paru moins taciturne.

Un soir, j'assistai dans l'église du Saint-Sépulcre, à une procession solennelle des trois communions, arménienne, grecque et catholique. Il était curieux de remarquer la jalouse vanité déployée à cette occasion. Les prêtres arméniens marchaient en tête, vêtus d'ornemens magnifiques; la robe et la tiare du patriarche étaient chargées de pierreries; ils portaient des bannières de soie de diverses couleurs représentant des scènes tirées de l'histoire sainte. On voyait, à l'assurance de leur démarche, qu'ils étaient fiers d'attirer tous les regards, mais leur chant nazillard ne répondait pas à l'éclat de leur costume. Venait ensuite le clergé grec; si ses ornemens étaient plus modestes, son chant était aussi plus agréable. Nous fûmes surtout frappés de l'air noble et de la physionomie spirituelle des prélats; ils portaient à la main des bouquets de fleurs bénies dont les pauvres pélerins se disputèrent le partage après la cérémonie, afin de les emporter à leur

retour dans leur pays. Les pères franciscains fermaient la marche, et la touchante simplicité de leur chant contrastait singulièrement avec l'humilité de leur tonsure, et la grossièreté de leurs vêtemens.

Un autre jour, je fus invité à suivre la procession particulière des franciscains, dans l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre. Ils étaient cette fois en aube, et portaient un cierge à la main; on m'en avait fait donner un, ainsi qu'à tous les pélerins qui formaient le pieux cortége. La cérémonie était très-imposante; on s'arrêta quelques instans à chacune des places consacrées par la tradition; de là on se rendit à la chapelle où sainte Hélène fut enlevée; puis on descendit dans la partie de l'église creusée sous le Calvaire, à l'endroit où cette impératrice retrouva la sainte Croix.

L'église du Saint-Sépulcre est très-vaste; elle s'étend de la vallée du Calvaire, au sommet de ce monticule marqué par un dôme d'un aspect très-sombre qui domine toute la cité. L'enceinte de ce monument contient, outre une partie des saints lieux, diverses chapelles pour les franciscains, les Grecs et les Arméniens. Les premiers voient pâlir leur étoile devant l'ambition et l'esprit d'intrigue des moines qui appartiennent aux deux autres rites. La chapelle grecque est très riche, mais trop chargée d'ornemens. Je fus témoin, le vendredi-saint, dans l'une des chapelles catholiques, d'une cérémonie qui imitait trop exactement l'une des circonstances de la Passion, pour n'être pas qualifiée d'impie. Je vis s'avancer un jeune homme assez mal vêtu, d'une complexion frêle; il se traînait sur ses genoux chargé d'une énorme croix et suivi d'une foule de personnes; il semblait plier sous le faix, et les assistans paraissaient gémir et sangloter. A chaque station, ils se tenaient à genoux, tandis qu'ils répétaient en chœur les antiennes que le prêtre récitait sur un ton uniforme.

Un jour, dans une de ses excursions dans la ville, M. C....., mon camarade de voyage, aperçut à la porte de Bethléem, M. W..., le missionnaire juif qui avait parcouru l'Égypte avec nous; il fut enchanté de nous retrouver. « Jusqu'à cette bienheureuse rencontre, j'étais navré de douleur, nous disait-il, de me voir assis sur les ruines de ma patrie et entouré d'étrangers. En vous quittant, j'ai parcouru les côtes de Syrie, jusqu'au couvent de Antoura au Liban, où je me suis arrêté pendant un mois, pour me perfectionner dans la connaissance de la langue arabe. Il a fallu me soumettre au régime sévère de ce couvent; mais, par bonheur, je suis arrivé à Jérusalem, muni d'une excellente recommandation pour le supérieur du couvent arménien, où je ne manque de rien, et où j'ai joui de la société de quelques moines assez éclairés. » Il ajouta qu'il avait été reçu par le gouverneur turc de Jérusalem à qui il fit hommage d'un exemplaire du Nouveau Testament en langue persane. A ce sujet, je dois faire observer que généralement les Turcs sont, en pratique comme en théorie, plus tolérans qu'on ne croit. J'ai entendu dire à plusieurs, que le paradis sera le partage des honnêtes gens de toutes les religions. Dans la plupart des villes placées sous leur domination, on voit des églises et des monastères où les diverses communions chrétiennes jouissent d'une entière liberté religieuse, et obtiennent, pour l'exercice de leur culte, toute la protection désirable. Malheureusement la conduite des Chrétiens de Jérusalem, et la haine jalouse qui divise les diverses communions, ne sont pas propres à donner aux musulmans une haute idée du christianisme. Il y a cinq ans, par exemple, qu'une discussion très-orageuse s'éleva dans la chapelle même du Saint-Sépulcre. Les prêtres grecs et catholiques en font tour-à-tour le service; un de ces derniers ayant fini son tems, le moine grec se présenta pour occuper sa place : celui-ci refuse,

l'on s'échauffe de part et d'autre, et le caloyer reçoit un coup d'encensoir à la tête. A ses cris, la mêlée devient générale, et ne cesse que par l'intervention du père gardien. Sans excuser la brutalité des Turcs préposés à la perception du tribut, lors de la visite du Saint-Sépulcre, on peut affirmer qu'ils ne l'exercent le plus souvent que lorsque les pélerins se pressent en tumulte à la porte. Nous en avons vu un grand nombre qui regardaient tranquillement la procession circuler dans l'église.

M. W... était fort lié avec le patriarche arménien, et surtout avec son interprète, le frère *Paolo Titiungi.* Ce moine ayant essayé de deux autres cultes, s'était décidé pour l'église arménienne. Il joignait à beaucoup d'instruction, un esprit fort délié. Il écoutait d'un air de componction les homélies de M. W..., gémissait même sur les erreurs de sa vie passée, si bien que notre missionnaire ne le jugeait pas indigne de figurer dans quelque coin de l'Italie à la tête d'une église arménienne qu'on pourrait établir à l'aide de secours tirés de l'Angleterre. Pour mettre sa ferveur à l'épreuve, et pour désabuser M. W... de l'opinion qu'il avait conçue de la rigidité avec laquelle les prêtres arméniens observent le carême, je les invitai tous deux à dîner. Le père Titiungi avait, à la rigueur, de quoi faire maigre, et il refusa d'abord les viandes qu'on lui offrit; mais insensiblement il se fit une douce violence, se mit en rapport avec tous les plats, ne ménagea pas notre vin, et le soir, tandis que nous prenions le frais sur la terrasse, il s'émancipa jusqu'à entonner le petit couplet grivois.

Le 25 mars, je me rendis à Bethléem accompagné d'un guide catholique, jusqu'au monastère de St.-Elie. On suit une plaine aride, et bientôt on aperçoit Bethléem sur une colline ombragée d'oliviers. A droite, à un mille du village, on montre le tombeau de Rachel; il ressemble à ceux que

la piété des Turcs érige à leurs Santons. Après avoir pris un repas frugal au couvent des franciscains, je visitai l'église bâtie par les ordres de l'impératrice Hélène. Elle n'a d'autres ornemens intérieurs qu'une colonnade de marbre; en descendant trente marches au-dessous de l'église, on voit une chapelle construite, dit-on, sur les ruines de l'étable où naquit Jésus. Cette position n'a rien d'invraisemblable; car aujourd'hui encore on voit en Orient des étables souterraines. La chapelle de la nativité, pavée en marbre, est une vaste grotte creusée dans le roc. Les parois latérales revêtues de marbre sont masquées des deux côtés par des rideaux de soie; mais le rocher se montre au-dessus dans toute sa nudité. Un autel, formé d'une table de marbre, adossé au rocher, et constamment éclairé par trois superbes lampes, s'élève au-dessus de l'endroit où le Messie reçut le jour. Cette place est marquée sur le sol par un soleil d'argent, autour d'un marbre blanc incrusté de jaspe. Le tout est couronné de cette inscription en latin : « C'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie. » Du côté opposé, dans un enfoncement, on voit la place de la crèche; sur le devant, à l'endroit où Marie offrit le nouveau-né à l'adoration des Mages, s'élève un autel que décore un beau tableau représentant cet événement. Un tableau non moins remarquable orne celui de la nativité. Un passage étroit conduit de la grotte de la nativité, à l'oratoire habité par saint Jérôme; et tout auprès, on voit le sépulcre de ce père de l'Eglise, celui de saint Eusèbe, et le tombeau de sainte Paule et de sainte Eustochie. En remontant, on arrive aux églises des Grecs et des Arméniens: elles n'offrent rien de curieux. A un mille dans le vallon, vers le désert, est le champ où les bergers gardaient leurs troupeaux, quand les anges vinrent leur annoncer la naissance du Sauveur. On voit, au centre, deux arbres qui paraissent extrêmement vieux; et l'intervalle qui les sépare

est émaillé de fleurs; ce site est si romantique, si bien adapté à cette scène solennelle, qu'il serait pénible d'avoir à douter de son identité.

On fait à Bethléem un commerce assez étendu de coquilles de nacre qu'on apporte de la Mer Rouge. Les habitans y dessinent les diverses scènes de la passion, ou les façonnent en forme de croix, et les vendent aux pélerins. Le village a une population de sept cents ames; c'est le moins misérable de ceux que j'ai rencontrés dans la Palestine.

A quelque distance de Bethléem, sur le revers d'une montagne aride, on aperçoit trois citernes, l'une au-dessus de l'autre, qu'on dit avoir été creusées par Salomon, pour fournir de l'eau à Jérusalem. La plus basse reçoit l'eau des deux supérieures, et la transmet le long de la vallée à un aqueduc, d'où elle pénètre dans la ville par un canal souterrain. Ces citernes s'appuient sur d'énormes arcs-boutans; la plus grande a six cents pieds de long : elles appartiennent évidemment à une très-haute antiquité. La source qui les alimente est tout proche, et jaillit à quelques pieds au-dessous du sol. De cet endroit, on va en sept heures à Hébron. C'est un bourg considérable; on y a bâti une mosquée au-dessus des sépulcres d'Abraham et d'Isaac. Je regrette de ne pas avoir fait une excursion vers cette cité, la plus ancienne de la terre promise.

Nous retournâmes à Jérusalem dans la soirée. Le lendemain, je demandai au gouverneur une escorte pour m'accompagner à la Mer Morte; mais il me refusa fort poliment cette faveur. Il me fit observer que les troupes du pacha d'Acre assiégeaient Naplouse, située à neuf heures de marche de Jérusalem; que les routes étaient infestées de traînards, et qu'il ne pouvait répondre de notre sûreté; qu'il fallait ajourner ce voyage jusqu'à des tems plus calmes. En attendant, je continuai à observer les lieux

saints qui s'offraient en foule à mes regards, surtout dans l'intérieur de la ville.

Au-dessous de la porte de Bethléem, on remarque l'endroit où Bethsabée se baignait, au moment où David, du haut de son palais, remarqua sa beauté ravissante. C'est en effet sur l'emplacement de ce monument qu'on a bâti la tour actuelle de David, vieille forteresse dont la construction remonte au tems des Croisades. A peu de distance de la porte St.-Etienne, qui touche au Jardin des Olives, est la piscine de Bethesda; le bassin assez profond est à sec, l'herbe couvre le fond et le pourtour, et quelques arbres y ont pris racine. Une rue presque déserte conduit de là au palais du gouverneur. C'est un vieux bâtiment d'architecture romaine; on y a ménagé un appartement commode, dont la vue s'étend sur la mosquée d'Omar; on assure que c'est dans ce palais qu'est la salle où Jésus fut enfermé avant son jugement. Tout auprès, l'on voit une enceinte ruinée qu'on dit être le prétoire de Pilate. Un peu plus loin est l'arceau sous lequel le gouverneur prononça : *Ecce homo*. De là, vous suivez la voie douloureuse que Jésus parcourut chargé de sa croix. Trois petites colonnes indiquent les trois endroits où il succomba sous ce fardeau. On montre aussi de ce côté l'emplacement du palais du mauvais riche, et du portique sous lequel Lazare implora sa pitié. Il faut une foi bien robuste pour croire à toutes les indications du *cicerone* qui vous accompagne, lorsqu'on sait que Jérusalem fut rasée de fond en comble par Titus.

A mi-côte de la montagne de Sion, on remarque la belle fontaine de Siloam, taillée en arceau dans le rocher. Elle forme, en s'échappant, une petite cascade dont l'eau va serpenter ensuite dans la vallée. Ce ruisseau, bordé de jolis arbustes, sert de lavoir aux femmes de la ville. Un Turc y a établi un petit café estaminet, où les passans viennent se délasser. Cette romantique vallée était ma promenade favo-

rite. Après avoir parcouru celles de Hinnom et de Josaphat, ce ruisseau court entre deux chaînes de montagnes arides, et va se perdre dans le désert de St.-Saba. Un soir, j'y rencontrai deux pauvres Musulmans; l'heure de la prière les ayant surpris sur ses bords, ils se prosternèrent aussitôt, et restèrent quelque tems absorbés dans leurs pieuses méditations.

Au nord, et à quelques pas des remparts, les voyageurs admirent la superbe caverne de Jérémie. C'est là, dit-on, que ce prophète se retira pour exhaler ses touchantes lamentations. Son étendue et sa lugubre obscurité la rendent digne du nom qu'elle porte; aucun lieu ne paraît plus propre à retentir des inspirations de la douleur.

La foi du pélerin peut ne pas chanceler lorsqu'on lui fait suivre, sur le sol ruiné de Jérusalem, les traces de la passion; mais n'est-ce pas abuser de sa crédulité que de lui montrer la place où l'on trouva la tête d'Adam, celle où le prophète Isaïe fut scié en deux, la pierre qui cassa la tête à saint Etienne, la place du figuier blanc, quelques gouttes du lait de la Vierge Marie, et jusqu'aux larmes de repentir (cristallisées apparemment) que versa saint Pierre, après avoir trois fois renié son divin maître? J'ai vu un Servien qui était venu avec sa femme, des bords du Danube, visiter les lieux saints, si ravi de les avoir contemplés, qu'il fit présent au couvent de 40 liv. sterl., qui composaient presque tout son avoir. Un riche Arménien mourut, il y a quelques jours, dans le couvent de sa nation; les moines, selon leur usage, s'emparèrent de son or et de ses effets, et chassèrent impitoyablement son domestique, sans lui payer les gages qui lui étaient dus par son maître.

(*New Monthly Magazine.*)

LA CRIMÉE.

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN OFFICIER RUSSE.

Sevastopol, la ville la plus remarquable de la Crimée, n'existait pas, avant la conquête de ce pays par les Russes, en 1783. On voyait, à cette époque, sur la plage qu'elle occupe, un petit village entouré d'une épaisse forêt. Cette ville, peuplée aujourd'hui de 20,000 habitans, presque tous soldats ou matelots, s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne qui forme un promontoire entre deux baies. Les maisons proprement bâties, couvertes en tuiles, et entourées d'arbres fruitiers, n'ont qu'un étage, excepté dans la rue principale où elles en ont deux. Cette rue borde le pied de la montagne.

Aucun port de mer n'offre autant d'avantages que celui de Sevastopol; on y aborde par un golfe d'une verste et demie de large, de sept verstes de longueur et de sept à dix brasses de profondeur. L'ancrage y est excellent, et les vaisseaux n'y sont exposés qu'au vent d'ouest. Du côté du sud, le port renferme quatre grands bassins; celui de l'artillerie, celui destiné aux vaisseaux, et celui des carènes; le second et le troisième sont si sûrs qu'un navire peut y entrer toutes voiles dehors; dans ce dernier, des vaisseaux de cent canons peuvent rester en panne l'un près de l'autre. Chacun d'eux a un magasin taillé dans le roc où sont déposés ses agrès et ses munitions, sauf l'artillerie qui reste toujours à bord. Le bassin de l'amirauté, au sud-ouest, est séparé de la ville par une haute muraille.

Un des plus grands avantages de Sevastopol, comme port militaire, c'est que régulièrement le vent d'est y souffle jusqu'à midi, et le vent d'ouest le reste de la journée.

L'entrée du port, de ce côté, n'a pas plus de 400 brasses de largeur, et ses fortifications, garnies de près de 600 pièces de canon, suffiraient, avec deux ou trois vaisseaux, pour se mettre à l'abri de toute attaque. Défendue par une armée de 2,000 hommes, cette place serait imprenable; malheureusement le port manque de bassins (docks) commodes pour construire et radouber les navires, et dans ces parages, la mer fourmille d'artifons; aussi, les vaisseaux qui viennent de Cherson y arrivent presque toujours en mauvais état.

Quoique Sevastopol n'ait pas de fontaines, et que les bois d'alentour aient été abattus pour le service de la marine, l'avantage de sa position et la fertilité des provinces qui l'entourent, en feront un jour la capitale de la Russie. On remarque, hors de la ville, un lieu appelé la balka (vallée) d'Ushakow, couvert de maisons de plaisance.

A l'extrémité de la rade, on voit l'emplacement de l'ancienne ville d'Ingerman; il n'en reste d'autres vestiges que quelques cavernes situées sur une montagne voisine, et dont une a servi d'église. On trouve dans la Crimée plusieurs grottes semblables, qui paraissent avoir été des lieux de refuge. Sur le sommet de la montagne, se dessinent les débris de l'ancienne forteresse de Dori.

Des ruines de l'ancienne *Chersonesus*, d'où la religion chrétienne s'introduisit en Russie, il ne reste maintenant qu'une tour délabrée, des vestiges d'aqueducs et des fondations de maisons : les pierres de cette cité ont servi à bâtir Sevastopol. Quoique ces ruines ne soient qu'à la distance de deux verstes de la ville, l'ancien port, continuellement exposé aux vents du nord, ne saurait être comparé au nouveau. On trouve encore dans les décombres d'Ingerman des médailles de la Grèce, de Rome, du Bosphore et de la Chersonèse. Un phare de 42 brasses de hauteur domine maintenant le cap de Cherson.

A dix verstes de Sevastopol, commence la côte méridionale de la Crimée. Sur la hauteur, on découvre les ruines d'un temple de Diane, dont les pierres amoncelées servent aux habitans de matériaux de construction. Après avoir gravi un rocher escarpé, sur le bord de la mer, le voyageur aperçoit un petit édifice adossé à la montagne; c'est le couvent de Georgierwski. Les moines qu'il renferme ne voient, de leur cellule, que le ciel et la mer. Une étroite galerie pratiquée dans le roc, conduit à leur église, taillée également dans le roc. Cette église, la plus ancienne de ces contrées, existe depuis dix siècles; elle est sous l'invocation de Saint-George. Une statue en bois, de ce saint, à laquelle on attribue des miracles, y attire tous les ans, le 23 avril, une foule de pélerins dont les présens suffisent à l'entretien du couvent. Une nouvelle église, plus élégante, s'y élève maintenant par souscription; l'ancienne est dénuée d'ornemens et de tableaux, mais sa situation est la plus solitaire qu'on puisse imaginer. La galerie dont nous venons de parler est placée perpendiculairement au-dessus de la mer, vers laquelle on peut descendre par un escalier taillé dans le roc.

Balakawa est une ville nouvellement bâtie par des Albanais réfugiés de l'île de Chypre. Sa situation est singulière: figurez-vous une baie étroite formée par deux rochers escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues; à l'un d'eux est adossé un rang de maisons construites en pierre, et du côté opposé règne une ligne de maisons très-basses et très-simples; voilà toute la ville. Chaque famille a assez de terrain pour cultiver les grains et les légumes nécessaires à sa nourriture; quelques-unes font un commerce assez lucratif de poissons que des caboteurs transportent à Sevastopol, Koslow et Odessa. Les hommes forment un bataillon qui concourt avec les Cosaques à la défense des côtes de la péninsule et qui sert quelquefois sur la flotte. Ils sont armés

à la grecque, d'un long fusil, d'une épée, d'un yatagan ou poignard, et d'une paire de pistolets: cet équipement est à leur charge, ils ne reçoivent de paie que pendant leur service actif. Excellens tireurs, ils se sont souvent distingués contre les Turcs et les Tartares.

Balakawa est bâtie sur l'assiette même de l'antique Symbolan; on distingue encore l'enceinte carrée de l'ancienne forteresse, et deux de ses tours sont si bien conservées que l'une d'elles sert aujourd'hui de phare. Située sur un rocher très-escarpé, à l'une des extrémités du golfe, elle a dû être imprenable avant la découverte de la poudre à canon. Nous trouvâmes aux environs une grande quantité de coquillages pétrifiés; les montagnes des côtes de la Crimée sont entièrement formées de couches obliques de ces fossiles. Du haut du phare, le coup-d'œil est admirable; il rappela à mon esprit les sites terribles décrits par Ossian.

En quittant cette ville, nous parcourûmes vingt-cinq verstes, sur une route construite par Catherine II, quand elle visita Baydary. Cette route tombe en ruines, et nos chevaux ne pouvâient y marcher qu'un à un. Après avoir traversé plusieurs montagnes s'élevant en amphithéâtre les unes sur les autres, et couvertes de forêts semées de groseillers, nous débouchâmes enfin dans la vallée de Baydary, qu'on pourrait comparer au poétique vallon de Tempé. On n'y voit pas de vignes, mais elle produit du blé en abondance, et une grande variété de fruits et de légumes. Elle appartient presque en entier à l'amiral Mordwinow; le reste dépend de quelques villages tartares qui paient la dîme. Dans l'un de ces villages, le chef nous reçut avec la plus franche hospitalité; le site en est délicieux, et sa mosquée s'élève au milieu d'un bois de peupliers. Les maisons tartares sont basses, grossièrement bâties en pierre, et couvertes d'une plate-forme: en entrant,

vous trouvez une chambre à cheminée, spacieuse et propre; le foyer sert à chauffer et à éclairer l'appartement; les fenêtres n'ont pas de vitrage et ne sont fermées que par un treillis de bois; un tapis étendu le long des murs, en forme de divan, compose tout l'ameublement.

Un mollah nous avait donné quelques truites. En cherchant la cuisine pour les faire apprêter, j'entrai par mégarde dans le harem. Il était peuplé de jeunes et jolies femmes qui, à ma vue, poussèrent des cris de frayeur, laissèrent tomber leur ouvrage, se jetèrent sur le plancher, et s'empressèrent de cacher leurs bras nus, leur figure et leur cou. Je reculai d'un pas; le bruit cessa, et je m'arrêtai. Charmées de lire sur mes traits l'expression d'une agréable surprise, elles relevèrent la tête en souriant; leur frayeur avait cessé. Je mis à terre le poisson, et, par mes signes, je les priai de le préparer. L'une d'elles éclata de rire, une autre s'avança enveloppée de son schall; enfin, après quelques chuchotemens, elles se rassemblèrent autour de moi. L'une examinait ma décoration, l'autre les boutons de mon habit, une troisième jouait avec mes breloques, prenait ma montre, la portait à son oreille et la montrait à ses compagnes. Enhardi par ces familiarités, je manifestai la même admiration pour leur ceinture, leurs colliers, leurs bracelets et pour un joli pied... ; je ne sais où elle se serait arrêtée, car nous étions parfaitement d'accord, si tout-à-coup on n'avait ouvert la porte. Voilà mes houris qui se remettent à crier et à se coucher sur le plancher. A l'aspect d'une vieille femme échevelée, je m'esquivai; et, dans mon trouble, j'oubliai de reprendre mes truites. Le général ***, mon compagnon de voyage, instruit de cette aventure, blâma sévèrement mon imprudence.

Nous quittâmes ce village, et au bout d'une heure, nous sortîmes de la vallée pour gravir le mont Aii, derrière lequel le point culminant de ces contrées, le Tchatur-Dag,

s'élève au sein des nuages. Je m'assis sur une saillie de rocher couverte de mousse. Une longue chaîne de montagnes, s'étendant comme une muraille de l'est à l'ouest, protége la côte sud contre les vents glacés du nord; mes pieds touchaient la cime des arbres qui formaient la voûte sur leurs flancs déchirés. Au-dessous d'eux, je découvrais des rochers énormes; un peu plus bas les habitations des hommes; et, au pied de cet amphithéâtre, la Mer Noire, dont les ondes tranquilles baignaient une immense étendue, et les vaisseaux qui, tels que des taches noirâtres, semblaient glisser sur sa surface. Le vaste silence de ces lieux n'était troublé que par le vent du nord.

Après quelques instans de repos, nous remontâmes à cheval; mais en voyant notre guide descendre la pente rapide de la montagne, et en découvrant les précipices qui s'ouvraient sous nos pas, je sentis mon sang se glacer. Nous suivions un sentier étroit et pierreux, qui serpentait sur les flancs des rochers bordés de fondrières. Mauvais cavalier, je voulus mettre pied à terre; mais on m'assura que c'était le parti le plus dangereux. En effet, je fus étonné de la sagacité merveilleuse de nos chevaux; ils étaient obligés tantôt de s'accroupir, tantôt de se dresser entièrement, et ils appuyaient contre l'escarpement des rochers à droite ou à gauche, afin d'éviter les précipices. A mesure que nous avancions, le sentier devenait plus difficile; quelquefois la trace s'en effaçait complètement, et je me sentais alors comme suspendu sur l'ouverture du Tartare. Mon cheval, sans égard pour les branches d'arbres qui me déchiraient le visage, s'élançait au galop pour éviter une chute; et, afin de ne pas être désarçonné, je lâchais la bride et me tenais étroitement serré contre le cou de l'animal. Nous fîmes halte à moitié chemin. Je n'ai jamais vu de site plus sauvage et plus effrayant. De tous côtés, autour de nous, des blocs énormes de roches noirâtres, des débris

d'arbres détachés du sommet de la montagne, des rocs suspendus au-dessus de nos têtes, et sous nos pas des abîmes sans fond. D'ailleurs, aucune trace de vie, pas un arbre, pas un brin d'herbe, partout l'image de la mort et du chaos. Le soleil allait disparaître, et le silence de cet affreux désert n'était troublé que par le bruit lointain des vagues qui venaient mourir à notre oreille.

Telle est la seule communication qui existe entre la vallée de Baydary et la côte méridionale de la Crimée.

Nous couchâmes à vingt verstes de Baydary, au petit village de Michalatka habité par des Tartares. Nous en vîmes quelques-uns qui, assis sur des terrasses au-devant de leurs cabanes, fumaient tranquillement leurs pipes sans prendre garde à nous. La campagne des environs est triste et déserte; et ce village, entouré de jardins et de vergers, paraît au milieu d'elle comme un délicieux oasis.

Nous avançâmes vers Kutshuk-Koi par un sentier encore plus dangereux que le premier. A quatre verstes environ, on nous montra la place où ce village existait anciennement, et d'où il a disparu en 1786. On ne voit maintenant que des rochers, des crevasses et des précipices, là où si récemment encore on apercevait des maisons et des jardins. Le sol se compose d'une espèce d'ardoise alumineuse que la pluie entraîne souvent par monceaux jusqu'à la mer. Cette montagne est ainsi minée de jour en jour, et le sentier qu'on y a pratiqué se rétrécit constamment; il est maintenant si étroit qu'un cheval a de la peine à y passer. Quand nous arrivâmes au pas le plus dangereux, et qui a près d'une verste d'étendue, notre guide eut la précaution d'examiner les selles et de serrer les sangles; ensuite nous nous remîmes en route, un à un, le long d'un précipice de deux cents brasses de profondeur. L'adresse et l'agilité de nos montures tenaient du prodige, et je ne puis encore concevoir comment elles pouvaient se tenir sur leurs pieds. Mon

épaule heurta contre une saillie de rocher, ce qui me fit perdre l'équilibre ; c'en était fait de moi, si une légère secousse de mon cheval ne l'eût à l'instant rétabli. En tems de pluie, on ne pouvait se risquer dans ce défilé sans se rompre le cou.

Ce sentier nous conduisit à une masse de terre argileuse, qui s'élevant comme une colonne du fond d'un précipice, était adossée au rocher. En la côtoyant, nos chevaux eurent à franchir un ravin de cinq pieds de large. Plusieurs voyageurs ont été renversés par un grand vent du haut de cette effrayante position. Autour de moi, je n'apercevais que des crevasses pleines d'eau, des roches détachées et d'affreux éboulemens. Heureusement le sentier tourne tout-à-coup à gauche, et se dirige en serpentant au bas de la montagne. On nous dit que tout danger était passé. Cependant, au-dessous de nous, des blocs de terre roulaient, comme des avalanches, et avec fracas, au fond des abîmes.

Après une montée assez rude, l'aspect de quelques bouquets d'arbres vint récréer nos yeux. Plus loin, au village de Kikneiss, la nature nous sourit de nouveau dans toute sa beauté. On y voit un noyer qui est regardé comme le plus grand de toute la Crimée ; dans les bonnes années, il donne, dit-on, de 80 à 120,000 noix, estimées de 480 à 720 roubles.

Nous nous arrêtâmes ensuite à Alupka, village tartare, qui possède quarante maisons et une mosquée. Le site en est pittoresque et délicieux ; il forme un amphithéâtre en face de la mer. On y voit de petites constructions disséminées entre d'énormes débris de rochers qui se sont détachés des montagnes voisines. Le figuier, l'olivier, le grenadier, le pêcher et le cyprès, forment autour d'elles une enceinte de verdure émaillée de roses, de jasmins, de lilas. Les montagnes qui les dominent sont couronnées de forêts de lauriers. Des ruisseaux d'une eau transparente serpentent

dans toutes les directions, fertilisent les champs et les jardins, et se réunissent ensuite en une rivière qui borde le village, et tombe dans la mer en cascade écumeuse. Ce charmant séjour appelé avec raison l'*ornement de la Crimée* est d'une extrême fertilité ; à couvert des vents du nord, exposé de toutes parts aux brises fécondes du sud, les rigueurs de l'hiver y sont inconnues.

Les habitans de ce village sont d'origine grecque : étant restés dans ce pays après la conquête des Tartares, et ayant adopté la religion et les mœurs de leurs maîtres, ils ont perdu le souvenir de leurs aïeux ; mais la régularité de leurs traits et la beauté de leurs formes attestent qu'ils n'ont pas dégénéré, du moins sous les rapports physiques.

Les montagnes voisines d'Yalta se dessinent en amphithéâtre au bord de la mer. A leur sommet s'étend un plateau vaste et fertile, où les Tartares font paître leurs troupeaux pendant l'été. A leur pied, la nature a fait tous les frais d'un parc admirable : là des vignes sauvages, des lierres et d'autres plantes rampantes, enlacées aux arbres de la forêt, la rendaient impénétrable ; ici des chênes majestueux formaient sur nos têtes des arceaux de verdure. Ce passage sévère était animé par un heureux mélange de sources limpides et de fontaines construites par la piété des Musulmans. Les hameaux d'Autkay, de Mussekho, de Kureiss et de Gaspra, sont situés au milieu des bois et des prairies de cette riante contrée. Yalta, qui n'est aujourd'hui qu'un village, était jadis, sous le nom d'Yalita, une ville célèbre par l'étendue de son commerce. Les ruines d'un fort détruit par un tremblement de terre dans le 15me siècle, sont les seuls débris de cette cité ; cependant le village d'Yalta est encore aujourd'hui l'entrepôt du commerce du pays, bien que le port en soit peu sûr. Les dangers qu'offre la navigation de la côte méridionale de la Crimée, y rendent impossible la profession de négociant. Néanmoins, de tems

à autre, les habitans de ces parages frètent une barque de menu bois, de groseilles sauvages, d'oignons, d'aulx et d'excellent lin qu'ils envoient à Théodosie, d'où ils exportent en échange de la soie turque, du sel et d'autres objets d'économie domestique. Aucun bateau n'y aborde sans avoir fait quarantaine, mesure que le fatalisme de nos sujets mahométans peut rendre nécessaire, mais qui ne saurait nuire au commerce de ces contrées.

Du haut du cap Kikeneiss, nous vîmes la belle cataracte appelée par les Tartares Akar Woo (eau blanche), formée de la jonction de plusieurs sources qui surgissent près du sommet du promontoire; elle a dix brasses de hauteur. Durant l'été, on pourrait sans danger la traverser sur quelques points; mais dans la saison des pluies elle offre l'aspect d'une colonne de neige. La fraise sauvage croît dans l'aspérité des montagnes voisines.

A trente verstes d'Yalta, nous arrivâmes au jardin impérial de Nitikin; c'est une pépinière créée dans un désert sous les auspices du duc de Richelieu, sur le rapport duquel l'empereur a accordé 10,000 roubles par an pour son entretien. Ce jardin possède 80,000 plants qu'on peut livrer à un prix fort modique; mais les Tartares semblent peu disposés à en acheter.

La route qui conduit à Gurssuf est très-difficile. En quelques endroits nous fûmes obligés de faire passer nos chevaux sur des langues de terre baignées par la vague dont l'écume rejaillissait sur nous. Le village de Gurssuf, appelé, sous la domination des Grecs, *Eristhena* (ou le *puissant*), se compose de cabanes éparses dans un vallon fort étroit, coupé par un ruisseau; ce vallon est, ainsi que les montagnes qui le bordent, couvert d'arbres fruitiers. Le duc de Richelieu y a fait construire un château. L'une de ces montagnes, nommée *Aïidag*, étend sa base jusqu'à la mer. Sur ses flancs, on remarque les ruines d'un fort et

d'une église, au milieu desquelles on a découvert des colonnes qui, s'il faut en croire quelques antiquaires, ont appartenu au Parthénon d'Athènes. Quelques fragmens de murs garnis de meurtrières sont encore debout sur ces rochers escarpés, d'où le tyran de la Tauride faisait précipiter dans la mer tout étranger tombé en son pouvoir.

Sur le versant opposé de l'Aiidag est le délicieux village de Parthenit, qui conserve encore son nom grec. Il touche d'un côté à un promontoire de forme ionique, qui se compose d'une lave dure appelée *péperino*, et susceptible d'être polie ; de l'autre, s'étend un vaste guéret. Nous étions au mois de juin, et l'on se disposait à faire la première moisson ; la seconde n'a lieu qu'en septembre ; mais il est rare que les indolens Tartares ensemencent leurs champs plus d'une fois.

La campagne est belle autour de Kutchuk-Lambat ; elle s'y élève en amphithéâtre au-dessus de la mer. Les plus hautes montagnes sont à leur sommet hérissées de sapins et de genevriers ; plus bas règnent des coteaux couronnés de vergers ; les vallées sont couvertes de prairies et de champs de blé ; enfin tout ce paysage est semé de villages tartares et de châteaux auxquels la blancheur de leurs murs et leur toiture en tuiles donnent l'aspect le plus riant.

Au sortir de Lambat, cette chaîne de montagnes s'abaisse insensiblement jusqu'à la plaine, du sein de laquelle le Tchatur-Dag, le colosse de la Crimée, élève sa tête solitaire à 1,250 brasses au-dessus du niveau de la mer. Sa base a dans tous les sens vingt verstes environ d'étendue. Le Tchatur-Dag, ainsi nommé parce qu'il offre à son sommet l'aspect d'une tente ouverte, sert de point de reconnaissance aux vaisseaux qui cinglent vers la péninsule ; il repose sur le centre de la Crimée, et toutes les grandes rivières du pays coulent de sa base vers l'orient. Il est plus escarpé à l'est et au couchant qu'au nord et au midi ; vers la mer ses

flancs sont couverts de forêts; tout le reste est aride, à l'exception de quelques endroits où un sol fertile produit toutes les plantes des Alpes. Quelques-uns de ses redans, inaccessibles aux rayons du soleil, sont hérissés de glaces éternelles. Ses pâturages, où prospèrent les mérinos, ont toujours été la propriété commune des habitans des environs; ils y laissent paître leurs troupeaux pendant l'été, et ils ne prennent d'autre soin que de les marquer d'un signe particulier, qui sert à les faire reconnaître, lorsqu'au retour de l'hiver ils rentrent à l'étable.

Au-delà du Tchatur-Dag la route devient difficile et dangereuse. Nous essayâmes de traverser le mont Kostel, que la mer engloutit peu à peu; mais la terre y était trop molle pour nos chevaux, et nous fûmes forcés de côtoyer la mer au pied de la montagne, au risque d'être ensevelis sous les éboulemens.

Toute la côte méridionale est, pendant l'hiver, exposée à des inondations subites causées par les torrens formés par les eaux pluviales. Les pauvres habitans, après avoir perdu toutes leurs propriétés, sont souvent retenus dans leurs demeures pendant quinze jours, et toute communication avec les voisins leur est interdite.

Après avoir tourné le mont Kostel, nous arrivâmes à Aluscha. Ce village communique avec l'intérieur au moyen de chariots appelés *arabas*. Derrière lui s'élève un rideau de montagnes arides dont l'aspect est triste et sévère.

Le village de Kutchut-usen, quoique situé au fond de ces montagnes, est entouré de jardins, de vignobles et de plantations de mûriers. Le vin y est assez bon; le mûrier y croît très-vite, et sa culture exige peu de soins. L'hôte chez lequel nous descendîmes se livrait avec succès à l'éducation des vers à soie.

Sur le versant opposé de cette chaîne de monts stériles où l'on ne trouve pas un arbre, un charmant oasis vient

égayer la vue : c'est le village de Tuwan entouré de vergers. Une colonie d'Allemands s'y est établie, et il présente l'image d'une vallée suisse.

Ces montagnes sont presque aussi hautes que le Tchatur-Dag ; mais ce qui leur donne une physionomie particulière, c'est que leur sommet offre à l'œil des masses d'argile qui se détachent en pyramides et en colonnes, comme si la main des hommes les eût élevées. Dans ces déserts sauvages, au milieu des rochers à pic et d'effrayans précipices, deux de mes compagnons et moi perdîmes la trace de notre guide et du reste de la caravane. Nous n'apercevions d'autres créatures vivantes que des aigles montagnards qui planaient sans effroi sur nos têtes. Heureusement nous rencontrâmes un chévrier tartare. Il nous indiqua un sentier qui descendait vers la mer. Après avoir doublé un cap fort avancé, nous découvrîmes, à travers un rideau de peupliers, le village d'Yusskut où nos compagnons de voyage s'étaient rendus après s'être égarés comme nous. Nous avions fait ce jour-là au moins quatre-vingt-dix verstes.

Le village d'Yusskut, le plus riche et le plus peuplé de la côte méridionale, se dessine en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau parfaitement cultivé, et offre un mélange curieux de chaumières tartares et de maisons à deux étages. Sa mosquée possède un très-beau minaret surmonté d'un croissant d'argent ; et, tout auprès, un cimetière, décoré de cippes de marbre de forme irrégulière, inspire un religieux recueillement. Ses habitans entretiennent des relations commerciales avec Constantinople ; civilisés par l'industrie, ils sont très-polis envers les étrangers, et ne renferment pas leurs femmes. Mon hôte, à qui j'avais demandé du tabac pour garnir ma pipe, m'en donna un petit sac d'excellente qualité avec trois pipes appelées *stambulkis*. Comme je lui offrais de le payer, le Tartare

plaça la main sur son cœur et me répondit avec un sourire très-expressif : « Nous exerçons l'hospitalité *gratis* ; je vous » prie d'accepter cette bagatelle comme un cadeau. » Ces peuples sont très-attachés au gouvernement russe, qui les fait jouir non-seulement de la protection des lois, mais encore des priviléges de la classe noble, en les dispensant de tout service personnel envers la couronne. Ils se rendent dignes de cette faveur. Dans la mémorable année de 1812, ils ont équipé 4,000 cavaliers à leurs frais, et ont mis tous leurs jeunes gens à la disposition du gouvernement. L'empereur leur a officiellement rendu grâce de ce généreux sacrifice et n'a accepté que le quart du contingent qu'ils s'étaient imposé.

Le chemin qui conduit à Karass-Basar, traverse une vallée dont l'entrée est remarquable par deux rochers coniques très-élevés qui dominent les deux côtés. Cette route est montueuse et peu boisée ; cependant, tous les villages que nous traversâmes étaient ombragés par des massifs de verdure. Il est curieux de voir avec quelle habileté les Tartares profitent des plus petites sources pour améliorer leur sol. Leurs moulins ne sont pas moins dignes d'attention : ils se composent d'une meule adaptée à une roue, qu'un filet d'eau peut mettre en mouvement ; cette meule tourne sur un plan immobile soutenu par des poteaux. Ces moulins sont à l'abri des inondations, car, au moindre danger, on peut enlever les pièces qui les constituent.

A dix verstes environ d'Yusskut, on voit sur une hauteur les ruines d'une forteresse appelée, par les Tartares, Tchaban-Kab (forteresse des pâtres), parce que les pâtres s'y réfugient pendant les orages. A vingt verstes plus loin, la nature reprend un aspect riche et pittoresque. La route y est assez large pour des chariots de toute espèce ; elle est bordée d'arbres fruitiers.

Le village de Tsudak est situé dans une vallée de dix

verstes du nord au sud, parsemée de jolies chaumières et ombragée par de longs berceaux de vigne. Le vin que l'on fait dans cette vallée n'est pas bon; cela tient à la mauvaise habitude qu'on a dans la Crimée d'arroser les vignes plusieurs fois par an, jusqu'à ce que le sol ressemble à une mare, et de mêler dans les vendanges les grappes mûres avec celles qui ne le sont pas. Bien cultivé, ce terroir produirait d'excellent vin, et nous en fîmes l'expérience chez le directeur des jardins impériaux.

Tsudak, peuplé en entier de Grecs dont l'avidité contraste avec la franche hospitalité des Tartares, était jadis, sous la domination des Génois, une cité florissante par son commerce; on le nommait Soldaja. L'enceinte de l'ancienne ville est aujourd'hui couverte de vignobles, et les seuls vestiges qui en restent sont les ruines d'une forteresse située sur une roche qui s'élève perpendiculairement à 150 brasses au-dessus du niveau de la mer, et qui n'est accessible que d'un seul côté, par un escalier taillé dans le roc. A quelque distance, on voit un rocher semblable, mais beaucoup plus haut, dont le sommet est couronné de colonnes d'argile.

Le port de Tsudak serait assez sûr s'il n'était exposé aux vents du sud; cependant, les habitans, au lieu d'embarquer leur vin pour Cherson, ont la maladresse de le faire transporter par terre, avec des frais énormes, à Charkow. Sa population n'excède pas mille hommes, presque tous soldats; mais au printems et en automne, deux mille paysans du voisinage y sont occupés aux travaux de la vigne. (*Asiatic Journal.*)

MÉLANGES.

LES SOCIÉTÉS DE LONDRES.

Il peut se faire qu'une société soit organisée de manière que, quoiqu'elle renferme beaucoup de personnes d'un esprit agréable et brillant, on y jouisse fort peu des avantages de leurs qualités supérieures. Il n'existe pas, dans le monde, de capitale où il y ait un aussi grand nombre d'hommes remarquables par la variété et l'étendue de leurs connaissances et les grâces de leur conversation, qu'à Londres; et nulle part, cependant, la société n'est plus dépourvue de charmes, car, nulle part, elle n'a moins d'aisance et d'intimité. « Aimer beaucoup un petit nombre de personnes, disait la duchesse Malborough, et voir souvent ceux que j'aime, c'est le plus grand bonheur dont je puisse jouir sur la terre. » Or, c'est précisément ce qui est impossible à Londres. On y a tant de connaissances et d'invitations, que la ville ressemble au Vauxhall, dont les meilleurs amis peuvent faire le tour, toute la nuit, sans se rencontrer jamais. Si vous vous trouvez à dîner près d'une personne dont les manières et l'entretien vous plaisent, il n'est guère probable que vous parveniez à la connaître plus intimement; car, à moins que les dés ne soient tout-à-fait pour vous, peut-être n'aurez-vous pas, dans tout le cours d'un hiver, une occasion de parler avec elle. Non que je prétende que vous ne reverrez pas ses traits; il sera possible sans doute que vous l'aperceviez dans sa voiture de l'autre côté d'une rue à la mode, ou à l'autre bout d'un salon encombré de monde, sans pouvoir vous en approcher. Les vagues se suivent et se pressent tellement que tous les vides sont remplis, et qu'on n'a pas même le tems de les aper-

cevoir. Aussi, ceux qui vivent dans Londres sont totalement indifférens les uns aux autres. D'un autre côté, la politesse moderne a introduit l'habitude d'une cordialité banale qui fait que l'on presse la main d'une connaissance de la veille, aussi chaudement que celle d'un ancien ami. Souvent je me suis amusé à prêter l'oreille aux paroles qui s'échangent dans nos salons. Il n'est pas rare d'en entendre de semblables à celles-ci : « Comment cela va-t-il ? je suis charmé de vous voir. Mrs. M... a-t-elle un nouvel enfant ? — Comment, un nouvel enfant ! je suis marié depuis trois mois; vous voulez sans doute parler de ma première femme, qui est morte il y a deux ans. » Ou bien encore : « Eh ! bonjour, mon ami, il y a long-tems qu'on ne vous a vu en ville; est-ce que vous êtes allé dans le Norfolk ? — Non, je reviens de l'Inde, où j'ai passé trois ans. »

Dépourvues de tous les charmes de l'amitié et d'une affection véritable, les liaisons de Londres ne s'entretiennent que par l'échange de froides civilités, ou de cartes de visite. Que si vous voulez renoncer à ce genre de vie, et ne cultiver que vos parens et vos meilleurs amis, n'allez pas croire que votre situation s'améliore. Quand vous vous présentez chez eux à une heure, ils ne sont pas encore visibles : à deux, le salon est rempli d'indifférens qui parlent de la soirée de la veille, et qui, par conséquent, sont écoutés avec plus d'intérêt que vous; à trois heures, on est allé faire des emplettes; à quatre, on va au parc ; à sept heures, on s'habille; à huit, on dîne avec une douzaine d'amis; à onze, on s'habille de nouveau pour le bal; vous vous couchez à minuit, sans avoir vu personne. Las d'une aussi triste existence, vous rentrez dans ce monde que vous avez délaissé; voyons jusqu'à quel point cela vous réussit.

Le premier inconvénient de la vie de Londres est l'heure avancée à laquelle on dîne. Passer tout le jour *impransus*,

et s'asseoir ensuite à un grand dîner, à huit heures du soir, est tout-à-fait contraire au sens commun et aux communs estomacs. Des personnes érudites croient justifier cet usage, en citant le souper des Romains ; mais ce souper avait lieu à trois heures de l'après-midi, heure qui serait tournée en dérision par tous les nobles habitans de Grosvenor-Square. Il est vrai que les dames anglaises ne sont pas aussi déraisonnables que les hommes, et qu'en général elles goûtent vers quatre heures. Si cet usage était adopté par les hommes, on ne serait pas obligé de leur servir, à huit heures, des mets d'une digestion laborieuse, et la société n'en serait que mieux ; car il ne faut pas se dissimuler que la conversation souffre beaucoup de la manière dont se passent nos dîners. D'abord l'hôte, l'hôtesse et les malheureux amis qu'ils ont pris pour auxiliaires, sont occupés, pendant les trois quarts du repas, à faire l'office de domestiques, c'est-à-dire à servir du poisson, à découper de grosses viandes ; ce qui empêche l'hôte de prendre aucune part aux entretiens de ses convives, et ce qui altère beaucoup le joli visage de l'hôtesse. En second lieu, beaucoup de tems est perdu par la peine que chacun est obligé de prendre pour reconnaître, à travers les Apollons et les Amours qui encombrent les plateaux, les plats qui se trouvent de l'autre côté de la table. Cependant le bon sens indique que le meilleur moyen de jouir de la société à dîner, c'est de laisser faire, par les domestiques, tout ce qu'ils peuvent faire ; de manière que vous n'ayez d'autre peine que celle d'accepter les mets ou les vins qu'on vous présente. Dans un dîner anglais, au contraire, on semble n'avoir calculé que sur le silence et la stupidité des convives, et n'avoir ménagé que quelques légères interruptions, comme ces secousses que le chapelain donne, de tems en tems, à l'archevêque, pour l'empêcher de dormir pendant le sermon.

Immédiatement après le dîner, il faut aller à un bal ou à un rout; mais cela n'est pas aussitôt fait qu'arrêté, et souvent il faut plus de tems pour se rendre de St.-James-Square à Cleveland-Row, que de Londres à Hounslow. Il est impossible de parler de tous les désappointemens qu'on éprouve, en arrivant au milieu de la brillante cohue qui remplit la salle du bal. Quelquefois, par exemple, vous verrez un ami intime étouffé, comme vous, à l'autre extrémité de la pièce, avec lequel vous ne pouvez communiquer que par signes; et, comme tous les mouvemens de la société sont déterminés par une pression purement mécanique, il est possible que le torrent vous entraîne contre un ennemi secret ou déclaré. Pressé par la foule, étouffé par la chaleur, ébloui par les lumières, toutes les ressources de l'intelligence sont anéanties; l'esprit perd sa vivacité, et devient incapable de faire aucune observation. On est dans une situation analogue à celle où se trouvait le dr. Clarke, dans les plaines de la Syrie. « On me blâmera peut-être, dit-il, de n'avoir fait aucune remarque sur l'état du pays, mais l'intensité de la chaleur m'avait privé entièrement de la faculté de penser. »

Aussi c'est avec raison que Mme de Staël disait à un Anglais: « Dans vos routs, le corps fait plus de frais que l'esprit. » Alors même qu'il y a des gens assez robustes pour conserver la faculté de parler, ils se décident facilement à le faire, attendu qu'il y a vingt têtes contenues dans l'espace d'un pied carré. Lorsqu'à votre grande satisfaction vous voyez des personnes auxquelles vous avez quelque chose d'important à dire, et qu'à l'aide de vos genoux, de vos bras, de vos épaules, vous parvenez à vous faire jour jusqu'à elles, souvent elles se contenteront de vous secouer la main, en vous disant: « Mon cher un tel, comment cela va-t-il? » et elles continueront leur entretien avec d'autres qui seront plus rapprochés de leur oreille de trois

à quatre pouces. A une heure, cependant, la foule diminue, et, si vous n'êtes pas trop fatigué par les cinq ou six heures qui viennent de se passer, vous pouvez être un peu plus à l'aise le reste de la soirée. (*Flowers of Literature.*)

Vie d'un Savant Hongrois à Paris.

Le récit d'un voyageur anglais nous fournit le portrait suivant de l'un des personnages les plus extraordinaires dont l'histoire littéraire fasse mention. Son nom est italien; mais il est né en Hongrie. « Je le connus par hasard, dit ce voyageur. Ce que les anciens ont raconté de plusieurs philosophes n'est rien, si on le compare à la vie de M. Mentelli, qui demeure depuis plusieurs années à Paris.

» Un de mes amis, officier de marine, avait profité de la paix qui règne entre l'Angleterre et la France, pour aller dans cette ville se livrer à l'étude des mathématiques transcendantes. Paris est le centre des sciences : ses bibliothèques magnifiques s'ouvrent à l'étranger qui les visite; les professeurs, la plupart excellens, y sont d'un accès facile; les connaissances que l'on achète ailleurs, à prix d'or et à force de travaux, s'y offrent d'elles-mêmes à l'homme avide d'apprendre. Mon ami profitait depuis quelques mois de ces avantages, lorsque des considérations et des affaires d'un autre ordre m'appelèrent dans la même capitale. A peine arrivé, je me fis conduire chez lui, *rue Pigale.* Un géomètre célèbre lui avait loué une partie de sa maison. Quand ma visite fut terminée, et qu'il me reconduisit dans la cour : « Vous voyez, me dit-il, ce petit pavillon délabré,
» situé au milieu du jardin : c'est là que demeure l'un des
» plus singuliers hommes du monde; voici deux ans qu'il

» habite cet angle. Voulez-vous le voir? » Je répondis affirmativement. Il me fit traverser le jardin, et nous arrivâmes au pavillon construit en bois et adossé au mur d'une maison, et dont le diamètre était d'environ sept pieds. Le propriétaire du jardin avait concédé gratis à M. Mentelli la jouissance de ce modeste réduit. Mon ami frappe, nous entrons; à peine un si étroit espace pouvait-il nous contenir tous trois.

» A droite, se trouvait une boîte de bois blanc, placée en travers de la chambre, dont elle occupait presque toute la largeur. Le savant, assis sur une planche, avait ses pieds dans la boîte, où se trouvait une vieille couverture de laine; son dos était appuyé contre la muraille d'une maison voisine à laquelle était adossé le pavillon; une espèce de petite table posée sur la boîte était placée devant lui et supportait une ardoise sur laquelle il traçait au crayon ses théorèmes et ses solutions. Les injures du tems avaient brisé les vitres et endommagé les trois cloisons de bois du pavillon. Le savant, pour réparer ces dommages, avait bouché les trous avec du papier, dont la transparence nous laissait lire distinctement des caractères grecs et arabes d'une extrême finesse, et remarquables par l'élégance et la netteté de l'écriture. A gauche de la boîte se trouvait un vieux fauteuil à bras encombré, comme tout le reste de l'appartement, de volumes de toutes les dimensions, depuis l'in-folio gigantesque jusqu'au petit in-18 sorti des presses de Blaeü; ce fauteuil avait été jadis donné à Mentelli par le cardinal Fesch. Un morceau d'étain grossièrement recourbé de manière à former une espèce de vase, et suspendu par un fil d'archal au-dessus de la table, servait de lampe. Je découvris dans un coin obscur de la chambre un pot de fer-blanc, une cruche d'eau et un morceau de pain bis.

« M. Mentelli, me dit mon ami, après m'avoir présenté » à lui, parle anglais aussi bien que vous et moi, quoi-

» qu'il n'ait jamais vu d'autres Anglais que nous deux. » Cela était vrai. Il m'adressa la parole avec aisance, en termes choisis, sans aucun mélange d'idiotismes français, et, ce qui m'étonna davantage, sans accent étranger. Cet homme extraordinaire parlait également bien le latin, l'allemand, le grec ancien et moderne, le slavon, l'arabe, le sanscrit, le persan, l'italien, le hongrois, le français; il comprenait la plupart des autres langues connues; il avait étudié le chinois, dont toute la langue est dans le dictionnaire, et dont il entendait environ trois mille caractères. Très-profond dans les sciences exactes et la statistique, il avait sacrifié tous les agrémens de la vie au besoin de connaître. Il donnait, par semaine, une leçon de mathématiques qui lui rapportait trois francs; avec ce revenu, il achetait tous les huit jours sa provision de la semaine, qui consistait en quelques pommes de terre et deux pains de munition; s'il eût acheté son pain chaque jour, il en eût fait une consommation plus considérable, car le pain rassis, qui se digère moins aisément, était celui qu'il préférait. Une ou deux fois par semaine, il faisait cuire, à la fumée de sa lampe, deux ou trois pommes de terre dans son pot de fer-blanc; c'était le seul luxe qu'il se permît. Une robe de grosse flanelle lui servait de vêtement. L'hiver, il s'étendait dans sa boîte pour y dormir. L'été, son fauteuil à bras lui servait de lit; et ni cette vie, si extraordinairement frugale, ni ses veilles continuelles, n'avaient altéré sa santé. Son visage était riant, son teint frais, sa physionomie ouverte; il avait assez d'embonpoint. Ses longs cheveux flottaient sur ses épaules, et sa belle barbe brune achevait de donner à sa figure la majesté du caractère antique; elle avait plusieurs fois servi de modèle dans les ateliers de Girodet, et c'était encore une petite ressource pour lui. Je lui demandai si un tel genre d'existence ne le fatiguait pas; il me répondit que non, « qu'il

» y avait près de vingt ans qu'il vivait ainsi ; que sans » doute les agrémens de la vie étaient fort désirables, mais » que, pour les obtenir, il aurait été forcé de consacrer un » tems si précieux à l'ennui de donner des leçons ; qu'il » préférait continuer ses études ; qu'il n'avait pas encore » assez d'heures et de minutes à leur vouer, bien qu'il » leur donnât ses jours et la moitié de ses nuits ; qu'en » définitive, il ne se croyait point malheureux. »

» Ainsi l'affectation de la singularité n'entre pour rien dans le choix qu'il fait de cette existence austère. Il entassait ses trésors de science, et passait son tems à grossir leur richesse, comme un avare sacrifie son repos et sa vie à cet or qui absorbe toutes ses affections.

» J'appris de lui qu'il avait traversé, à pied, tous les pays d'Europe, l'Angleterre exceptée ; que plusieurs des membres de l'Institut de France étaient ses intimes amis, et que, malgré la triste apparence de ses habits, et la vieillesse de sa redingote, ils ne dédaignaient pas de le prendre par le bras, de se promener avec lui et de l'inviter à leurs réunions ; exemple qui devrait être utile aux membres de nos universités aristocratiques, et à ces professeurs *dandys* si communs en Angleterre ! Chez nous, l'habit est nécessaire pour parer la science. En Angleterre, Dieu sait quel mépris inspirerait le talent mal vêtu ! Le bon Mentelli me raconta une petite histoire à ce sujet, et je la rapporte pour l'édification de nos lettrés.

« Quelques-uns de nos amis m'envoyèrent un jour, me » dit Mentelli, une grande quantité d'habits de toutes les » espèces. Je les portai une ou deux fois : mais bientôt mon » amour pour les livres l'emporta sur le plaisir que j'é- » prouvais à me montrer ainsi paré. Je ne pus résister à la » tentation de vendre toute cette garde-robe, pour me » procurer quelques ouvrages dont je désirais ardemment » la possession. Je revêts donc mon ancienne redingote, et

» je porte mes habits neufs chez le fripier, qui, comparant » le mauvais état de mes vêtemens avec l'excellente con» servation et le prix de ceux que je lui présente, me prend » pour un voleur et me dénonce à l'autorité. On me saisit, » et l'on me met en prison dans la salle commune, des» tinée aux vagabonds que la police arrête. Je n'osais plus » m'adresser à mes amis, et, tout honteux de mon esca» pade, je restai une semaine entière sous la clé. Enfin » je m'aperçus que je perdais mon tems; je me dé» cidai à prendre la plume, et mes amis me tirèrent de » ce mauvais pas. Si l'on m'eût donné une prison particu» lière et la liberté d'y continuer mes études, je n'aurais » pas quitté si tôt ce séjour : je le trouvais fort commode; » j'y vivais sans qu'il m'en coûtât rien, et, par consé» quent, je pouvais donner plus de tems à mes études. »

» Mon ami, l'officier de marine, invitait quelquefois Mentelli à dîner chez lui : mais ces repas extraordinaires troublaient ses habitudes d'une manière dangereuse pour sa santé : un verre de vin lui donnait la fièvre. Il désirait beaucoup voir l'Angleterre, et, comme il savait que tout est fort cher dans ce pays, il espérait, disait-il, la visiter dans toutes ses parties et en être quitte pour cent cinquante francs. Je ne pus m'empêcher de sourire, en l'assurant que cela était absolument impossible. « J'ai dépensé trois » fois moins, toute proportion gardée, répliqua-t-il, » dans mes voyages à travers le continent. Je fais entrer » dans mon calcul la cherté de vos denrées. Il me suffira » de manger du pain, de boire de l'eau, et de me coucher, » la nuit, à l'ombre de quelque taillis dans la campagne, » ou sous le porche de quelque église dans les villes et les » villages. — Hélas! mon cher Monsieur, le plus grand » crime, en Angleterre, est d'avoir peu d'argent. Être » pauvre, c'est être coupable, et nos lois, qui protègent le » citoyen, ne savent défendre que sa propriété, jamais sa

» pauvreté. Si vous dormez à l'ombre d'un arbre, on vous » réveillera pour vous mettre en prison. Le juge-de-paix » du lieu vous traitera comme vagabond ou comme braconnier. Si vous vous donnez pour ce que vous êtes, il vous » montrera votre vieil habit et vous prouvera, par ce té» moin irrécusable, que vous en avez menti. Qui sait si » une punition honteuse ne vous ferait pas regretter amè» rement votre imprudence ? Je connais plus d'un magis» trat de province capable de vous envoyer au pilori » (stock), sans autre forme de procès, pour le seul » crime de ne pas porter un surtout de dix ou douze » guinées. Si vous venez en Angleterre, apportez-y une » garde-robe bien montée, et résignez-vous à payer tout ce » dont vous aurez besoin pendant le cours du voyage, cinq » ou six fois la valeur des objets que vous consom» merez. »

» Cette pathétique exhortation fit sur le bon Mentelli tout l'effet que j'en avais espéré ; il renonça définitivement à son projet de visiter l'Angleterre, avec cent cinquante francs dans sa poche. Je le vis souvent pendant mon séjour à Paris. Il me pria de lui faire parvenir un ouvrage sanskrit, que j'eus le chagrin de ne pouvoir me procurer à Londres. Habile dialecticien, il se plaisait à soutenir quelquefois des opinions insoutenables ; c'était un jeu de son esprit. Ses manières avaient de la douceur et de la séduction ; sa longue barbe et sa physionomie spirituelle et grave rappelaient à l'imagination ces beaux portraits où le Titien a représenté quelques-uns de ses contemporains. Ami des hommes et de la société, il avait sacrifié sa vie et ses plaisirs à l'amour, ou plutôt à la passion de l'étude : personne enfin n'a jamais voué à la science un enthousiasme plus désintéressé, un dévouement plus complet ni plus dénué d'égoïsme et de vanité. »

A la honte de l'administration française, à laquelle la

munificence des chambres accorde des sommes si considérables pour l'encouragement des sciences et des lettres, M. Mentelli n'en a jamais reçu aucun secours. C'est cependant un homme prodigieux ; un dépôt immense de savoir de tout genre. Géomètre, naturaliste, philologue, il a tout lu et tout retenu. Demandez-lui ce que les écrivains anciens et modernes ont pensé sur telle ou telle matière, et, sur-le-champ, il va vous réciter de mémoire, dans leur propre langue et dans leurs propres termes, tout ce que les prosateurs et les poètes des différentes nations ont pu écrire à ce sujet. Aussi, c'est avec plus de raison que Pic de la Mirandole, que M. Mentelli dirait qu'il peut parler *de omni re scibili*. Ce qui ajoute encore à la surprise que causent l'étendue et l'immense variété de son savoir, c'est qu'il n'a reçu aucune éducation et qu'il a tout appris par lui-même. Une pension de cinq à six cents francs suffirait à ses besoins, et on ne la lui a pas donnée !

(*New Monthly Magazine.*)

Origine des Journaux en Angleterre.

Ce fut pendant les guerres civiles que les journaux, proprement dits, parurent pour la première fois en Angleterre. Le *Mercure anglais*, publié par l'ordre d'Élisabeth, ne peut pas être placé dans cette catégorie, puisqu'il n'y avait pas de périodicité dans sa publication. Il avait été établi par cette grande princesse, à une époque très-difficile de son règne, pour répandre les nouvelles qu'elle avait intérêt à faire connaître, et démentir les bruits que ses ennemis faisaient circuler.

Il existe trois numéros de cette collection au Musée Bri-

tannique. Le premier porte le numéro 50 ; il est daté de juillet 1588. Son titre est : « *Mercure anglais*, publié avec autorisation pour démentir les fausses nouvelles. » A la fin il y a : « Imprimé par Christophe Barker, imprimeur de Son Altesse. » Il paraît qu'à cette époque, Élisabeth n'avait pas encore pris le titre de Majesté. Le *Mercure anglais* n'était pas publié à des époques régulières; mais seulement lorsque les circonstances l'exigeaient, et qu'il s'était passé des événemens importans. Par exemple, la publication du numéro 50 avait eu lieu le 23 juillet ; celle du numéro 51, le 26 ; tandis que le numéro suivant ne parut que plus d'un mois après.

Le premier article du numéro 50, daté de Whitehall, le 23 juillet 1588, contient une communication de Sir François Walsingham, portant que, le 20, on avait aperçu la *Grande Armada*, s'approchant du canal avec un vent favorable. On donne ensuite le détail de la flotte de Sa Majesté, qui se composait de quatre-vingts voiles, divisées en quatre escadres, commandées par le lord grand-amiral Sir Francis Drake, et les amiraux Hawkins et Forbisher. Le *Mercure anglais* ajoute que l'ennemi ne paraissait pas avoir moins de cent cinquante navires ; mais, qu'aussitôt qu'ils avaient été reconnus, du haut du grand mât de la flotte anglaise, les matelots, au lieu de témoigner de la crainte, les avaient accueillis par de vives acclamations de joie. On trouve ensuite le récit de la victoire remportée sur la Grande Armada, le 21 juillet. L'article finit ainsi :

« Grâce à Dieu, il n'y a aucun doute que cette injuste et audacieuse entreprise tournera à la confusion et à la honte éternelle du roi d'Espagne ; car toutes les classes de la nation, sans distinction de rang et de religion, sont résolues à défendre la personne sacrée de leur souveraine, et les lois et la liberté du pays, contre les envahisseurs étrangers. »

Une lettre de Madrid, datée du 16 juillet, donne des détails sur les espérances conçues par le roi d'Espagne.

Le numéro 54 ne parut qu'après un intervalle de quatre mois, il est daté du 24 novembre. Il contient le récit des solennités religieuses qui eurent lieu à l'occasion des succès obtenus sur la flotte espagnole. S. M. se rendit en grande pompe à St.-Paul ; elle dîna au chapitre et revint à Whitehall, à la lumière des torches.

Lorsque ce mode de transmettre les nouvelles politiques fut abandonné, il ne fut remplacé par aucun autre, pendant plusieurs années. Sous le règne de Jacques Ier, on publiait de tems à autre de petits in-quartos sous le titre de *Nouvelles de l'Italie, de l'Allemagne, de la Hongrie,* etc. Ces brochures étaient données, en général, comme des traductions du hollandais.

Aucune discussion ne pouvait exister, et il ne pouvait y avoir d'autres communications que celles qui plaisaient au gouvernement, quand la chambre étoilée exerçait une autorité sans contrôle sur les libertés des auteurs, et que le premier des Stuarts anglais faisait promulguer de fréquentes proclamations qui défendaient à ses sujets de s'entretenir de matières politiques. D'ailleurs, à cette époque, le public qui lisait n'était pas très-nombreux, et les transmissions par la poste n'étaient pas encore bien établies.

Pendant la guerre civile, les journaux se multiplièrent beaucoup. Des volées de *Mercures*, car c'était le titre favori, étaient répandues toutes les semaines, avec des nouvelles royales ou parlementaires. Dans le cours d'une année, il en parut une vingtaine : voici quels étaient les titres de quelques-uns : « *Evénemens mémorables de l'Angleterre ; Journal de certaines transactions du parlement; Mercurius aulicus; Mercurius civicus ; Mercurius rusticus,* ou plaintes de la campagne contre les vols, les exactions et les autres excès commis par les rebelles sur les

fidèles sujets de Sa Majesté; le *Mercure britannique*, papier parlementaire, etc., etc. Le *Mercure de la Cour* fut d'abord publié à Oxford, en janvier 1643, pour démentir les nouvelles répandues par les *têtes rondes* ou les partisans du parlement. Ce projet est exposé dans une espèce d'introduction.

A la restauration, les ailes de la renommée furent reployées, et les *Mercures* disparurent. Sous Guillaume et la reine Anne, quoique la presse fût libre à quelques égards, et qu'on établît plusieurs journaux littéraires, il n'existait d'autre mode régulier de transmettre les nouvelles que la *Gazette de Londres* qui avait paru, pour la première fois, en 1642. Sous le règne des deux premiers rois de la maison d'Hanovre, plus d'une demi-douzaine de journaux, presque exclusivement consacrés à la publication des nouvelles, furent établis à Londres. Mais la rédaction de ces journaux était fort imparfaite à l'avènement du feu roi, et dans les années postérieures, la *Chronique de Londres*, celle de Saint-James, *l'Avertisseur quotidien*, etc., ne contenaient aucune discussion politique, aucun compte des débats du parlement ou des cours de justice. Les débats du parlement, à cette époque, semblent avoir été aussi inconnus à la généralité du public, que les délibérations du conseil privé. Le commencement et la fin de la session étaient quelquefois mentionnés dans un seul paragraphe; et quand un membre voulait faire connaître à ses constituans la ligne particulière de conduite qu'il avait suivie, il était forcé de communiquer avec eux par une correspondance journalière.

Il est inutile de parler de l'extension qu'ont prise maintenant les journaux. Un rapport officiel de l'administration du timbre portait que le nombre de feuilles publiées chaque semaine à Londres s'élevait à 300,000, et dans les

comtés à 650,000 ; ce qui fait à peu près un million par semaine, et cinquante millions par an.

Il serait impossible, sans donner beaucoup trop de développement à cet article, de rendre un compte même très-succinct de l'origine, du nombre et du caractère des journaux étrangers. C'est Venise et la Hollande qui ont précédé, à cet égard, les autres états de l'Europe. Il n'existe pas aujourd'hui de capitale et bien peu de villes considérables, qui n'aient pas une ou plusieurs gazettes. C'est dans les pays les plus libres que les journaux ont le plus prospéré. L'Amérique du Nord semble, avec la Grande-Bretagne, être la terre classique de la liberté. On calcule que le nombre de journaux publiés chaque année, en Amérique, dépasse vingt-cinq millions. La proportion entre le nombre des journaux et celui des feuilles qu'ils vendent, est beaucoup plus forte aux Etats-Unis qu'en Angleterre. Peu de journaux quotidiens en Amérique ont plus de 1,300 abonnés, et il n'y en a que trois qui en aient 4,500. Comme les journaux américains ne sont pas timbrés, ils n'ont pas besoin d'un aussi grand nombre d'abonnés pour se soutenir. Voici l'état que donne le *National Intelligencer* des journaux publiés en 1810. Depuis, le nombre des journaux s'est accru dans la proportion de 52 pour o/o.

	Journaux quotidiens.	Paraissant trois fois par semaine.	Paraissant deux fois par semaine.	Hebdomadaires	TOTAL.	
New Hampshire.......	—	—	—	12	12	624,000
Massachusetts.........	—	—	9	23	32	2,873,000
Rhode Island..........	—	—	1	6	7	332,800
Connecticut.	—	—	—	11	11	657,800
Vermont.............	—	—	—	14	14	582,400
New-York...........	7	—	9	50	66	4,139,200
New Jersey...........	—	—	—	8	8	332,800
Pensylvanie..........	9	1	3	58	71	4,542,200
Delaware............	—	—	2	—	2	166.400
Maryland....	5	5	1	10	21	1,903,200
Dictrict de Colombie...	1	3	1	1	6	686,400
Virginie.............	—	1	6	16	23	1,289,600
Caroline du Nord......	—	—	—	10	10	416,000
Caroline du Sud..	3	—	2	5	10	842,400
Géorgie.............	—	1	2	10	13	707,200
Kentucky............	—	—	—	17	17	618,800
Tennessi............	—	—	—	6	6	171,600
Ohio...............	—	—	—	14	14	473,200
Indiana.............	—	—	—	1	1	15,600
Mississipi............	—	—	—	4	4	83,200
Nouvelle-Orléans	2	4	2	2	10	748,800
Louisiane............	—	—	—	1	1	15,100
	27	15	38	279	359	22,222,200

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Moyens d'embellir les paysages. — Notre siècle, dont certains déclamateurs se plaisent à dire tant de mal, aura pourtant quelque droit à l'estime des générations futures. Moins prévenue, ou plus indulgente, la postérité prendra la peine d'examiner si les fautes qu'on nous reproche aujourd'hui ne furent pas le résultat d'erreurs inévitables : elle mettra dans la balance, contre ces torts dont on parle trop, des vertus sur lesquelles on se tait ; de généreux efforts ; des services rendus à la race humaine, au prix de sacrifices pénibles et continués avec une persévérance peu commune. Cette génération, tant décriée par ses contemporains, pourra citer avec orgueil les intrépides voyageurs qui se disposent à franchir les glaces éternelles du pôle ; ceux qui escaladent les cimes de l'Himalaya ; qui bravent le soleil de l'Afrique, et les animaux et les hommes de cette contrée, non moins redoutables que son climat ; elle rappellera des travaux moins périlleux, mais recommandables par une grande utilité ; de nouvelles conquêtes sur la nature ; des races d'animaux, jusqu'alors indépendans, soumises à la domination de l'homme, et réduites à un esclavage dont on ne nous fera point un crime. Elle dira que ces expéditions lointaines ont multiplié les ressources de l'agriculture et des arts industriels, varié les productions de nos jardins, orné de nouvelles espèces de fleurs les parterres, les fenêtres du citadin, l'intérieur des appartemens. Des moralistes rigides blâmeront peut-être cet emploi de l'activité et du tems de nos voyageurs ; ils de-

manderont si des objets plus importans que des fleurs ne réclamaient point leur attention, et n'eussent pas mieux atteint le but raisonnable de leurs travaux et de leurs pénibles recherches? La réponse à cette question serait peut-être en faveur de ceux qui se sont occupés de nos plaisirs, en réunissant autour de nous les plus belles plantes qui font la parure de la terre, et que notre climat ne repousse point. On ne peut nier qu'une ame saine et dont les organes ne sont point altérés est ramenée sans cesse, par un penchant irrésistible, vers les beautés champêtres; qu'elle est tourmentée du besoin de les contempler, et de se livrer aux impressions qu'elle en reçoit. Secondons de tout notre pouvoir ces heureuses dispositions; multiplions autour de nous les causes de ces émotions douces et salutaires qui délassent l'ame des fatigues de la pensée, et lui procurent le seul repos qu'elle puisse goûter avec délices. C'est au sein de ces jouissances paisibles que son essence se purifie, et qu'elle revient par degrés à son état primitif: qui ne l'a point éprouvé, remarqué plus d'une fois, avec une satisfaction toujours croissante?

Loin de blâmer les ornemens que l'art du jardinier prend dans la nature même pour embellir les paysages, essayons de lui créer de nouvelles ressources, de lui indiquer les moyens de perfectionner encore son aimable industrie. En quoi consistent les beautés de cette nature champêtre que nous imitons de notre mieux dans nos jardins, dont nous réunissons les traits épars, pour en composer des ensembles encore plus parfaits que les créations spontanées, de même qu'aucune femme vivante ne pouvait égaler la Vénus de Phidias? Nos jardiniers, dont les chefs-d'œuvre sont admirés de toute l'Europe, ont déjà deviné le secret des charmes de cette nature, quant au choix et aux combinaisons des végétaux; il n'est peut-être plus possible de rien ajouter à l'art de grouper les arbres

et les plantes, de les approprier au sol et à la figure du terrain. On fera sans doute encore des acquisitions précieuses : l'Amérique, l'Océanie et même l'ancien continent nous feront de nouveaux présens; mais la place de ces nouveaux venus sera marquée dès qu'ils se présenteront. L'ordonnance de nos jardins est réglée d'après des préceptes tellement conformes à la raison, qu'ils ne peuvent pécher contre le bon goût, et peuvent être regardés comme invariables.

Mais il reste encore à donner un charme de plus à cette nature déjà si belle : qu'on lui communique une vie plus active, en peuplant les bosquets d'habitans qui ne les endommagent point; dont les mœurs, les mouvemens, le bruit même renouvellent sans cesse nos impressions; dont les formes gracieuses plaisent aux yeux; dont la vivacité nous égaye. Qu'ils y soient nos hôtes, et non pas nos captifs; offrons-leur ce qui suffit à leurs besoins, sécurité et subsistance; réalisons et complétons la volière de Julie d'Étanges. Lorsque les bosquets et les parcs éprouveront les inconvéniens d'un excès de population, ils feront des colonies dans les forêts : faisons en sorte que ces établissemens prospèrent, car ils sont le but de tous les soins que nous aurons pris pour fixer au milieu de nous ces espèces étrangères. Nous les recommanderons spécialement aux chasseurs qui trouveront assez d'occupations à la poursuite des animaux malfaisans ou incommodes, et ne refuseront pas leur protection aux espèces inoffensives, et, à plus forte raison, à celles dont nous avons besoin. Buffon a déjà plaidé la cause de l'écureuil; serait-il nécessaire de prendre la défense du rossignol, de la fauvette, de l'hirondelle, de tous les oiseaux qui préserveraient les vergers des ravages que les insectes y causent trop souvent, si notre imprévoyance ne laissait pas continuer la destruction de ces coopérateurs qu'il faudrait nous procurer, si nous ne

les avions point? Comme nous conservons plus soigneusement les choses dont l'acquisition nous a coûté plus cher, les nouvelles espèces d'animaux que nous tenterions de naturaliser ne seraient pas abandonnées à la destruction, comme les indigènes, et la protection qu'elles recevraient s'étendrait sur celles que nous traitons aujourd'hui avec tant d'injustice et d'ingratitude.

Cherchons donc, sur toute la surface de la terre, ces nouveaux compagnons qu'il serait possible de donner aux habitans actuels de nos forêts et de nos campagnes. Ne perdons point de vue qu'il s'agit seulement de leur faire accepter l'hospitalité, et nullement de changer leurs habitudes, encore moins de leur faire porter le joug de la domesticité. On ne leur demandera que de rendre nos paysages encore plus agréables, plus *animés*, de se livrer avec une entière confiance à leurs inclinations, de sauter, courir, jouer comme s'ils étaient seuls, et très-loin de nous. Nous choisirons les espèces sédentaires ; car ce serait vainement que nous essaierions de fixer les bandes vagabondes pour lesquelles il semble que le monde entier n'est pas assez vaste. Nos vues, comme on le voit, sont tout-à-fait différentes de celles de la *Société du musée zoologique* (1), dont l'objet est d'amener à l'état de domesticité de nouvelles espèces, ou des variétés d'animaux qui fournissent aux arts des matières qui leur manquent; à l'homme, un supplément de secours pour ses travaux ; aux Apicius, de nouveaux mets. Nous continuons les recherches que le Dr. Mac-Culloch a commencées avec une rare sagacité (2); recherches si attrayantes, et qui ne séduisent pas moins par la variété des objets qu'elles font passer en revue, que par les avantages qu'elles promettent. M. Mac-Culloch s'est

(1) Voyez, dans le N° 3 (septembre 1825, pag. 175), le prospectus de cette Société.

(2) Voyez la *Revue Britannique*, N° 4 (octobre 1825, pag. 197.)

chargé de l'utile ; nous nous bornerons à l'agréable. Sa tâche est la plus importante : la nôtre sera peut-être la plus longue. Il exploite les eaux, la terre et l'air ; nous procéderons dans le même ordre, non pour lui disputer aucune des conquêtes qu'il médite, mais parce que cet ordre est commode, et conforme aux méthodes des sciences.

L'art d'embellir la nature champêtre ne fera pas de longues recherches parmi les habitans des eaux : il ne dépend pas de nous de leur préparer des demeures convenables, où ils ne regrettent point les lieux de leur naissance. Si nous avions le pouvoir de créer des ruisseaux d'eaux limpides, ils seraient, par eux-mêmes, un assez bel ornement des paysages ; et, dussions-nous ne les peupler que de truites aux taches brillantes, aux mouvemens brusques et rapides, nous pourrions nous contenter de ce luxe, nous aurions beaucoup fait pour l'agrément des promenades un peu solitaires. Quelques espèces de *cyprius* paraissent se plaire dans de petits bassins, et ne redoutent point l'approche des spectateurs ; c'est de la Chine que nous avons reçu la plus belle, et ce pays, où nos cultivateurs pourraient apprendre encore beaucoup de choses, n'est pas épuisé pour nous, même en fait de poissons d'*ornement*. Si l'on parvient quelque jour à familiariser les habitans des mers avec les eaux douces, et les demeures étroites qu'on peut leur offrir, nos choix auront une bien plus grande latitude, quant à la beauté des couleurs et à la variété des formes. Mais le désir d'orner la campagne, en multipliant les pièces d'eau, doit être restreint entre des limites assez étroites : si ces eaux stagnantes sont renfermées dans des bassins en maçonnerie, ils ne peuvent offrir qu'à un petit nombre de poissons des alimens peu variés, insuffisans ; l'espèce y dégénère promptement. Si l'on fait de petits étangs dont les bords se couvrent de

plantes aquatiques; où les *iris*, les *méniantes* développent leur belle végétation; dont la surface se couvre des larges feuilles et des belles fleurs du *nymphea* blanc; l'œil sera satisfait de cette création de l'art, d'autant plus que les oiseaux aquatiques seront attirés, et qu'on pourra même y voir la poule d'eau conduire sa petite couvée, la bécassine exécuter ses zigzags, et beaucoup d'autres objets que ces lieux peuvent seuls réunir. Mais c'est un marais que l'on aura formé : une culture bien entendue les condamne et tend à les détruire partout; ses conseils sont des ordres pour l'homme raisonnable; il ne leur préfère point un amusement qu'il peut remplacer par un autre également de son goût, et sans inconvéniens.

Parmi les animaux terrestres dont il est à désirer que nos forêts soient peuplées, parlons d'abord de ceux qui ne les ont pas encore abandonnées, quoiqu'ils n'y trouvent plus qu'une retraite peu sûre et une existence agitée par la peur, et presque toujours terminée par les armes du chasseur. On devrait y laisser au moins le joli chevreuil, essayer même de le rapprocher de nous sans le charger de liens, en lui laissant son heureuse liberté. Plusieurs espèces, même parmi celles que nous avons tout-à-fait domptées, s'accommodent très-bien d'une vie moitié sauvage et moitié domestique, vont dans les bois et reviennent à l'homme : les femelles, surtout, contractent volontiers ces habitudes; les chevrettes n'y auraient peut-être point de répugnance. Si elles devenaient dociles à la voix d'une bergère, ne serait-ce pas un spectacle plein de charmes que ce troupeau vif et léger, bondissant autour d'une jeune fille, image si naturelle de l'innocence et de la candeur! Le lait des rennes est, dit-on, beaucoup plus agréable que celui de la vache et de la chèvre : cette supériorité de saveur appartient peut-être au lait des femelles de toutes les espèces du genre *cerf*, et, par conséquent, à celui de la

chevrette. Dans ce cas, l'aimable petite nourrice, aux formes élégantes, serait pour nous bien plus que l'un des ornemens des forêts et des parcs : un intérêt plus affectueux la rapprocherait de nous; elle deviendrait un objet spécial de soins attentifs, et l'on obtiendrait, tôt ou tard, des variétés encore mieux appropriées à nos goûts que l'espèce primitive, telle que nous l'avons trouvée dans les bois.

L'écureuil noir est plus beau que le roux. Tout en conservant l'espèce commune, il serait facile de propager la variété. Il suffirait de multiplier, dans les forêts, les arbres conifères que les besoins des constructions réclament depuis long-tems, et dont les semences sont la principale nourriture des écureuils noirs. Nous reviendrons sur ces agréables et innocens animaux, en parlant des écureuils étrangers : les nouveaux amis ne nous feront pas oublier les plus anciens.

Le but spécial que nous avons en vue, et dont nous ne voulons point nous détourner, nous éloigne des animaux dont la forme ni les habitudes n'ont rien de gracieux : nous ne recommanderons point le blaireau, nous abandonnerons le loir à son sommeil et à ses destinées. Quant aux animaux carnassiers, il y en aura toujours assez pour arrêter l'excessive multiplication des petites espèces de rongeurs, et trop pour la sûreté des petits oiseaux et de leur progéniture.

Passons maintenant aux quadrupèdes étrangers qui pourraient contribuer à donner encore plus de charme à la nature, sous les climats tempérés. Nous accorderons sans hésiter le premier rang au kangurou, dont la forme et la démarche contrastent avec tout ce que nous offrent les espèces indigènes. Puisque tous les animaux de ce genre ont été confinés dans une grande île totalement privée de fruits succulens, ils seraient mieux traités ici que sur le sol natal; la question se réduirait à leur faire supporter nos hivers, à les acclimater par degrés, jusqu'à ce qu'ils pussent

souffrir les plus grands froids de notre pays, ce qui ne paraît nullement impossible. Accoutumés aux variations subites et excessives de la température de la Nouvelle-Hollande, ils se trouveraient très-bien pendant la belle saison, sous un ciel qui est assurément beaucoup moins capricieux.

Le spectacle, tout-à-fait nouveau, que nous offriraient les kangurous serait encore plus extraordinaire, si l'on parvenait à réunir toutes les espèces, depuis la plus petite qui n'excède pas la grosseur d'un lapin, jusqu'au *kangurou géant*, qui atteint la hauteur d'un homme lorsqu'il repose sur ses jambes de derrière, étayé par sa longue et forte queue, et que, tenant son corps perpendiculaire, il observe ce qui se passe autour de lui.

L'agouti de la Guiane ressemble peut-être trop au lapin par sa taille, sa forme et ses habitudes; on confondrait souvent ces deux espèces, et autant vaut s'en tenir pour les campagnes à celle que nous avons. Mais cet ancien habitant d'une contrée équatoriale, déjà presque naturalisé dans notre pays, est un exemple et une preuve de la facilité avec laquelle les animaux changent de climat et de température.

Débris fossiles d'un animal non encore décrit. — Un journal de l'Ohio, aux Etats-Unis, annonce qu'un bâtiment est arrivé à Steubenville avec les membres d'un animal non encore décrit. Un de ces membres avait 20 pieds de long, 8 de large, et pesait plus de 1200 livres. L'épine dorsale avait 16 pouces de diamètre, et les côtes 9 pieds de long. On a calculé, d'après la dimension des membres, que cet animal, quand il vivait, devait avoir 50 pieds de long, 20 à 26 de large, et environ 20 pieds de haut, et qu'il pesait au moins 20 ton. Ces membres ont été trouvés près du Mississipi, dans la Louisiane. C'est une des

plus grandes curiosités naturelles qu'on ait encore vues. Cet animal, dit le journal américain, devait autant dépasser le colossal mammouth que le mammouth dépassait le chien.

Chèvre ou gazelle à duvet des montagnes rocheuses. (Rocky mountain goat.)—Si l'Amérique veut s'approprier l'industrie du cachemire, elle n'aura pas besoin d'aller chercher la matière première en Asie; elle trouvera dans ses montagnes l'équivalent de ce qu'elle aurait tiré du Népaul ou du Boutan. Il paraît que les naturalistes s'accordent à ranger parmi les gazelles (antilope) l'animal qui porte ce précieux duvet, et dans le volume des transactions de la société linnéenne de 1822, Smith le nomme *antilope lanigera*. Ses cornes courtes, lisses, légèrement annelées dans les individus âgés, et pointues, ne sont pas des caractères assez distincts pour assigner la place que cette espèce doit occuper dans la nomenclature, d'autant plus que la forme du sabot, celle de la queue, du museau, les formes robustes des membres et le duvet sous un long poil, rapprochent évidemment les indigènes des montagnes rocheuses de leurs *congénères*, ou, tout au moins, de leurs analogues asiatiques. Mais quelque nom que l'animal d'Amérique doive porter définitivement, on n'hésitera point à le mettre au nombre de ceux que l'industrie agricole et manufacturière doive essayer d'amener à la domesticité. M. le major Long a recueilli, sur cette espèce encore peu connue, des notions assez importantes. Dans le cours de son expédition aux sources de la rivière de Saint-Pierre, il rencontra M. Donald Mac-Kinzie, de la famille de Sir Alexandre Mac-Kinzie auquel la géographie du nord de l'Amérique a de si grandes obligations. M. Donald était chef des factoreries de la compagnie anglaise formée pour l'exploitation de cette partie de l'Amérique; il connaissait

très-bien la *chèvre des montagnes* ; voici ce qu'il en dit au major Long.

« Ces animaux se plaisent surtout dans les régions montagneuses. On les rencontre en grandes troupes vers les sources de la Colombia, et dans les contrées adjacentes ; ils occupent un grand espace en latitude, depuis 60° jusqu'à 48° : on assure même qu'ils vont jusque dans le bassin du Mississipi. En été, ils gagnent les hauteurs ; en hiver, ils descendent dans les vallons. Les indigènes leur font une chasse très-fructueuse, et qui les nourrit pendant une grande partie de l'année. Leur duvet et les longs poils soyeux qui le dépassent, et semblent destinés à le garantir contre tout ce qui pourrait l'arracher ou le salir, les font paraître plus gros qu'ils ne sont réellement. Jusqu'à présent leur fourrure n'est point recherchée, on ne s'en sert que pour se couvrir les pieds durant l'hiver ; mais de bons juges qui ont fait l'essai de leur duvet assurent qu'il est aussi fin, aussi long, aussi propre à tous les tissus, que celui des chèvres de l'Asie. Sa blancheur est un mérite de plus ; elle est éclatante, et contraste singulièrement avec le noir d'ébène des cornes et des sabots. La peau est très-épaisse, spongieuse et très-souple.

» Soit inexpérience, soit peut-être en raison de leur nombre qui les rassure, ces animaux ne paraissent point timides, et se laissent approcher d'assez près : mais les chasseurs ne les attaquent que lorsque la faim les y contraint, et peut leur faire paraître supportable un aliment insipide, et d'une odeur de musc, suivant les Européens ; les indigènes ne sont pas aussi difficiles. »

Décomposition de l'hydrogène carburé, dans les lampes à gaz portatives.—M. David Gardon, ingénieur de la compagnie qui a fait, à Londres, l'entreprise de ces lampes à gaz, fut averti par son fils que l'hydrogène déposait une grande

quantité de charbon, lorsqu'il s'échappait sans brûler. Il n'était pas difficile de découvrir la véritable excuse de cette décomposition ; M. Gardon vit sur-le-champ que le gaz, condensé à quarante atmosphères dans l'appareil, s'était saturé de charbon, en raison de sa densité, et que par conséquent il devait en perdre, en se dilatant, pour se mettre en équilibre avec la pression ordinaire d'une seule atmosphère. Cette observation n'est pas en faveur des lampes nouvelles, si agréables et si commodes à plusieurs égards : il est à craindre qu'elles n'aient l'inconvénient de répandre une poussière noire, extrêmement subtile et pénétrante, qui se dépose sur les meubles, et même dans l'intérieur des armoires. On ne l'empêchera qu'en perfectionnant les moyens de combustion, afin que rien n'échappe à l'action de l'oxigène de l'air. L'hydrogène brûle le premier, à une température moins élevée; le charbon précipité en plus grande abondance ne pourrait être entièrement brûlé, si l'appareil n'était point disposé pour conserver la température et prolonger la combustion.

Phénomène observé sur les monts Nilghuerris. — La raréfaction de l'atmosphère est très-sensible sur les Nilghuerris ou Montagnes Bleues de Counbetour, et le son de la voix se fait entendre à une distance considérable. Déjà le capitaine Parry, dans son voyage de découvertes aux régions polaires entrepris en 1819, avait remarqué qu'au milieu du plus grand froid, on percevait les sons éloignés beaucoup plus distinctement que de coutume; mais ce phénomène n'avait pas encore été bien constaté, et nous apprenons qu'on peut l'observer, en tous tems, sur les Nilghuerris. Les naturels du pays se parlent souvent du haut d'une montagne à l'autre, et sans qu'aucun effort soit nécessaire, surtout le matin et le soir, lorsque l'atmosphère est calme; ils n'élèvent point la voix comme font

les étrangers qui cherchent à se faire entendre dans l'éloignement, et prononcent chaque syllabe aussi clairement que s'ils étaient près l'un de l'autre. En les voyant converser ainsi entr'eux, on pense à ces passages de la Bible, où Jonatham s'adresse aux habitans de Sichem du sommet de la montagne de Garizim, où David appela les gens de Saül et Abner d'une éminence fort éloignée du camp. Si, au milieu de l'atmosphère épaisse de l'Angleterre, ou même de l'air plus pur des plaines de l'Indostan, on ne saurait imaginer que des paroles puissent être entendues à une aussi grande distance, les observations que l'on peut faire sur les Nilghuerris n'en confirment pas moins ce que nous lisons dans l'histoire sainte. Il est aussi digne de remarque, comme signe de l'extrême raréfaction de l'atmosphère sur ces montagnes, que les corps célestes paraissent briller d'un éclat beaucoup plus vif que si on les regardait de la plaine. Tous les étrangers l'ont reconnu, et en effet nous pouvons, par exemple, affirmer que la planète de Vénus répand autant de clarté que la lune dans ses quartiers.

Influence salutaire de l'exercice sur les dames anglaises — Un journal de New-York compare les passetems des dames de cette ville à la manière de vivre des Anglaises qui y séjournent. On jugera si Paris présente le même contraste entre nos Françaises et les voyageuses de la Grande-Bretagne qui conservent sans doute ici les habitudes de Londres.

« D'où vient que, dans la foule qui se presse dans les allées de *Broad-Way*, on distingue sur-le-champ une Américaine d'une Anglaise ? L'éclat du teint, l'incarnat des joues, une démarche ferme, mais sans grâce, décèlent l'étrangère ; une taille svelte, élégante, des mouvemens pleins de grâce et d'indolence ne laissent point douter que l'autre dame ne soit une de nos concitoyennes. Suivons,

durant toute une journée, ces personnes si différentes au premier coup d'œil. L'Anglaise vêtue chaudement, et qui ne s'emprisonne pas dans ses habits, trouve chez elle d'utiles occupations : sort-elle pour se promener? elle monte à cheval, prend un exercice réel et prolongé, rentre fatiguée; mais elle a fait provision de santé et donné de nouvelles forces à sa vigoureuse constitution. Suivant les opinions de ses compatriotes, elle regarde l'exercice comme le préservatif le plus sûr contre la plupart des maladies et des infirmités auxquelles nous sommes exposés. Nos belles Américaines prennent aussi de *l'exercice :* elles se le persuadent, au moins, lorsqu'elles ont parcouru nonchalamment la longueur du Broad-Way. Sitôt après le déjeûner, nos dames sortent dans un élégant négligé, et vont faire leurs *emplettes*. Avec une ombrelle à la main, et quelque peu de monnaie dans une jolie bourse, elles vont lentement de magasin en magasin, font déployer les étoffes, examinent chez l'un des cachemires du plus grand prix, admirent chez l'autre de magnifiques diamans, et finissent par acheter un éventail en plumes, ou une paire de gants. Rentrées chez elles à deux ou trois heures, elles se jettent sur un lit, jusqu'à ce qu'il soit tems de faire leur toilette pour dîner. En sortant de table, même désœuvrement, même inaction. Et ces dames croient avoir fait *de l'exercice !* au lieu d'aller respirer l'air balsamique de la campagne, elles n'ont fait que se mouvoir dans l'atmosphère grossière de nos rues, et, de là, cette pâleur et ces joues décolorées. Le tems qu'elles ne passent point dans les rues et les boutiques, à table ou à leur toilette, est la partie de leur vie qu'elles laissent s'écouler, couchées mollement sur un lit : cette attitude a tant d'attraits pour elles ! le lit obtient même une partie de leur journée. C'est ainsi que leur faiblesse ne fait qu'augmenter, et que l'espèce de lassitude causée par un trop long repos se fait sentir dans tous leurs mouvemens.

» Il y a donc, entre nos dames et celles de la Grande-Bretagne, des différences qui ne sont pas toutes à notre avantage. L'Anglaise est raisonnable dans le choix et la forme de son habillement; elle ne sacrifie point à la mode, mais quelquefois aussi elle néglige trop les grâces : l'Américaine bravera toutes les saisons, dans l'espoir de paraître à son plus grand avantage. La première ne craint pas le contact de la flanelle, s'enveloppe d'un bon manteau, et sait échapper aux rhumatismes : les étoffes légères qui parent la seconde, dont les plis ondoyans ont tant de grâce, qui secondent si bien une taille élégante et souple, toutes ces armes de la beauté n'ont aucun pouvoir sur les fluxions, les fièvres de consomption... Mais gardons-nous de mettre le pied dans les domaines de la faculté : elle est jalouse de ses droits et sait se venger. »

Sciences Médicales.

Restauration du nez détruit. — Le 16 avril dernier, M. Liston, chirurgien d'Edinbourg, fit une opération très-singulière sur la figure d'un jeune homme dont le nez avait été presqu'entièrement détruit par un grand coup. Son visage était devenu hideux, et ressemblait plutôt à celui d'une tête de mort que d'un être vivant. On appelle cette opération *taliacotian*, du nom du chirurgien qui l'a faite le premier. C'est la première fois qu'elle avait eu lieu à Edinbourg. Il serait difficile de dire ce qui était le plus digne d'admiration, de la dextérité de l'opérateur ou du courage du patient. L'habile chirurgien commença d'abord par couper une petite portion du peu qui restait du nez primitif, afin de former une surface à laquelle le nouveau nez pût être attaché et adhérer complètement par l'union vitale des parties. Il fit descendre ensuite du sommet du

front des muscles et une portion de peau assez considérables pour que, après avoir été étayée, elle pût présenter l'aspect de l'organe détruit. On pratique, dans cette peau, des ouvertures pour figurer celles des narines. Le tout est ensuite solidement attaché au visage par des coutures d'aiguille. Généralement les chairs ne tardent pas à adhérer fortement les unes aux autres et à se dessécher. Il est vrai qu'une plaie d'une vilaine apparence reste sur le front; mais bientôt les chairs se rapprochent, et il n'y a plus qu'une cicatrice; ce qui est une difformité bien légère à côté de l'absence presque totale du nez. L'opération de M. Liston ne dura guère qu'une demi-heure; mais le tems pendant lequel le bistouri fut activement employé ne fut que de trois minutes. C'est seulement pendant cette partie de l'opération que la douleur est très-intense.

Statistique.

République Bolivia ou *du Haut-Pérou.* — Le Haut-Pérou, qui compose la nouvelle république de ce nom, contient plus d'un million d'habitans. Cette population possède des qualités qui paraissent devoir l'appeler à des destinées aussi prospères que celles des autres états du continent américain. Elle est, généralement parlant, laborieuse et intelligente; les hommes sont courageux, sobres, patiens, et capables de supporter de grandes fatigues; ils se plient facilement à la subordination militaire, et s'attachent avec une vive reconnaissance à leurs chefs. On calcule qu'il sera possible d'organiser et d'entretenir, dans ce pays, une force militaire toujours disponible d'environ 12,000 hommes; ce qui donnerait une grande consistance à cet état naissant. Malheureusement Bolivia ne possède qu'un seul port de mer, si même on peut ap-

peler ainsi Bobija, petit hâvre situé sur la Pacifique, dans la province d'Aticama. L'eau y est rare, et il n'y existe encore sur la côte que quelques cabanes de pêcheurs. Un désert sablonneux sépare Bobija de la ville d'Aticama, qui est elle-même éloignée d'environ 130 lieues de celle de Potosi. Le Libérateur a l'espérance d'obtenir de la république du Pérou le port d'Arica qui est situé dans la province d'Arequipa. Il négocie avec le gouvernement de cette république un arrangement dont l'objet, pour Bolivia, serait de se faire céder ce port avec toute la portion de la province d'Arequipa, qui est limitrophe du Haut-Pérou. Arica serait à la distance de 160 lieues de Potosi. Le projet du Libérateur paraît être de transférer le siége du gouvernement à Cochabamba, ville située au milieu d'un territoire fertile et bien arrosé, et qui deviendrait, dans ce cas, capitale de la république. Les richesses de Bolivia ne consistent pas uniquement dans ses mines, mais aussi dans ses productions agricoles. Les deux départemens de Cochabamba et de Santa-Cruz jouissent d'une température très-douce, et contiennent des terres tellement fertiles, qu'elles alimenteraient facilement plusieurs millions d'habitans. Ces terres sont arrosées par des affluens du Rio de la Plata, qu'on pourrait unir par des canaux, et qu'on rendrait sans peine navigables pour des bâtimens à vapeur. La ville de Potosi contenait autrefois, dit-on, 130,000 habitans, et on y frappait annuellement, terme moyen, cinq millions de piastres; mais pendant les dernières révolutions, la population s'est réduite à 90,000, et le nombre des piastres monnayées à environ un million par an. Cependant, pendant les cinq mois que le pays fut gouverné par le général Millar, comme chef civil et militaire, la population de Potosi s'accrut considérablement et le monnayage qui s'y fit s'éleva à près d'un million. Les Indiens qui, depuis plusieurs années, ne s'occupaient pres-

que plus de recueillir les métaux précieux, affluèrent à la capitale et apportèrent à la Monnaie des quantités considérables d'argent, et, durant cette courte période, tous les produits augmentèrent dans la même proportion. Tel est l'effet de la confiance dans un système de gouvernement doux et équitable. Dans d'autres tems, les Indiens, à la vue de troupes en marche, fuyaient avec leurs familles et leurs effets précieux, comme pour échapper à l'invasion d'une force ennemie; mais aujourd'hui on les voit se mêler indifféremment avec les soldats et avec les colons, et montrer au milieu d'eux un calme et une sécurité qui naissent de la certitude qu'ils ont d'être protégés. Il ne manque à ces grandes et superbes contrées qu'un demi-siècle de repos pour arriver à un degré de prospérité dont l'histoire du monde n'offre pas d'exemple, mais qui sera encore surpassé par les prodiges de l'avenir.

Après Bolivar, le général Sucre, grand maréchal d'Ayacucho, est l'homme qui fixe le plus l'attention dans le Haut-Pérou, et même dans toute cette partie de l'Amérique du Sud. Son caractère ferme et doux le fait respecter et chérir par les peuples qu'il régit dans l'absence de Bolivar. Heureusement que la grande ame de Bolivar le préserve de tout sentiment de jalousie envers l'ami qui le remplace dans le Haut-Pérou, et que, d'un autre côté, le dévouement du général Sucre, pour son protecteur, ne lui permet pas d'envier la gloire et la faveur universelle dont il jouit. Le général Sucre est né à Cumana, en Colombie; il est jeune, car il n'a encore que trente-deux ans; sa taille est au-dessous de la moyenne, mais son air est noble et sa physionomie heureuse. Chargé de veiller aux intérêts de la nouvelle république, et de consolider ses institutions naissantes, il s'occupe de ce soin important avec ardeur et succès.

De la population et des manufactures de Cincinnati. — Voici encore un nouvel exemple des prodigieux progrès des États-Unis dans les voies de la prospérité. La petite ville de Cincinnati est située sur le bord septentrional de l'Ohio, dans le Kentucky; quelques Anglais y formèrent un premier établissement en 1788, et jusqu'en 1805 elle ne présenta que l'aspect d'un grand village. Mais, à cette époque, des émigrations assez considérables, de Baltimore et des autres places orientales, vinrent augmenter le nombre de ses habitans, et dès-lors sa prospérité prit un développement très-remarquable.

En 1818, on y comptait 2,320 habitans; en 1813, 4,000; en 1819, 10,283; en 1824, 12,016; et, en 1826, 16,230. Ainsi, de 1810 à 1813, l'accroissement fut de 560 individus par an ou de 24 p. 0/0; de 1813 à 1819, de 1,043 ou 26 p. 0/0; de 1824 à 1826, de 2,107 ou 27 p. 0/0.

Voici la population relative de quelques villes qui ont fait des progrès presque aussi rapides que Cincinnati :

Providence.		Albany.		Pittsburg.	
En 1800	7,614	1791	6,021	1810	4,768
1810	10,071	1810	9,356	1820	7,248
1820	11,767	1820	12,550		
1825	16,000	1825	15,500	1826	11,223
Richmont.		**Louisville.**		**New-Orléans.**	
En 1800	5,537	1820	4,012	1802	10,000
1810	9,755	1826	7,200	1810	17,242
1820	12,046			1820	27,176

Les habitans de Cincinnati se font tous remarquer par leur esprit actif et entreprenant, et la prospérité générale commence à attirer l'attention des capitalistes. En effet, la situation de cette ville favorise beaucoup les spéculations commerciales : des bateaux à vapeur voguent déjà

sur toutes les rivières navigables et facilitent les débouchés. Les produits industriels de Cincinnati sont répandus dans le Kentucky, à la Louisiane, chez les Illinois, au Missisipi, où ils sont recherchés et admirés autant pour leur beauté que pour leurs qualités substantielles.

Au mois de décembre 1826, on comptait dans la ville 7,990 hommes, 7,550 femmes et 690 noirs; il y avait 28 ecclésiastiques, 34 avocats et attornies (procureurs), et 35 médecins. Huit cents personnes s'adonnaient aux entreprises commerciales, 500 à la navigation; environ 3,000 étaient employées dans les manufactures, dont le nombre s'est beaucoup augmenté, surtout depuis deux ans.

En 1826, la valeur des articles fabriqués, ou, en d'autres termes, les produits de l'industrie des artisans et des mécaniciens de Cincinnati, se sont élevés jusqu'à 1,850,000 dollars (9,990,000 francs).

On distingue, parmi les établissemens les plus considérables, ceux de MM. Tatem et fils, où l'on emploie annuellement 175 tonnes de saumons de fer à la confection des machines à vapeur, et ceux de MM. Alvin Washburn, Goodloe et Harkness. Dans la manufacture de ces derniers, on compte 336 métiers, qui produisent, par semaine, 600 livres de coton filé, ou 31,000 livres par an.

Il y a dans la ville un laboratoire de chimie, une distillerie, un fort grand nombre de fonderies, deux papeteries, une rafinerie de sucre; l'on y fabrique 451,000 livres de savon, 332,000 livres de chandelles, 10,000,000 de briques, etc., de la valeur d'environ 76,500 dollars, ou 4,131,000 francs. On peut supposer, d'après cela, qu'un jour viendra où les produits industriels des États-Unis ne seront pas moins importans que leurs produits agricoles. Mais c'est surtout des produits intellectuels que la population de ces états est avide, et le nombre des imprimeries s'y accroît d'une manière prodigieuse. Il y en a

neuf à Cincinnati. Voici le relevé des ouvrages sortis de leurs presses en 1826 : 61,000 *Almanachs*; 55,000 *Spelling books* (alphabets); 30,000 *Primers*; 3,000 *Bibles*; 3,000 *American Preceptors*; 3,000 *American readers*; 3,000 *Introduction to the english reader*; 500 *Hammond's Ohio reports*; 500 *Symne's Theory*; 3,000 *Kirkham's Grammar*; 1,000 *Vine dressers' Guide*; 14,000 *Brochures*; 5,000 *Tables arithmétiques*; 2,000 *Murray's Grammar*; 1,500 *Family physician*; 14,200 *Testaments, hymnes et livres de musique*. On ne pourrait citer aucune ville de France d'une population égale à celle de Cincinnati, ou même d'une population très-supérieure, où l'imprimerie ait pris d'aussi grands accroissemens.

Forçats à bord des hulks ou pontons. — Un rapport qui vient d'être présenté à la Chambre des communes par le surintendant-général des dépôts des condamnés à bord des pontons, fait connaître qu'il existe maintenant en Angleterre dix pontons de ce genre, qui sont stationnés aux différens ports suivans : Plymouth, Portsmouth, Shurness, Chatham, Wolwich et Deptfort, et qu'on en compte deux de ce même genre établis aux îles Bermudes. D'après ce même rapport, le nombre total des condamnés à bord des pontons en Angleterre, aurait été, pendant les derniers six mois de l'année 1826, d'environ 3,700; les frais d'entretien de ces dépôts se seraient montés, pour cette même période, à la somme de 44,328 liv. st., et le produit du travail des forçats qui y sont confinés, serait estimé à celle de 32,551 liv. st.; d'où il résulterait que la dépense de ces établissemens à la charge de l'Etat aurait été d'un peu plus de 3 liv. st. (75 fr.) pour chaque condamné. Les deux pontons stationnés aux îles Bermudes contiennent 700 condamnés, et les frais d'entretien de ces dépôts, à la charge du public (déduction faite du produit

du travail des condamnés) sont à peu près dans la même proportion que ceux qu'on vient de faire connaître pour ce même genre d'établissement en Angleterre.

Les condamnés sont employés à la construction des vaisseaux, dans les chantiers du roi et à divers autres genres de travaux publics. Ceux d'entre eux qui sont trop jeunes ou trop débiles pour pouvoir exécuter des travaux pénibles, sont employés à confectionner des vêtemens ou autres objets à l'usage des autres condamnés. On remarque que les très-jeunes forçats, dans ces dépôts, sont plus réfractaires que les hommes faits, et ont besoin d'être soumis à une discipline plus sévère. Ils sont tenus à bord d'un ponton à part.

Manuscrit curieux du tems de Henri VIII.— A l'une des dernières réunions de la société des Antiquaires de Londres, il a été rendu compte, par l'un de ses membres, d'un manuscrit fort curieux qui appartient au tems du roi d'Angleterre Henri VIII, et qui est la propriété d'un particulier, nommé Pickering, habitant Chancery Lane, à Londres. Ce manuscrit est un état de la dépense particulière de ce prince, état qui s'étend depuis l'année 1529 jusqu'à celle de 1533. Il paraît, d'après les détails contenus dans ce document, que Henri VIII vivait, à cette époque, avec beaucoup de magnificence, qu'il entretenait à la fois douze palais; qu'il perdait considérablement d'argent au jeu et qu'il en donnait beaucoup en aumônes. Entre autres articles assez singuliers de dépense, se trouve : « Pour les salades de S. M., un flacon d'huile apporté de Calais, par un courrier expédié par ordre du roi à cet effet; » puis « une gratification au cuisinier chargé spécialement de faire les poudings du roi. » Tous les comptes que comprend cet état sont signés par le roi, comme examinés et approuvés par lui. Ce manuscrit, dont il sera publié quel-

ques extraits, contient une foule de détails intéressans sur les mœurs, les occupations et les plaisirs des princes anglais, à cette époque.

Accroissement singulier de la valeur des terrains dans quelques circonstances particulières.—La vente qui vient de se faire à Cheltenham, d'une pièce de terrain, très-favorablement située pour construire dans cette ville une résidence à la mode, offre un exemple remarquable du très-grand accroissement qu'a reçu, dans ces derniers tems, la valeur des terrains. Ce terrain qui a été acheté, il y a quelques années, au prix de 30 liv. st. (810 fr.), s'est vendu dernièrement à celui de 1,700 liv. (42,500 fr.). Dans le cours de la dernière guerre, il s'est présenté en Angleterre plusieurs exemples du même genre, malgré la détresse générale qui régnait. Ainsi, dans le comté de Lancastre, une petite terre, après avoir été vivement contestée à l'encan, s'est vendue pour deux cent vingt-cinq fois le montant de son revenu annuel.

Écoles de l'Hindostan. — Nous avons déjà parlé des nombreuses écoles établies dans l'Hindostan, et les espérances que ces utiles institutions avaient fait concevoir, se réalisent chaque jour. Par l'excellent système que l'on a généralement adopté, les connaissances solides se propagent avec rapidité, et déjà, dans le collége Hindou, la plupart des élèves connaissent les élémens de la grammaire et de la littérature anglaise, et tous, l'arithmétique et les principes de la philosophie naturelle. Les bienfaits de l'éducation que l'on s'efforce ainsi de répandre ne peuvent manquer d'amener les plus importans résultats, et surtout d'introduire une amélioration sensible dans l'état de la société.

La compagnie de dames pour l'instruction des jeunes filles

du Bengal, a déjà organisé trente écoles à Calcutta, où plus de six cents enfans apprennent à lire et à écrire; et un assez grand nombre à travailler à l'aiguille. Cette dernière branche de l'éducation des femmes, qui n'est pas la moins utile, ne deviendra plus générale que lorsque les jeunes filles auront été réunies dans l'école centrale que l'on construit en ce moment à Symlia, et dont on est redevable à la libéralité du Rajah Baidynath Rai, qui a fait don de 20,000 roupies à la société.

On a faussement avancé que, d'après le système des Hindous, les femmes étaient retenues dans un véritable état de dégradation. Peut-être, à l'exemple des nations de l'antiquité classique, se trouvent-elles astreintes à des habitudes plus simples, à un genre de vie plus retiré que nos dames de l'Europe moderne, qui rejetteraient bien loin l'idée de s'y soumettre; mais on ne leur interdit jamais l'étude et la culture des lettres, et elles inspirent partout le respect. Non seulement la plupart savent lire et écrire; mais un fort grand nombre cherchent à acquérir des talens divers, connaissent la musique, le dessin, et composent des vers, surpassant à beaucoup d'égards nos jeunes dames les plus accomplies.

On pourrait citer des femmes moralistes et philosophes qui ont brillé dans les écoles de Bénarès et d'Ongein, avant que l'université de Padoue nous en ait offert un exemple en Europe. En un mot, rien dans l'histoire passée des Hindous ni dans leur système social ne saurait faire supposer qu'ils aient interdit à leurs femmes l'exercice de leurs facultés intellectuelles.

Les jeunes personnes européennes ou d'origine européenne, lorsqu'elles ont quelques talens et des agrémens personnels, continuent à faire de riches mariages au Bengal et dans les autres établissemens anglais. Chaque année, les écoles particulières établies dans ce but spécial à Londres,

en expédient des pacotilles à Calcutta. Les amateurs vont les attendre au débarquement, et le mariage est bientôt conclu avec celles qui leur plaisent. Pondichéry, ce centre jadis si florissant des établissemens français dans l'Inde, trouve quelque ressource, au milieu de sa décadence, dans la beauté et les grâces de ses filles. Elles soutiennent avec honneur la concurrence des jeunes Anglaises, et en faisant de riches établissemens à Calcutta, à Madras, etc., elles se trouvent souvent dans le cas de secourir la détresse de leurs familles.

Commerce.

État des faillites qui ont eu lieu chaque mois en Angleterre, dans le cours de l'année 1826.

Janvier	294
Février	300
Mars	253
Avril	293
Mai	271
Juin	232
Juillet	124
Août	121
Septembre	124
Octobre	121
Novembre	222
Décembre	211
	2,567

Consommation du thé en Angleterre. — D'après un relevé fait sur des états officiels, il paraît que, dans le cours des dernières vingt années, la quantité entière de thé consommé dans le Royaume Uni, est de 430,308,170 livres pesant; ce qui, année commune, ferait 21,515,408 livres par an; 413,758 par semaine, et 58,947 par jour.

Industrie.

Pont suspendu construit par les Anglais sur le Giri. — Le pont suspendu, que l'on vient de construire dans l'Inde sur le Giri, est d'un prix inestimable pour les naturels du pays dont il favorise les communications et les relations commerciales. Cette rivière sort du sommet du Whartn, dans la chaîne des monts Himalaya, qui donnent aussi naissance à la Jumna ou Jummah où elle va se jeter.

Le Giri forme, de distances en distances, d'immenses cascades, et, dans les endroits guéables, se trouve obstrué par des rochers sur lesquels on fixe avec peine des ponts de planches, légers et mal assurés, qui sont fréquemment emportés par les eaux à l'époque de la fonte des neiges et qui exposent ainsi la vie de ceux qui les traversent. Le nouveau pont suspendu a 100 pieds dans œuvre, et est élevé de 80 à 100 pieds au-dessus du lit du torrent. Il a 6 pieds de largeur, et ses bords sont protégés par des parapets qui empêchent de voir le courant, afin que la profondeur et le bruissement des eaux ne puissent étourdir. Le talent de l'ingénieur chargé de sa construction a surmonté tous les obstacles, avec l'aide des chefs des montagnes qui sentaient combien ce pont serait avantageux pour leur pays. Il est dans le voisinage de Synde, dans la partie la moins élevée de l'Himalaya, à quarante milles au-delà de Sabathu où le Giri traverse la nouvelle route qui conduit à Rampore, capitale du Bisahir. Chose singulière, que l'une des contrées les plus sauvages de l'Inde ait vu s'élever ce magnifique produit d'une industrie toute moderne, tandis qu'au centre de la civilisation française, on n'a pas encore pu en construire un, et que les débris de celui qui avait été tenté à Paris, devant les Invalides, languissent sans honneur sur le rivage !

Agriculture.

Influence des engrais sur les qualités et la saveur de certaines plantes alimentaires. — Cette question, qui intéresse à la fois la physiologie végétale, l'art du jardinier et l'économie domestique, a été traitée par M. Mitchill, de New-York, dans un discours que ce célèbre naturaliste prononça l'année dernière, à la séance annuelle de la société d'Horticulture de cette ville. Après avoir exposé la puissante action des engrais animaux, sur la végétation, leur efficacité pour fertiliser un sol stérile, rétablir et conserver la fécondité des terres dont on tire les produits les plus abondans; il a traité spécialement des balayures des grandes villes et des débris de leurs consommations, employés comme engrais par quelques jardiniers des environs. Si le jardinier les mêle avec la terre, avant que leur décomposition soit achevée, ils nuiront de deux manières, car ils pourront attaquer les organes des plantes, les altérer en y introduisant des matières qui ne peuvent être élaborées convenablement; ou si le végétal peut digérer ces alimens mal préparés, il conservera quelque chose de leurs mauvaises qualités. Les racines s'en ressentent d'abord : celles que l'on mange prennent une saveur désagréable; les raves et les navets sont principalement exposés à cette sorte d'altération. Les choux s'en ressentent aussi, mais c'est plutôt en perdant leur saveur qu'en en prenant une nouvelle. On a remarqué que de toutes les racines alimentaires, les pommes de terre sont celles qui participent le plus complètement aux mauvaises qualités du sol, en sorte que le plus sûr est de donner la préférence à celles qui ont été cultivées loin des grandes villes. Les ognons viennent après les pommes de terre, quant à la disposition à s'assimiler au sol qui les a nourris. Le fro-

ment n'échappe non plus à cette cause d'altération, suivant Miller ; la farine de celui que l'on cultive autour de Londres exhale quelquefois une odeur désagréable. Le tabac redoute le fumier de vache, et les asperges les eaux de fumier quel qu'il soit ; tous ces faits prouvent suffisamment que les végétaux peuvent absorber une portion de la matière des engrais qu'ils n'assimilent point à leur propre substance, et qui leur communique ses qualités désagréables ou malfaisantes. En ceci, l'organisation végétale peut être comparée à celle des animaux. Tous les corps vivans sont nécessairement soumis à quelques lois communes. On sait que les débris des cuisines communiquent à la chair des domestiques une odeur désagréable qui se fait sentir d'assez loin, et impose le dégoût des convives. La chair du porc est plus ou moins bonne, suivant la nature des alimens dont il fut nourri ; lorsque les perdrix ne se nourrissent plus que de bourgeons d'arbres, elles deviennent amères ; dans les forêts de pins, durant l'hiver, les tétras réduits à se nourrir des bourgeons de ces arbres contractent une odeur et une saveur résineuses. Dans les oiseaux aquatiques, dont le poisson est presque le seul aliment, la peau est tellement pénétrée d'huile rance que sa saveur est repoussante. Ces observations doivent diriger le jardinier, le cuisinier et le gastronome ; il s'agit de leurs plus grands intérêts, puisque, si le premier les négligeait, sa culture serait décréditée par les mauvais légumes qu'il mettrait en vente ; si le second ne s'y conformait point, il s'exposerait à manquer les plus beaux services d'un repas d'appareil ; quant au troisième, sa prudence serait en défaut, s'il allait, faute d'instruction, s'exposer à deux périls au lieu d'un, c'est-à-dire au malheur d'éprouver une incommodité plus ou moins grave, à la suite d'un mauvais repas.

BOURSE DE LONDRES.

Prix des actions dans les différens canaux, docks, travaux hydrauliques, compagnies des mines, etc., etc., pendant le mois de mai 1827.

	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires.	Cours en Mai 1827.
CANAUX.			
Ashton	»	100	130
Birmingham	»	17 10	295
Coventry	»	100	1200
Elesmere et Chester	»	133	100
Grande Jonction	»	100	305
Huddersfield	»	57	18
Kennet et Avon	»	40	25 10
Lancastre	»	47	36
Leeds et Liverpool	»	100	395
Oxford	»	100	680
Régent	»	40	35
Rochdale	»	85	93
Stafford et Worcester	»	140	800
Trent et Mersey	»	100	1800
Warwick et Birmingham	»	100	280
Worcester et *idem*	»	78	46
DOCKS.			
Commercial	»	100	73
Indes orientales	»	100	82 10
Londres	»	100	83
Ste.-Catherine	100	50	47
Indes occidentales	»	100	199
TRAVAUX HYDRAULIQUES.			
Londres (orientale)	»	100	123
Grande Jonction	»	50	63
Kent	»	100	29
Londres (méridionale)	»	100	90
Middlesex occidental	»	60	65
COMPAGNIES DU GAZ.			
Cité de Londres	100	90	150
Nouvelle cité de Londres	100	50	90
Phénix	50	31	28
Impériale		50	43 10
Générale unie	50	40	26
Westminster		50	56
COMPAGNIES D'ASSURANCE.			
Albion	500	50	55
Alliance	100	10	9
Id. maritime	100	5	4 15
Atlas	50	5	8 10
Globe		100	150
Gardian	100	10	18 15 0
Hope	50	5	4 15 0
Impériale	500	50	93
id. sur la vie	100	10	7 10
Law life	100	10	7 10
Londres	25	12 10	20
Protecteur	20	2	1 5
Rock	20	2	2 15
Echange royal		100	246

COMPAGNIES DES MINES.	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Mai 1827.
Anglo-Mexicaine	100	80	32 10
Id. Chilienne	100	8	2
Bolanos	400	325	365
Brésilienne	100	20	19
Colombienne	100	20	11
Mexicaine	100	21	-
Real del monte	400	400	365
Mexicaine-Unie	40	30	16
SOCIÉTÉS DIVERSES.			
Compagnie d'Agriculture Australienne	100	8	13
Exploitation du fer anglais	100	37 10	9 10
Compagnie d'Agriculture du Canada	100	10	5
Id. de la Colombie	100	5	1
Navigation par la vapeur	100	13	3 10
Banque provinciale irlandaise	100	25	20 10
Compagnie de Rio de la Plata	100	7 10	2 10
Id. de la terre de Van Diemen	100	4	3
Reversionary interest society	100	65	55
Compagnie du passage sous la Tamise	50	37	100
Pont de Waterloo	»	—	—
Pont de Vauxhall	«	—	—

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 avril 1827 jusqu'au 24 mai 1827.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Bank Stock, 8 p. o/o	203 3/4	202	203 3/4
3 pour o/o consolidés	83 5/8	81 3/4	83 1/2
3 p. o/o réduit	82 7/8	81	82 3/4
3 1/2 p. o/o réduit	89 1/2	87 1/4	89 1/2
Nouveau 4 p. o/o	100 1/8	98 3/8	100
Longues annuités expirant en 1860	19 1/8	18 13/16	19 1/8
Fonds de l'Inde, 10 1/2 p. o/o	247	243 1/2	246
Obligations de l'Inde, 4 p. o/o	80s. p.m.	67 s. p.m.	80s. p.m.
Billets de l'Échiquier, 2 d. par jour	53 s. p.m.	42 s p.m.	53 s. p.m.

FONDS ÉTRANGERS.		Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Obligations autrichiennes,	5 p. o/o	91 1/2	90 1/2	91 1/2
Id. du Brésil	*id*	63 5/8	57 1/2	58 »
Id. de Buenos-Ayres	6 p. o/o	60	58 1/2	59 »
Id. du Chili	*id*	36	30 1/2	31 »
Id. de Colombie, 1822	*id*	33 3/8	26 1/2	27 1/2
Id. *id.*, 1824	*id*	37 3/8	30 1/2	31 1/2
Id. du Danemarck	3 p. o/o	61 3/4	60 3/4	61 1/4
Rentes françaises	5 p. o/o	100	160	101 »
Id	3 p. o/o	71 1/4	69 1/4	70 1/2
Obligations grecques	5 p. o/o	16 3/4	15 3/4	16 1/4
Id. Mexicaines	5 p. o/o	59 1/4	55	57 »
Id. *Id*	6 p. o/o	71 8/8	66 3/4	68 3/4
Id. Péruviennes	6 p. o/o	33	28	28 »
Id. Portugaises	5 p. o/o	78 3/4	77	77 1/4
Id. Prussiennes, 1818	*id.*	97 1/4	96 3/4	97 1/4
Id. *id.* 1822	*id*	98 1/2	98	98 1/2
Id. Russes	*id*	91	89 5/8	90 1/2
Id. Espagnoles	*id*	13	12 3/8	12 5/8

CORRESPONDANCE.

LETTRE DE M. DE FRÉDIANI AU DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE.

Nous nous empressons d'insérer la lettre suivante, qui nous a été adressée par M. de Frédiani. Nous nous contenterons d'observer que c'est à tort qu'il suppose que nous nous rendons garans des faits recueillis dans l'article dont il se plaint. Par la nature même de notre plan, nous ne pouvons prendre sur notre responsabilité personnelle que les notes que nous joignons quelquefois aux articles dont nous reproduisons les textes en français.

Paris, le 29 *mai* 1827.

Monsieur,

Le hasard a fait tomber entre mes mains, il y a quelques jours, le numéro 11 du tome VI de la *Revue Britannique*, dans lequel il est question de la famille Frédiani, à l'occasion du *Journal d'Antoine Viterbi, rédigé par lui-même, tandis qu'il se laissait volontairement mourir de faim dans les prisons de Bastia, en* 1821.

Je n'ai pu, Monsieur, me défendre d'un mouvement de surprise, en

voyant un recueil aussi généralement estimé que le vôtre, se constituer le panégyriste d'un homme qui, pendant toute sa vie, n'a fait qu'intriguer, cabaler, protéger les malfaiteurs, effrayer les tribunaux, et se débarrasser de ses ennemis par la voie la plus courte, c'est-à-dire par l'assassinat.

Ma surprise a redoublé lorsqu'il m'a été démontré que vous avanciez des faits contre l'honneur de la famille Frédiani, sous la simple garantie de l'Anglais Benson, qui n'est resté que six semaines en Corse, et qui, dans l'empressement où il était de raconter les particularités de son voyage, n'a pas craint de revêtir de pures fables des couleurs de la vérité.

Je dois donc vous apprendre, Monsieur, que Viterbi n'est pas mort de faim dans les prisons de Bastia; en effet, il résulte d'un rapport de M. Pierangeli, médecin du gouvernement, et d'un procès-verbal rédigé par cinq officiers de santé, qu'il s'est empoisonné avec soixante-douze grains d'arsénic. Des poursuites ont même été dirigées contre un maréchal-des-logis de gendarmerie, prévenu de lui avoir procuré la substance avec laquelle il a abrégé ses jours.

Cela posé, vous sentez qu'il est assez inutile de rechercher si un individu quelconque peut non-seulement vivre dix-neuf jours sans manger, mais encore enregistrer minutieusement sur un journal ses sentimens, ses souffrances, les variétés de son pouls, ses heures de veille et de repos, et s'exprimer jusqu'au dernier instant avec une pureté de langage digne du plus savant grammairien. Les gens perdus de réputation, sous la dictée desquels Viterbi a écrit son prétendu journal, ou qui l'ont eux-mêmes composé et donné à M. Benson, me sauront gré sans doute de ne point traiter cette question qui, pour être résolue, ne paraît exiger que les simples lumières du bon sens.

Je dois vous apprendre en outre que jamais les Frédiani n'ont brûlé les maisons de Viterbi; jamais ils n'ont dévasté ses propriétés; jamais on n'a même songé à les accuser de l'assassinat de son père.

A la vérité, pendant que Donat de Frédiani, mon frère, et le colonel Charles de Frédiani, mon oncle, étaient poursuivis *pour cause d'opinions politiques*; que le premier vivait loin de sa patrie, le second errait dans les makis de la Corse, il a plu à Viterbi de rendre plainte contre eux pour l'incendie de ses maisons. Sur cette plainte, le tribunal criminel du département du Liamone les a condamnés par contumace, le 5 nivôse an VI, à neuf ans de fers; mais d'abord un acte de décès écrit de la propre main de monseigneur Sébastiani, simple curé de canton, aujourd'hui évêque d'Ajaccio, constate que Charles Frédiani était mort dès le 7 vendémiaire an VI, c'est-à-dire près de trois mois avant la prononciation du jugement, circonstance que Viterbi ne pouvait ignorer, puisqu'il s'était transporté à l'église isolée où Charles Frédiani avait été inhumé, et là il avait fait enfoncer la bière, et, poussant la vengeance au-delà de ce que l'imagination peut concevoir, il s'était donné le barbare plaisir de frapper le cadavre de plusieurs coups de poignard. Or, comme il est de principe en matière criminelle que l'action publique pour l'application de la peine s'éteint par la mort du prévenu, il est évident qu'à l'égard du colonel Frédiani le jugement du 5 nivôse an VI est entaché d'une nullité radicale; ensuite et quant à Donat de Frédiani, à peine rentré en Corse, il s'est présenté devant le tribunal du Golo et du Liamone, pour être jugé contradictoirement, et le 16 vendémiaire an X il a été honorablement acquitté comme l'eût été le colonel de Frédiani lui-même si la mort ne l'eût empêché de purger sa contumace.

Ainsi, Monsieur, c'est à tort que vous avez pris sur vous de publier *que le tribunal avait procédé contre la plainte primitive* (celle en réparation de l'incendie) *soit comme accusés de l'assassinat de Simon Viterbi, et que les principaux membres de cette famille avaient été condamnés en même tems aux indemnités réclamées par les Viterbi et aux galères pour dix ans*; puisque d'une part l'assassinat de Simon Viterbi ne nous a jamais été imputé, et de l'autre la condamnation par contumace était nulle relative-

ment au colonel Frédiani, et d'une injustice patente en ce qui concerne mon frère.

Au surplus, les calomnies de M. Benson ont été appréciées par le tribunal correctionnel de la Seine, qui, sur la plaidoirie de M. l'avocat Portalis, a, le 12 décembre dernier, condamné M. Paulin Pâris à l'amende, pour s'être rendu coupable de diffamation en traduisant l'opuscule de M. Benson, de l'anglais en français. M. Paulin Pâris ayant exécuté volontairement cette condamnation, a, par cela même, rendu hommage à l'équité des juges qui se sont prononcés contre lui.

J'aurais, Monsieur, beaucoup d'autres observations à vous faire sur les erreurs graves, très-graves, que votre article renferme; et, par exemple, vous faites de Viterbi un héros et c'était un monstre couvert de sang. Vous le représentez comme un ennemi juré de Napoléon, et les pièces saisies chez lui, en 1821, lors du procès criminel qu'il a subi pour avoir assassiné mon frère, ont prouvé qu'il correspondait avec Napoléon à l'île d'Elbe, et qu'il offrait *en même tems* ses services à M. le chevalier Bruslart, commandant en Corse pour S. M. Louis XVIII, se réservant de tromper l'un ou l'autre au gré des événemens et de son intérêt particulier. Vous dites qu'il était irréprochable comme père, et ses funestes conseils ont perdu son fils *qui deux fois a été condamné par contumace à la peine capitale pour assassinat*. Vous assurez qu'il croyait à l'existence de Dieu, et, au nombre des pièces saisies chez lui, il s'en est trouvé une écrite de sa main, et soutenant avec une série de réflexions irréligieuses les propres mots : *Tout imposteur qui a voulu devenir le tyran des esprits et maîtriser la multitude, a dû la mener par les lisières de l'espérance et de la terreur, le paradis et l'enfer.* Qu'il me suffise de vous attester qu'il n'y a peut-être pas, dans votre récit apologétique, une seule ligne en faveur de Viterbi qui ne soit manifestement controuvée.

Il me reste, Monsieur, en terminant cette lettre, à appeler votre attention sur les quatre faits suivans : 1° Viterbi a été condamné au supplice des assassins par magistrats depuis long-tems environnés de l'estime publique, et sur les conclusions d'un homme qui passe pour n'avoir jamais écouté d'autres inspirations que celles de sa conscience.

2° La Cour de Cassation a confirmé la décision de la Cour criminelle de Bastia.

3° Le recours en grâce de Viterbi a été rejeté par le gouvernement.

4° Viterbi ne s'est déterminé à prendre du poison qu'après avoir eu connaissance du malheureux succès des réclamations qu'il avait adressées soit à la Cour de Cassation, soit à M. de Serre, alors garde-des-sceaux.

Je me flatte que vous voudrez bien insérer la présente dans le plus prochain numéro de la *Revue Britannique*, et qu'ainsi vous m'éviterez de vous citer en justice par application de l'article 11 de la loi du 25 mars 1822.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

De Frédiani,

Capitaine au 30e régiment de ligne.

ERRATA DU 22e ET DU 23e NUMÉRO.

Il s'est glissé, dans un certain nombre d'exemplaires de l'alphabet égyptien qui fait partie du 22e numéro, une faute très-grave. En tête du 2e cartouche, au lieu d'*Arsinoé*, il faut lire *Bérénice*.

Dans le 23e numéro, pag. 30, ligne 16, au lieu de : *Mandrogola;* lisez : *Mandrogore.*

Pag. 32, lignes 4 et 5, même correction.

Page 49, ligne 8, au lieu de : *Poccita;* lisez : *Procida.*

Même page, ligne 10, le bon état devrait être imprimé en italique.

Même page, ligne 12, au lieu de : *Muoia noi tiranni;* lisez : *Muoiano i tiranni.*

REVUE

BRITANNIQUE.

SCIENCES ÉCONOMIQUES.

Histoire et Principes des Assurances sur la Vie.

L'usage des assurances sur la vie n'a guère, jusqu'à ce jour, prévalu qu'en Angleterre ; non que les peuples du continent en ignorent les principes, mais par suite de la pauvreté de quelques-uns, de la légèreté du caractère de plusieurs autres et de l'instabilité comparative de leurs institutions, et, par conséquent, du manque de cette sécurité qui est la base indispensable de ces sortes d'opérations. Ces causes, isolées ou réunies, ont beaucoup restreint le cercle de ces opérations chez toutes les nations continentales, et chez plusieurs elles en ont entièrement empêché l'introduction.

C'est un fait curieux, cependant, que ce sujet ait éveillé l'attention des savans du continent, à une époque plus ancienne qu'en Angleterre. Déjà, en 1671, le fameux Jean de Witt publia un ouvrage en hollandais intitulé : *De vardye van de lifrenten*, etc. ; son compatriote Van Hudden l'avait précédé dans la carrière. Ces écrivains traitèrent ce sujet environ vingt ans avant qu'on eût rien publié de semblable parmi nous. M. Struyck s'en occupa, en 1740, avec beaucoup de succès ; et, en 1748, M. Kirseboon publia des recherches fort intéressantes.

En France, les deux Parcieux, St.-Cyran et Duvillard, se livrèrent à ces recherches, depuis l'année 1748 jusqu'en 1787 ; en Allemagne, Euler, Sussmilch et Wargentin, s'en occupèrent également. Mais comme les données sur lesquelles ces écrivains travaillaient étaient fort imparfaites, leurs conclusions durent être fort peu satisfaisantes, et par conséquent peu susceptibles de recevoir des applications pratiques. Ces investigations scientifiques ne produisant pas les résultats qu'on en attendait, les hommes de la science ne tardèrent pas à cesser de s'en occuper.

Les seuls pays de l'Europe continentale, chez lesquels on ait tenté, jusqu'à présent, d'introduire l'usage des assurances sur la vie, sont la France, les Pays-Bas, le Danemarck et l'Allemagne.

Il existe, en France, deux compagnies qui ont cet objet en vue : la *Compagnie d'assurances sur la vie* et la *Compagnie royale d'assurances*. Les efforts de ces sociétés pour répandre la connaissance des principes de ces opérations, et des avantages qui résulteraient de leur application générale, ont été très-actifs, très-persévérans et très-malheureux. Elles ont distribué avec profusion des *prospectus*, des rapports, des exposés ; mais le tout inutilement. Elles se sont vues dans la nécessité de retirer leurs agens de plusieurs grandes villes, par suite du manque total de succès, et, à Paris même, une grande indifférence à ce sujet continue à prévaloir. Cela est d'autant plus extraordinaire que les hommes placés à la tête de ces associations sont très-honorables et très-considérés ; que les conditions des assurances ont été fixées avec modération, puisqu'elles sont à peu près les mêmes qu'en Angleterre, quoique, cependant, il soit douteux que la durée de la vie soit aussi grande en France que parmi nous.

Les compagnies françaises ont fait des efforts pour in-

troduire, en Italie, les assurances sur la vie. On peut croire que le caractère des Italiens, flétri, comme il l'a été, par une longue oppression, ne les dispose guère à sacrifier une portion quelconque de leurs jouissances personnelles, pour assurer le bien-être à venir des autres. Nous croyons que cet essai a tout-à-fait échoué ; un effort semblable, tenté en Suisse, n'a pas eu plus de succès. Il est vraisemblable que les Suisses, qui n'ont jamais été cités pour leur richesse, ne sont pas encore aujourd'hui encombrés de capitaux superflus. Cependant on assure que les annuités, connues sous le nom de *vitaligio*, sont d'un usage général à Milan ; mais leur origine est fort antérieure aux efforts tentés par les compagnies françaises.

Trois compagnies d'assurances sur la vie ont été établies récemment dans les Pays-Bas, et le gouvernement a jugé ces institutions si utiles, qu'il a rendu une ordonnance pour empêcher la concurrence des compagnies étrangères. Cependant leurs affaires se font sur une si petite échelle, qu'on ne peut pas faire assurer une somme de plus de 75,000 fr. sur une seule tête, en s'adressant à toutes les trois en même tems. Leurs primes sont un peu plus fortes que celles des compagnies françaises. Quoiqu'elles aient encore peu réussi, il est probable que le frugal Hollandais et l'industrieux Flamand sont beaucoup plus disposés à adopter un usage, qui ne convient pas au même degré au caractère vif et léger de leurs voisins.

Une petite société, établie à Elberfeld, dans le duché de Berg, est la seule institution de ce genre que l'on trouve en Allemagne, y compris l'Autriche et la Prusse. Les affaires qu'elle fait sont encore très-peu étendues ; mais il existe évidemment, parmi les états de la confédération germanique, une disposition plus prononcée à adopter cet usage, que dans les autres contrées de l'Europe continentale. Le plus grand obstacle à l'extension de ce sys-

tème en Allemagne, semble résulter de l'absence d'une société constituée sur une échelle assez étendue et sur une base assez solide pour attirer l'attention et la confiance des différens états. Faute d'une institution semblable, on a souvent recours, dans la confédération germanique, à la société anglaise nommée *l'Alliance*, qui a des agens dans la plupart des grandes villes de l'Allemagne, et qui a obtenu beaucoup de crédit, par suite de la haute considération mercantile des hommes qui dirigent ses affaires.

Plusieurs petites sociétés d'assurances sur la vie existent en Danemarck; mais elles y prospèrent très-peu, et le gouvernement danois, comme celui des Pays-Bas, empêche les sociétés étrangères d'entrer en concurrence avec elles et de jouir des priviléges qu'elles n'exercent pas; faute que ces deux gouvernemens, également animés de sentimens patriotiques, feront bien de cesser de commettre le plus tôt possible.

A tout prendre, il est fort problématique que l'Europe soit destinée, à l'époque actuelle de son histoire, à prendre part, dans une proportion un peu forte, aux avantages que présentent les assurances sur la vie. Il faudra plusieurs générations pour faire cesser l'apathie des Français à cet égard: le caractère allemand est plus disposé à accueillir des institutions de ce genre; mais il faut calculer qu'une guerre générale pourrait essentiellement arrêter leurs progrès, et peut-être même les anéantir entièrement au milieu de ses convulsions.

Les États-Unis présentent, sans contredit, un état de choses plus favorable à l'établissement de ces compagnies. Cependant, dans un pays nouveau et florissant où il est plus facile de trouver de l'emploi à ses capitaux et de procurer des occupations lucratives à une nombreuse famille, que dans les contrées très-peuplées de l'ancien monde, il doit nécessairement exister moins de dispositions à faire

assurer sa vie. Aussi, quoique les compagnies d'assurances aient été introduites aux États-Unis, elles n'y prospèrent pas beaucoup. A notre connaissance, il n'en existe encore que dans l'état de New-York. Leurs primes ne sont pas exorbitantes, si on considère les ravages qu'exerce la fièvre jaune.

Il y a une cause, dans le gouvernement des États-Unis, qui doit nuire essentiellement à l'établissement de ces institutions et de toutes celles du même genre. Il paraît que le gouvernement central et même le congrès n'ont point le pouvoir nécessaire pour les constituer, et que par conséquent elles ne peuvent recevoir leurs chartes que des gouvernemens locaux. Elles ne sont donc protégées que par l'influence et les capitaux d'un état particulier, d'où il résulte qu'elles n'ont de crédit que dans ses limites, et qu'elles n'atteignent jamais le degré d'importance nécessaire pour obtenir la confiance, ni même pour exciter l'attention de toute l'Union.

Après cette rapide esquisse des assurances sur la vie au dehors, nous entretiendrons nos lecteurs, aussi succinctement que possible, de leur origine et de leurs progrès en Angleterre, seul pays où elles aient encore fait sentir leurs avantages.

Les promoteurs des assurances sur la vie avaient à lutter contre deux difficultés d'une nature formidable. La première, quoiqu'elle ait été écartée partiellement, existe encore et ne pourra jamais être entièrement détruite. La difficulté dont nous parlons résulte de l'embarras de déterminer, d'une manière exacte, les probabilités de la vie humaine. Il est évident que, tant qu'on n'aura pas obtenu ce résultat, les calculs faits avec le plus grand soin auront toujours quelque chose d'incertain, par suite de ce qu'il y aura de vague dans les points de départ. La grande difficulté d'établir les bases de ce système, en théorie comme

en pratique, peut être seulement appréciée par ceux dont ce sujet a fait l'objet d'une attention spéciale ; et ce n'est que par les travaux successifs de plusieurs personnes qu'on est arrivé à l'exactitude approximative que nous avons obtenue.

L'autre difficulté peut aujourd'hui être considérée comme entièrement détruite. Il s'agissait de déduire, de la durée présumée de la vie humaine, les règles d'après lesquelles les assurances sur la vie devaient être établies, dans toutes leurs variétés, sans léser les assurés et sans compromettre les intérêts des assureurs. Le travail qui a été entrepris pour établir ces tables est immense, et la sagacité donton a fait preuve dans l'examen de ces questions si compliquées est au-dessus de tout éloge. Il nous est impossible, dans les limites où nous sommes obligés de nous renfermer, d'indiquer tous ceux qui ont concouru à l'exécution de ces tables ; mais nous pourrons du moins citer les plus célèbres.

Le dr. Halley, dans un mémoire qui parut dans les *Transactions philosophiques* de 1693, fit usage, pour la première fois, de la véritable manière de calculer ces annuités, d'après les tables de mortalité, telles qu'elles avaient été dressées à Breslau, pendant cinq années successives.

De Moivre, qui, comme on le sait, avait été choisi par la Société Royale de Londres, pour décider la question si c'était Newton ou Leibnitz qui était le véritable inventeur des fluxions, fit faire de grands pas à l'ouvrage si heureusement commencé par Halley. Quand la science fit de nouveaux progrès, on découvrit que l'hypothèse qui lui servait de base, savoir, que les morts ont lieu, dans la même proportion, dans les différens âges, est tout-à-fait erronée. Cependant ses recherches furent très-utiles et les formules qu'il donna pour la solution des questions relatives aux

annuités, aux reversions et aux survivances, sont du plus haut prix. La première édition des *Annuités sur la vie* parut en 1724. M. Th. Simpson entra dans la carrière en 1742, et il eut pour successeur M. Samel Dodson, dont les travaux ont également droit à des éloges.

Le dr. Price, qui écrivit pour la première fois sur ce sujet, en 1769, a peut-être plus contribué à l'avancement de la science qu'aucun autre. Il se procura et publia des registres de Northampson, Norwich et Chester, et d'autres du royaume de Suède, et, sur ces larges bases, il forma des tables d'annuités sur des vies isolées ou réunies, qui, aujourd'hui, sont encore très-estimées ; quoique, comme nous le verrons tout à l'heure, elles aient, dans une circonstance, égaré le gouvernement.

Price a été suivi par Morgan, Baily et Miln, dont les utiles travaux méritent aussi d'être mentionnés avec honneur.

L'accueil que les travaux des savans, sur les assurances, reçurent de bonne heure dans ce pays, est une manifestation frappante du caractère national. En 1706, sous la reine Anne, quand les principes de la science étaient très-peu compris, mais que l'absence d'institutions de ce genre se faisait déjà sentir, une compagnie fut établie en vertu d'une charte de la couronne, et cette compagnie, qui reçut le titre de *Société Amie*, existe encore aujourd'hui. C'est par des assurances mutuelles qu'elle procède. On conçoit sans peine que ses opérations n'étaient pas d'abord réglées d'après des principes fort exacts, et, ce qui le prouve, c'est que chaque membre, entre douze et quarante ans, était admis moyennant la même prime de cinq liv. par cent, et que les recettes annuelles, à l'exception d'une certaine somme réservée, étaient également divisées entre les héritiers de ceux qui mouraient dans l'année. Quand la science fit des progrès, on sentit le besoin de

diriger ses opérations par des principes plus raisonnables. Cette société, qui a la première introduit parmi nous les avantages des assurances, étendra sans doute ses bienfaits sur une postérité trés-reculée.

Les compagnies du *Change Royal* et de l'*Assurance de Londres* reçurent leurs chartes en 1720. Ce sont des compagnies propriétaires, qui divisent tous leurs profits entre les porteurs d'actions.

Il n'y avait encore que ces trois compagnies, quand la *Société Equitable* fut fondée en 1720. MM. Simpson et Dodson, dont nous avons déjà mentionné les travaux, eurent l'honneur d'être les promoteurs de cette importante institution, qui est une compagnie d'assurances mutuelles. Elle commença ses opérations d'après une table dressée par ces messieurs, conformément à la mortalité supposée de la ville de Londres. Après quinze années d'épreuves, on se convainquit que les évaluations étaient trop fortes, et une autre, établie suivant les évaluations de Northampton, avec une addition de 15 pour cent, lui fut substituée. Une nouvelle expérience détermina les directeurs à retrancher les 15 pour cent additionnels; en 1786, les tables de Northampton furent adoptées définitivement, et aujourd'hui la société les suit encore. On sait que les profits de cette compagnie ont été si considérables que, tandis que les sommes assurées ont été fort augmentées par des distributions décennales, il y a eu un fonds accumulé de douze millions st. (300,000,000 fr.) Cette énorme et inutile accumulation prouve que les directeurs se laissent guider par une prudence beaucoup trop timide.

Rien cependant n'est plus injuste que les plaintes élevées récemment par quelques-uns des membres les plus nouveaux de la société, à cause de leur exclusion d'une participation immédiate dans les profits de ce fonds accumulé, et en même tems de l'exclusion d'une participation dans

les bénéfices jusqu'après un événement déterminé. Cette décision fut rendue en 1816, et portait également qu'aucune police d'assurance, délivrée postérieurement au 31 décembre de la même année, ne recevrait d'addition à sa valeur, sur les profits de la société, qu'après que les polices, délivrées antérieurement, seraient réduites par morts ou autrement à 5,000. Cette disposition peut ne pas être bonne en elle-même; mais comment peut-on contester à la société le pouvoir qu'elle avait de la prendre? Le jour où elle fut adoptée, les propriétaires auraient pu dissoudre la société et se partager le capital; ils auraient pu également établir que le nombre des intéressés ne recevrait plus aucun accroissement. Ils préférèrent prendre le parti que nous venons de dire. Comment un membre, qui est entré dans l'association avec ce règlement sous les yeux, peut-il accuser les directeurs et les menacer de poursuites légales?

De 1762 jusqu'en 1792, aucune compagnie d'assurances, actuellement existante, ne paraît avoir été établie. Depuis cette dernière époque jusqu'en 1807, on en a établi une douzaine qui, à l'exception du *Roc* et de la *Prévoyante*, qui ont un caractère mixte, sont simplement des compagnies propriétaires. Le *Roc* et la *Prévoyante* ont un certain nombre d'actionnaires qui souscrivent pour un capital déterminé, et acceptent les pertes de l'entreprise; mais au lieu de se réserver tous les profits, ils en remettent une portion considérable aux assurés: cette combinaison est devenue très-populaire, et nous en ferons tout à l'heure l'objet d'un examen particulier.

La rage qui a existé dernièrement pour les sociétés anonymes, a fait naître un grand nombre de nouvelles compagnies. Le nombre total de ces associations s'élève maintenant à quarante-quatre; il y en a eu jusqu'à quarante-neuf, mais cinq ont été détruites.

Notre intention n'est pas d'examiner d'une manière spéciale chacune de ces sociétés. Leur grand nombre ne nous permet pas d'indiquer leurs tarifs respectifs; au surplus, toute personne qui voudra se faire assurer pourra se les procurer sans beaucoup de peine.

Nous observerons, en ce qui concerne les compagnies d'une nature mixte, que les deux tiers forment la proportion ordinaire des profits remis aux assurés, et nous croyons cet arrangement fort équitable; car quoiqu'une proportion plus considérable paraîtrait plus avantageuse aux assurés, si elle était augmentée de manière à laisser peu ou point de profits aux propriétaires, on pourrait à juste titre concevoir des doutes sur la solidité de la compagnie.

Nous pensons que, tant à l'égard des sociétés mixtes que des sociétés mutuelles, il est préférable sous tous les rapports que le partage des profits ait lieu tous les sept ans au lieu de dix, et tous les cinq ans au lieu de sept. D'un autre côté des dividendes, qui auraient lieu à des époques encore plus rapprochées, pourraient compromettre les intérêts des associés en compromettant la solidité de la compagnie.

A l'égard du mode à suivre pour donner aux assurés les profits qui leur reviennent, nous croyons qu'il convient de leur laisser la faculté, soit de les appliquer à l'augmentation de la somme assurée, soit à la diminution des paiemens à faire postérieurement sur les polices.

Nous allons maintenant examiner deux questions dont la solution est d'une haute importance pour le public. La première, si la diminution du taux des primes peut se concilier actuellement avec la sûreté des sociétés et des assurés; et la seconde, quelles sont les sociétés qui présentent le plus de garanties et d'avantages. L'examen de ces questions suffira pour épuiser le sujet que nous traitons

dans cet article. Elles sont l'une et l'autre de la plus haute importance, et, pour ainsi dire, d'une importance vitale. Sur la première question, s'il est de l'intérêt du public, en encourageant le violent esprit de concurrence qui existe actuellement, de faire opérer une réduction dans le tarif des primes, M. Babbage, qui vient de publier un ouvrage intéressant sur ces matières, paraît être de l'avis de l'affirmative, et il se félicite que déjà plusieurs compagnies aient consenti à ces réductions. Nous ne pouvons à cet égard tomber d'accord avec lui, car nous avons une manière de voir entièrement différente.

On conçoit sans peine la vivacité de la concurrence qui existe entre les différentes compagnies, quand on considère qu'il s'en est formé vingt nouvelles dans les trois dernières années; ce qui fait à peu près la moitié de celles qui existaient antérieurement. Les absurdes avertissemens de ces sociétés, dont chacune s'efforce de faire valoir ses avantages particuliers dans les journaux et les magasins du royaume, prouvent suffisamment à quel point elles sont dépourvues des alimens nécessaires pour les sustenter. Quatre déjà ont péri de la famine, et deux ont réuni leurs corps en un seul, dans l'espoir que, sous cette forme réduite, elles pourraient se soutenir.

Mais on met en avant deux argumens que l'on croit décisifs, pour prouver que les réductions qui résulteront d'une imprudente rivalité seront sans danger; et d'abord on s'appuie de l'expérience de la *Société Equitable*. On sait que cette société, qui a existé soixante-cinq ans, a non-seulement acquitté la totalité de ses engagemens, mais que, comme nous l'avons vu plus haut, elle a fait une réserve de près de douze millions st. (300,000,000 fr.) On demande, après un fait tel que celui-là, quel inconvénient peut résulter d'une diminution dans les primes? Si, ajoute-

t-on, la concurrence est le moyen le plus prompt d'obtenir ces réductions, pourquoi ne pas l'encourager le plus possible?

Nous observerons, en premier lieu, que cette somme ne peut pas être considérée entièrement comme un capital, attendu que si la société terminait ses opérations et liquidait entièrement ses comptes, elle serait considérablement réduite avant que les réclamations de tous les porteurs de police fussent satisfaites. M. Morgan dit, en second lieu, qu'il est convaincu que, pendant les premiers vingt-cinq ans, il n'y a pas eu la moitié des assurances contractées pour la vie qui aient été continuées jusqu'à ce qu'elles pussent fonder un titre. On voit quelle immense source de profits a dû résulter de cet état de choses! Un fonds considérable constitué, il y a plus d'un demi-siècle, s'accroissant par l'intérêt composé jusqu'à cette époque, et recevant des accroissemens additionnels, d'année en année, de la source primitive, a dû nécessairement faire une somme énorme bien propre à tourner la tête et à stimuler l'avidité des enthousiastes des assurances. Cette source de profits, comme le dit M. Babbage, a beaucoup diminué dans les dernières années. Dans l'état actuel des relations mercantiles, la valeur des assurances sur la vie est facilement appréciée, et elles se vendent, tous les jours, en vente publique, avec la même facilité que les produits de nos manufactures ou de notre commerce.

Ces observations suffiront sans doute pour écarter les fausses impressions produites par l'existence du fonds *Équitable*. Le second argument, qui repose également sur l'histoire de cette même compagnie, étant plus tangible et plus spécial, est susceptible d'une réfutation encore plus concluente. On prétend que l'expérience de la *Société Equitable* fait voir que les tables de Northampton sont calculées

sur une trop haute échelle, et partant que les compagnies d'assurance pourraient adopter sans inconvénient un tarif de primes moins élevé.

M. Babbage a construit une table conforme à l'expérience de la *Société Equitable*, en ce qui concerne la durée de la vie humaine, d'après des données qui, si elles ne sont pas aussi détaillées et aussi étendues qu'elles pourraient l'être, sont cependant fort satisfaisantes. Dans cette table, l'intérêt de l'argent est calculé à 3 pour cent.

Il a également dressé une autre table, afin de faire voir le taux comparatif des profits des différentes compagnies; mais nous croyons que les données qui lui ont servi pour dresser cette table, sont non-seulement peu satisfaisantes, mais erronées. C'est, par malheur, le seul travail de ce genre que nous ayons à notre portée, et, au surplus, il est assez exact pour l'objet particulier que nous avons actuellement en vue.

Il résulte de cette table que le taux des profits, calculé d'après l'expérience de la *Société Équitable*, est de 23,94 pour °/₀. Mais convient-il de prendre l'expérience de cette société pour estimer les bénéfices des autres compagnies? Nous avons déjà indiqué une circonstance spéciale et très-remarquable dans l'histoire de *l'Équitable*, et nous allons voir que, sous d'autres rapports, ses destinées n'ont pas été moins particulières, et principalement en ce qui concerne la durée des vies des assurés.

La concurrence a non-seulement produit une variation considérable dans le taux des primes, mais elle a également introduit une facilité beaucoup trop grande dans l'acceptation des vies. Tandis que *l'Équitable* n'est jamais tentée d'accepter une vie douteuse, les compagnies moins bien achalandées, qui avaient beaucoup de peine à se procurer des affaires, acceptaient avec empressement toutes les vies qu'elles pouvaient prendre avec quelque décence.

Ainsi le principe qu'on doit seulement assurer la vie de ceux qui paraissent jouir d'une santé parfaite, a été méconnu, et on y a substitué celui-ci, que toutes les vies doivent être acceptées, quand il n'y a pas de maladie évidente. Nous connaissons personnellement un médecin distingué qui est le conseil de plusieurs compagnies, et qui convient ouvertement que c'est d'après ce principe qu'il donne son avis sur l'acceptation ou le rejet des assurances. On sent quelle influence doit avoir un pareil état de choses sur la question que nous examinons dans ce moment.

Mais ce n'est pas tout ; par suite de la concurrence, on dispense aussi l'assuré de paraître devant les directeurs ou leur agent, et on se contente de certificats de médecins et de chirurgiens, que l'on obtient trop souvent par des voies peu honorables pour ceux qui les délivrent et pour ceux qui les obtiennent. Une compagnie a annoncé qu'elle avait baissé ses primes sur la vie des femmes de tous les âges ; d'autres assurent la vie de celles qui sont enceintes. Suivant ce qu'on nous a dit, toutes consentent maintenant à ce que l'assuré réside sans augmentation de prime dans les différentes parties de l'Europe, sans en excepter la Turquie. Qui le croirait? plusieurs ne réclament pas de primes additionnelles pour un voyage dans la baie de Biscaye et sur la mer d'Allemagne, même dans les saisons les plus orageuses. On conçoit quelles conséquences doit avoir l'ensemble de ces déviations des anciens usages.

Les assurances frauduleuses sont devenues très-communes et tendent à le devenir tous les jours davantage. M. Babbage ne parle que d'une seule espèce de fraude ; celle qu'on commet quand on a une maladie cachée, et qu'on assure sa vie au profit de ses héritiers. Mais il y en a une autre bien plus dangereuse encore, c'est celle qui se fait quand on assure la vie d'un autre dont on connaît la mauvaise santé. Voici comment cela s'opère : l'assureur

réel ayant fixé son choix sur quelqu'un qui paraît convenir à son projet, lui dit que, s'il veut assurer sa vie, non-seulement il lui remettra le montant de la prime, mais encore une certaine somme plus ou moins considérable. Comme c'est un bénéfice tout clair pour celui auquel on s'adresse, on trouve sans peine des hommes disposés à consentir à cette honteuse transaction. Ces misérables se procurent les certificats dont ils ont besoin, et ils se présentent pour assurer leur propre vie, ce qui endort le soupçon. Une compagnie refuse-t-elle l'assurance, ils en trouvent une autre qui l'accepte. Presque toujours la mort ne tarde pas à faire remettre, à l'assureur véritable, le produit de sa coupable ruse.

C'est surtout en Irlande que les fraudes de ce genre ont pris une extension alarmante ; mais, avant qu'il soit peu, elles ne seront pas moins communes parmi nous : il est impossible d'en douter, quand on examine la grande échelle sur laquelle s'opèrent actuellement les assurances frauduleuses contre l'incendie. Les capitaux anglais ne donnent pas moins de facilité pour les assurances sur la vie.

On peut conclure de ces observations que la durée des vies acceptées par les compagnies actuelles d'assurances, sera, terme moyen, beaucoup plus courte que la durée de la vie humaine, telle qu'elle est indiquée par l'expérience antécédente de la *Société Equitable*, et par conséquent que les profits des compagnies existantes ne pourront pas s'élever à 23,94 p^{r}. %. Les profits de ces sociétés paraîtront encore devoir être moins considérables, si on prend en considération la différence qui existe entre leurs dépenses et celles de la *Société Equitable*.

La principale différence est celle de la commission de 5 p^{r}. % qui est allouée aux agens que les diverses compagnies ont dans les comtés. Il faut observer en outre que

l'établissement et l'entretien de ces agences occasionent encore d'autres frais que ceux de cette commission.

La même commission est donnée généralement aux personnes qui procurent des affaires; d'où il résulte qu'une portion considérable de celles que font la plupart des compagnies est soumise à ces réductions additionnelles. L'ardeur de la concurrence a même déterminé quelques compagnies à donner, à ceux qui procurent des affaires à leurs agens dans les comtés, des commissions extraordinaires, de manière que la plupart des primes qui se paient hors de Londres sont singulièrement réduites.

Il faut ajouter que, dans une petite administration, la proportion, entre les dépenses et les recettes, est bien plus grande que dans une compagnie telle que l'*Equitable*, dont les opérations ont, d'ailleurs, été toujours réglées avec l'économie la plus sévère.

Il y a aussi d'autres déviations des usages suivis par la *Société Equitable*, qui doivent également influer, dans une proportion plus ou moins forte, sur le taux des profits des nouvelles compagnies. Nous citerons, entre autres, la remise du droit d'entrée que ces compagnies font généralement. Si l'argent qui résultait de ce droit ne servait pas à accroître les bénéfices, il contribuait du moins à l'acquittement des dépenses. Quelques compagnies ont aussi annoncé qu'elles recevraient leurs primes par trimestres. Quand leurs affaires sont considérables, la perte d'intérêt qui résulte de ce mode de paiement, n'est pas indifférente.

On peut conclure de tout ce que nous venons de dire, que le profit net des compagnies actuelles d'assurances est, sans aucun doute, fort au dessous du taux indiqué par M. Babbage, dont les évaluations sont, sous ce rapport, très-exagérées.

Qui ne voit pas qu'une sécurité parfaite est la condition nécessaire de ces sortes d'opérations? Les contrats que l'on

passe avec les compagnies d'assurances ne se font pas seulement pour un an ou pour une époque déterminée, mais pour un tems indéfini. Plusieurs de ces engagemens contractés avec les économies d'une longue vie, ne sont acquittés qu'au bout d'un demi-siècle et au profit d'une autre génération. Il est évident, d'après cela, que, sans les garanties les plus positives, ce genre de transactions, au lieu d'être dicté par la sagesse, ne serait plus qu'un acte d'imprévoyance et de folie.

Rien donc n'est plus imprudent que de chercher à exciter la concurrence qui existe déjà entre les compagnies d'assurance, et qui, en se prolongeant pendant quelque tems, les conduirait inévitablement à leur ruine et à celle de tous ceux qui s'y seraient confiés. On avance, il est vrai, d'un air de triomphe, que, depuis un siècle un quart que ces sociétés existent, il n'y en a pas une seule qui ait fait banqueroute. Quand bien même ce fait serait exact, nos observations, fondées sur une concurrence récente, et sur les innovations qui en ont été la suite, n'en seraient nullement ébranlées; mais cette assertion est tout à fait fausse, et elle prouve seulement avec quelle facilité les hommes absorbés par les affaires du moment sont disposés à ne tenir aucun compte de l'expérience, et à oublier les faits qui se sont passés antérieurement.

La vérité est qu'immédiatement après la formation de la *Société Equitable*, plusieurs sociétés s'établirent, différant, à ce qu'il paraît, de la première, en ce que c'était plus particulièrement des annuités qu'elles s'occupaient. La *Société de Londres*, la *Société de Prévoyance*, la *Société Rationelle* et beaucoup d'autres, dont il est inutile de rappeler ici les noms, furent créées presque en même tems, et séduisirent le public par la modération des conditions auxquelles elles étaient disposées à traiter. Leurs plans ne réussirent que trop bien pour le malheur de ceux

qui leur confièrent leurs fonds. Le dr. Price, qui fit apercevoir au public le précipice au bord duquel il s'avançait, réussit à déterminer la plupart de ces sociétés à se dissoudre. Quelques-unes cependant persévérèrent, et, pour nous servir des propres expressions du dr. Price, elles n'ont donné que trop de preuves de leur folie et de la sagesse des avertissemens qu'on leur avait inutilement prodigués.

Nous ne prétendons pas que toutes les compagnies d'assurance, actuellement existantes, soient fondées sur des idées aussi erronées que ces malheureuses institutions; et nous reconnaissons avec plaisir que les principes des assurances sur la vie et sur les rentes viagères, sont beaucoup mieux compris qu'ils ne l'étaient, il y a cinquante ans. Cependant, il y a encore assez d'ignorance, et précisément là où on s'attendrait le moins à en trouver, pour que nous concevions des craintes sur le sort de ces associations, et pour que nous ne soyons pas tentés de croire que plusieurs d'entr'elles arriveront plus lentement, mais avec une certitude égale et une plus grande accumulation de misères, à un résultat aussi déplorable.

Dans notre opinion, il doit y avoir une différence de 20 à 30 p^r^ °/~o~ dans les profits réalisés par ces différentes compagnies. Cela ne paraîtra pas improbable, si on examine ce qui se passe dans les institutions analogues établies pour les assurances contre le feu.

Les primes pour les assurances contre le feu ont été déterminées comme celles sur la vie, par l'expérience. L'affaire présente encore plus de simplicité; et, de même qu'à Londres on dépose, dans les bureaux de poste, environ le même nombre de lettres, on peut calculer que, dans tout le royaume, il y a à peu près le même nombre d'incendies à une époque déterminée que dans l'époque correspondante. A part quelques grands accidens, les

variations ne sont guère sensibles que pour les compagnies qui ont peu d'affaires. Les trois compagnies les plus importantes sont *le Soleil, le Phœnix* et *le Change Royal*. Ce sont, toutes les trois, d'anciennes institutions et qui aujourd'hui assurent encore près du tiers de la propriété assurée de tout le royaume. La concurrence a été, dans ces derniers tems, aussi grande pour les assurances contre le feu que pour celles sur la vie. Comme les garanties offertes par les sociétés qui se sont formées récemment, étaient aussi bonnes que possible, et qu'elles offraient aux assurés une participation à leurs bénéfices, ce que les autres ne voulaient ou ne pouvaient pas faire, celles-ci virent décroître, dans une proportion fort alarmante, le mouvement de leurs affaires. Afin de porter remède à ce mal, et pour écarter de la concurrence toutes les petites compagnies, elles se décidèrent à une réduction de leurs primes, fondée sur l'examen préalable qu'elles avaient fait de leurs affaires : le résultat de cet examen fut très-curieux. Il faut observer que, jusque dans les derniers tems, les assurances s'étaient faites sur des bases parfaitement uniformes. On devait croire que l'expérience de ces compagnies, agissant toutes les trois sur une échelle fort étendue, et avec les mêmes tarifs, donnerait des résultats uniformes; mais il arriva, au contraire, que le montant de leurs profits se trouva dans la proportion suivante :

12 pr. %
21 *Id.*
27 *Id.*

Ce n'est pas le moment de rechercher les causes de ces étonnantes variations. Nous nous contenterons d'observer que ce n'était pas la compagnie qui faisait le plus d'affaires, dont les profits avaient atteint le taux le plus élevé.

Après une expérience aussi remarquable, nous ne

pouvons nous empêcher de penser que nous n'avons pas exagéré la diversité du taux des profits réalisés par les différentes compagnies d'assurance sur la vie; car il est impossible de ne pas reconnaître d'abord l'énorme différence qui existe dans les garanties offertes par les divers établissemens. Leurs principes dans l'acceptation des risques, les dépenses de leurs administrations intérieures, les frais de commission, le taux de leurs primes, etc., ne diffèrent pas moins complètement. D'après cela, comment peut-on se laisser éblouir par l'exemple isolé d'une compagnie qui jouit, à juste titre, du plus haut crédit, et qui, d'ailleurs, pendant une période considérable de son histoire, s'est trouvé placée dans une situation bien plus favorable qu'elle ne l'est aujourd'hui, et qu'aucune autre compagnie ne pourra jamais l'être? Après tout, cependant, les bénéfices de cette compagnie ne s'élèvent pas à plus de 29 pour °/ₒ, alors même qu'on ne calcule pas ses dépenses. Si on prenait en considération celles des autres compagnies, on verrait combien leurs profits sont peu de chose.

Nous allons maintenant exposer à nos lecteurs deux autres considérations qui viennent à l'appui de ce que nous avons avancé.

La première est l'absence totale de science qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans la plupart des gérans des sociétés actuelles. Cette ignorance se fait surtout apercevoir dans l'échelle des primes, pour lesquelles les diverses compagnies donnent des annuités. Dans les transactions de cette espèce, la compagnie, au lieu de recevoir une prime, en échange de l'obligation qu'elle prend de payer une certaine somme à la mort de l'assuré, ce qui est le propre de l'assurance sur la vie, reçoit au contraire le principal, et s'engage à payer une rente viagère. Ce genre de transaction est, par conséquent, tout à fait l'inverse de l'assurance sur la vie, et si elle se faisait d'après

les mêmes données, la perte serait pour la compagnie et le gain pour le pensionnaire; mais l'ignorance sur ces matières est encore si profonde, que, lorsque le gouvernement dressa les tables d'annuités, ces principes si simples furent totalement méconnus, et il fut obligé de supporter des pertes énormes. Il paraît que déjà ces pertes s'élèvent à trois millions st. (75,000,000 fr.). On pouvait croire qu'une erreur aussi palpable serait aperçue et évitée par les compagnies; mais point. La plupart ont supposé qu'elles ne pouvaient pas mieux faire que de suivre la marche d'un guide qui leur paraissait aussi sûr que le gouvernement, et quelques-unes ont même fait des conditions encore plus avantageuses. C'est ainsi que ces compagnies s'alimentent, pour ainsi dire, de leur propre substance, et qu'elles finiront par tomber dans une consomption dont les stimulans les plus énergiques ne pourront pas les faire sortir.

L'autre considération à laquelle nous avons fait allusion, se trouve, à quelques égards, renfermée dans la première; nous voulons parler du caractère insidieux, qu'on nous passe cette expression, de l'affaire en elle-même. Une compagnie peut agir d'après des principes qui la conduisent inévitablement à sa ruine, et cependant présenter toutes les apparences d'une grande prospérité.

On peut conclure de ces observations que la concurrence qui, dans un degré modéré, est si utile dans les affaires ordinaires de la vie, et qui même, lorsqu'elle est poussée trop loin, ne leur est que bien rarement préjudiciable, ne peut guère exercer qu'une influence malfaisante dans les opérations des compagnies d'assurance sur la vie. Quand bien même les maux que nous avons spécifiés ne résulteraient pas de l'action prolongée de ce dangereux principe, si le taux des profits était fort diminué, un autre mal qui aurait à peu près le même caractère et les

mêmes effets, ne pourrait pas manquer d'avoir lieu. Il est évident que les capitalistes les plus respectables et les plus riches refuseraient bientôt de prendre part à des affaires dont les avantages seraient légers ou problématiques. Ils les abandonneraient à ceux qui ont des moyens plus bornés, et ils dirigeraient leurs vues vers des opérations où, avec de grands capitaux et un caractère honorablement connu dans le monde commercial, on est presque toujours sûr de réussir. Il est inutile de dire combien les garanties de ces sociétés diminueraient en tombant dans les mains d'hommes moins honorablement connus dans le monde. Il est malheureusement trop certain que les directeurs des sociétés récemment formées sont pour la plupart sans aucune notoriété, et que c'est sous le patronage de ces hommes inconnus que le tarif des prix a été baissé.

En soutenant l'opinion que nous venons d'examiner, nous ne prétendons pas dire qu'aucune réduction ne pourrait avoir lieu sans danger dans les tarifs de la *Compagnie Équitable :* nous sommes plutôt disposés à croire tout le contraire. Mais les intérêts en jeu sont si majeurs, que ces réductions ne sauraient être faites avec trop de précaution, et il faut se mettre bien en garde contre la funeste influence de la concurrence. Ce n'est point en cédant à des influences extérieures que les *Sociétés Équitable* et *Amie* doivent réduire leurs tarifs. Les seules personnes, employées par les compagnies d'assurance, qui soient honorablement connues dans le monde savant, sont M. Morgan de l'*Equitable,* M. Milne du *Soleil,* et M. Gompertz de l'*Alliance*. Si de pareils hommes assuraient que les primes peuvent encore être diminuées sans inconvénient, nous n'hésiterions pas à les croire, mais c'est en vain qu'on chercherait leurs pareils dans le vaste champ où la concurrence s'agite, et nous

en concluons que leurs vues sont tout à fait d'accord avec les nôtres.

Nous allons maintenant examiner rapidement quelle est la classe de compagnies qui mérite le plus de confiance.

Parmi celles qui se réservent la totalité des bénéfices réalisés, il y en a plusieurs qui méritent beaucoup de considération, telles que le *Globe*, le *Soleil*, etc. Ces sociétés, dans notre opinion, présentent d'incontestables garanties, et par cette raison nous aimerions mieux faire des affaires avec elles qu'avec d'autres que nous pourrions nommer, dont les avantages semblent d'abord plus séduisans. Au reste, le public paraît être de notre avis, en s'adressant de préférence à ces sociétés, malgré les séductions qui semblent devoir l'entraîner chez leurs rivales. Mais la sûreté occupe si exclusivement l'attention de certains hommes, qu'ils donnent trop peu d'attention à d'autres considérations également très-importantes.

Sous le rapport des garanties, nous ne voyons rien qui doive engager à donner la préférence aux compagnies propriétaires sur les autres sociétés. Dans le cas, au surplus, où les sociétés mutuelles n'inspireraient pas le même degré de confiance, on aurait toujours la ressource de s'adresser aux sociétés mixtes qui distribuent aux assurés une portion considérable de leurs bénéfices. Le public commence à s'éclairer sur ces matières; et, plus ou moins promptement, les compagnies purement propriétaires, même celles qui présentent le plus de sûreté, seront forcées de modifier leur constitution, ou de fermer leurs portes, faute d'affaires.

Le système des sociétés mutuelles est tout-à-fait l'opposé de celui des compagnies purement propriétaires. Elles s'engagent à partager, entre leurs membres, la totalité des profits réalisés. Les sociétés de cette espèce les plus connues en Angleterre sont *l'Équitable* et *l'Amiable*. Il est

difficile de déterminer quelles sont, des sociétés de ce genre et des sociétés mixtes, celles auxquelles il conviendrait de donner la préférence.

Les sociétés mixtes, comme nous l'avons déjà dit, sont celles qui, interposant un capital et un corps de propriétaires entre les assurés et la perte, remettent en même tems aux derniers une portion des bénéfices. Cette portion se compose ordinairement des deux tiers.

L'avantage particulier des sociétés mutuelles, c'est le partage de la totalité des profits parmi les assurés. On suppose que celui qui distingue les sociétés mixtes, c'est un degré supérieur de garanties, réuni à une participation dans les bénéfices. Les premiers avantages sont si palpables et si évidens, qu'il est inutile d'insister à cet égard. Cependant il y a des considérations qui, dans l'opinion de certaines personnes, juges compétens dans ces matières, doivent faire placer les sociétés mixtes sur le même niveau. Nous allons en indiquer quelques-unes.

On observe, en premier lieu, que l'expérience de *l'Équitable* fait voir que, dans plusieurs cas, les avantages des sociétés de ce genre peuvent être entièrement détruits. Ainsi, actuellement, par suite du réglement de 1816, un assureur ne pourrait pas raisonnablement attendre de la *Société Équitable*, la même proportion de profits que de plusieurs sociétés mixtes.

On dit, en second lieu, qu'une gestion intègre et judicieuse des affaires des sociétés mutuelles, quoiqu'indispensable à leur prospérité, n'en est pas toujours une garantie certaine; et que, lorsqu'il y a des fautes de commises, rien ne protége plus les intéressés contre la misère et la ruine. On croit généralement que les affaires de la *Société Équitable* ont été conduites avec un degré exagéré de précaution qui a eu beaucoup d'inconvéniens, et qui l'a même placée dans une situation assez périlleuse. On cal-

cule que, dans d'autres tems, cette compagnie et celles qui sont constituées sur les mêmes bases, pourraient tomber dans l'extrémité opposée, et que les assureurs voulant réaliser ce qu'ils considéreraient comme des profits, se partageraient peut-être les accumulations dans une proportion telle, que la société ne serait pas en mesure de satisfaire plus tard aux demandes légitimes qui lui seraient faites. Si une chose semblable avait lieu, on conçoit que, quoique parmi ceux qui seraient atteints, il y en aurait un certain nombre qui auraient pris part au partage, il pourrait aussi s'en trouver qui n'auraient point cette consolation pour diminuer l'amertume de leur désappointement. Le trouble qui suivrait un pareil événement serait épouvantable, et les efforts que feraient les intéressés pour se rejeter le mal les uns sur les autres, en augmenteraient probablement la violence et l'étendue.

Pour se convaincre qu'une pareille supposition n'est point impossible, il suffit de se rappeler la faute commise par le gouvernement à l'occasion des pensions viagères. Une faute semblable eût anéanti les associations particulières les plus solidement établies. On en conclut que ces sociétés offrent un danger éventuel qui doit intimider les hommes prévoyans, et que partant elles ne présentent pas les mêmes garanties que les sociétés mixtes.

On ajoute que si une catastrophe semblable à celle que nous venons de supposer, arrivait à une société ayant un capital souscrit et un corps de propriétaires, la totalité de la propriété des membres de l'association deviendrait une sûreté pour les assurés, et les indemniserait, au moins en partie, de leur perte. On observe également que cette responsabilité des propriétaires est aussi une garantie contre leur mauvaise gestion et contre les fautes qui pourraient amener une catastrophe de la nature de celle dont nous avons parlé; que, d'un côté, tandis que les directeurs,

afin de soutenir l'honneur de la compagnie, seraient disposés à partager tous les profits qui devraient l'être, de l'autre, la crainte de compromettre la fortune particulière des propriétaires les empêcherait de faire des dividendes exagérés ; et que, de cette manière, les chances d'événemens fâcheux seraient beaucoup réduites, et bien moins grandes que dans les sociétés d'assurance mutuelle.

Maintenant que nous avons fait connaître les avantages particuliers des sociétés mixtes, nous laissons au lecteur à décider quelles sont celles auxquelles il doit donner la préférence, et nous nous bornerons à citer quelques-unes de ces compagnies qui paraissent mériter le plus de confiance.

L'Alliance peut, à juste titre, réclamer la première place. Le capital souscrit est d'un million st. Ses présidens et ses directeurs ont été choisis parmi les hommes qui jouissent de la plus haute considération commerciale. Son conseil est un mathématicien de première ligne ; ainsi elle réunit tous les droits à la confiance générale.

La société qui vient après elle est le *Roc*. Le capital de cette société, souscrit dans le principe, n'était que de 200,000 liv. st., mais il a été fort augmenté depuis. Les directeurs sont tous des hommes honorables ; leurs affaires sont conduites d'une manière judicieuse et habile, propre à inspirer beaucoup de confiance.

Le *Tuteur* est la seule société du même genre qui ait un capital aussi considérable que le *Roc*. Cette compagnie mérite une haute estime, tant à cause du caractère de ses directeurs, qu'à cause de la manière dont ses affaires sont dirigées. Il est à regretter que l'on trouve dans ses polices la clause suivante : « Que la responsabilité des membres sera bornée à leurs parts respectives. » Cette clause peut être bonne en droit, et fort convenable aux intérêts des actionnaires, mais il est évident qu'elle doit nécessairement limiter la confiance du public.

Il existe encore d'autres sociétés également respectables, mais que nous ne pourrions mentionner sans donner trop d'extension à cet article.

Nous croyons avoir exposé ce sujet d'une manière plus claire qu'il ne l'avait été précédemment; et nous ne doutons pas que le bon sens du public, discernant entre la paille et le froment, mettra enfin un terme à la concurrence extravagante qui existe aujourd'hui. C'est alors seulement que les transactions de ce genre, conduites avec plus de prudence et de sagesse, se multiplieront davantage, et feront sentir leur salutaire et utile influence dans toutes les classes de la société. (*Edinburgh Review.*)

HISTOIRE NATURELLE.

Pigeons Américains.

Les habitudes remarquables de cette espèce de pigeons n'ont pas encore été décrites avec les particularités et les détails que réclame la curiosité, dont les intérêts ne doivent pas être négligés quand il s'agit d'histoire naturelle. La science même aura besoin de recueillir ces faits de détail, lorsqu'elle essaiera de dévoiler les mystères les plus secrets de la nature vivante, d'étendre ses investigations jusqu'à cette *physiologie invisible*, qui, suivant un philosophe français, est la continuation de ce que nos observations, secondées par nos instrumens, peuvent nous apprendre sur la structure, les phénomènes et les lois des corps organisés. Les esprits justes ne se contentent point de notions confuses, comme celle de *l'instinct* : les hommes sages n'ont

pas la prétention d'avoir pénétré les desseins de l'Être Suprême ; ils ne parlent point de *causes finales*, et se contentent, en toutes choses, de rechercher le *comment*, afin de s'élever, s'il est possible, jusqu'au *pourquoi*. Buffon, qui traça cette route aux naturalistes, eut quelquefois l'imprudence de s'en écarter, et chacune de ses déviations le fit descendre au-dessous de son génie. Mais la postérité ne se souvient des faiblesses d'un esprit aussi supérieur, que pour en tirer de salutaires avertissemens, et préserver les savans des périls auxquels ils s'exposent, dès qu'ils cessent d'observer, et qu'ils s'abandonnent à leur imagination. Si Buffon avait pu consacrer plus de tems à l'étude des mœurs des animaux, voir par lui-même au lieu de s'en rapporter à des narrations dont l'exactitude n'était pas toujours assez bien garantie, il aurait appliqué sa haute philosophie à ces objets si dignes de l'occuper; il aurait peut-être écrit l'histoire des pigeons de l'Amérique avec cette éloquence de la raison qui caractérise une si grande partie de ses ouvrages, et surtout son *Histoire du Castor*. Mais l'ornithologie fut la dernière division de l'histoire naturelle à laquelle il consacra son admirable talent ; il ne put la terminer ni mettre lui-même en œuvre ce que l'on savait de son tems sur l'histoire naturelle des oiseaux ; de grandes découvertes restaient à faire : l'ornithologie américaine n'avait point encore profité des travaux de Wilson.

En décrivant les oiseaux de l'Amérique du Nord, Wilson parle souvent d'après ses propres observations, et toujours après avoir comparé les documens qu'il recueillait lui-même sur les lieux. Mais ses courses ne pouvaient être assez prolongées pour qu'elles le missent en état de saisir les circonstances les plus favorables, de répéter et de varier ses recherches, d'acquérir la conviction qu'il n'avait point été induit en erreur sur les faits qu'il est le plus difficile de bien connaître : il devait laisser encore beaucoup à désirer

sur les tribus errantes que les migrations irrégulières dérobent aux investigations des naturalistes, et, à plus forte raison, à la curiosité peu attentive des habitans des lieux qu'elles ne visitent que rarement, et sans y prolonger leur séjour. On n'est pas encore parvenu, en Europe, à suivre jusqu'au terme de leur voyage les bandes de *jaseurs de Bohême*, qui semblent avoir adopté pour patrie toute la zone tempérée de l'ancien continent, depuis le Kamtschatka jusqu'à l'Océan atlantique. Il n'est donc pas étonnant que l'Amérique ne nous ait pas envoyé plus tôt les documens relatifs à ses *pigeons de passage*. Heureusement M. Audubon habite le pays où ces oiseaux séjournent le plus souvent ; c'est à cet habile naturaliste que nous emprunterons les faits curieux contenus dans un mémoire adressé à la Société Royale d'Édinbourg dont il est membre. Commençons par donner, d'après Wilson, une courte description du pigeon de passage (*columba migratoria*).

Cette espèce habite le nord de l'Amérique, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique. Quelques-unes de ses bandes passent l'hiver jusqu'au 60me degré de latitude, et subsistent de baies de genièvre qu'elles y trouvent en assez grande abondance. Le mâle est plus grand et plus beau que la femelle : celle-ci n'a point de couleurs brillantes, quoique des teintes diverses y soient distribuées comme sur le plumage du mâle ; un cendré sans éclat remplace le beau clair de l'autre sexe ; point de couleurs changeantes, mêlées d'or et de pourpre ; la couleur de feu des yeux est moins animée ; les pieds même ne sont pas d'un aussi beau rouge. La longueur totale du mâle est de deux pieds anglais (22 pouces 6 lignes du pied de France), depuis le bec jusqu'à l'extrémité de la queue. La tête est d'un bleu d'ardoise, la poitrine d'une couleur de noisette rougeâtre. Le cou est orné des plus belles couleurs ; l'or, le vert, le pourpre et un écarlate magnifique s'y montrent

dans tout leur éclat, avec leurs nuances mobiles. La couleur dominante du plumage est le bleu d'ardoise, parsemé de taches noires et brunes. Le ventre est d'un beau blanc; la queue est très-longue pour un pigeon cunéiforme, et traversée, au milieu, par une large bande d'un beau noir. En somme, cette espèce attirerait l'attention, et mériterait les soins de l'homme, si son humeur vagabonde lui permettait de se fixer dans les colombiers. Écoutons maintenant M. Audubon.

« Ce que nos pigeons voyageurs offrent de plus remarquable, ce sont leurs associations et leurs courses lointaines; aucune espèce connue ne peut, à cet égard, exciter aussi fortement la curiosité et l'attention de tous ceux qui sont à portée d'observer ces oiseaux lorsqu'ils traversent tout le territoire des États-Unis, du nord au sud et de l'est à l'ouest, ou dans le sens opposé. Leurs migrations, sollicitées par le besoin de pourvoir à leur subsistance, et non par le désir de chercher un climat plus doux, lorsque l'hiver commence à faire sentir ses rigueurs, ne sont point réglées par le cours des saisons : elles ne dépendent que de l'abondance ou de la disette des fruits dont les pigeons se nourrissent. Ils ne changent de place que lorsqu'ils ont épuisé toutes les ressources du canton où ils se trouvent. J'ai constaté, par des informations expresses et recueillies avec soin, qu'après avoir passé plusieurs années consécutives dans quelques parties du Kentucky, les habitans les virent un jour disparaître tous à la fois, parce que la glandée avait manqué. Ils ne revinrent dans les mêmes cantons qu'après une très-longue absence. Le même fait a été reconnu et vérifié dans plusieurs autres états de l'Amérique du nord.

» Nos pigeons voyageurs ont une puissance de vol beaucoup plus surprenante que celle de leurs congénères employés, dit-on, comme messagers dans quelques expériences

faites en Europe. On a pu mesurer, avec assez de précision, la prodigieuse vitesse dont les nôtres auraient fait preuve en pareille occasion : on sait, par exemple, que des individus de cette espèce, tués aux environs de New-York, avaient le gézier encore rempli de grains de riz, dont ils n'avaient pu faire provision que dans la Caroline et la Géorgie; et, comme on s'est assuré, d'ailleurs, que les alimens les plus difficiles à digérer ne peuvent résister plus de douze heures à l'activité de leur suc gastrique, on a conclu avec certitude qu'ils avaient parcouru, en six heures au plus, un espace de trois à quatre cents milles, ou à peu près un mille par minute (25 lieues de poste en une heure). En deux jours ils pourraient traverser l'Océan, et, en effet, un individu de cette espèce fut tué sur les côtes de l'Écosse, au mois de janvier 1826, fait consigné dans le *Journal des Sciences* d'Édinbourg.

» Mais cette grande puissance de vol n'est pas la seule faculté que nos oiseaux possèdent à un degré très-remarquable : leur vue est excellente, et, sans ralentir leur course, ils découvrent, du haut des airs, les fruits et les graines qui peuvent leur servir d'alimens. Dès qu'ils les aperçoivent, le voyage est fini. J'ai eu de fréquentes occasions d'observer leurs manœuvres ; lorsqu'ils passent au-dessus d'un terrain dépourvu de ce qu'ils cherchent, ils s'élèvent alors très-haut, étendent leur front afin de pouvoir explorer d'un coup d'œil plusieurs centaines d'acres. Ont-ils fait une bonne découverte ? ils descendent en bel ordre, vont reconnaître les lieux qui leur promettent une pâture abondante, et ne s'y posent qu'avec beaucoup de précaution.

» La structure des ailes et de la queue de nos pigeons, ainsi que l'ovale alongé de leur corps, font reconnaître sur-le-champ que ces oiseaux sont organisés pour un vol rapide et soutenu. Si l'on découvre un individu de cette

espèce au milieu d'un bois, se glissant entre les arbres, qu'on ne perde point son tems à le chercher pour le voir plus à loisir; plus prompt que la pensée, il est bientôt hors de la portée de la meilleure vue; ni le chasseur, ni le curieux ne pourront l'atteindre.

» Ces oiseaux sont en si grand nombre dans nos bois, qu'après avoir eu sous mes yeux, pendant plusieurs années, le spectacle de leurs bandes immenses, après les avoir observées en différens climats, dans des positions et des circonstances très-diverses, j'hésite encore lorsqu'il s'agit de rapporter des faits dont je n'ai pas été le seul témoin. Plusieurs centaines de personnes peuvent attester l'exactitude de mes récits; elles partageaient ma surprise, et, aujourd'hui même, malgré la certitude d'avoir bien vu, elles admirent encore ces prodiges auxquels il leur est impossible de ne pas ajouter foi. Voici donc les faits extraordinaires que je donne comme certains, et que je recommande à l'attention de tous les observateurs de la nature.

» Dans l'automne de 1813, je partis de mon habitation sur les bords de l'Ohio, à Henderson, dans l'état de Kentucky, pour me rendre à Louisville. Chemin faisant, je rencontrai des pigeons qui dirigeaient leur vol du nord-est au sud-ouest : j'étais alors dans les plaines stériles qui s'étendent en avant de Hardons-Burgh. Les bandes qui volaient au-dessus de ma tête étaient plus nombreuses que je ne les avais vues jusqu'alors; je m'arrêtai pour compter celles que j'apercevrais dans l'espace d'une heure. Ayant gagné une petite éminence d'où je pouvais découvrir tout autour de moi, je fis mes dispositions, et, muni de papier et de mon crayon, je commençai mes notes; mais je ne pus continuer mon registre aussi long-tems que je l'aurais désiré; les bandes se multiplièrent bientôt avec une si grande rapidité, qu'il me fut impossible de les apercevoir toutes, et assez à tems pour en tenir note. Mes

observations avaient duré vingt et une minutes ; je comptai les coups de crayon, et je trouvai que, dans ce court espace de tems, 163 bandes de pigeons avaient passé à la portée de ma vue. A la fin, les bandes se touchèrent : un nuage de pigeons me dérobait la lumière du soleil ; la fiente de ces animaux, tombant du haut des airs, formait comme une neige d'une espèce nouvelle, et le mouvement de leurs ailes produisait un sifflement monotone qui provoquait au sommeil.

» Tandis qu'on préparait mon dîner à l'auberge d'Young, près de l'embouchure de la Rivière Salée (*Salt River*), dans l'Ohio, j'eus le tems de contempler à l'aise les immenses troupes volantes qui arrivaient en ce moment. L'Ohio se présentait à l'ouest, et je découvrais, à l'est, de vastes forêts de hêtres. Les oiseaux passèrent sans s'arrêter et sans laisser en arrière aucun traîneur. En effet, rien ne pouvait les fixer dans le canton où je me trouvais alors ; les noix et les glands y avaient manqué totalement cette année. Aussi toutes ces troupes, quelque nombreuses qu'elles fussent, se tenaient à une hauteur fort au-dessus de la portée de la meilleure carabine. Un faucon noir venait-il menacer leur arrière-garde ? en un clin d'œil, les rangs étaient serrés, une masse compacte se formait, exécutait les plus belles évolutions aériennes, se précipitait vers la terre avec l'impétuosité d'un torrent et le bruit de la foudre, et lorsque ses zigzags multipliés avaient lassé la persévérance de l'ennemi, elle rasait le sol avec une vitesse inconcevable, et, s'élevant de nouveau comme une colonne majestueuse, elle reprenait ses ondulations, imitant dans l'air, mais sur une échelle d'une grandeur démesurée, la marche sinueuse d'un serpent sur la terre ou dans l'eau.

» J'arrivai à Louisville avant le coucher du soleil. Cette ville est à 55 milles (23 lieues de poste) de Hardensburgh, où les pigeons exécutaient leur passage, qui dura

trois jours entiers. Pendant tout ce tems, la population ne quitta point les armes ; hommes, enfans, tous étaient à la chasse. Les bords de l'Ohio étaient surtout garnis de tireurs, parce que les pigeons ont l'habitude de voler plus bas, en traversant une large rivière, ce qui donne le moyen de les atteindre et d'en tuer une prodigieuse quantité. Pendant toute une semaine, et même plus long-tems, on ne parla que de pigeons, on ne mangea point d'autre viande que celle de ces oiseaux ; l'air était rempli de leurs émanations dont l'odeur est assez forte, quand ils sont réunis en aussi grand nombre.

» Les troupes qui se succèdent d'assez près, dans la même direction, exécutent régulièrement les mêmes évolutions à la même place. Cette uniformité de mouvemens est un fait des plus curieux et des plus difficiles à expliquer. Si une troupe a été dérangée par l'attaque imprévue d'un faucon ou de quelqu'autre ennemi, les autres n'en suivent pas moins la ligne tracée, sans changer ni supprimer aucune sinuosité : et, dès que le danger est passé, la troupe, effrayée pendant quelques momens, reprend à la fois la confiance et la marche de toute la bande dont elle fait partie.

» Essayons de calculer, au moins par approximation, le nombre d'individus qui composent ces bandes extraordinaires, et la masse d'alimens qu'ils consomment chaque jour. Ces estimations, quoique très-imparfaites, serviront au moins à donner une idée de la puissance et de la bonté du Créateur, qui fait subsister, sur le continent américain, plus de créatures vivantes que les hommes ne pourraient en compter, quand même ils consacreraient à ces recherches tous leurs travaux et tout leur tems.

» Prenons pour exemple une colonne d'un mille de largeur, ce qui est fort au-dessous de la mesure commune, et supposons qu'elle effectue son passage en trois heures :

comme sa vitesse est d'un mille par minute, sa longueur est de 180 milles, composés chacun de 1760 yards. Si l'on suppose de plus que chaque yard carré est occupé par deux pigeons, on trouvera que le nombre de ces oiseaux est de 1,115,136,000 (un billion, cent quinze millions, cent trente six mille) : et comme chaque individu ne consomme pas moins, par jour, d'une demi-pinte de fruits ou de graines, la nourriture journalière d'un seule bande n'exige pas moins de 8,712,000 (huit millions sept cent douze mille) boisseaux.

» Dès que ces oiseaux aperçoivent de loin une quantité suffisante de nourriture, sur les arbres ou dans les campagnes, ils se disposent pour une halte. On les voit alors voler en tournant, pour explorer tous les environs, et ces mouvemens circulaires, dans des plans diversement inclinés, font briller tour-à-tour les belles couleurs de leur plumage. Dans une position, toute la bande se revêt d'une teinte de bleu clair, qui bientôt après est remplacée par un pourpre foncé. Enfin, ces oiseaux prennent assez de confiance pour oser se glisser dans les bois, et, en un moment, tous ont disparu sous le feuillage. Ils ne tardent point à se montrer de nouveau. Encore plus hardis, ils vont se poser à terre ; mais une terreur panique les rejette dans la forêt avec une telle rapidité, que le bruit de leur fuite suffirait pour épouvanter leurs plus intrépides ennemis, si l'homme n'était pas compris dans ce nombre. Le plus impérieux des besoins les arrache de leur retraite, et triomphe de toutes les appréhensions ; ils cherchent, sous les feuilles desséchées et déjà décomposées, les fruits et les graines de l'année précédente ; leurs mouvemens sont alors si lestes, et, en apparence, si tumultueux ; ils vont, viennent, montent, redescendent, se croisent dans tous les sens, avec une si grande célérité, que le spectateur ébloui s'attend à les voir s'envoler tous à la fois. Le terrain qu'ils

ont moissonné est tellement dépouillé, que les glaneurs y perdraient leur tems et leurs peines. Ces momens sont très-favorables pour les chasseurs; ils peuvent tuer des pigeons dans une quantité au-delà de toute croyance, sans que les bandes de ces oiseaux paraissent diminuées. Vers midi, les oiseaux largement repus vont se reposer et faire la digestion sur les arbres voisins : mais lorsque le soleil disparaît sous l'horizon, tous s'envolent en même tems, en masse, vers le juchoir commun, éloigné quelquefois de plus de cent milles, comme l'assurent plusieurs personnes qui ont observé avec la plus grande attention les lieux et les tems de départ et d'arrivée de ces troupes de voyageurs. Les *juchoirs* méritent aussi d'exciter l'attention de nos lecteurs; voyons ce qui s'y passe.

» J'ai visité plusieurs fois l'un de ces lieux de repos et de sommeil, peu éloigné de la Rivière Verte (*Green River*) dans l'état de Kentucky. C'était, comme on l'a remarqué dans tous les lieux de même destination, une des plus belles parties de la forêt, où les arbres s'élevaient à une hauteur prodigieuse sur des troncs droits, isolés, sans broussailles et sans bois qui gênassent le mouvement. Je le parcourus sur une longueur d'environ quarante milles, et une largeur moyenne de trois milles; mon projet était alors d'y revenir quinze jours après que les oiseaux en auraient pris possession, à l'époque ordinaire. Je m'y rendis effectivement, deux heures avant le coucher du soleil. Je n'y trouvai que peu de pigeons, mais force chasseurs avec leurs chevaux, et des chariots chargés de fusils et de munitions. Des campemens étaient formés autour du rendez-vous général où les pigeons étaient attendus. Deux fermiers des environs de Russelsville, lieu éloigné de plus de 100 milles, avaient amené 300 cochons pour les nourrir de pigeons, et les engraisser en peu de tems et presque sans frais, avec des alimens aussi substantiels. Ici, des

oiseaux, en tas énormes, étaient préparés pour être salés; plus loin, on les couvrait de sel. Tout cela me donnait une idée de l'immense rassemblement qui fournissait chaque jour les moyens de continuer une chasse aussi dévastatrice. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut d'apprendre que ces victimes venaient tous les soirs de l'état d'Indiana, où ils trouvaient alors une nourriture abondante, chercher dans le Kentucky un lieu de repos, sous le plomb meurtrier du chasseur : partis des environs de Jeffersonville, ils avaient parcouru chaque soir plus de 150 milles (cent lieues), et retournaient dès l'aube du jour au lieu d'où ils étaient venus. Une couche de fiente (*colombine*, en termes d'horticulture) couvrait le sol dans toute l'étendue du juchoir, sur une épaisseur de quelques pouces : à l'aspect de ce terrain blanchi, des arbres cassés près de terre, des branches arrachées ou rompues, on eût dit qu'une trombe avait ravagé cette partie de la forêt, et que les rigueurs de l'hiver avaient succédé sans intervalle à la violence de la tempête. Le tems s'écoulait : tous les chasseurs firent leurs apprêts, chacun suivant ses fonctions. Les uns portaient du soufre dans des pots de fer, les autres étaient munis de perches, ou d'une provision de torches fabriquées avec des lattes de pin très-résineux et très-sec. Les principaux acteurs avaient des fusils avec une double ou triple charge. Le soleil était couché; aucun oiseau ne paraissait encore : tout-à-coup, j'entends une exclamation générale : *les voilà !* Le bruit qu'ils firent en approchant me parut analogue à celui d'une forte brise soufflant à travers les agrès d'un vaisseau dont tous les ris sont pris. Lorsque la colonne de pigeons passa sur ma tête, je sentis un courant d'air auquel je ne m'attendais pas. Plusieurs milliers d'oiseaux furent abattus à coups de perches : la colonne augmentait sans cesse, les feux allumés de toutes parts éclairèrent le plus magnifique et le plus ter-

rible spectacle que j'eusse vu jusqu'alors. Les pigeons arrivaient par millions, se précipitaient les uns sur les autres, pressés comme les abeilles dans un essaim suspendu aux branches d'un arbre. Celles des arbres du juchoir rompaient sous le poids des pigeons, et tombaient à terre avec leur charge; et, dans leur chute, elles entraînaient les branches inférieures, écrasant sur leur passage tous les oiseaux qu'elles rencontraient. Au milieu de ces scènes de tumulte et de confusion, on eût tenté vainement de se faire entendre de ses voisins; les cris mêmes se perdaient dans le bruit général. On ne distinguait, par-ci par-là, que des coups de fusil, et encore ne voyait-on, la plupart du tems, que les chasseurs avaient tiré, que parce qu'ils rechargeaient leurs armes.

» On se tient prudemment hors de ces lieux de dévastation et de carnage; personne n'oserait y pénétrer. Les cochons sont retenus dans les parcs, jusqu'à ce qu'on puisse les faire sortir sans danger : on attend la matinée du jour suivant pour s'occuper du soin de recueillir les morts et les blessés. Les pigeons ne cessaient point d'arriver à ce fatal rendez-vous, et ce ne fut que vers minuit que l'affluence des survenans me parut diminuer. Le massacre continua jusqu'au jour. Je fus curieux de savoir jusqu'à quelle distance on pouvait entendre le bruit épouvantable de cette chasse; je chargeai de cette épreuve un homme très-exercé aux courses dans les bois; il revint au bout de deux heures, et me dit qu'il n'avait cessé de nous entendre jusqu'à ce qu'il fût éloigné de plus de trois milles (une lieue). Au point du jour un bruit différent vint frapper nos oreilles; c'était celui de toutes les bandes de pigeons s'envolant à la fois, pour aller chercher leur nourriture; tous avaient quitté le juchoir lorsque le soleil parut sur l'horizon. En ce moment la scène fut changée; nous entendîmes le hurlement des loups; les renards, les lynx,

les cougouards, les ours et toutes les espèces voraces d'un ordre inférieur, sortirent de leurs retraites pour venir prendre leur part de la curée, tandis que les aigles, les faucons, et, à leur suite, des troupes insatiables de buses et de corbeaux, s'apprêtaient aussi à profiter de cette nuit de destruction.

» En même tems que toutes ces bandes rapaces, les chasseurs vinrent faire leur récolte ; chacun fit usage de tous ses moyens de transports, et les simples curieux, tels que moi, ne pouvaient détacher leurs regards de cette terre couverte de morts et de blessés. Ce que les chasseurs ne purent emporter fut abandonné aux cochons et aux chiens ; chaque espèce, sauvage ou domestique, fut abondamment nourrie aux dépens des malheureux pigeons.

» Au premier coup-d'œil, on croirait qu'une race si cruellement poursuivie par une foule d'ennemis, qui ne lui laissent pas même le repos de la nuit, ne peut subsister long-tems : l'observation prouve le contraire, et je suis convaincu que le nombre de ces pigeons sera toujours en raison de l'étendue de nos forêts. En 1805, je vis aborder près du quai de New-York une goëlette chargée de pigeons pris sur la rivière d'Hudson, et que l'on vendait un *cent* la pièce (100 *cent* font un dollar, et valent 104 sous de la monnaie de France). J'ai connu un habitant de Pensylvanie qui en prit dans un seul jour cinq cents douzaines dans une sorte de filet, et vingt douzaines à une autre chasse usitée dans ce pays. J'ai vu, aux salines de Shawanee-Town, des nègres excédés de fatigue ; ils avaient passé toute la journée à tuer les pigeons qui venaient profiter du suintement des eaux salées ; et, en 1826, après trente ans de résidence aux États-Unis, je rencontrai dans la Louisiane des bandes de pigeons aussi nombreuses et aussi multipliées qu'elles l'étaient lorsque j'arrivai dans ce pays.

» J'ai consacré beaucoup de travaux et de soins à l'étude des mœurs et des habitudes de toutes les espèces emplumées qui vivent sur le territoire des États-Unis. J'avais formé le projet de publier une ornithologie complète, et pour l'exécuter il fallait recueillir des matériaux ; les recherches ornithologiques absorbaient presque tout mon tems.... Mais revenons à notre sujet.

» La saison de la ponte et de la couvée impose à nos pigeons la nécessité de former un nouvel établissement. Celui-ci n'offrira point, comme ceux dont j'ai parlé, des scènes de confusion et de mort : l'ordre, les affections douces, tous les charmes de la vie domestique et sociale vont s'y réunir. Un seul arbre est chargé de cinquante à cent nids, construits avec des buchettes entrelacées, et peu profonds. La femelle y dépose deux œufs blancs et les couve avec assiduité : le mâle veille à sa sûreté, pourvoit à ses besoins, ne la laisse manquer ni de vivres, ni de caresses.

» Ces tendres soins ne sont pas toujours infructueux ; les petits ont quelquefois le bonheur de pouvoir quitter le nid avant que l'homme ait découvert ces habitations paisibles. Mais si des chasseurs ou des bûcherons passent dans le voisinage de ces nids, il est bien difficile qu'ils ne les remarquent point ; alors, des massacres, encore plus cruels que ceux que j'ai décrits, répandent la terreur et la désolation dans ces ménages si fortunés ; les arbres sont abattus, les pigeonneaux tombent et sont écrasés en pure perte, ou mangés sous les yeux de pères et mères, que cet horrible spectacle ne peut arracher de ces lieux, et dont les cris ne touchent point l'impitoyable destructeur de leurs plus chères espérances. »

Ces faits merveilleux, attestés par un témoin auquel on ne peut refuser une entière confiance, seront, en Europe, le sujet de méditations importantes. On craindra que

M. Audubon ne se soit trompé, que les pigeons voyageurs, dont l'espèce lui paraît si bien pourvue de moyens de conservation, n'éprouvent le sort que subit en ce moment la race entière des castors, dans les deux continens. Les pigeons américains, ainsi que les castors, ne supportent point l'isolement; mais à mesure que l'homme s'empare de la terre, il y règne en tyran et suit les maximes du despotisme; il détruit les associations des animaux. Il est donc probable que les *pigeons de passage*, forcés de changer d'habitudes lorsque tout le territoire de l'Amérique du Nord sera, proportionnellement, aussi peuplé que l'Europe, ne pourront plus subsister nulle part, et finiront par disparaître en totalité.

(*Edinbourg Philosophical Journal.*)

BEAUX ESPRITS CONTEMPORAINS.

W. GODWIN.

Il y a vingt-cinq ans, on ne parlait que de M. Godwin. Son nom semblait mêlé, par une sorte d'association intime et indissoluble, aux désirs ardens que les hommes généreux formaient pour la justice, la liberté, la vérité. Sa popularité si brillante s'est changée en oubli et en abandon. Jamais le caprice de notre siècle n'a exercé, avec une inconstance plus bizarre, sa puissance et son injustice. A une vogue irréfléchie, à une renommée trop subite et trop éclatante, ont succédé le silence et l'indifférence. Rien ne caractérise mieux une époque amoureuse de paradoxes et de nouveauté, fantasque dans ses goûts, infidèle à ses systèmes et esclave de la mode.

L'espèce de gloire qui environne Godwin ressemble à cette douce lumière du crépuscule, qui caresse, pour ainsi dire, la nature, quand le soleil s'est abaissé sous l'horizon. L'ardeur et la violence du parti fanatique de Godwin se sont affaiblies graduellement; sa personne est ignorée; ses ouvrages sont lus et admirés comme ceux d'un écrivain de l'autre siècle; c'est comme une renommée posthume dont il jouit de son vivant.

Après tout, il n'a point à se plaindre : les triomphes, les désastres, les insultes, les critiques, les éloges, toute l'agitation à laquelle expose la gloire, ont été son partage. Les vagues de l'océan révolutionnaire ont ballotté son esquif. On l'a vu tantôt porté jusqu'aux nues par l'exaltation de ses disciples, tantôt englouti sous le poids et la fureur des plus amères satyres; un long orage l'a tourmenté sans le briser. Maintenant, le courant qui l'entraîne est calme, et l'onde apaisée le porte vers les rives d'une postérité équitable et impassible qui le classera parmi les plus fortes têtes et les hommes les plus remarquables que l'Angleterre ait produits.

Que M. Godwin ne s'afflige donc pas de l'indifférence avec laquelle on le traite : c'est l'indice d'une immortalité commencée. On ne le regarde plus comme un contemporain. S'il n'a pas, comme nos éditeurs de journaux, sa petite cour et ses flatteurs; s'il ne dirige aucune coterie; s'il est étranger aux cabales, et oublié du monde; s'il vit dans une solitude que ni l'admiration ni les sarcasmes ne viennent troubler; s'il est étranger à nos intrigues, à nos folies et à nos erreurs; l'auteur de *Caleb Williams* (1) et de *la Justice politique* (2) ne peut jamais mourir; ses produc-

(1) Roman philosophique; M. Laya, de l'Académie Française, y a puisé le sujet du drame de *Falkland*, joué à la Comédie Française.

(2) *Inquiry concerning the nature of political justice.* C'est le premier ouvrage de Godwin.

tions ont marqué leur passage dans la carrière de l'intelligence; rien n'effacera la trace lumineuse qu'elles ont laissée.

La publication des *Recherches sur la Justice politique* ébranla jusque dans leurs fondemens nos théories philosophiques. Paine (1), Paley (2) et Burke, célèbres jusqu'alors, se virent éclipsés. Les oracles du premier tombèrent en discrédit; le babil du second fut relégué dans les écoles, où règnent le lieu commun et le pédantisme; l'éloquence de Burke ne put défendre les brillans sophismes qu'elle ornait. Un seul homme avait enfin découvert le grand arcane et trouvé la pierre philosophale des sciences politiques et morales : c'était Godwin.

Un jeune ami de Wordsworth (3) étudiait au Temple (4). « Abandonnez, lui dit le poète, vos Codes et vos Digestes, » et ces grands mots qui ne sont plus que *termes de chimie*. Lisez Godwin, étudiez Godwin : seul il est im- » mortel. » On pensait ainsi en 1793; tout a changé en 1814 : triste nécessité! révolution déplorable et inévitable des idées humaines! L'audacieuse intelligence de Godwin avait poussé jusqu'à leurs dernières limites les opinions extrêmes dont on s'enivrait alors. La carrière qu'il ouvrit ne tarda pas à séduire tout ce qui était ardent, jeune et téméraire. Avocats, médecins, ecclésiastiques s'y précipitèrent en foule. Les bancs de la théologie désertés par ses disciples; les écoles de jurisprudence veuves de leurs sujets les plus éminens; les salles d'anatomie et les cours de médecine abandonnés par une enthousiaste

(1) Thomas Paine, auteur du *Bon sens*, etc.

(2) Paley, auteur de la *Philosophie politique*, ouvrage que l'on estimait encore il y a vingt ans.

(3) W. Wordsworth, poète de l'école des Lacs. Voy., dans le n° 23 de la *Revue Britannique*, l'article des *Beaux Esprits contemporains*.

(4) Temple-Bar, l'École de Droit de Londres.

jeunesse, attestèrent la puissance de ce nouvel apôtre qui venait de fonder, comme on le disait alors, la *philosophie moderne*. On vit Southey s'attacher à ce nouveau culte, et Coleridge (1) lui consacrer ses vers. Godwin, enfin, entouré de son petit sénat, lui dictait des lois écoutées avec vénération et soigneusement recueillies. Vous eussiez cru que le globe allait changer, que le monde social attendait son rajeunissement de cette main puissante, que le mouvement des intelligences et les ressorts politiques étaient prêts à se renouveler à sa voix.

Au nom de l'humanité et du bon sens, que sont devenues ces espérances? A quoi ont abouti ces promesses? Comment les mêmes théories qui nous semblaient renfermer la vérité toute entière, sont-elles devenues des objets d'anathème? Par quelle rapide décadence, leur fraîcheur et leur jeunesse, en moins d'un quart de siècle, ont-elles rencontré la décrépitude, semblables à ce personnage de Spencer (2), jeune le matin et barbon le soir? Que d'illusions trompées! Quel portique magnifique semblait nous annoncer un palais, et nous conduit au plus ignoble des réduits! Les opinions adoptées et vénérées, il y a vingt-cinq ans, par tous les penseurs, aujourd'hui flétries, oubliées, ruinées, étaient-elles fausses, exagérées ou dangereuses? Était-ce pour parvenir au triste résultat dont nous sommes témoins, que les intelligences les plus brillantes et les plus fortes de l'époque renoncèrent à leurs espérances, à leurs prétentions, à leurs ambitions?

Que de questions insolubles se pressent à ce sujet! Ou nous fûmes en délire lorsque la morale élevée de M. God-

(1) Southey et Th. Coleridge, poètes vivans. Voy. l'article *des Beaux Esprits contemporains*, dans le numéro 19 de la *Revue Britannique*.

(2) Il y a dans la *Fairy Queen* (Reine des fées) de Spencer, un personnage magique (Duessa), qui paraît tour-à-tour, dans la même journée, sous la forme d'une jeune fille et d'une femme décrépite.

win nous séduisit, ou nous ne sommes aujourd'hui que de tristes apostats arrachés, par l'intérêt personnel, à la cause sainte de la vérité. Dans la difficulté de résoudre ce problème, je serais plus tenté de croire à la solidité et à la vérité de ces idées généreuses qui émanent d'un vif sentiment du beau moral, que d'adopter, comme raisonnables et loyales, les opinions empruntées que nous devons à l'expérience de la vie, à l'intérêt personnel et aux habitudes de l'égoïsme. En fait de vertu, j'ai plus de foi au désintéressement de la jeunesse, qu'à l'avare prévoyance et à la prudence entachée de personnalité qui caractérisent le dernier âge.

La philosophie de Godwin, comme celle de Bentham (1), est trop peu humaine; c'est là son grand défaut. Elle est abstraite, ambitieuse, surnaturelle; l'orgueil qui perdit les anges y domine et y imprime un caractère de force et de hauteur qui n'est point fait pour nous. Elle place les vertus morales au-dessus et au-delà de notre portée. Son trône et son domaine occupent des escarpemens immenses, stériles, impraticables, que notre faiblesse ne peut atteindre et qui effraient nos regards même.

L'auteur de la *Justice politique* a choisi pour muse la raison abstraite, il a pour but le bien abstrait de l'humanité. Les liens de famille, ceux des coutumes, ceux des sens, sont sacrifiés à des devoirs plus vastes. Une bienveillance universelle, un culte de philantropie, sont les obligations imposées à chacun de nous. Placés sur une sommité qui commande une immense perspective, nous voyons d'un coup-d'œil les résultats que chacune de nos actions doit exercer sur le monde, et la conscience individuelle s'absorbe, si j'ose parler ainsi, dans cette conscience du genre humain, devenue la seule règle de nos devoirs.

(1) Voyez un article sur Bentham, dans le numéro 17 de la *Revue Britannique*.

Le devoir, voilà le dieu de Godwin, la base de son système. Le devoir, dans son acception la plus stricte, la plus haute, la plus rigide, nous ordonne, par sa voix, d'immoler à l'utilité publique tout l'égoïsme de nos affections, tout ce que la gratitude, l'amitié, l'amour, la foi même des sermens, nous ont fait regarder comme indispensable et obligatoire. D'autres moralistes avaient admis, comme exceptions de vertu surhumaine, ces actions nées de la sublimité du dévouement; c'est le dévouement qui sert de centre et de principe à toute la théorie de Godwin; chez lui, le dévouement est la loi commune, le maître de notre vie, le régulateur de toutes nos actions; rigide comme la destinée, inexorable comme les Stoïques, il change l'existence entière en holocauste, et ordonne à l'homme de se sacrifier aux hommes.

C'était trop demander à l'espèce humaine et trop attendre d'elle. La nouvelle philosophie eut ses adeptes, mais trouva peu d'hommes disposés à mettre ses axiomes en pratique. On lui reprocha la chimérique et impraticable dureté de ses maximes; on prouva que la majorité des habitans du globe n'était ni digne d'en subir la loi, ni capable d'en accomplir les préceptes; on alla jusqu'à accuser l'auteur d'inhumanité, d'insulte et d'outrage envers nos sentimens et nos affections les plus naturelles. Ceux qui adressaient ces derniers reproches à M. Godwin se montraient à la fois injustes et peu faits pour le comprendre. Il s'était élancé vers des régions que la faible humanité ne peut atteindre; c'était là tout son crime : incapables de le suivre, n'imitons pas ces lâches courtisans qui, ne se sentant pas le courage de braver avec Colomb les orages d'une mer inconnue, retardaient son départ, raillaient son audace et s'efforçaient de le peindre comme un homme dangereux et insensé.

Il y a, dans les doctrines de Godwin, un mélange de

christianisme et de stoïcisme. A bien examiner l'ouvrage dont il est question, ce n'est qu'un commentaire théologique et métaphysique sur quelques-uns des textes les plus remarquables de l'Ecriture-Sainte. Par une erreur étrange autant qu'inique, la *philosophie moderne*, qu'a voulu fonder l'auteur des *Recherches sur la justice politique*, a été représentée comme un produit monstrueux de notre époque, comme un phénomène immoral et dangereux; mais les mêmes accusations dont elle est l'objet pourraient être adressées à la doctrine sublime prêchée par le fondateur du christianisme. Shafstbury(1) en a fait le point principal de ses attaques. Leland, Foster et plus de cent autres théologiens ont répondu au moraliste, que l'intention de Jésus-Christ avait été d'établir le règne d'une charité universelle entre les hommes, et non de resserrer ces liens d'affection individuelle, d'amitié exclusive et de parenté, qui souvent ne sont qu'un égoïsme déguisé. Ce sublime et doux précepte : « Aimer son prochain comme soi-même, » n'est qu'une expression synonyme de l'axiome sur lequel repose la doctrine de Godwin : « Choisir parmi les hommes celui auquel nous pouvons faire le plus de bien. »

Eteindre les passions et les soumettre à la raison universelle; être utile à ses semblables par tous les moyens possibles, et en dépit de tous les obstacles que peuvent nous opposer nos habitudes et nos intérêts; oublier et notre pays et notre famille et nos prédilections et nos haines; nous vouer à la justice, nous consacrer à l'utilité universelle, abstraction faite de toute autre pensée et de tout autre penchant : ce système admirable, qui conviendrait à une société d'anges gouvernée par la pure raison, est commun

(1) Lord Shafstbury, penseur et moraliste du dix-huitième siècle, qui reproduisit quelques-unes des théories de Platon; c'est un des écrivains qui ont prêté le plus de grâce à la langue anglaise.

à Godwin et au législateur divin qui fit régner l'évangile. Mais une plus douce charité respire dans le *Nouveau Testament* : il frappe au cœur de l'homme. Godwin ne s'adresse qu'à l'intelligence. Toutes ces excusables faiblesses que la morale de Jésus se contente de réprimer sans les étouffer, Godwin les réprouve et substitue à leur place la raison, souveraine unique. Dans l'ardeur et la rigidité de la réforme qu'il tente, il n'épargne rien, ni préjugés, ni penchans, ni coutumes. Pour conserver longtems son influence, il immolait trop de victimes qui nous sont chères, trop d'idoles que nous protégeons.

Les calculs théoriques ont beaucoup d'éclat sur le papier. L'homme, abstractivement considéré, soumis à des combinaisons ingénieuses, exécute, pour le plus grand bien de l'humanité et avec toute la régularité d'une horloge, les mouvemens qu'il plaît au philosophe de lui imprimer. On le voit, dans les chapitres que trace l'écrivain, remplir ses fonctions mécaniques, ponctuellement, rapidement, comme chacun des numéros de la machine arithmétique, inventée par le grand Pascal, s'acquitte de son office, paraît en son lieu et place, et accomplit les volontés du géomètre qui la créa. Cela est admirable, mais dans un livre parfait, mais en théorie. Il est fâcheux que la pratique de la vie humaine dérange ordinairement les calculs de l'idéologue. Les héros qu'il a voulu former se changent en vagabonds, en chevaliers d'industrie ou en rêveurs oisifs; la Corinne du roman n'est plus dans le monde qu'une actrice de province; Grandisson et Lovelace dégénèrent en niais et en libertins de bas étage. Godwin veut que les hommes soient tous des Catons, des Brutus et des Aristides. C'est au nom de la raison toute-puissante qu'il l'ordonne. Hélas! cet héroïsme de bonne volonté, que notre propre choix nous impose, est de fragile durée. C'est ainsi que les amans se jurent un éternel amour, plus

délicat que les nœuds du mariage, plus exalté, surtout plus solide, et ces vœux d'immortelle constance disparaissent trop souvent avec le souffle de la voix qui les prononce.

Nous devons, dit le philosophe, nous sacrifier à nos semblables; la conscience nous le dit; mais la conscience individuelle est trompeuse. Craignez que chacun de nous, s'érigeant en juge souverain de ses droits, ne les réduise bientôt à fort peu de chose. Et les brigands n'ont-ils pas aussi leur code? Qui vous répond que chacun, se faisant des vertus à sa guise, ne s'érigera pas une petite idole à sa convenance, et n'adorera pas ses vices dont il transformera les penchans en théories? Une sensualité grossière, un égoïsme profond, une indifférence systématique, ne peuvent-ils pas remplacer les affections naturelles et les sentimens innés que vous prétendez détruire? Vous prêchez l'utilité générale : pour la plupart des hommes, l'utilité générale, unique, universelle, c'est leur utilité privée. Leurs défauts et leurs désirs ont une logique captieuse, qui absorbe l'intérêt de l'univers dans leurs intérêts propres, et qui les fait centre de toutes choses. Que l'un de ces héros de la vertu idéale ait besoin de mille livres sterling : il les emprunte sur sa parole; mais l'homme qui lui prête est le plus riche des deux; et, lorsqu'il s'agit de rembourser, la raison démontre à l'emprunteur que son utilité individuelle est de garder la somme, et que les lois de l'universelle justice le déchargent de sa dette.

Comment le monde ne se serait-il pas défié d'un tel système? Les scrupules de l'honnêteté y avaient tout à perdre, et l'impudence et l'intrigue y devaient tout gagner. Les gens qui ne regardent pas leur parole comme obligatoire acceptent volontiers toutes les conditions qu'on leur impose. Ils vous promettent merveilles, sous la réserve tacite de ne rien

tenir de ce qu'ils ont promis. Dans toutes les affaires de la vie, où l'homme crédule et l'homme sans principes se trouvent en contact, j'ai vu le dernier affecter le dévouement, prodiguer les grands mots, jeter au hasard les belles paroles, les sermens de loyauté, donner pour garantie son honneur inaltérable, et en définitive tout arranger au profit de son égoïsme et aux dépens d'autrui. Quel est l'étudiant de Cambridge et d'Oxford, qui, partageant avec un de ses condisciples une chambre commune, et après avoir fait la convention expresse de vivre sous le même toit dans une parfaite égalité, n'a pas éprouvé que cette égalité est impossible, que le caractère humain ne tarde pas à reparaître, et que cette petite utopie en miniature a bientôt son tyran et son esclave ?

Le contraste éternel entre les spéculations et la triste réalité des choses humaines a fini par jeter la philosophie dans le plus complet discrédit; rien de plus injuste. Si les choses dont on abuse devaient être repoussées et stigmatisées, la liberté, la religion, la vertu, la justice, bannies de la terre, nous laisseraient dans le plus affreux de tous les déserts, sans consolation et sans espoir. La *raison,* à laquelle Godwin a voulu ériger un temple, n'est pas le seul mobile qui suffise à diriger le monde. Une nature angélique pourrait seule adopter la raison pure pour son guide exclusif. Être profondément, abstractivement et toujours raisonnable, cet état est trop sublime pour l'homme; mais s'il n'était jamais raisonnable, s'il répudiait son intelligence, dégradé au niveau des brutes, il perdrait toute la dignité dont sa nature est douée.

Résumons-nous. La raison individuelle élève chacun de nous au-dessus de ses instincts grossiers et matériels; la raison publique civilise les peuples, et, les arrachant par degrés à la barbarie, leur donne la culture de l'esprit, la grâce des mœurs, les ressources de l'industrie. La raison

est la chaîne immortelle qui descend, comme dit Platon, du trône de Jupiter et embrasse le monde moral. Reine des sociétés, rien ne peut l'arrêter dans ses progrès. Les romans de Sir Walter Scott sont fort bons à lire; mais c'est en vain qu'il espère que ses travaux, ses recherches et ses créations ingénieuses nous feront préférer, au tems où nous sommes, les tems barbares dont il nous retrace l'image.

Non, jamais la raison, qui n'est que la civilisation sous un autre titre, ne perdra ses droits inaliénables. En vain les frénétiques de la révolution française l'ont profanée; en vain d'autres enthousiastes, non moins dangereux, l'ont appelée en témoignage de leurs sophismes meurtriers; la raison, fille du ciel, ne sera pas plus privée de son influence par les exagérations de ceux qui abusent de son nom, que la religion n'a été étouffée par l'horreur ridicule que l'hypocrisie, le fanatisme, les querelles théologiques, auraient pu jeter sur elle. Il n'est pas au pouvoir de la sottise humaine de nous enlever nos plus beaux priviléges et d'effacer de l'esprit humain ses pensées les plus nobles, ses lois les plus sublimes.

Si nous savons aujourd'hui, à ne pouvoir nous y tromper, quels sont les côtés faibles de la société et de la raison humaines, ce service est dû à M. Godwin. Sans doute il a dépassé les limites qu'il devait atteindre; mais, en les dépassant, il les a montrées. On ne confondra point désormais l'utopie avec la réalité, ni ce que l'imagination peut concevoir avec ce que la débile humanité peut admettre. On saura jusqu'à quel point l'homme est susceptible d'être héros et martyr; jusqu'à quel degré d'abnégation le dévouement doit nous conduire; jusqu'où s'étend dans le fait la puissance de la volonté; jusques à quelle hauteur l'orgueil de nos vertus peut s'élever et la souveraineté de notre raison s'étendre.

Pour moi, je ne saurais pas moins de gré au navigateur qui me prouverait l'impossibilité d'un passage à travers le pôle arctique, qu'à celui qui en découvrirait la possibilité. L'audace de Godwin s'est élancée dans ces régions désertes et glacées où les affections du cœur s'éteignent, où la froide raison domine seule. Sa pensée active et puissante s'est vainement agitée au milieu de cette atmosphère stérile; il a poursuivi, jusqu'à leurs dernières limites, des théories reconnues jusqu'alors comme certaines, et prouvé que tous ses prédécesseurs s'étaient trompés, en donnant pour base à la vertu ces spéculations abstraites. Il a osé s'engager dans ces contrées inconnues et dangereuses que l'on avait indiquées dans l'éloignement, mais que nul n'avait abordées; comme Descartes, il a favorisé les progrès de la science, par la fausseté même de ses hypothèses; il n'était donné qu'à un homme de génie de se tromper comme lui.

Si la morale et la philosophie doivent beaucoup à Godwin, la fiction et le roman ne lui doivent pas moins. *Caleb Williams* et *Saint-Léon*, créations originales et frappantes, œuvres d'un esprit vigoureux et fécond, portent à la fois l'empreinte d'une raison profonde et d'une sagacité d'observation qu'on était loin d'attendre d'un métaphysicien et d'un jurisconsulte. L'invention et l'exécution de *Caleb Williams* sont parfaites; rien de plus dramatique et de plus philosophique en même tems: ces deux mérites se trouvent rarement unis. Le caractère de Falkland est la réalisation la plus énergique et la plus heureuse de ce principe d'honneur chevaleresque auquel les sociétés modernes ont dû tant de vertus et de folies. Le peintre Fuseli (1), qui avouait le mérite supérieur de cet ouvrage, prétendait que Falkland représentait, non comme l'a voulu Godwin,

(1) *Fuessli*, nommé par les Anglais *Fuseli*, était un peintre suisse, fort estimé à Londres, où il a passé sa vie.

l'orgueil chevaleresque, mais la vanité, attentive à satisfaire toutes les convenances sociales. Critique plus ingénieuse que juste ; car l'un de ces deux sentimens n'est, après tout , qu'une nuance et une dégénération de l'autre.

Caleb Williams sert à rehausser le principal caractère, avec lequel il contraste d'une manière admirable. Caleb Williams est le démon de la curiosité. Jamais, excepté dans l'immortelle satyre de Cervantes, la philosophie, la raison, l'observation, l'ironie, ne se sont combinées avec un art plus merveilleux. On plaint ce Falkland qui tombe au pouvoir d'un être secondaire ; on suit Caleb Williams dans les recherches infatigables de son inquiète et ardente curiosité ; l'intérêt s'accroît lorsqu'il est devenu maître du secret fatal ; quand il fait subir à son maître comme le supplice d'une seconde conscience. Il est impossible de commencer la lecture de *Caleb Williams*, sans la terminer ; impossible de penser à cet ouvrage, ou d'en parler, sans que l'émotion dont sa lecture vous a pénétré, ne se mêle à vos pensées ou à vos paroles.

Saint-Léon intéresse moins vivement le cœur ; le style en est plus riche, plus impétueux, plus magnifique : c'est là que Godwin a déployé cette pompeuse éloquence, cet éclat de coloris qui semble, par sa vérité et son charme, identifier le lecteur avec l'écrivain ; aussi, le romancier a-t-il commencé par s'identifier lui-même avec les scènes et les acteurs qu'il décrit. On les voit, on les connaît, on partage les sensations des êtres que l'auteur introduit dans ses ouvrages. Il est aisé de voir que ce sont là des créations, non des imitations. Jamais Godwin ne se montre le spectateur indifférent, le chroniqueur minutieux et froid des événemens qu'il raconte ; toute son ame est émue, et toute son émotion se propage.

Montaigne disait : « *Mon livre, c'est moi-même.* » Ce

mot serait ridicule dans la bouche de Sir Walter Scott. Au talent qui lui appartient, il a joint tout l'intérêt des vieilles chroniques, tout ce qu'il y a d'antique et de naïf dans les ballades, les traditions, les catalogues de manuscrits gothiques et les légendes monacales; il est difficile de lui assigner exactement ce qui lui appartient sous le rapport du mérite et de l'invention. Godwin, au contraire, compte sur les seules ressources de son esprit; ce qu'il a pensé, ce qu'il a senti, ses émotions, ses méditations, ses hypothèses : voilà de quels matériaux il se sert. On pénètre dans les derniers replis de son intelligence; on peut apprécier son mérite; on peut juger ses créations : elles sont originales, naïves, fortes; rien ne leur ressemble. Dans d'autres ouvrages estimés, admirables même, le reflet des anciens tems, la magie des souvenirs, viennent se jouer, pour ainsi dire, et prêter du charme aux couleurs, de la transparence à l'ensemble. C'est ainsi que les rayons du soleil font étinceler des vitraux dont l'éclat nous éblouit, sans nous laisser distinguer le mérite réel du peintre, du prestige qui charme nos yeux.

Éminemment original, M. Godwin a tous les défauts de cette qualité; il est surtout monotone. Comme il n'emprunte à personne, comme il tire de son propre fonds toutes ses richesses, elles ont, malgré leur abondance et leur variété même, un certain air de parenté. Féconder une idée générale, agrandir une conception, donner à un caractère une expression de force grandiose, suppléer à la flexibilité du talent par l'énergie et la profondeur, tels sont ses mérites spéciaux. En cela il ressemble à Jean-Jacques et à Byron; non à Richardson ou à Walter Scott. Les meilleurs ouvrages de Godwin ne sont pas exempts de monotonie; *Fleetwood* et *Mandeville* (1) sont plus exposés à ce re-

(1) Deux romans qui ont été traduits en français.

proche que les autres productions du même écrivain. Dans le premier de ces deux romans, règne une misanthropie trop farouche; dans le second une sensibilité trop maladive.

Moraliste profond, historien exact et consciencieux, Godwin s'est livré à tous les travaux qu'une intelligence pénétrante et active peut entreprendre et accomplir. Deux tragédies anti-dramatiques se sont échappées de sa plume : la paix soit avec elles ! ne troublons point les mânes de *Ferdinand* et d'*Antonio* (1) ! Nous étonnerons peut-être M. Godwin lui-même en rappelant à sa mémoire un volume de sermons et une Vie de Chatam, péchés de sa jeunesse, que tant d'ouvrages du premier ordre doivent lui faire pardonner. Ses *Remarques sur le Discours tenu par le juge Eyre, aux membres du Jury* (2), sont mieux qu'un bon ouvrage; c'est une bonne action. Cette courte brochure, où l'auteur a déployé toute la sagacité et toute l'érudition d'un jurisconsulte consommé, a sauvé d'innocentes victimes, sur lesquelles pesait une accusation aussi terrible qu'injuste, aussi adroitement combinée que perfidement ourdie. Horne Tooke, l'un des douze accusés, témoigna en public sa reconnaissance à M. Godwin, d'une manière qui n'a pas dû s'effacer de sa mémoire. Après un repas splendide, auquel assistaient quelques-uns des hommes les plus remarquables de l'époque, on pressa M. Godwin, qui avait gardé jusqu'alors l'anonyme, de s'avouer l'auteur des *Remarques sur le Discours du juge Eyre*. Il en convint; Horne Tooke se lève, plie le genou devant Godwin, baise sa main, et dit : « C'est bien » le moins que je puisse faire, pour cette main qui m'a » sauvé la vie ! »

La conversation de cet écrivain si distingué n'a aucun

(1) Deux tragédies imprimées et non représentées.

(2) En 1794, dans l'affaire de haute trahison, où le célèbre Horne Tooke était impliqué.

éclat : s'il n'avait donné plus d'une preuve de génie, on serait tenté de lui refuser de l'esprit. La facilité de l'élocution, l'originalité des observations, lui manquent dans le commerce ordinaire de la vie. Son talent a besoin d'être éveillé par la méditation, aiguillonné par le désir de la gloire. C'est un athlète dont les muscles se tendent, dont la vigueur se déploie dans la palestre : ailleurs, il est sans force. Ses amis le mènent comme un enfant ; et, plus d'une fois, les mystifications les plus plaisantes ont égayé la société qu'il fréquentait. Par une singularité de son humeur, il aime ceux qui le jouent : on est certain d'être bien accueilli de lui, quand on le traite cavalièrement. Malthus, le docteur Parr, Sir James Mackintosh, qui l'ont attaqué sans ménagement, ont été les objets de ses louanges. Les hostilités dirigées contre ses opinions le flattent ; les adulations dont il est l'objet le rebutent. Il honore ses ennemis et se rit de ses disciples.

M. Godwin est un philosophe de l'ancienne roche : candide, naïf, véritable homme de cabinet ; dans le monde, ou il s'endort, ou il endort les autres. L'expression de sa physionomie a de la douceur, de la gravité ; elle atteste la méditation et la sagacité : d'ailleurs M. Godwin ressemble beaucoup à Locke. Quant à sa démarche et à ses gestes, également privés de grâce et de vie, ils ont de la bonhomie et de l'abandon. Une de ses hypothèses favorites, c'est que la *vertu* et *l'intelligence* sont synonymes ; lui-même serait un exemple et une preuve de la vérité de ce paradoxe.

(*New Monthly Magazine.*)

Souvenirs de l'Italie.

N° I.

RÉVEIL A ROME. — LES ANTIQUAIRES. — LE FRÈRE MINEUR. — LE PALAIS D'ESPAGNE.

J'ÉTAIS à Rome; mon réveil fut digne du lieu de délices et de gloire dont la séduction m'avait attiré des dernières limites de Thulé, l'*ultima Thule,* comme le savent tous ceux qui ont lu Horace. Le son d'une détestable guitare, à laquelle une main légère et habile arrachait quelques arpèges brillans, accompagnait une voix fortement timbrée, qui chantait avec aisance et avec goût le dernier air à la mode, tiré d'un opéra de Paccini. J'ouvre ma fenêtre, et sous les haillons qui couvrent le guitariste et le chanteur, je reconnais un de ces Orphées ambulans, dont l'Italie abonde. Que les philosophes m'expliquent ce fait comme ils voudront; il est certain que ce mendiant avait plus de noblesse dans la démarche que nos brillans cavaliers du salon d'Almack (1), plus de goût et de grâce dans la manière de chanter que nos plus languissantes ladys.

Je m'étais levé à la hâte, et déjà, grâce à la diligence de mon domestique, je trouvai la table de mon cabinet couverte de camées, de mosaïques, de bas-reliefs, de gravures : mauvaises copies, médailles fausses, ex-voto de Palestine, d'une laideur variée et achevée; lacrymatoires d'Ostia, curiosités, antiquités et raretés de toutes les es-

(1) NOTE DU TR. La haute aristocratie de Londres loue annuellement de magnifiques salons, nommés *Salons d'Almack;* elle y donne des bals et des concerts, d'où la roture et même la noblesse de second ordre sont sévèrement exclues.

pèces et pour tous les goûts, étaient entassés devant moi, et offraient à l'imprudence de mes désirs et à ma profonde ignorance en archéologie un désordre et un luxe pleins de séduction et de danger. L'atmosphère voluptueuse que je respirais, et le plaisir de me trouver à Rome, m'inspiraient une indulgence sans égale; jamais on n'eut de meilleures dispositions pour être dupe.

J'ouvre ma porte et j'appelle mon *cicerone;* le *cicerone* fait partie intégrante du cortége obligé d'un voyageur en Italie. J'aperçois ce grand personnage, entouré d'un cercle nombreux, une tabatière de lave à la main, et dissertant avec une comique emphase et une profonde conscience de sa propre importance, sur le galbe, le torse, la patine, Visconti, Winckelman, l'art statuaire et la mosaïque. Son auditoire était aussi attentif que ses oracles étaient solennels; les *signori* qui, pour débiter leur marchandise antique et moderne, ont soin de s'informer exactement de l'arrivée des Anglais, n'avaient pas manqué de se rendre chez moi de très-bonne heure; et mon *cicerone*, devenu mon premier ministre, les avait reçus avec la noble politesse convenable en telle circonstance. Moins de courtisans assistent au lever d'un prince; ma vaste antichambre était pleine. Il fallait entendre cette conversation savante, entremélée d'une discussion non moins profonde sur le mérite, le goût et surtout la fortune des voyageurs nouvellement arrivés à Rome; je parais: tout change; mon *cicerone* n'est plus que le second personnage. Un doux sourire se joue sur tous les visages; une heureuse et insinuante éloquence m'assiége de tous côtés; beaucoup de gestes, des attitudes dramatiques, des supplications naïves, verbeuses, pathétiques; mais rien qui sente la violence, la grossièreté ou la maladresse; leur importunité même semble mêlée de je ne sais quelle patience docile et de bon ton. Je reconnais, dans tous leurs discours, l'urbanité native

et caractéristique de la cité fameuse. A Florence, l'accent est plus énergique; il rappelle l'éloquence et les combats de la vieille république du Dante et de Machiavel; c'est un langage vigoureusement rhithmé, *un accento vibrato*. A Naples, le langage a une aisance vulgaire et triviale, une mélopée de lazzaroni qui fatigue. A Rome, au contraire, l'élégance et la noblesse des discours appartiennent à toutes les classes du peuple; c'est le dialecte ionien dans sa richesse et sa douceur.

Après avoir donné audience à ces antiquaires assez aimables pour venir solliciter, de si grand matin, la protection *della mia signoria*, et avoir acheté, pour quelques scudi, ce que je savais bien ne pas valoir quelques baïoques; après avoir ainsi payé mon droit d'entrée, j'allais sortir, lorsqu'un moine, pénétrant dans ma chambre, en dépit des efforts de mon *cicerone*, plaça sur ma table un panier rempli de fruits et de fleurs. Le frère mineur qui avait rompu la consigne de mon guide, n'avait pas, comme le moine de Sterne, la physionomie mélancolique et vénérable : il avait au contraire l'œil vif, le teint frais, la bouche vermeille, le sourire sur les lèvres et un étonnant embonpoint. J'admirai sa longue barbe noire et ce grand manteau blanc qui le drapait avec une majestueuse élégance; sans révoquer en doute, dans ma pensée, la pureté de ses vertus ascétiques, je ne pus m'empêcher de comparer avec sa profession errante et pieuse ces formes athlétiques, cette robuste santé, cet œil étincelant de tous les feux du midi. Je m'étonnai que l'ame d'un anachorète eût été se loger dans le corps d'un gladiateur; et toujours résistant aux admonitions de mon premier ministre, je payai les fleurs et les fruits que le frère Vincent vendait fort bon marché; jamais remerciemens ne furent plus aimables et ne parurent mieux sentis que ceux qu'il accompagna d'un profond salut, en se retirant, à reculons, de la chambre

où il laissait sa corbeille. Je me félicitai d'avoir fait un heureux, et je jetai de nouveau un regard de complaisance sur les acquisitions dont ma table restait chargée. Ces camées étaient médiocres, ces estampes enfumées, ces vases antiques avaient été moulés la semaine dernière; mais dans les plus mauvais de ces chefs-d'œuvre, je reconnaissais encore le goût de terroir, l'instinct du beau, une vague imitation de l'antique. Je ne regrettais point mon argent; les vendeurs avaient fait, pour placer leurs curiosités, de si beaux frais d'éloquence! ils avaient épuisé, pour me convaincre, le dictionnaire de la politesse et celui des arts. Il me sembla que ce léger sacrifice que je venais de faire était une dette de bonne arrivée, un cadeau pour me rendre propice le génie du lieu. Je déjeunai en contemplant toutes mes médailles, dont pas une n'avait de valeur, et je sortis fort content de moi-même, de la vie des antiquaires et des voyages.

Je m'acheminai vers la place d'Espagne, *Piazza di Spagna*, qui aujourd'hui se montre dans tout l'éclat d'un nouveau badigeonnage, grâce aux soins de propreté que les voyageurs anglais recommandent sans cesse dans leurs voyages à travers l'Espagne. La purification de la place d'Espagne, jadis encombrée de toutes les immondices de Rome, est un des exploits modernes dont la Grande-Bretagne peut le plus justement revendiquer la gloire : cette révolution dans l'intérieur des édifices commence à inquiéter les bons patriotes, attachés sincèrement à l'ancien état des choses. Où s'arrêtera ce besoin d'éclaircir, de nétoyer et de restaurer? Le Palais-Papal, que Luther, dans sa fougue hérétique, nommait grossièrement les étables d'Augias, ne sera-t-il pas un jour victime d'une restauration pareille? et quels longs soupirs vont s'échapper du sein des partisans de M. de M...., si les Anglais continuent leur grande œuvre de purification, commencée au phy-

sique, et qui peut se propager sur des objets plus importans et plus moraux !

Au surplus, la propreté nouvelle de ce *Square* italien, fait tache, si j'ose parler ainsi, au milieu de l'irrégularité primitive et de l'antique malpropreté de la ville qui l'environne. Si les cheminées romaines, qui faisaient jadis une burlesque figure, ont éprouvé, sous le cardinal Gonsalvi, des réductions et des modifications notables, rien n'a changé d'ailleurs. De tous côtés, une confusion de palais, d'échoppes, de maisons de toutes dimensions, frappe les regards des voyageurs : ici les rues s'élargissent; là elles se rétrécissent avec une subite et prodigieuse brusquerie. Les boutiques et les portes-cochères se disputent le rez-de-chaussée; chaque édifice, couvert des livrées pittoresques d'une malpropreté immémoriale, est construit dans un style d'architecture différente; et si l'on contemple à la fois ces couvens, ces forges, ces auberges, ces colonnades, ces églises, ces écuries même, jetés pêle-mêle pour composer une ville, on avouera que Rome, sans rivale pour la magie des souvenirs, l'est également pour l'anarchie de sa structure et l'arlequinade bizarre de ses édifices.

Le palais de l'ambassade espagnole, qui passerait pour un bel édifice partout ailleurs qu'à Rome, se trouve au centre de la place d'Espagne. En se dirigeant vers la rue *Fraltina*, on arrive au célèbre palais de la Propagande, dont les bâtimens occupent tout le côté de la place qui fait face à la rue de l'Ange-Gardien. C'est sur ce modèle que se sont formées, pour subir ensuite plus d'un changement et adopter les nuances de plusieurs croyances diverses, toutes les missions, congrégations, sociétés religieuses, qui ont essayé de convertir le monde au protestantisme et au méthodisme. Que de pensées réveille cette nouvelle puissance de Rome moderne, succédant à la puissance de Rome conquérante; et, sans légions, sans

armées, sans vaisseaux de guerre, cherchant à soumettre l'univers, non plus à son sénat de rois, mais à sa foi et aux volontés de ses pontifes !

Il est vrai que l'Europe s'est soustraite à l'influence de la Propagande; mais l'Asie lui est encore ouverte. C'est de l'Orient surtout qu'elle s'occupe; là, tout est passion; le besoin d'une foi ardente s'y fait sentir comme une des premières nécessités de l'existence. C'est au Japon et en Chine, que les missionnaires ont fait le plus de conquêtes; l'Asie est couverte du sang des martyrs apostoliques; en Grèce, en Syrie, chez les Maronites, la Propagande a ses colonies. Ajoutons, en leur honneur, que les missionnaires qui connaissent leur pouvoir, se contentent de l'étendre sans en abuser.

J'entrai dans l'édifice qui n'a rien de remarquable. Les habitans de ce séjour me semblaient devoir offrir à mes remarques une matière plus neuve et plus piquante; à la faveur d'une lettre adressée à l'un des supérieurs, j'espérai me frayer un passage au sein de cette retraite. Je remets ma missive dans les mains d'un gardien, qui la remet à un second, qui, lui-même, la remet à un troisième. On me laisse errer dans les longs corridors pendant le voyage de ma lettre, et je profite de cette occasion pour commencer à exercer, à la dérobée, mon métier d'observateur des mœurs humaines.

La porte de l'une de ces grandes salles était restée entr'ouverte; je m'appuie contre un pilastre, et dans une attitude assez gênante, je trouve moyen de plonger au loin dans les galeries sombres où les fils de l'Orient, attirés par Rome, viennent étudier les mystères et les doctrines de la foi chrétienne. Mon imagination, exaltée par ses propres pensées et le singulier spectacle dont la nouveauté l'étonnait, prêtait du charme à tous les objets qui se succédaient à mes yeux. Un prélat grec, Δεσπότης, ou évêque, sortit

accompagné d'un jeune étudiant, en costume oriental, qui baisa le bas de sa robe noire et flottante; l'évêque lui donna sa bénédiction et prononça d'une voix douce et majestueuse l'*adieu* accoutumé : Καλη 'σπερα, σᾶς. Un rayon de lumière, perçant le vitrage, se joua, quelque tems, sur le front vénérable du vieillard. Il n'avait rien de ce caractère sauvage et guerrier, de ces formes musculeuses et de cette audace violente qui distinguent les prêtres grecs des contrées montagneuses, souvent exposés aux dangers d'une vie turbulente et précaire. Sa barbe était longue et grisonnante; son front chauve et serein; le profil de son visage ressemblait à ces beaux camées qui représentent, sous les traits les plus doux, la figure de l'élève de Socrate. Une expression de candeur et d'aménité animait cette belle physionomie. Je croyais voir saint Basile ou Chrysostôme.

Dans la galerie, à quelques pas de moi, deux moines maronites, vêtus du costume primitif des Arabes bédouins, le front caché sous le cuculle, et la robe retenue par une ceinture de cuir, s'entretenaient à voix basse; quelques-uns de ces accens gutturaux, si fréquens dans les dialectes asiatiques, frappèrent mon oreille. Je crus entendre un écho lointain de l'Orient, dont j'avais admiré, dans ma jeunesse, les mœurs ardentes et la grandeur sauvage.

Cependant, je ne recevais aucune réponse à ma lettre, et cette longue attente commençait à me lasser; je sors pour examiner à loisir la façade de l'édifice : non, jamais l'extravagance architecturale n'a plus bizarrement contourné la pierre : la *Sapienza*, l'église de *Saint-Charles* et les *quatre fontaines*, modèles de ridicule en architecture, ne sont rien auprès de cette façade incroyable, et dont toutes les ressources du langage ne parviendraient pas à rendre l'effet bizarre et la laideur fantasque. Le fronton est simple; mais du côté du palais d'Espagne, l'architecte a entassé sans pitié tout ce qui peut choquer le

goût et blesser la vue. On chercherait vainement une ligne qui eût de la simplicité, un contour naturel, une fenêtre à sa place, une corniche posée en son lieu, une forme régulière, dans cette confusion de tous les ordres et de tous les styles. Borromini, sur le point de se suicider, donna, dit-on, le plan de ce chef-d'œuvre; en effet, on trouve dans une telle production un commencement de folie; et l'on conçoit la douleur de l'artiste qui aura voulu se punir lui-même d'une si atroce offense contre le génie des arts. Ajoutons, pour dernière bizarrerie, que cet édifice fut bâti au milieu de Rome et de ses monumens admirables, sous le pontificat d'un pape éclairé.

(*New Monthly Magazine.*)

HISTOIRE.



CONTRE

NAPOLÉON BONAPARTE, EN 1808 (1).

La prise des forteresses et la marche des Français avaient éveillé le patriotisme des Espagnols : plein d'espoir dans l'avenir, par la chute de Godoy et l'élévation de Ferdinand, le peuple, en apprenant les massacres de Madrid et les événemens de Bayonne, manifesta sponta-

(1) Note du Tr. Nous empruntons ce tableau de l'insurrection de l'Espagne à l'*Histoire de la guerre de la Péninsule* de Robert Southey, dont nous avons déjà donné un fragment. On verra, dans ce récit, que le patriotisme trop exclusif de ses compatriotes n'a pas éteint cependant les sentimens d'humanité et de pitié dans le cœur de l'historien anglais.

nément, et d'un bout du royaume à l'autre, l'intention bien prononcée de résister à l'usurpation. Cependant il était privé de la famille royale et abandonné par les grands et les hommes d'état sur les talens et le patriotisme desquels on avait compté jusqu'alors; le gouvernement même trahissait la cause de la patrie et de l'honneur. Les autorités civiles objet jusqu'à ce moment de respect et d'obéissance, commandaient la soumission à un pouvoir étranger; les places fortes et l'entrée des frontières étaient au pouvoir de l'ennemi, l'élite des troupes nationales hors du royaume, et une armée française nombreuse, et dès long-tems accoutumée à vaincre, occupait la capitale et le cœur du royaume. Ce fut au milieu de ces circonstances décourageantes qu'on vit se former une insurrection générale et simultanée contre le pouvoir militaire le plus imposant qui eût jamais existé jusqu'à cette époque, pouvoir moins terrible encore par sa force matérielle, que par le parfait ensemble de son organisation et l'habileté qui présidait à tous ses mouvemens. Le patriotisme que firent éclater les Espagnols, répondit aux espérances de ceux qui savaient apprécier le caractère de cette nation brave et généreuse, qui avaient entendu les paysans citer avec un noble orgueil les héros de la vieille monarchie espagnole, qui les avaient vus, frémissant d'indignation à l'idée de leur abaissement actuel, le comparer à ces jours de gloire éclipsée dont le souvenir faisait toute leur consolation. Ceux-là savaient que les sentimens d'indépendance et de gloire n'attendaient, chez les Espagnols, qu'une occasion pour développer toute leur magnanimité. Rien n'avait pu faire prévoir l'outrage dont la nation était l'objet, rien n'avait été préparé pour s'y opposer, et l'on eût cherché vainement, par des moyens concertés, à exciter le mouvement qui s'opéra de lui-même et instantanément dans toute la Péninsule.

On avait entendu à Mostoles, petit village à environ trois lieues au sud de Madrid, la fusillade et les décharges d'artillerie du 2 mai. L'alcade, connaissant la situation de la capitale, envoya dans le midi un bulletin ne contenant que ces mots : « La patrie est en danger. Madrid succombe sous la perfidie des Français : tous les Espagnols s'avancent pour le délivrer. » Cette simple démarche de la part d'un fonctionnaire obscur, et qui n'était point autorisé par le gouvernement, suffit pour enflammer les provinces méridionales. Au reste, toute invitation, tout ordre eussent été superflus. Le même esprit se manifestait instantanément partout où arrivait la nouvelle des événemens de Madrid et de l'outrage fait à la nation. Napoléon, méconnaissant entièrement le caractère espagnol, avait poursuivi l'exécution de ses plans de la manière la plus propre à provoquer la résistance. Précédé par l'idée de grandeur et de magnanimité attachée à sa personne, s'il eût commencé par déclarer la guerre à l'Espagne, il l'eût sans peine soumise à ses lois. Le peuple porté à admirer tout ce qui est extraordinaire et merveilleux, et disposé, par les fréquens exemples du même genre que lui présente l'histoire de son pays, à passer sur l'injustice et l'inhumanité des guerres terminées par de brillantes conquêtes, eût été ébloui par l'étonnante destinée du guerrier, et se fût peut-être soumis sans murmurer.

Les Asturies furent la première province où l'insurrection prit une forme régulière. Les représentans formèrent une junte qui s'assembla à Oviédo et déclara que l'entière souveraineté reposait en ses mains. Le commandant en chef de la province, qui tenta de réprimer ces mouvemens, fut en danger de perdre la vie, et le comte del Pinar, ainsi que le poète Juan Melendes Valdes, envoyés de Madrid par Murat pour calmer le peuple, durent s'estimer heu-

reux d'échapper à l'indignation que firent naître leurs tentatives. Le premier acte de la junte fut d'envoyer deux nobles solliciter des secours en Angleterre. Ils s'embarquèrent à Gijon, sur un bateau non ponté, et se rendirent à bord d'un corsaire anglais qui croisait devant ce port. On envoya aussi des agens à Léon et à la Corogne, pour inviter les habitans de ces deux provinces à se réunir, contre l'ennemi commun, à ceux des Asturies.

A la Corogne, le député des Asturies reçut ordre d'un magistrat de quitter la ville immédiatement, et de ne communiquer sa mission à qui que ce fût, sous peine d'être arrêté et poursuivi comme criminel. Il s'arrêta, en s'en retournant, à Mondonedo, où il apprit que les Léonais étaient en pleine insurrection, et où il trouva un envoyé de cette province, parcourant les environs pour exciter le peuple à la guerre. Les habitans de Mondonedo embrassèrent avec ardeur la cause de la patrie. Un étudiant du séminaire s'offrit à aller à la Corogne, malgré les risques que l'Asturien avait courus. Il se présenta sous le prétexte de demander au gouvernement provincial ce qu'avaient à faire les autorités de Mondonedo, d'après ce qui se passait à Léon et dans les Asturies. La Corogne était, quand il arriva, dans le plus grand état d'agitation. La populace y accueillait sans examen les nouvelles qui se succédaient d'un moment à l'autre, et dont la plupart étaient sans fondement. On prétendait que la vente des biens de l'église, suspendue par Ferdinand, allait être reprise; que Napoléon faisait partir pour le nord de l'Europe toutes les troupes espagnoles, et qu'il arrivait des charrettes chargées de fers pour enchaîner les soldats qui refuseraient de partir. D. Antonio Filangieri, capitaine-général de la Galice et gouverneur de la Corogne, pensa que la seule conduite qu'il eût à suivre, dans des circonstances aussi pénibles, était de maintenir l'ordre autant que possible;

mais la mesure même qu'il crut devoir prendre pour prévenir l'insurrection, en devint le signal. La fête de Ferdinand, depuis l'époque où il avait été reconnu prince des Asturies, s'était toujours célébrée le 30 mai, jour consacré à St.-Ferdinand, roi d'Espagne. Le pavillon national, pendant cette solennité, était arboré sur toutes les places fortes et salué par une décharge d'artillerie. Filangieri défendit cette cérémonie, craignant qu'elle ne donnât lieu à quelque mouvement populaire, et cette réserve produisit tout le contraire de ce qu'il en attendait. C'était en effet donner un assentiment tacite, mais non équivoque, à tout ce qui s'était passé à Bayonne. Le peuple, n'en jugeant pas autrement, se rassembla devant la maison du gouverneur, et exigea que le pavillon fût arboré. Filangieri était un Napolitain qui eût pu, sans manquer à ses devoirs, passer du service des Bourbons à celui de Napoléon : fidèle cependant au pays qui l'avait adopté, il se rendit aux demandes du peuple, et fit arborer le pavillon. On exigea ensuite qu'un régiment, qui avait été envoyé au Ferrol, fût rappelé; que les armes de l'arsenal fussent distribuées aux habitans; que Ferdinand fût proclamé, et que la guerre contre la France fût immédiatement déclarée. Le gouverneur refusa de souscrire à cette dernière demande. On enfonça la porte de sa maison, on s'empara de ses papiers, et il eût probablement perdu la vie s'il n'eût pas trouvé, en s'échappant par une porte de derrière, un refuge dans un couvent.

Le peuple se porta ensuite à l'arsenal et s'empara de toutes les armes. Les soldats ne firent aucune résistance et se déclarèrent pour la cause de leur pays. Quelques officiers, qui parurent vouloir calmer le mouvement, furent maltraités; quelques maisons furent attaquées, et l'on pilla une boutique où l'on prétendait qu'étaient déposés les fers destinés à enchaîner les soldats. Le consul

français eût été indubitablement massacré, si l'on ne l'eût fait passer à tems dans le fort St.-Antoine, sur une île voisine. On promena dans les rues un portrait de Ferdinand, que la foule saluait de bruyantes acclamations auxquelles se mêlaient les cris de *Mort aux Français et aux traîtres*. L'ordre ne tarda pas cependant à se rétablir, et fut en partie le résultat des efforts du clergé, qui possédait alors la double influence et de son caractère et du patriotisme qu'il déploya. Les chefs de chaque monastère et les curés se réunirent aux autorités de la ville, au régent de l'audience rôyale et au gouverneur qui avait repris son pouvoir. Ils se constituèrent ensemble en junte permanente, et envoyèrent des officiers traiter avec l'escadre anglaise devant le Ferrol. On expédia en même tems des courriers à Santiago, Tuy, Oreuse, Lugo, Mondonedo et Betanzos, pour que chacune de ces villes nommât un député à la junte, et informât sa banlieue de ce qui se passait. En moins de trois jours, toute la Galice était en insurrection, et les communications étaient ouvertes avec l'Angleterre.

A Badajoz et à Séville, les mouvemens populaires furent d'abord réprimés par les autorités locales, mais ils ne tardèrent pas à se renouveler avec plus de violence. Le comte de la Torre del Fresno était gouverneur de Badajoz. Le peuple se rassembla devant son hôtel, demandant à être enrégimenté et armé. Le comte essaya de nouveau de calmer un enthousiasme qui ne reconnaissait plus de frein; la multitude irritée considérait l'inaction comme un acte de fidélité au roi qu'on voulait lui imposer, et toute tentative pour modérer son ardeur, comme inspirée par la trahison. Elle arracha le gouverneur de son hôtel et le massacra impitoyablement. Il ne faut pas se dissimuler que, dans cette dissolution instantanée du gouvernement, les passions les plus condamnables prirent place plus d'une fois

à côté du plus noble patriotisme. Trop souvent poussé par un zèle aveugle ou excité par des hommes qui cherchaient à assouvir des vengeances particulières, le peuple commit des excès faits pour déshonorer la cause qu'il servait. De simples soupçons firent souvent sacrifier, comme agens des Français, des hommes dont l'innocence fut reconnue postérieurement. Valladolid, Carthagène, Grenade, Jaen, St.-Lucar, Ciudad Rodrigo et plusieurs autres villes, furent témoins de ces cruelles et irréparables erreurs; mais l'anarchie qui y donnait lieu fut de courte durée. Le peuple ne cherchait point à se soustraire au frein des lois et à l'habitude de la subordination; il ne demandait qu'à venger le massacre de ses concitoyens et à délivrer la patrie de l'usurpation, prêt à obéir aux autorités disposées à guider ses efforts. Comme Ferdinand avait laissé, en partant pour Bayonne, une junte à Madrid, le nom de cette assemblée était devenu familier à la multitude, et des réunions semblables, formées dans toutes les villes, se composèrent des personnes que les habitans étaient accoutumés à respecter.

Quoique les gouvernemens provisoires, organisés spontanément, fussent réellement indépendans les uns des autres, par un consentement général, on laissa prendre une espèce d'ascendant à la junte de Séville. A cause de sa grandeur et de son importance, les Espagnols considéraient cette place comme leur capitale, pendant que Madrid était au pouvoir de l'ennemi. Les magistrats parvinrent à comprimer les premières tentatives du peuple, mais un mouvement trop général et trop prononcé pour qu'on pût songer à l'arrêter, fut excité par un homme du peuple appelé Nicolas Tap y Nunes. Il vint à Séville pour y prêcher l'insurrection, et obtint sur le peuple, par son ardeur et son intrépidité, une influence dont il ne sut pas abuser. Les autorités, reconnaissant l'impossibilité de ramener le calme,

proposèrent la formation d'une junte; le peuple pensait si peu à exercer un droit d'élection, qu'il demanda d'en faire nommer les membres par une assemblée de curés et des chefs de chaque monastère. Ils s'assemblèrent en effet, acceptant avec répugnance un pouvoir déféré par les acclamations de la foule, et ayant à redouter également et l'animadversion des Français, et les ordres des autorités de Madrid, et le courroux d'une multitude à laquelle on savait qu'il était dangereux de résister. Quelques membres ne tardèrent pas à quitter l'assemblée; les autres s'estimèrent heureux de se soustraire à toute responsabilité ultérieure, en consentant aux nominations qui furent proposées. On nomma, entre autres, D. Francisco Saavedra, ancien ministre des finances, et P. Gil de Sévilla; l'un et l'autre avaient été victimes de l'administration de Godoy, et c'était, sans contredit, le titre le plus propre à attirer le respect et l'obéissance de la multitude. La fureur du peuple, quoiqu'il eût obtenu ce qu'il demandait, ne s'apaisa point encore; elle fut excitée par quelque ressentiment particulier, à ce qu'on croit, contre le comte del Aguila, l'un des personnages les plus distingués de Séville, et dont la riche collection de tableaux, de livres et de manuscrits, était considérée, à juste titre, comme un trésor pour la ville. La populace, dans une exaspération que rien ne motivait, l'attaqua avec fureur, l'arracha de son carrosse, le mit à mort, et exposa son corps sur une des portes de Séville. Lorsque le calme fut rétabli, les magistrats n'osèrent pas rechercher les auteurs ou les promoteurs de cet assassinat.

Tap de Nunes, qui était, ce jour-là, maître de Séville, assistait à la formation de la junte: ne pouvant, comme étranger, connaître les titres de ceux qui étaient proposés, il consentait à toutes les nominations; ayant appris cependant que deux membres choisis étaient plutôt faits pour

nuire à la cause du peuple que pour la servir, il exigea et obtint leur radiation. Il était impossible de songer à obtenir aucune subordination en laissant à un pareil démagogue, quelle que fût la droiture de ses intentions, la faculté de créer ou de renvoyer à son gré les membres du gouvernement. La junte le fit arrêter et détenir à Cadix. Cet acte de vigueur était sans doute nécessaire, mais on devait quelque indulgence à un homme qui n'avait montré aucune disposition à faire un mauvais usage de son influence, lorsque cela lui eût été si facile. Il put reconnaître que les formes de la justice étaient aussi peu observées sous le nouveau gouvernement provisoire, que sous l'ancien despotisme. Jeté en prison, il y fut laissé sans qu'on songeât à le juger, et jusqu'à ce que la nécessité de faire place à un autre criminel le fît élargir.

La conduite ultérieure de la junte ne démentit pas cet acte d'autorité. Elle établit dans toutes les villes de sa juridiction, qui avaient deux mille propriétaires, des juntes correspondantes, avec ordre de former des corps de tous les habitans de l'âge de seize à quarante-cinq ans. Elle se disposa à lever des fonds en taxant les corporations et les riches particuliers, mais surtout par des dons volontaires. Elle déclara, au nom de Ferdinand et de la nation, la guerre à Napoléon et à la France, protestant qu'elle ne déposerait les armes que lorsque l'empereur aurait rendu la liberté à la famille royale, et reconnu les droits et l'indépendance de la Péninsule. La même déclaration annonçait qu'un armistice avait été conclu avec l'Angleterre, et que l'on se disposait à traiter de la paix.

Solano, rappelé du Portugal, était alors sur la frontière avec son corps d'armée. Si, dans ces tems de troubles, quelqu'un eût pu compter, pour sa propre sûreté, sur la force de son caractère, sa popularité et une vie irréprochable, c'était, sans contredit, ce général. Il n'avait usé du

pouvoir illimité dont il avait été investi à Cadix, que pour ajouter au bien-être des habitans et aux embellissemens de la ville. Les officiers de terre et de mer lui portaient un égal respect; les personnages du plus haut rang étaient ses amis particuliers; et le peuple avait la plus haute idée de ses qualités et de sa justice. Personne n'était plus profondément affecté que lui de l'avilissement de l'Espagne; mais, désespérant des moyens que sa patrie avait d'en sortir, il en eût accepté volontiers la régénération, amenée par un pouvoir étranger et un souverain usurpateur. Il se rendit à Séville, dès les premiers mouvemens de l'insurrection. Saavedra, P. Gil, le comte de Tilly et quelques autres lui communiquèrent leurs projets et leurs espérances; mais Solano croyait, comme tant d'autres, qu'il était impossible de résister à la France. Les hommes d'état qui partageaient sa manière de voir sur les réformes à introduire en Espagne, s'étaient déjà soumis à Napoléon, et faisaient tout leur possible, à Madrid, pour ramener le peuple à l'obéissance. Il savait que des troupes étaient prêtes à marcher sur Séville, pour y réprimer l'insurrection, comme on l'avait fait à Madrid. Il n'était pas certain que toute la Péninsule partageât les sentimens qui s'étaient manifestés à Séville et dans la capitale. Craignant d'ailleurs que le peuple n'abusât de son pouvoir, et déterminé à soutenir ce qui lui paraissait être la cause du bon ordre et des lois, il reçut froidement les communications qu'on lui fit; et, demandant du tems pour réfléchir, il se hâta d'aller reprendre son commandement à Cadix.

Il dit, en arrivant dans cette ville, qu'il allait prendre des mesures contre un bombardement auquel les Anglais se disposaient. Cela lui fournit le prétexte d'enlever les canons du côté de la terre, pour renforcer les batteries du rivage. On assure aussi qu'il fit disparaître les munitions de guerre, prétendant que les casemates serviraient de re-

fuge aux habitans, et qu'il écrivit au général Dupont, qui se rendait en Andalousie, de hâter sa marche. Il est impossible de déterminer à quel point ces accusations sont fondées. Quelqu'un qui connaissait parfaitement Solano, et qui lui était très-attaché, a assuré depuis, que si ce général eût assez vécu pour voir les efforts tentés par l'Espagne, la cause du peuple n'eût pas eu de défenseur plus ardent. Quoi qu'il en soit, l'amiral Purvis, qui commandait l'escadre anglaise devant Cadix, lui envoya un parlementaire, avec l'offre de coopérer avec lui contre les Français qui avaient en rade une escadre de cinq vaisseaux et une frégate aux ordres du vice-amiral Rosily : il reçut des offres semblables de la part du gouverneur de Gibraltar, Sir Hugh Dalrymple, qui était déjà en communication avec le général Castanos, commandant les forces espagnoles du camp de Saint-Roch. Solano répondit que ces ouvertures devaient être adressées au gouvernement, à Madrid ; ce qui était réellement donner son adhésion à la souveraineté de Joseph.

Aussitôt que la cause du peuple l'eut emporté à Séville, la junte avait envoyé quatre officiers d'artillerie, avec des dépêches aux commandans de Cadix, de Badajoz, de Grenade et de Saint-Roch, pour leur annoncer que la guerre avait été déclarée contre la France, et la paix convenue avec l'Angleterre. Le comte de Teba, Cyprien Palafox, dont le frère avait pris une part très-active à l'insurrection, était celui qui avait été destiné pour Cadix ; il s'était chargé de cette mission, non-seulement pour ce qu'elle avait d'honorable, mais encore parce qu'il lui était plus facile qu'à tout autre de donner verbalement à Solano, sur la situation de Séville, des explications qu'on n'avait pas eu le tems d'écrire. Plein de zèle pour une cause qu'il devait abandonner dans la suite, il entra à Cadix, à cheval, et communiqua au peuple qui se pressait

autour de lui, les nouvelles qu'il apportait, et qui, d'ailleurs, furent bientôt répandues par des courriers particuliers que les habitans de Séville envoyèrent à leurs correspondans. Solano était intimement lié avec le comte de Teba; après avoir entendu son rapport, il ne crut pas devoir reconnaître l'autorité de la junte de Séville, formée, à ce qu'il lui paraissait, par une insurrection populaire; mais, convaincu, d'un autre côté, par le danger d'un refus formel, il convoqua un conseil composé des officiers généraux de terre et de mer, qui se trouvaient dans la ville au nombre de onze, et qui furent d'avis de faire une proclamation au peuple.

Le conseil s'appliquait à faire voir dans cette pièce les dangers d'une déclaration de guerre, attendu les forces de la France, l'absence des troupes espagnoles et le besoin d'exercer les levées qu'on pourrait faire. « Le droit de déterminer quels étaient les ennemis de l'État, appartenait exclusivement au roi. Ferdinand avait assuré, à différentes reprises, que les Français étaient ses alliés : c'était en cette qualité qu'ils avaient été reçus en Espagne; le roi n'ayant témoigné aucun changement d'opinion à leur égard, ne paraissait pas demander les sacrifices que le peuple était prêt à faire. Si cependant on se déterminait à la guerre, il fallait en calculer toutes les conséquences; les nouveaux soldats devaient s'attendre à quitter leurs maisons pour longtems, peut-être pour toujours; les autres auraient à reprendre leur manière ordinaire de vivre, attendu que c'est aux soldats seuls à faire la guerre. Si le peuple y prenait part, l'ennemi ne manquerait pas de livrer le pays à la dévastation et au pillage, et les Anglais, profitant de ces circonstances, s'empareraient du port et de la ville, et feraient de Cadix un second Gibraltar. Le conseil se faisait un devoir, dans cette proclamation, d'entrer dans ces détails pour que le peuple n'eût à accuser personne, s'il était

victime des maux qu'on lui annonçait. Mais dans le cas où il persisterait à vouloir déclarer la guerre, les généraux qui composaient le conseil étaient prêts à commencer les hostilités, pour qu'on ne pût soupçonner leurs représentations d'être dictées par aucun motif indigne de l'honneur espagnol. »

Le contenu de cette proclamation prouvait que ceux qui l'avaient rédigée étaient peu sensibles à l'affront fait à leur patrie, et la manière dont on la publia ne témoignait point en faveur de la prudence du gouverneur. Au lieu d'attendre le jour, on accrut les alarmes et l'agitation du peuple qu'on éveilla par le bruit du tambour et de la musique militaire, pour lui faire entendre, à la lueur des torches, la lecture de cette adresse. Les esprits entreprenans qui dirigeaient la multitude ne manquèrent pas d'apercevoir tous les avantages que leur donnait cette pièce, en reconnaissant au peuple le droit de diriger la conduite du gouverneur. Il n'y eût pas de repos dans la ville pendant le reste de la nuit. On rédigea une réponse au général, et le peuple, en tumulte, la porta à la lueur des flambeaux sous les fenêtres de Solano, qui fut contraint de paraître au balcon. Un jeune homme, montant sur les épaules d'un de ses camarades, lut un écrit par lequel le peuple déclarait qu'il avait décidé la guerre et qu'il venait réfuter, l'une après l'autre, toutes les objections de la proclamation. Il lut alors effectivement une réponse qui réfutait, article par article, l'adresse du conseil. La foule applaudit et demanda que l'escadre française fût sommée de se rendre. Solano assura que, dès le lendemain, les généraux s'assembleraient pour prendre les mesures nécessaires à cet effet. S'il eût partagé l'enthousiasme public et donné d'abord l'assentiment qu'il ne pouvait plus refuser, il eût pu conserver, sinon le calme, du moins la subordination ; mais le peuple avait pris le dessus, et, dans de pareilles com-

motions, ce ne sont pas toujours des hommes bien intentionnés qui parviennent à le guider.

Une partie de la foule se porta à l'arsenal pour prendre des armes et n'en fut point empêchée par les soldats qui partageaient tous les sentimens du peuple. D'autres enfoncèrent les prisons pour délivrer ceux qui y étaient enfermés. On pénétra dans la maison du consul français, avec l'intention de l'égorger. Il s'était réfugié dans le couvent de St.-Augustin, d'où il se rendit sur l'escadre fançaise. On entendit la multitude accuser Solano d'être le partisan des Français. Le comte de Teba l'engagea à remettre le commandement à D. Thomas de Morla, un des généraux qui avaient fait partie du conseil, et de se rendre avec lui à Séville, sous le prétexte de prendre des instructions sur la manière dont il devait agir dans des circonstances aussi difficiles. Solano sentait combien il eût été prudent de se rendre à ce conseil, mais le point d'honneur et la crainte d'être soupçonné d'un manque de courage lui firent braver le danger. Il donna une autre raison que l'attachement aux Français pouvait seule suggérer; il craignait, disait-il, que les Anglais ne profitassent de la confusion pour chercher à se rendre maîtres de Cadix.

Le lendemain, les officiers généraux se réunirent pour la seconde fois, et, vers midi, ils se présentèrent au balcon, pour écouter le peuple qui demandait à connaître leur détermination. Solano et Morla l'assurèrent que tout ce qu'il avait demandé allait être exécuté, et qu'en conséquence il pouvait se disperser et se tenir tranquille. Un homme cria qu'on ne voulait pas voir flotter le pavillon français. « Où le voit-on? demanda Solano. — Sur les vaisseaux français, » répondit-il. Alors le général dit que des officiers de marine et du génie avaient déjà reçu l'ordre d'aviser aux moyens de s'emparer de cette escadre. Le peuple, satisfait de cette réponse, se retira, et Solano se

mit à table pour dîner. Il n'en était pas encore sorti qu'un nouveau rassemblement arriva devant son hôtel, conduit par un homme qui avait été chartreux et qui avait quitté cet ordre pour entrer dans un autre moins rigide où il faisait alors son noviciat. Il demanda à parler au gouverneur. On répondit qu'il avait besoin de prendre du repos, et que, d'ailleurs, il avait promis au peuple qu'on ferait tout ce qu'il demandait. L'ex-chartreux insista, voulut entrer et poussa le factionnaire, qui tira un coup de fusil en l'air et ferma la porte. Alors la populace, toujours conduite par le même homme, traîna du canon devant l'hôtel, brisa les portes, et se précipita dans l'intérieur. On voulait la mort de Solano ; il s'évada par le toit, et se réfugia dans la maison d'un négociant anglais, dont la femme le cacha dans un cabinet. On prétend que ses jours auraient été sauvés, si l'ouvrier même qui avait construit cette pièce ne se fût trouvé dans la foule et n'eût découvert la retraite du malheureux général. La maîtresse de la maison, M[me] Strange, se jeta au milieu de la multitude irritée, employa vainement les plus vives supplications ; elle fut blessée au bras, et Solano, arraché de son asile, prit congé d'elle pour ne plus la revoir. Quelques individus voulaient le traîner à l'échafaud pour lui faire subir une mort ignominieuse ; impatiens de voir couler son sang, d'autres le massacrèrent sur-le-champ. Il se soumit à son destin avec le calme et la dignité d'un vieux militaire. On assure que le coup mortel lui fut donné par un de ses propres soldats, qui, pour lui épargner des souffrances et le supplice des criminels, lui passa son sabre au travers du corps.

Il y a de fortes raisons pour croire que la fureur du peuple, qui ne se porta que sur Solano, fut dirigée par quelque haine particulière. Les autres généraux qui concoururent à rédiger la proclamation, ne furent exposés à aucun danger, et Morla, qui commandait en second, fut,

le lendemain, nommé par le peuple gouverneur de Cadix et capitaine général de la province. Il accepta le commandement, à condition que le peuple se tiendrait dans le bon ordre. La junte de Séville confirma sa nomination, et envoya un de ses membres pour se concerter avec lui. Le nouveau gouverneur adressa au peuple une proclamation où il lui disait que, sous le masque du patriotisme, quelques malfaiteurs ne cherchaient que le pillage et la dévastation; que le seul désir des autorités était de mourir pour la cause de Ferdinand; et que, sous vingt-quatre heures, on verrait les résultats des mesures qui avaient été prises contre les vaisseaux français.

Cependant cette escadre s'était mise sur la défensive, et était embossée dans une passe hors de la portée des batteries. Le vice-amiral Rosily, s'attendant à être secouru, et certain que les forces qu'on enverrait contre Cadix triompheraient aisément de la résistance des Espagnols, ne cherchait qu'à gagner du tems. Il fit proposer au gouverneur de sortir de la baie, si l'on pouvait s'entendre à cet égard avec l'escadre anglaise. C'était, disait-il, pour calmer le peuple à qui la présence des vaisseaux français paraissait avoir fait commettre des désordres. Dans le cas où l'escadre ne consentirait pas à le laisser sortir sans l'attaquer, il proposait de débarquer son artillerie, de conserver ses équipages à bord, et de ne pas garder le pavillon arboré. Si cet arrangement devait avoir lieu, il demandait qu'on se remît mutuellement des otages, et que le gouvernement espagnol le protégeât contre les ennemis extérieurs. Morla répondit que ces propositions n'étaient compatibles ni avec son honneur, ni avec les ordres positifs qu'il avait reçus, et qu'il ne pouvait accepter autre chose qu'une reddition pure et simple. Lord Collingwood, qui venait d'arriver de devant Toulon pour prendre le

mit à table pour dîner. Il n'en était pas encore sorti qu'un nouveau rassemblement arriva devant son hôtel, conduit par un homme qui avait été chartreux et qui avait quitté cet ordre pour entrer dans un autre moins rigide où il faisait alors son noviciat. Il demanda à parler au gouverneur. On répondit qu'il avait besoin de prendre du repos, et que, d'ailleurs, il avait promis au peuple qu'on ferait tout ce qu'il demandait. L'ex-chartreux insista, voulut entrer et poussa le factionnaire, qui tira un coup de fusil en l'air et ferma la porte. Alors la populace, toujours conduite par le même homme, traîna du canon devant l'hôtel, brisa les portes, et se précipita dans l'intérieur. On voulait la mort de Solano; il s'évada par le toit, et se réfugia dans la maison d'un négociant anglais, dont la femme le cacha dans un cabinet. On prétend que ses jours auraient été sauvés, si l'ouvrier même qui avait construit cette pièce ne se fût trouvé dans la foule et n'eût découvert la retraite du malheureux général. La maîtresse de la maison, Mme Strange, se jeta au milieu de la multitude irritée, employa vainement les plus vives supplications; elle fut blessée au bras, et Solano, arraché de son asile, prit congé d'elle pour ne plus la revoir. Quelques individus voulaient le traîner à l'échafaud pour lui faire subir une mort ignominieuse; impatiens de voir couler son sang, d'autres le massacrèrent sur-le-champ. Il se soumit à son destin avec le calme et la dignité d'un vieux militaire. On assure que le coup mortel lui fut donné par un de ses propres soldats, qui, pour lui épargner des souffrances et le supplice des criminels, lui passa son sabre au travers du corps.

Il y a de fortes raisons pour croire que la fureur du peuple, qui ne se porta que sur Solano, fut dirigée par quelque haine particulière. Les autres généraux qui concoururent à rédiger la proclamation, ne furent exposés à aucun danger, et Morla, qui commandait en second, fut,

le lendemain, nommé par le peuple gouverneur de Cadix et capitaine général de la province. Il accepta le commandement, à condition que le peuple se tiendrait dans le bon ordre. La junte de Séville confirma sa nomination, et envoya un de ses membres pour se concerter avec lui. Le nouveau gouverneur adressa au peuple une proclamation où il lui disait que, sous le masque du patriotisme, quelques malfaiteurs ne cherchaient que le pillage et la dévastation; que le seul désir des autorités était de mourir pour la cause de Ferdinand; et que, sous vingt-quatre heures, on verrait les résultats des mesures qui avaient été prises contre les vaisseaux français.

Cependant cette escadre s'était mise sur la défensive, et était embossée dans une passe hors de la portée des batteries. Le vice-amiral Rosily, s'attendant à être secouru, et certain que les forces qu'on enverrait contre Cadix triompheraient aisément de la résistance des Espagnols, ne cherchait qu'à gagner du tems. Il fit proposer au gouverneur de sortir de la baie, si l'on pouvait s'entendre à cet égard avec l'escadre anglaise. C'était, disait-il, pour calmer le peuple à qui la présence des vaisseaux français paraissait avoir fait commettre des désordres. Dans le cas où l'escadre ne consentirait pas à le laisser sortir sans l'attaquer, il proposait de débarquer son artillerie, de conserver ses équipages à bord, et de ne pas garder le pavillon arboré. Si cet arrangement devait avoir lieu, il demandait qu'on se remît mutuellement des otages, et que le gouvernement espagnol le protégeât contre les ennemis extérieurs. Morla répondit que ces propositions n'étaient compatibles ni avec son honneur, ni avec les ordres positifs qu'il avait reçus, et qu'il ne pouvait accepter autre chose qu'une reddition pure et simple. Lord Collingwood, qui venait d'arriver de devant Toulon pour prendre le

commandement de l'escadre anglaise de Cadix, offrit de coopérer avec les vaisseaux espagnols; mais les autorités du pays, comptant sur leurs forces et sur un succès certain, refusèrent ce secours. Si le général français eût eu moins de confiance dans la célérité des opérations de l'armée, et dans le bonheur de Napoléon, il se fût sans doute rendu aux Anglais, dont il espérait être traité plus favorablement; il y eût été déterminé aussi par l'espoir d'exciter quelque mésintelligence entre les deux nations; quoi qu'il en soit, les Espagnols établirent, sur l'île Léon et près du fort Louis, des batteries qui commencèrent l'attaque simultanément avec des chaloupes canonnières. Les marins anglais, impatiens témoins d'une action qui se passait sous leurs yeux sans qu'ils pussent y prendre part, la virent se prolonger du 9 au 14 juin, époque à laquelle le vice-amiral Rosily, après avoir vainement tenté de capituler, se rendit sans conditions. Morla, dans une adresse au peuple, fit valoir le mode d'attaque dont on s'était servi, et qui, d'abord, avait été blâmé comme trop lent et inefficace. Cette victoire n'avait coûté aux Espagnols que quatre hommes, et les vaisseaux dont ils venaient de s'emparer n'avaient presque pas souffert. Morla dit, dans son adresse, que les prisonniers seraient échangés contre des troupes espagnoles. Il exhortait le peuple à reprendre ses habitudes paisibles. « La convulsion que l'Espagne vient d'éprouver, disait-il, nous a fait sortir de notre léthargie. Il fallait une étincelle électrique pour nous en tirer; il fallait une tempête pour dégager l'horizon des brouillards qui le couvraient. Mais le remède peut devenir un poison, si l'on en use après que la guérison s'est opérée. On doit maintenant rentrer dans l'ordre et s'en rapporter à la sagesse des autorités. Les hommes capables de faire la guerre seront armés et disciplinés; ceux qui ne sont pas propres au service militaire

seront employés différemment. Les femmes et les enfans qui chercheraient à exciter du tumulte, seront sévèrement punis. »

L'homme qui tenait ce langage avait déjà fait tous ses efforts pour entraver la marche de ceux qu'avaient éveillés les dangers de la patrie. Il avait retardé, autant que possible, l'attaque contre les Français, espérant qu'un corps d'armée arriverait à tems pour s'emparer de Cadix, ou le conserver à Joseph. Dans toute cette partie de l'Espagne, l'intention de résister à Napoléon et de demander du secours à l'Angleterre s'était manifestée aussitôt qu'on avait appris le projet d'usurpation. Le commandant espagnol à Algésiras, et le gouverneur anglais de Gibraltar, avaient toujours réciproquement observé ces égards et ces mesures d'humanité, qui, autorisés par les lois de la guerre, en adoucissent les maux. Les Espagnols reconnurent les avantages que ces dispositions respectives leur offraient pour la délivrance de leur pays. Si Ferdinand, au lieu de chercher à renverser Godoy, eût pensé à émigrer, il lui eût été facile de se rendre à Gibraltar et de s'y embarquer pour les colonies, en s'en rapportant à la générosité britannique. Dès le commencement d'avril, le général Castanos avait eu, avec Sir Hew Dalrymple, des conférences sur la situation des affaires et les mesures à adopter. On s'était flatté de l'espoir, après le départ de la famille royale, de sauver D. Francisco, le plus jeune des infans, et de le transporter en Amérique. Mais, dans le cas où tous les Bourbons seraient ravis à l'Espagne, on regardait l'archiduc Charles comme la personne à qui l'on pouvait le plus convenablement offrir la couronne, et l'on demanda à Sir Hew la faculté de tenir une frégate prête à partir pour Trieste, à l'effet d'aller chercher le prince. Sir Hew Dalrymple, appréciant toute l'importance des événemens, en assuma la responsabilité, en engageant le général espagnol

à avoir la plus grande confiance dans la franchise et la bonne foi des Anglais. Vers la fin de mai, deux officiers français, dont l'un était aide-de-camp de Murat, se rendirent à Algésiras. Castanos, pensant qu'ils avaient mission de l'arrêter, était décidé à les tuer et à se réfugier à Gibraltar. Ils se bornèrent à lui parler de la vice-royauté du Mexique qui lui avait été promise par l'ancien gouvernement, et dont on cherchait à le leurrer maintenant, ainsi que le général Civesta. L'aide-de-camp l'assura que, depuis plus de trois ans, l'expulsion des Bourbons d'Espagne avait été le principal but de la politique de Napoléon; qu'ayant obtenu ce résultat, l'empereur allait s'occuper de détrôner la maison d'Autriche, ce qui ne demandait pas plus de quatre mois. C'est ainsi que les généraux de Napoléon jugeaient que rien n'était impossible aux volontés de leur maître. Mais Castanos ne se laissa ni éblouir, ni intimider; il continua ses communications avec Gibraltar, et se détermina à saisir l'escadre française. Morla parvint à l'en empêcher alors, mais le retard de cette prise ne produisit aucun résultat funeste. Du reste, Castanos, d'après l'invitation de la junte, se disposa à résister aux Français quand ils entreraient en Andalousie.

Tandis que cette province, ainsi que la Galice et les Asturies, prenait les armes pour repousser l'usurpation, la ville de Valence, où le même esprit et les mêmes dispositions s'étaient manifestés, devint le théâtre d'une scène dont l'horreur surpasse tout ce qui a eu lieu dans la Péninsule à cette terrible époque. Dès les premiers mouvemens d'insurrection, le gouverneur, D. Miguel de Saavedra, avait péri victime de la fureur du peuple. Amené de Roquena, où il s'était réfugié, il avait été massacré près du palais du comte de Cervallon, qui, malgré qu'il eût hautement embrassé la cause nationale, fit d'inutiles efforts pour le sauver. Sa tête fut promenée au bout d'une pique

dans les rues de la ville, et ensuite exposée sur un pilier de la place St.-Dominique. On nomma une junte, dont les soins auraient probablement ramené l'ordre dans la ville, s'il n'y fût arrivé à cette époque, de Madrid, un de ces êtres dont on aime, pour l'honneur de l'humanité, à attribuer les crimes à l'inspiration de quelque génie infernal. P. Balthasard Calvo était chanoine de l'église de St.-Isidore, à Madrid : on a dit, par la suite, que Murat l'avait envoyé pour traiter secrètement avec la junte, et que, n'espérant pas pouvoir y réussir, il avait cherché à se rendre maître de la ville par la terreur; mais on ne peut croire qu'il conservât, en agissant comme il le faisait, la moindre idée de livrer par la suite Valence aux Français. Probablement il n'avait d'autre but que celui d'assouvir sa férocité naturelle, qui contrastait avec le caractère religieux dont il était revêtu, et la conduite de beaucoup d'ecclésiastiques espagnols, à cette époque.

Il y avait à Valence un grand nombre de Français que la conduite de leur gouvernement avait rendus, chez les Espagnols, un objet général de haine et d'outrage, et qui, dès le commencement des troubles, avaient imprudemment cherché un refuge dans la citadelle. Calvo les accusa auprès du peuple d'être en correspondance avec Murat et les troupes françaises, et d'avoir formé le dessein de leur livrer la ville. La junte n'avait pas de corps militaires à sa disposition, et se trouvait dans un état de confusion et d'embarras trop grand pour exercer la force morale que les circonstances auraient exigée. Le consul anglais, M. Tupper, en faisait partie; il se rendit à la citadelle, exposa aux Français le danger qu'ils couraient en se tenant ainsi réunis, et en s'exposant à être égorgés en masse. Il les engagea à se réfugier, soit dans les couvens, soit chez les habitans avec qui ils étaient liés d'amitié. Mais se croyant plus en sûreté à la citadelle, ils

refusèrent de suivre ce conseil. Pendant ce tems Calvo avait rassemblé les instrumens du terrible projet qu'il méditait, et pour en grossir le nombre, il avait fait sortir des prisons tous ceux que des crimes quelconques y avaient fait retenir. Le 5 juin, à l'entrée de la nuit, il se rendit à la citadelle avec sa horde, et se faisant accompagner par quelques moines. La garde fit peu de résistance; les Français, conduits l'un après l'autre dans une chambre, y furent confessés par les moines, et de là livrés à la populacé frénétique qui, se ruant sur eux, les immolait à coups de couteaux. Lorsque la junte apprit cet horrible massacre, elle rassembla les moines et les frères des différens couvens, et les envoya en procession, précédés du Saint-Sacrement, les cierges allumés et chantant les litanies des agonisans, sur le lieu de carnage. A l'aspect du lugubre cortège, la horde sanglante suspendit ses exécutions et s'agenouilla au milieu des cadavres de ses victimes; mais Calvo, élevant la voix, menaça les ecclésiastiques de les considérer, s'ils ne se retiraient, comme complices des Français, et de leur faire subir le même sort. Intimidés par cette menace et épouvantés par le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, ils se hâtèrent d'abandonner la citadelle.

Le massacre se prolongea pendant toute la nuit. Cent soixante et onze personnes furent égorgées. Au jour on s'aperçut que dix ou douze respiraient encore. L'effet que cette vue produisit sur les meurtriers est un sûr garant de la facilité qu'auraient eue les religieux à arrêter le cours de ces horreurs, s'il eussent été doués de plus de fermeté. Frappés de compassion et sans faire connaître leurs intentions au féroce chanoine, les assassins tirèrent ces malheureux du milieu des cadavres, les portèrent à l'hôpital et pansèrent eux-mêmes les blessures qu'ils avaient faites. Il restait encore à la citadelle environ cent cinquante Français.

La multitude, plus accessible à la pitié, déclara vouloir leur faire grâce, et s'écria qu'il fallait les enfermer dans un lieu où l'on pût être à même de veiller sur eux. Calvo consentit à ces dispositions qu'il eût été dangereux de contredire; mais la soif du sang qui le dévorait n'était point rassasiée encore. Il fit confesser les Français avant de quitter la citadelle; ensuite, les ayant fait attacher deux à deux avec des cordes, il les dirigea vers le lieu désigné. Avant d'y arriver il fit arrêter le peuple pour lui montrer un papier qu'il dit avoir trouvé dans la poche d'un Français, portant l'engagement de livrer la ville à ses compatriotes. Près d'une multitude ignorante et prévenue, les assertions les plus hasardées passent toujours pour des preuves : les malheureux qu'on avait résolu d'épargner furent massacrés sur-le-champ. Calvo, suivi de ses satellites, parcourut ensuite les maisons pour chercher les Français qui ne s'étaient pas rendus à la citadelle avec les autres. Tous ceux qu'on trouva furent confessés et mis à mort. Un seul fait, pendant les évènemens de cette journée, repose un instant l'imagination fatiguée par tant d'horreurs. M. Pierre Bergier s'était fait également remarquer à Valence, et par son immense fortune, et par le noble usage auquel il l'employait; ce n'était point assez pour lui de faire remettre aux malades, aux pauvres et aux prisonniers d'abondantes aumônes, il allait les voir, les consoler et les secourir lui-même. Tant de vertus et de bienfaisance n'avaient pu le soustraire cependant à la proscription générale. Il fut livré comme les autres à la horde impitoyable. Un des meurtriers se précipite sur lui pour l'immoler; mais, au moment de frapper, il reconnaît Bergier, qui, plus d'une fois, avait secouru sa misère, et le couteau menaçant s'arrête sur le sein de l'homme de bien. L'assassin cependant se reproche sa pitié; il se rappelle que Bergier est Français, et lève le bras de nouveau : la reconnaissance

l'emporte une seconde fois sur la haine. Le féroce Valençais s'écrie : « Je ne sais si tu es un démon ou un saint, mais je ne puis porter la main sur toi. » Il le saisit, le pousse au milieu de la foule, et le met hors de danger.

La junte, frappée de terreur pendant ces affreuses exécutions, ne fit aucun effort pour exercer une autorité dont le besoin ne fut jamais aussi pressant. Calvo ne pouvait se contenter de cette espèce d'assentiment timide ; il voulut envelopper les autorités dans la responsabilité de ces massacres, ou leur faire encourir, par quelque acte d'opposition, la défaveur de la multitude qu'il guidait. A cet effet, il fit conduire cinq Français à la porte de la salle où la junte tenait ses séances, et envoya demander un ordre par écrit pour les mettre à mort. Son intention n'était pas difficile à pénétrer, mais on ne pouvait agir encore d'une manière décisive contre ce démagogue forcené. Le comte de Cervallon répondit : « Vous avez égorgé assez de Français sans demander des ordres, vous pouvez vous en passer maintenant. » M. Tupper vint se présenter aux assassins, et leur parla en faveur des prisonniers. Il fut frappé d'un coup de couteau par un homme qui le traita de Français ; mais plusieurs voix prirent sa défense, et un individu s'écria qu'il tuerait quiconque oserait insulter le consul d'Angleterre. Il intercéda de nouveau, mais vainement, pour les malheureux Français ; on les égorgea, et leurs cadavres furent laissés sur les degrés de la salle. Il y en avait encore dans la ville quelques-uns auxquels était réservé le même sort qu'à leurs compatriotes. M. Tupper, pour les sauver, proposa à la multitude de les lui livrer comme prisonniers, promettant de remettre en échange des armes et des munitions qu'il ferait venir de Gibraltar. Cet homme généreux parvint par ce moyen à conserver la vie des derniers.

Calvo était alors dans cette espèce de démence que

donne quelquefois un pouvoir illimité et inattendu. Il se déclara le seul représentant du roi Ferdinand, et se disposa à déposséder de son rang le capitaine-général, le comte de Cervallon, à dissoudre la junte et à faire égorger l'archevêque. Les autorités apprécièrent enfin le danger qui les menaçait. La junte invita Calvo à assister à ses séances; il s'y rendit suivi par une foule dont les flots inondaient la salle : il montra beaucoup d'insolence et menaça la junte. Enfin, P. Rico, l'un des plus ardens patriotes, se leva, dénonça Calvo comme traître, et demanda qu'il fût arrêté sur-le-champ. Celui-ci, d'abord étourdi de l'accusation, se remit bientôt et demanda à se retirer pour que la junte examinât sa conduite. On comprit son dessein, et l'on se décida à le faire enchaîner et à l'envoyer à Mayorque. Avant que la foule, qui, sur son ordre, n'aurait pas manqué d'égorger la junte, eût appris que Calvo était en accusation, il était aux fers à bord d'un bâtiment qui le portait au lieu désigné. La junte, sans perdre de tems, montra autant de vigueur que de sévérité; deux cents assassins, saisis par ses ordres, furent étranglés en prison, et leurs cadavres furent exposés sur les échafauds. Calvo, ramené de Mayorque, subit le même sort.

VOYAGES.—STATISTIQUE.

Lettres sur l'Hindostan.

Le plus grand obstacle aux progrès du christianisme, dans l'Inde, résulte de la division de la population hindoue en castes, et des préjugés qui les tiennent dans un isolement perpétuel. Cependant cet obstacle n'est pas insurmontable; il existait dans les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, ce qui n'a pas empèché l'arianisme de pénétrer le long des côtes du Malabar. Le christianisme n'a pas besoin d'être persécuteur pour se propager; comme la vérité dont il est la consécration, il a tout à attendre du tems, et doit accomplir son œuvre en paix; c'est lui qui a aboli l'esclavage chez les peuples soumis à l'Évangile, sans que l'on ait su précisément, ni à quelle époque, ni par quels moyens cette heureuse révolution s'opéra. Les classes asservies n'ont pas conquis leur liberté par les armes, elles ne l'ont pas obtenue d'une émancipation générale ou partielle proclamée par le législateur; elles la doivent à la seule action des lois éternelles que la Providence a assignées aux progrès de la sociabilité. Le christianisme triomphera de même des préjugés de l'Hindostan, mais ses progrès dépendront surtout du choix des évèques destinés à diriger l'instruction religieuse de ces contrées : sous ce rapport, notre église déplorera long-tems la mort prématurée de l'évèque Héber. Ce vénérable propagateur de l'Évangile dans l'Inde nous a laissé, sur sa mission, des lettres précieuses dont nous donnerons des extraits à nos lecteurs, après avoir retracé les circonstances les plus remarquables de sa vie.

Reginald Héber, appartenant à une famille recomman-

dable du Yorkshire, naquit le 21 avril 1783, à Malpas, dans le comté de Chester.

Dans son enfance, il se distingua par la prodigieuse facilité de sa mémoire, par son goût pour la lecture de la Bible, et par le talent avec lequel il en commentait le texte. Peu de personnes ont possédé une connaissance aussi profonde de l'histoire sacrée, et ont jeté plus de lumières sur les usages et la condition civile, politique et morale, du peuple juif; il se proposait de publier des observations critiques sur les œuvres de Don Calmet, et nul doute que son séjour dans l'Orient ne lui eût fourni des notes précieuses pour ce grand ouvrage, si le ciel lui eût permis d'en faire le délassement de sa vieillesse.

M. Héber reçut sa première éducation dans une modeste école de village, et fut envoyé ensuite à l'institution du docteur Bristow, à quelques milles de Londres. Entré à Oxford, en 1800, il y obtint, deux ans après, les prix de vers latins, de discours anglais, et il y vit couronner son poème de *la Palestine,* ouvrage remarquable par un charme de style, une profondeur d'instruction et une pureté de goût qu'on ne devait pas attendre d'un poète de dix-neuf ans. Il est peu de poèmes couronnés à Oxford ou à Cambridge, dont la gloire ait retenti, après la distribution des prix, hors de l'enceinte de ces universités. Celui de M. Héber est peut-être le seul qui soit encore aujourd'hui considéré comme une propriété nationale.

Il publia, en 1812, un volume de *Mélanges poétiques* dont aucune pièce, si ce n'est peut-être le *Passage de la Mer Rouge*, ne peut être comparée au poème de *la Palestine;* ce recueil contient la traduction de plusieurs odes de Pindare, où le poète grec est quelquefois travesti en barde écossais, mais où l'on remarque souvent du naturel, de l'élégance et des passages où M. Héber reproduit, avec un rare bonheur, les sublimes écarts du poète thébain.

Avant la publication de ses *Mélanges*, M. Héber fit un voyage dans les parties de l'Europe qui restaient ouvertes aux Anglais, et ses observations sur la Russie et la Crimée sont de vrais *bijoux*, que le dr. Clarke a enchâssés dans son *Journal de Voyages*. Il était difficile, en effet, de réduire à une plus simple expression, des notions plus variées et plus utiles. Burckhardt est peut-être le seul qui possède ce mérite au même degré.

En 1812, M. Héber fit ses adieux à la poésie pour se vouer tout entier aux fonctions ecclésiastiques ; nommé recteur à Hodnet, il épousa la sœur du docteur Shipley, doyen de St.-Asaph, et il trouva auprès d'elle tout le bonheur qu'il méritait. Jamais peut-être son caractère ne parut plus admirable que lorsque, dans son presbytère, il donnait à ses paroissiens l'exemple de ses vertus domestiques. Loin de se montrer fier de ses talens, il avait la timidité d'un enfant ; il songeait plus à faire ressortir l'instruction des autres qu'à déployer la sienne, raisonnant sans dogmatiser, portant la conviction dans les esprits sans exalter ce triomphe, également disposé à discuter avec sagesse, ou à prendre part à l'innocente gaîté du coin du feu. Les égards qu'on lui prodiguait auraient pu l'enorgueillir ; mais ce qu'il écoutait le moins, c'étaient ses penchans. Un des traits les plus saillans de son caractère, c'est que l'oubli le plus complet du *moi* humain ne lui coûtait aucun effort. Son amour pour les lettres aurait pu en faire un ministre négligent ; mais on le voyait tous les jours parmi ses paroissiens, réglant à l'amiable leurs différens, les secourant dans leur détresse, prosterné au pied de leurs lits de souffrance, au risque de les suivre au tombeau (il faillit mourir un jour d'une fièvre épidémique dont il avait puisé le germe auprès de ses malades), et dispensant toujours à propos les encouragemens ou les reproches, le tout sans ostentation comme sans efforts. Le devoir était pour lui

un plaisir et la piété un instinct. Le bien qu'il faisait en secret ne fut connu que lorsqu'il eut quitté son presbytère. C'est alors qu'on découvrit des traits de bienfaisance qu'on n'eût jamais soupçonnés et les procédés les plus délicats envers des hommes que l'humilité de leur condition dérobe ordinairement aux sollicitudes de ce genre. Il dut quelquefois être désappointé dans son estime pour les hommes; mais il eut cela de commun avec beaucoup de personnages célèbres par leurs vertus et leur génie. La prudence du serpent est peut-être la seule qualité que le ciel lui refusa.

Les sermons qu'il prononça à Hodnet, sont très-remarquables. Sans que son style cesse d'être élégant, l'onction de son langage est toujours à la portée de ses auditeurs; il abonde en métaphores hardies, en expressions pittoresques puisées dans l'anglais, toujours si pur, de notre Bible; on sent que le prédicateur, sans négliger le dogme, s'attache de préférence à graver, dans le cœur de ses paroissiens, la morale de l'Évangile, et qu'il trouve dans son ame, plutôt que dans d'arides commentaires, l'interprétation des livres saints.

Dans sa retraite d'Hodnet, M. Héber composa un ouvrage de théologie intitulé *Bampton's lectures*, qu'il publia en 1816, et dont on critiqua quelques points de doctrine, en rendant justice à sa profonde érudition et à l'immensité de ses recherches.

Il se délassait en composant quelques hymnes dont il espérait former un recueil complet pour toutes les fêtes de l'année; le sujet en avait été pris dans l'évangile du jour. Voici la plus courte : « Dieu, créateur de la terre et
» du ciel, de la lumière et des ténèbres, ô toi qui nous as
» donné le jour pour le travail, et la nuit pour le repos;
» puissent tes anges nous défendre; un doux sommeil nous
» signaler ta miséricorde, et des songes, sanctifiés par des

» visions célestes, bercer nos ames durant la longue nuit » de la vie. »

En 1822, peu de tems après la publication de la *Vie de Jérémie Taylor*, M. Héber fut nommé chapelain au collége de Lincoln. Cette distinction honorable l'avait placé dans une position plus conforme encore à ses goûts que sa place de recteur. Résidant à quelques milles de la capitale, il s'y rendait souvent pour y jouir de la société des savans les plus célèbres dont il était recherché, et il habitait à la campagne une retraite délicieuse, construite par lui dans un site charmant et dans le voisinage de ses amis les plus intimes. C'est en 1823 qu'il fut élu directeur des établissemens ecclésiastiques dans l'Inde, avec le titre d'évêque; il hésita long-tems à accepter des fonctions dont l'importance effrayait sa modestie; il redoutait d'ailleurs le climat de l'Inde, non pour lui, mais pour sa femme et ses enfans. Il refusa d'abord, mais à regret; et bientôt après il rétracta son refus et disposa tout pour son départ, dans la conviction d'avoir accompli son devoir en obéissant aux décrets de la Providence.

Le 16 juin 1823 le dr. Héber fit à l'Angleterre, un éternel adieu, et s'embarqua à Gravesende avec sa famille. Il profita de la traversée pour étudier à fond le persan et l'hindoustani. « Ces deux langues, dit-il dans une de ses lettres, offrent, indépendamment de leur utilité immédiate, un haut degré d'intérêt; car plus on les étudie, plus on aperçoit combien elles ont de rapports avec celles du nord de l'Europe, et combien elles diffèrent de l'hébreu et des autres langues *semitiques* (des enfans de Sem). Les savans qui pensent que les Perses et les Indiens sont issus d'Élam, fils de Sem, et non de l'un des trois enfans de Japhet, n'ont pas assez comparé les langues persane, russe et scandinave. J'ai toujours penché pour la dernière opinion, et

je suis charmé que l'étude à laquelle je me livre en ce moment fortifie mes conjectures : si, dans un ou deux ans, je ne possède pas le persan et l'hindoustani, aussi parfaitement que le français et l'allemand, la faute n'en sera pas à mon zèle. »

Au mois d'octobre, M. Héber débarqua à Calcutta, et à peine eut-il sondé le terrain, qu'il vit s'ouvrir devant lui une carrière qui exigeait l'ardeur et la constance d'un apôtre. Son premier soin fut d'apaiser les dissensions religieuses qui existaient entre les presbytériens, les anabaptistes, les méthodistes, les indépendans et les anglicans, sans faire aucune concession indigne de la pureté de sa foi, mais en prêchant par son exemple l'humilité et la charité chrétiennes, sans lesquelles les doctrines ne sont rien. Nul n'était plus capable d'accomplir une tâche si importante, s'il est vrai, comme l'expérience nous l'apprend, que le plus sûr moyen d'agir sur les esprits est de captiver les cœurs. Pour ramener peu à peu les dissidens au giron de l'église anglicane, il insinua à la Société pour la propagation de l'Évangile, qu'il était convenable d'envoyer, dans les diverses parties de nos possessions, des missionnaires épiscopaux, afin d'effacer l'impression fâcheuse produite sur les indigènes par des convertisseurs qui ne s'accordaient pas eux-mêmes sur les bases de leurs croyances. Il prescrivit à cet effet une nouvelle ordination à un certain nombre de ministres protestans. Il protégea de tout son pouvoir les écoles hindoues, et intéressa en leur faveur, tant à Calcutta qu'en Angleterre, les personnes dont le patronage pouvait leur être le plus utile. Enfin il semblait se multiplier sur tous les points de son immense diocèse, à raison de ses besoins spirituels et du petit nombre de ses pasteurs, et il distribuait la parole divine bien plus souvent qu'en Angleterre.

Il porta d'abord ses pas dans les districts plus au nord

de Calcutta que son prédécesseur, l'évêque Middleton, n'avait pu visiter, et se rendit à Merut et à Bombay. Voici comment il rend compte de cette excursion dans une de ses lettres.

« Avant d'arriver dans ce pays, je connaissais fort peu la manière d'y voyager ; et je suis resté long-tems à m'apercevoir quel immense attirail il faut traîner après soi pour le parcourir commodément et avec quelque sécurité. En remontant le Gange jusqu'à Cawnpore, nous avons eu une navigation fort agréable, par un bon vent du sud, et dans un paquebot fort commode. (Le fleuve a une largeur de 6 à 9 milles de Calcutta à Patra, et, de là jusqu'à Cawnpore, il est aussi large que la Mersey en face de Liverpool.) Après avoir pris terre, on est forcé de voyager avec tout l'attirail d'une armée en campagne. Quant à moi, dédaignant une pompe vaine, je n'ai pris que les bagages et les gens absolument indispensables dans ma position. Les simples collecteurs des districts ont un cortége bien plus nombreux. Je n'ai point demandé d'escorte militaire, je me suis borné à accepter celle que les commandans de districts m'ont offerte. Voici de quoi se composent mes équipages et ma suite : trois éléphans, vingt chameaux, cinq chevaux, six porte-faix, quinze hommes chargés de planter ou reployer nos tentes, treize conducteurs de chameaux ou d'éléphans. Depuis que nous avons quitté le territoire de la compagnie pour entrer dans le Rajahpotam, notre suite s'est accrue de seize cavaliers et de quarante-cinq cipayes à pied, avec leurs officiers. Ce n'est pas tout, une foule de petits marchands et autres voyageurs, suivant la même route, nous ont demandé la permission de camper avec nous et de marcher sous notre protection ; si bien qu'avant-hier, quand j'ai fait distribuer la ration de farine à notre troupe, la difficulté des subsistances dans ce pays m'ayant forcé de comprendre ces pauvres gens dans la dis-

tribution, on a compté dans le camp 165 personnes. Malgré une suite si nombreuse, ne croyez pas que le luxe règne dans ma tente. Le docteur Smith et moi, nous vivons comme deux bons fermiers; et si nous avons parfois des provisions surabondantes, c'est que nous sommes forcés, à raison du climat, de faire cuire le lendemain les moutons ou les chevreaux que nous avons tués la veille. D'ailleurs jugez combien il faut de bêtes de somme à des voyageurs forcés de traîner à leur suite leur tente, leur lit, leur mobilier, leur vin, leur bière et des provisions pour six mois, et quelles précautions il faut prendre pour sa sûreté dans un pays où tout le monde est armé, où naguère encore le tiers de la population se composait de brigands qui, malgré la domination anglaise, infestent les forêts, les chaînes de montagnes et une foule de petites souverainetés. Ce n'est ni par ostentation, ni par lâcheté, que votre ami marche entouré de sabres et de baïonnettes. (Guzarate, le 14 mars 1825.) »

M. Héber marqua par de nombreuses prédications le cours de son voyage de Calcutta à Bombay. Il s'assura de l'état et des besoins des églises de ces contrées, et dans quatre villes importantes, à Bénarès, Chunar, Mérut et Agra, il eut la satisfaction de voir célébrer le service divin en hindoustani, suivant la liturgie anglicane. Il observa dans les montagnes de *Rajemael*, province de Bahar, une tribu composée d'hommes plus robustes que ceux du Bengal, vivant sous un chef, sans division de castes, et indifférens aux pratiques idolâtres des habitans de la plaine. Cette tribu, de race primitive, avait été protégée jusqu'ici par la solitude où elle vit au sein des rochers et des bois contre les populations armées qui ont successivement fait irruption dans la péninsule. M. Héber, pour faciliter sa conversion à la foi chrétienne, commença par fonder, à Boglipore, à l'entrée de ces montagnes, une mission et

une école dont le succès lui parut d'autant plus probable qu'il existe des rapports frappans de mœurs et de caractère entre cette tribu et les *goam* et autres peuplades de l'Inde centrale.

Dans une lettre écrite à un de ses amis, au mois de mars 1825, M. Héber déclare n'avoir pas fait un pas, dans ce voyage, pour le seul plaisir de satisfaire sa curiosité, et n'avoir observé le pays que dans ses rapports avec les fonctions qu'il y exerçait. Sans doute, son devoir était d'étudier principalement les mœurs des Hindous, mais un homme d'une érudition aussi profonde ne pouvait traverser ces vastes contrées sans arrêter son attention sur une foule d'objets indépendans de sa profession. Aussi, la lettre dont nous venons de parler, et dont nous allons transcrire les pages les plus importantes, offre-t-elle un grand nombre de documens curieux qui ne sont pas seulement relatifs à l'état moral et religieux des habitans.

« La plus grande partie des provinces gouvernées par la compagnie ne se distingue point par la variété et l'agrément des sites; c'est presque partout une plaine uniforme, assez mal cultivée; mais le caractère et les mœurs des habitans offrent plus d'intérêt. D'ailleurs, dans les superbes vestiges des pompes de Lucknow, dans les restes de la magnificence orientale de Delhi, et dans le Taj-Mahal d'Agra, sans contredit la plus belle construction du monde, il y aurait encore des motifs suffisans pour déterminer un homme à traverser l'Atlantique et l'Océan indien.

» Depuis, j'ai été dans des contrées plus sauvages, rarement visitées par les Européens, qui même ont échappé, pendant long-tems, au joug musulman, et qui conservent, par conséquent, l'antique simplicité des mœurs hindoues, car elles sont restées étrangères à cette solennité uniforme que les héritiers de Timour ont fait prévaloir partout où ils ont maintenu leur domination. Les habitans qui sont

admirablement peints par Malcolm, peut-être cependant sous des couleurs trop favorables, sont, sans aucun doute, une race spirituelle, vive et guerrière, quoique, en partie à cause de leur misérable gouvernement, et en partie par suite de leur religion plus misérable encore, ils aient à peu près tous les vices des esclaves et des voleurs. Un pareil état de société est au moins fort curieux, et ressemble beaucoup au tableau que Bruce nous a fait de l'Abyssinie. Quoique la nature ne s'y présente pas avec ces traits imposans qui la caractérisent dans l'Himmalaya, on y rencontre des sites qui ne le cèdent guère à ceux du pays de Galles. On y trouve aussi des ruines, moins grandioses, il est vrai, que les ruines musulmanes de l'Hindostan proprement dit, mais peut-être plus curieuses pour un Européen, car elles diffèrent davantage de tout ce que ses yeux sont habitués de voir.

» Pendant la durée de mon voyage, une chose m'a surtout frappé : c'est le peu d'exactitude des notions que l'on a sur le caractère et les habitudes des indigènes de ces vastes contrées. A cet égard, les Anglais qui ont seulement visité Calcutta ne sont guère mieux instruits que ceux qui sont restés en Europe. Par exemple, lorsque j'arrivai dans l'Inde, j'avais toujours entendu dire, qu'aux yeux des bramines, c'était un grand crime que de manger la chair et de répandre le sang des animaux; et cependant j'ai vu des bramines offrir à Dourga des têtes de chèvres qu'ils avaient tranchées. Je sais aussi, par leur propre témoignage, que des hécatombes sont souvent offertes de la même manière et que cela est considéré comme une œuvre très-méritoire. Il y a vingt-cinq ans qu'un rajah sacrifia six mille bestiaux dans une seule quinzaine; tout le monde, même les bramines, mangent avec empressement de la viande des animaux offerts à leurs divinités, et presque toutes les autres castes mangent indifféremment du

mouton, du porc, du poisson, du gibier; il n'y a d'exception que pour les poules et le bœuf.

» Toute ma vie, j'avais entendu parler de la douceur et de la timidité des Hindous, supportant avec patience les injures, serviles envers leurs supérieurs. Cela est vrai, jusqu'à un certain point, des Bengalis qui, par parenthèse, ne sont jamais placés au nombre des nations de l'Hindostan; mais, même au Bengal, dans les districts peu éloignés de Calcutta, le meurtre, le pillage, l'incendie, sont tout aussi communs que dans plusieurs cantons de l'Irlande, et s'opèrent d'une manière non moins systématique. En entrant dans l'Hindostan proprement dit, qui, dans l'opinion des indigènes, s'étend depuis les hauteurs de Rajamahal jusqu'à Agra, et depuis les montagnes de Kumaoun, jusqu'à Beudelamd, je fus frappé et surpris de trouver un peuple égal en stature et en force aux nations européennes. Méprisant le riz et ceux qui en mangent, ne se nourrissant que d'orge et de froment, montrant dans leur contenance, leur conversation et toutes les habitudes de leur vie, un caractère grave, fier, martial; dès l'enfance, ils sont accoutumés à l'usage des armes et des jeux gymnastiques, et ils préfèrent la guerre à tout autre moyen d'existence. Cette disposition de leur caractère, mais sous une forme plus rude et plus sauvage, se retrouve chez les Nyépanthes et chez les habitans de Malwah, qui sont en général moins forts et de moins bonne mine. Au milieu des montagnes qu'ils habitent, se trouve une race d'hommes qui est à peine au-dessus des indigènes de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande. Ces hommes ne diffèrent pas moins de ceux du Decan, et des présidences de Bombay et de Madras, que les Français ne diffèrent des Russes. Rien donc n'est plus absurde que d'attribuer un caractère uniforme à tous les habitans d'une contrée si étendue, et coupée par de hautes montagnes presque im-

praticables et d'immenses forêts ; il n'y en a qu'un bien petit nombre, parmi eux, qui mérite cette réputation de douceur qu'on fait à tous.

» Je lisais dernièrement un discours d'un des membres de l'assemblée générale d'Écosse, dans lequel il disait que les vérités du christianisme ne pouvaient pas être comprises par des hommes placés dans un état de société aussi rude que la généralité des Hindous, et qu'avant de les leur enseigner, il fallait d'abord leur faire connaître les aisances et les habitudes de la vie sociale. Cependant, quoiqu'il soit très-exact que les classes inférieures des Hindous soient très-pauvres, et qu'il y ait des districts très-étendus où les lois sont peu obéies, et où le vol et le meurtre sont très-communs, je ne connais aucune partie de la population, excepté les tribus des montagnes dont je parlais tout-à-l'heure, qui puisse être considérée comme non civilisée. Cela vient surtout de ce que la population est trop forte pour les moyens de subsistance ; non qu'elle soit indifférente à un meilleur régime alimentaire ou au désir d'obtenir des vêtemens plus somptueux, à cet égard même elle n'a pas moins d'ambition que les nations de l'Europe ; mais parce qu'une absurde superstition engage les pères à accoupler des enfans de douze à quatorze ans. La seconde cause de misère résulte des convulsions et des guerres intestines de l'Hindostan, qui sont encore trop récentes, pour que l'agitation qu'elles ont excitée soit entièrement calmée. Personne, parmi les Européens qui ont habité la péninsule, ne peut prétendre que les Musulmans et les Hindous qui y vivent sont étrangers aux usages de la vie sociale. Leurs formes ne sont ni moins agréables, ni moins polies que celles des classes correspondantes de la société parmi les Européens. Leurs maisons sont plus vastes, et, si on considère la différence du climat, sont aussi commodes que les nôtres ; leur architecture est peut-être plus élégante, et quoique le bon

théologien écossais, que nous avons cité, pourrait désirer que les paysans fussent vêtus de prunelle, et que le commerce et la noblesse portassent de la poudre et des bas de soie, comme l'honorable M... et les autres marguilliers de la paroisse, je ne crois pas qu'ils y gagnassent beaucoup sous le rapport de la propreté, de l'élégance et de la commodité, en troquant leur robe blanche contre le costume que nous venons d'indiquer.

» Il n'est pas vrai non plus qu'ils soient inférieurs, dans les arts mécaniques, à la généralité des peuples de l'Europe. En admettant qu'ils soient au-dessous des Anglais, dans l'exploitation agricole et dans les métiers les plus ordinaires, j'ai lieu de croire qu'ils sont au moins les égaux des habitans de l'Italie et de quelques contrées du midi de la France. Leurs orfèvres et leurs tisserands sont de niveau avec les ouvriers anglais; et loin, comme on le prétend, d'avoir un goût opiniâtre pour leurs anciens modèles, ils imitent avec empressement les nôtres, et les imitent avec beaucoup de succès. Les navires construits par les constructeurs de Bombay sont aussi bons que ceux qui sortent des chantiers de Liverpool et de Londres; les voitures à l'européenne, qu'on fait à Calcutta, n'ont pas moins bonne mine et sont aussi solides que celles de Longacre. Dans la petite ville de Monghyr, à trois cents milles de Calcutta, j'ai vu des pistolets et des fusils à deux coups dont il eût été impossible de soupçonner l'origine hindoue. A Delhi, dans la boutique d'un riche joaillier indigène, je trouvai des épingles, des pendans d'oreilles et des tabatières dans le goût le plus nouveau, ornés d'emblêmes et de devises françaises.

» Le fait est qu'il existe des relations si actives entre cette contrée et l'Europe, et que les Hindous sont si bien informés de ce qui se passe dans cette partie du monde, que si on considère combien peu d'entre eux lisent ou

parlent l'anglais, on supposera naturellement qu'il y a d'autres moyens de communications; mais je n'ai rien pu apprendre, à cet égard, de très-positif.

» Au nombre des présens que le petit état de Ladels, dans la Tartarie chinoise, a envoyés au gouverneur général de l'Inde, on remarque plusieurs bandes de cuir doré, portant l'empreinte de l'aigle russe. Un voyageur se disant Transylvain, mais qu'on soupçonnait d'être un espion russe, fut arrêté, pendant mon séjour à Kumaoun, par le commandant de l'un des trois forts que nous possédons au pied de l'Himmalaya. Enfin, malgré toute la peine qu'on s'est donnée pour exclure les étrangers du service des princes hindous, on a découvert, il y a deux mois, *deux chevaliers de la Légion-d'Honneur* employés, l'un, dans l'artillerie comme pointeur; l'autre, comme officier instructeur auprès d'un rajah nommé *Runji-Singh*. Voici un autre fait qui est peut-être ignoré en Angleterre, et que bien certainement vous n'auriez pas deviné; c'est que depuis long-tems de nombreuses caravanes d'Hindous fréquentent un bourg situé à quelques milles de Moscou. Il y a dix mois que le secrétaire de la Société Biblique de Calcutta reçut, des bords de la mer Caspienne, une lettre écrite en anglais assez correct, par laquelle des prêtres arméniens sollicitaient l'expédition de plusieurs caisses de Bibles. Vous serez moins surpris d'apprendre que les grands événemens de nos dernières guerres, et surtout les victoires de Napoléon, étaient connus à Calcutta, du moins par la rumeur publique, avant que le gouvernement en eût reçu la nouvelle officielle; et que le suicide d'un ministre anglais (nommé par erreur lord Liverpool, au lieu de lord Londonderry) était un sujet de conversation au *Burra-Bazard* (marché des Hindous), lorsque cet événement n'était pas encore connu par la voie ordinaire.

» Puisqu'on ne peut se faire illusion sur l'instinct de cu-

pour les femmes, qui se multiplient depuis quelque tems, et dont nos ressources pécuniaires permettent encore d'augmenter le nombre, sont les plus utiles auxiliaires de nos missions. Je compte surtout sur les avantages de notre religion, pour un sexe dont elle doit rehausser la dignité, et sur le profit que tous les élèves doivent retirer des maximes de morale évangélique, qui servent de texte à leurs leçons. Ces écoles ne reçoivent aucuns secours du gouvernement; ce dernier s'est montré cependant fort libéral envers la Société pour l'éducation nationale; il a fondé et il soutient deux colléges pour les Hindous adultes, l'un à Bénarès, l'autre à Calcutta; mais je ne crois pas que ces institutions soient dirigées vers un but utile. La Société d'éducation, dans la fausse crainte d'effaroucher les Hindous, a défendu qu'on fît usage de la Bible dans les écoles qu'elle a établies; c'est comme si elle y eût interdit toute instruction morale; car, si les livres sacrés de l'Inde renferment quelques sages maximes, ils sont dérobés aux regards, d'abord, parce qu'ils sont écrits dans une langue morte, et ensuite, parce qu'on les considère comme trop saints pour les communiquer au vulgaire. En effet, la littérature des Hindous et celle des Musulmans sont aussi arriérées que le serait pour nous celle qui précéda, en Europe, le siècle de Galilée, de Copernic et de Bacon. La logique des Musulmans n'est autre que celle d'Aristote, subtilisée au creuset de tous ses commentateurs; leur métaphysique est renouvelée de Platon. Les Hindous ont des systèmes scientifiques à peu près analogues, quoique plus compliqués; mais ils font leur principale étude du sanscrit et des innombrables subtilités de sa grammaire, de sa prosodie et de sa poésie. Les sciences naturelles sont les mêmes chez les deux peuples : c'est la zoologie et la botanique d'Aristote, c'est l'astronomie de Ptolémée; celle-ci a remplacé leurs fables des sept mers, des six terres et de l'univers posé à plat sur le

dos d'une tortue. Leurs notions astronomiques leur permettent aujourd'hui de prévoir une éclipse, de composer un almanach, et même de s'élever jusqu'à l'astrologie judiciaire et d'en faire métier. Ils sont assez avancés en médecine et en chimie pour raisonner sur le chaud, le froid, le sec et l'humide; pour défendre aux malades de se faire saigner ou médicamenter le mardi, ou sous telle conjonction des astres; et pour se livrer avec ardeur à la recherche de la pierre philosophale ou de l'élixir d'immortalité.

» L'instruction scientifique des jeunes Hindous n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire d'abord. Au collége hindou de Calcutta, on a fait la dépense d'un cabinet de physique dans l'espoir qu'on l'enseignerait aux élèves, mais les directeurs de l'établissement ont assigné le moins de tems possible à l'étude des sciences naturelles, et ils ont employé tous les instans des élèves à débrouiller péniblement le sanscrit et la littérature plus que frivole de leurs ancètres. On s'est plaint, avec raison, de ce qu'au collége d'Oxford on pétrit exclusivement de grec et de latin l'esprit des écoliers; mais si à Oxford on nous a peut-être trop nourris de la métaphysique et de la logique d'Aristote, on nous a du moins fait grâce de sa physique. A Bénarès, dans le collége du gouvernement, j'ai vu un professeur enseigner l'astronomie d'après le système de Ptolémée et d'Albumazar, et exercer l'un de ses plus forts élèves à tirer mon horoscope, tandis que le reste de l'école pâlissait sur la grammaire sanscrite. J'ai visité dans cette ville, un autre collége fondé par un riche banquier hindou qui en a confié la direction à la Société des missions; on y enseigne l'hindoustani, le persan et l'arabe. Les élèves les plus avancés apprennent l'anglais, et on leur donne à traduire l'*Histoire d'Angleterre*, par Hume, les *Dialogues sur les sciences*, par Joyce; on leur enseigne la géographie et l'astronomie d'après les nouveaux systèmes et la sphère à

la main ; on nourrit surtout leur esprit des préceptes de l'Évangile : j'y ai vu des élèves qui écrivaient fort bien le persan et l'anglais, et qui calculaient avec une facilité et une justesse remarquables. L'officier anglais chargé de diriger le premier de ces colléges est un jeune homme plein d'esprit et de droiture ; j'espère qu'il y fera d'utiles réformes. Dès l'année dernière, un savant hindou nommé Ram-Mohu-Roy (1) m'avait adressé, pour lord Amherst, un mémoire écrit en fort bon anglais et plein de sens, dans lequel il signalait tous les vices du système d'enseignement adopté dans le collége du gouvernement, à Bénarès. Cette pièce est un monument précieux des progrès de la civilisation dans l'Hindostan. »

Dans un autre passage de la même lettre, M. Héber s'explique sur la prétendue antiquité des monumens indiens, que les frères Shlegel reprochent amèrement aux Anglais de ne pas savoir apprécier.

En Europe et à Calcutta, où aucun monument de cette espèce n'existe, on croit qu'ils appartiennent à une très-haute antiquité, et on en donne pour preuve l'incapacité des populations dégénérées qui végètent dans l'Inde. « Quant à moi, dit M. Héber, j'en ai vu assez pour être convaincu que les maçons et architectes indiens n'auraient besoin aujourd'hui que de recevoir les ordres de gens riches et jaloux de faire exécuter les mêmes constructions que leurs aïeux ; et qu'il y a très peu d'édifices réguliers qu'on puisse attribuer à une époque aussi reculée que celle qui a vu s'élever la plupart de nos cathédrales. Dans le haut Hindostan, et surtout à Rajahpootam et à Malwah,

(1) Note du Tr. C'est un esprit-fort hindou. Il a publié des brochures contre l'usage des femmes de son pays de se brûler sur le corps de leurs maris, et contre quelques autres pratiques superstitieuses. Il a aussi réclamé, dans un mémoire publié en anglais, l'exercice de la liberté de la presse dans l'Inde.

j'ai souvent rencontré des citernes, des petites pagodes inachevées, mais d'une structure aussi élégante que les plus jolies parmi les anciens ouvrages de ce genre. Plusieurs causes concourent à donner avant le tems une physionomie antique à plusieurs monumens. C'est d'abord leur conformation bizarre et la distance immense qui les sépare de notre pays. Multipliant cette distance par celle des tems, nous avons peine à nous persuader que ces édifices sont de notre siècle. D'ailleurs, dans ce climat, la maçonnerie la plus solide résiste difficilement à l'action dissolvante de trois mois de pluies continuelles et d'un ciel d'airain le reste de l'année. Si le figuier sauvage, que l'Indien ne peut, sous peine de mort, arracher ni émonder, est planté tout auprès, ses graines pénètrent dans les crevasses des arceaux, l'arbre y prend racine, et, comme il vient très vite, il ébranle peu à peu l'édifice, et contribue à en faire une antiquité, avant d'en faire une ruine. Enfin personne, dans ce pays, ne cherche à achever ou à restaurer un ouvrage entrepris par son père. On préfère en commencer un, auquel on puisse attacher son nom. Ainsi j'ai vu à Dacca de belles ruines que j'ai cru être d'une haute antiquité. Dacca est pourtant une ville moderne, fondée par le shah Gehanghise, en 1608, et ces ruines étaient de jolies maisons construites par des architectes européens au service de ce prince. Le grand temple de Bénarès a un aspect si vénérable, qu'on pourrait supposer qu'il date de Treta Yug, et que Mena et Capila y ont fait leurs dévotions ; mais il est constaté par des documens positifs que tous les temples indiens à Bénarès ont été bâtis par Aureng-Zeb, qui vivait du tems de notre Charles II.

» J'ai entendu vanter non-seulement comme des objets curieux, mais comme des monumens de *l'art ancien* chez les Hindous, les observatoires de Bénarès, Delhi et Jage-

pore. Eh bien! il est prouvé qu'ils sont tous les trois l'ouvrage du rajah Jye Singh, qui est mort en 1742.

» On pourrait, à plus juste titre, reconnaître l'antiquité de quelques idoles en pierre noire, et de colonnes élégantes de même matière, qu'on a découvertes sur quelques points des districts de Rotas, Bulnem; ces idoles appartiennent au culte de Bouddha, dont il ne reste plus d'autres traces dans ces contrées. J'en ai vu de tout pareils dans des temples modernes élevés par la secte de Bouddhistes qu'on nomme *Jaïens*, et qui est puissante et nombreuse à Guzarate, à Rajapootam et à Malwah : dans un pays où l'on n'a pas d'histoire, il est impossible d'assigner l'époque où le bouddisme a disparu à Rotas, Bulnem, etc.

» Dans les déserts que je viens de traverser, j'ai vu de fort beaux temples, sur l'ancienneté desquels il m'a été impossible de me fixer. Leurs gardiens l'ignoraient eux-mêmes, car l'un me disait qu'ils étaient bâtis depuis mille ans, l'autre depuis cinq siècles, le troisième depuis un siècle et demi.

» Les seuls objets qui puissent réellement passer pour des antiquités sont quelques fragmens de marbre chargés d'inscriptions faciles à déchiffrer, et deux colonnes en bronze, trouvées près de Delhi, couvertes d'inscriptions illisibles. L'histoire parle de ces deux monumens, et en fixe l'érection au tems où les Musulmans conquirent Delhi, c'est-à-dire en l'an 1000. Mais qu'est cette date à côté de celle du Parthenon? que sont deux chétives colonnes comparées aux masses colossales de Thèbes et de Memphis?

» Je n'ai pas encore vu les temples d'*Ellora* et *Éléphanta*; je crois tout ce qu'on dit de leurs vastes dimensions et de leur magnificence; mais on n'y lit pas d'inscriptions, et il n'en est question dans aucun manuscrit sanscrit. On y voit les mêmes idoles que dans le reste de l'Inde; ce sont des

statues colossales en pierres, grossièrement sculptées aux frais de personnages opulens qui ont voulu se rendre agréables à Bramah. Au reste ces pagodes sont plus petites que nos églises. Il est probable que la grande pagode d'Éléphanta a été construite avant l'arrivée des Portugais à Bombay; et que celle d'Ellora, dans le Decan, l'a été avant la conquête du Candeïr et du Decan par les Afghans, ou bien après que ces provinces eurent recouvré leur indépendance. Quelque vagues que soient ces conjectures, je pense avec M. Mill, que les Hindous, quoique d'une civilisation fort ancienne, n'ont pas fait de grands progrès dans les arts et qu'ils n'ont cherché leurs modèles que dans l'architecture de leurs conquérans mahométans. »

M. Héber termine sa lettre du 14 mars 1825 par quelques observations sur la guerre des Birmans.

« Nous voici engagés dans une guerre longue et ruineuse, dans un pays où les Musulmans n'ont jamais pu pénétrer. Les dégoûts et les revers partiels éprouvés par nos armées ont semé chez les Indiens une foule de bruits fâcheux, et chez les Anglais le mécontentement et les murmures. Dans tout cela, je ne vois personne à blâmer. D'abord nos compatriotes appelaient à grands cris la guerre, comme nécessaire à l'honneur du gouvernement, et ils accusaient la lenteur des préparatifs militaires de lord Amherst. Sans notions sur le pays qu'elles avaient à parcourir, nos armées n'avaient presque à lutter qu'avec les difficultés imprévues d'un sol à-peu-près impraticable. Il est déplorable qu'après un an et demi de guerre, nous ne soyons pas plus avancés qu'au commencement, excepté sur les points où nous avons acheté fort cher notre expérience. Il est à craindre qu'un désastre chez les Birmans ne produise un contre-coup funeste à notre puissance sur nos frontières du nord et du nord-ouest. Heureusement si nous ne pouvons leur faire beaucoup de mal, ils sont hors

d'état de nous nuire sur les champs de bataille et autrement que par leurs perfidies. Aussi les habitans de Calcutta, qui, l'année dernière, songeaient à mettre leurs trésors en sûreté dans la citadelle, et à renvoyer leurs femmes et leurs enfans de l'autre côté du fleuve, peuvent se rassurer. »

Durant le séjour de M. Héber à Bombay, un prélat arriva d'Antioche pour inspecter une colonie de chrétiens, détachée de l'ancienne église de Syrie, qui, bien que catholique, ne reconnaît pas la suprématie du pape, et est établie dans le Malabar depuis long-tems. Faute de communication avec leur métropole, ils avaient emprunté les secours spirituels de notre église. M. Mill trouva à Cottayam, en 1822, leur collége et leurs écoles de paroisse, sous la direction de trois ministres anglais, qui présidaient même aux études théologiques, sans chercher à convertir les élèves au rite anglican. Une chose non moins remarquable, c'est que le prélat d'Antioche entendit à Bombay une messe célébrée suivant notre liturgie, et reçut la communion des mains de M. Héber. Celui-ci, pour répondre à cet acte de confiance, lui avança quelque argent, afin de l'aider à continuer son voyage dans le Malabar, et le chargea de remettre, aux pauvres étudians en théologie du collège de Cottayam, une partie des fonds que lui avait confiés la Société pour la propagation du christianisme.

Voici quelques passages remarquables d'une autre lettre que M. Héber écrivit de Bombay, à son digne correspondant, le 10 mai 1825 :

« L'Inde entière a en ce moment les yeux fixés sur le siége de Bhurtpore dans le Rajapootana ; la gloire de nos armées et la puissance britannique, en Asie, sont attachées au succès de cette entreprise plus encore qu'à l'heureuse issue de la guerre contre les Birmans. Les Jâts (les habitans de Bhurtpore) sont cités par leur courage et leur at-

titude martiale, et leur pays est un des plus fertiles et des mieux cultivés de l'Hindostan. Depuis la victoire qu'ils ont remportée sur lord Lake, ils se regardent comme invincibles. Ils jouissent, chez les Mahrattes, les Rajapootes, etc., d'un tel degré d'estime, que ces peuples les signalent comme des modèles d'intrépidité dans la résistance de leur ennemi commun. Lors de mon passage à Malwah, j'ai vu, dans les rues de cette ville et dans les foires du voisinage, des lanternes magiques représentant, entre autres scènes populaires, la grande bataille gagnée par les Jâts sur les habits rouges. Les forteresses défendues par cette belliqueuse tribu sont toutes situées dans une position excellente, bordées de fossés larges et profonds, hérissées d'artillerie et possédant une nombreuse garnison, tandis que le général anglais Ochterlony n'a pour les combattre que des forces insuffisantes. Bien qu'on ait réuni, pour cette expédition, toutes les troupes disponibles, on est forcé de lutter contre l'insalubrité du climat et de la saison; mais tous ces obstacles ne rebutent pas nos officiers. Ils se réjouissent au contraire de trouver l'occasion d'effacer la honte imprimée sur nos armes par la défaite de lord Lake; ils avouent cependant que si nous succombions encore, cet événement contribuerait beaucoup à justifier les clameurs que la multitude fit entendre, il y a quelques mois, dans les rues de Delhi : « La domination de la compagnie des Indes touche à sa fin. » Quant à moi, quoique je fasse des vœux sincères pour le succès d'une cause que je crois juste, je plaindrais de bon cœur les désastres auxquels les Jâts se sont exposés; car, lors de mon séjour au milieu d'eux, j'ai été charmé de leur caractère indépendant et de l'accueil hospitalier et affectueux que j'en ai reçu. Au reste cette lutte est une preuve, entre mille, de l'impossibilité qu'il y a à administrer, de Calcutta, ces pro-

vinces éloignées, et de l'avantage que l'empire britannique retirerait de la divison du gouvernement général de l'Inde en deux présidences, dont l'une, embrassant dans son ressort le centre et lè nord de l'Hindostan, aurait sa métropole à Agra, Mierut ou Sangore. »

Après son excursion dans le nord de l'Hindostan, M. Héber visita l'île de Ceylan, et il la représente comme un paradis terrestre. Un terrain onduleux, comme celui de nos plus jolis parcs, est couvert de poiriers et de canneliers. Des rivières profondes et limpides, des bois de cocaotiers, semés çà et là dans la plaine, et marquant à l'horizon la place des hameaux qu'ils ombragent; des chaînes de montagnes dont les dentelures affectent des formes fantastiques; mille plantes diverses dont les fleurs admirablement nuancées sont les trésors de nos serres; des pierres précieuses de toute espèce, moins peut-être l'émeraude: voilà le beau côté de Ceylan; mais la médaille a aussi son revers. Sur les bords de quelques-uns de ces fleuves romantiques règne souvent un air pestilentiel, tandis que, sur d'autres points et surtout dans la ville de Kandy, le voisinage même des étangs ne nuit pas à la salubrité du climat. Les serpens et les autres reptiles dont l'île abonde sont si agiles, et ont un venin si meurtrier, qu'ils l'ont presque dépeuplée de ses oiseaux. Le ramage de ces hôtes des bois y est remplacé par le gloussement des singes. Dans quelques cantons l'infanticide est très-commun chez les femmes: doit-on s'en étonner? la polygamie leur est permise, et souvent une seule d'entr'elles a pour maris tous les frères d'une même famille. Enfin, les Ceylandais offrent, la nuit, des sacrifices aux génies infernaux, au bruit du tambour et à la lueur des bûchers.

Cependant l'état politique et moral de Ceylan paraît devoir s'améliorer. Les efforts de M. Alexandre Johnston,

pour y introduire le jugement par jury, ont été couronnés du succès le plus encourageant (1). Les préjugés de castes y ont moins d'empire que sur le continent. Les Hollandais y avaient établi des prêches et des écoles de paroisses : ces institutions ont été quelque tems abandonnées, mais M. Héber espérait, à l'aide des secours du gouvernement, leur rendre leur prospérité et les rattacher à l'église nationale. A cet effet, il obtint de la Société pour la propagation du christianisme, qu'on établirait à Ceylan une école normale où l'on éleverait un certain nombre de chrétiens, destinés, après un stage au collége de Calcutta, à répandre, dans leur pays, le bienfait de l'instruction élémentaire.

Avant de quitter Ceylan, M. Héber passa quelques jours à Kandy. On sait que les Anglais y éprouvèrent, il y a quelques années, un échec effroyable. Heureusement nos troupes s'étaient de nouveau emparées de cette ville. En visitant le champ de bataille où un si grand nombre de leurs camarades avait succombé, nos soldats paraissaient agités des mêmes sentimens que ceux de Germanicus, à l'aspect des champs de carnage couverts des ossemens blanchis des légions de Varus. Aurait-on pu croire en effet, il y a douze ans, qu'une capitale courbée sous le joug du tyran le plus sauvage et le plus sanguinaire qui ait déshonoré un trône, image vivante du génie infernal, fût si tôt destinée à devenir l'asile paisible d'un ministre chrétien, et à donner l'hospitalité au modèle de nos évêques.

Après une absence de quinze mois, M. Héber revint à Calcutta en octobre 1825; il y resta assez long-tems, et consacra tous les instans dont il pouvait disposer, à rédiger ses rapports pour l'Angleterre, à présider les assemblées

(1) NOTE DU TR. Voyez dans notre 13e numéro, dans l'article sur *Mrs. Damer et le roi de Tanjore*, le compte de ce qu'a fait ce magistrat philantrope pour introduire, dans l'île de Ceylan, le jugement par jury.

où sa présence était utile, à faire des ordinations, et à surveiller, dans le nouveau faubourg des Hindous, la construction d'une église où le service divin sera célébré alternativement en bengali et en hindoustani. Cette mesure doit produire le plus heureux effet sur un peuple qui sent très-bien tout ce que les cérémonies du culte chrétien ont de vénérable et de touchant ; on espère qu'elle conservera aux jeunes Hindous les idées salutaires qu'ils puisent tous les jours dans nos écoles ou dans les livres saints, et empêchera que ces bonnes dispositions ne soient effacées par le tableau des pratiques idolâtres dont ils sont condamnés à être les témoins.

A la fin de mars 1826, M. Héber partit de Calcutta pour visiter la province de Madras, où la providence avait marqué le terme de sa mission. Le vendredi saint, il prêcha la Passion à Combacoum ; et le jour de Pâques il prêcha à Tanjore sur la résurrection. Le lendemain, il y donna la confirmation, et, le soir, il harangua une assemblée de missionnaires, sur la tombe du dr. Schwartz, un de leurs anciens collègues, dont il avait toujours admiré les vertus évangéliques. Il arriva à Trichinopolis le 1er avril 1826, et, le soir même, il écrivit une lettre dont nous allons extraire quelques fragmens.

« Je viens de passer quatre jours près du Rajah de Tanjore (1), prince hindou qui connaît aussi bien les œuvres de Fourcroy, de Lavoisier, de Linnée et de Buffon, que celles de Lady Morgan. Il a porté, sur le talent poétique de Shakspeare, un jugement plus exact que celui que lord Byron a exprimé en termes si heureux ; il m'a montré des vers anglais de sa façon, très-supérieurs à l'épitaphe de Rousseau, par Shenstone. Je dois ajouter que les officiers anglais qui résident dans le voisinage, ont beau-

(1) Voyez sur ce prince l'article fort curieux que nous avons cité plus haut.

coup de considération pour son adresse et son intrépidité à la chasse du tigre. C'est, en tout point, un homme extraordinaire. Élevé par le célèbre missionnaire Schwartz, il a constamment travaillé, à travers mille difficultés, à satisfaire son goût pour les sciences et la littérature européenne, sans négliger aucun des exercices militaires qui pouvaient signaler en lui un descendant des anciens conquérans mahrattes, flatter les préjugés de son peuple, et captiver son affection. S'il eût été le contemporain du fameux Hyder Alikan, qui tint si long-tems en échec les forces anglaises dans l'Inde, il aurait été pour nous un allié ou un ennemi redoutable, car il a la réputation d'être à la fois brave, populaire, et d'un caractère insinuant. Quoique aujourd'hui il ait moins de pouvoir qu'un de nos Nababs, sa fierté n'est pas abattue, et il paraît content de son sort. Il a, dans son cabinet de travail, le portrait de Napoléon en regard de celui de lord Hastings, l'ancien gouverneur général de l'Inde. Pour achever de vous peindre le Rajah de Tanjore, je vous dirai que c'est un homme de moyen âge, fort bien fait; il a un œil d'aigle, le nez aquilin et de grandes moustaches qui commencent à grisonner. Il porte ordinairement un costume riche, mais qui n'a rien d'efféminé; je pourrais comparer, avec quelque justesse, l'ensemble de sa personne à celle d'un officier général français. Son fils, le Rajah Pewaju (ainsi appelé du nom d'un de ses ancêtres), est un jeune homme de dix-sept ans, d'un teint pâle et d'une complexion frêle; il parle imparfaitement l'anglais, et, à ce sujet, son père se plaignait à moi, avec raison, de l'impossibilité où l'on est à Tanjore de donner une bonne éducation aux enfans. Touché de ses plaintes, je lui offris d'emmener son fils, de le garder quelque tems à Calcutta, de le loger chez moi, de le produire dans la meilleure société, de diriger ses études, et de lui procurer les meilleurs professeurs. Ma proposition parut d'abord

sourire au Rajah et à son fils; mais, après s'être consultés, ils me témoignèrent leurs doutes sur le consentement de la mère; et, le lendemain, je reçus une lettre dans laquelle le Rajah me disait que sa femme avait perdu deux de ses enfans; que celui qui lui restait était d'une santé fort délicate; qu'elle était sûre que son fils succomberait aux fatigues du voyage; et que l'en séparer c'était prononcer l'arrêt de sa mort; que, du reste, sa famille partageait ses sentimens de reconnaissance, etc., etc.

» Ainsi le pauvre Pewaju continuera à mâcher du bétel, à se promener en palanquin, à se livrer aux amusemens ordinaires des princes hindous, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de lui donner les formes héroïques et l'attitude guerrière de ses ancêtres, que j'ai vus représentés le sabre à la main, dans une des galeries du palais de son père. Ce dernier ne doit point, à de tels exercices, la gloire immortelle de son nom, et ce n'est pas sans raison, qu'après avoir fait faire, par Flaxman, sa statue colossale en marbre qui décore sa salle d'audience, il a fait élever par le même sculpteur, dans l'église des missions, un monument en l'honneur du vénérable Schwartz, son précepteur, dans lequel il est représenté donnant la main à ce vieillard qui expire et qui lui donne sa bénédiction.

» Vous connaissez les cinquante années des travaux apostoliques du dr. Schwartz parmi les gentils; vous savez quelles étaient son influence et sa popularité auprès des Musulmans, des Hindous, et des gouvernemens européens dont il fut si long-tems l'arbitre dans ces contrées. Je ne vous en dirai rien, mais je puis vous affirmer que depuis mon excursion dans l'Inde méridionale, j'ai conçu une meilleure idée de son caractère. J'avais d'abord soupçonné qu'à ses qualités admirables se mêlait un grand esprit d'intrigue; qu'il visait trop à jouer le prophète politique; et que la vénération dont aujourd'hui encore les gentils lui of-

frent le tribut, en venant déposer des couronnes et des lampes funèbres au pied de son mausolée, était le prix d'indignes transactions avec leurs préjugés. J'étais dans l'erreur : si M. Schwartz a été le plus heureux, il a été aussi l'un des plus zélés et des plus intrépides missionnaires qui aient paru depuis les apôtres. Je ne lui ferai pas un mérite de son extrême désintéressement ; mais le pouvoir était sans attraits pour lui, et il faisait pénitence de sa renommée par un surcroît d'humilité chrétienne. Ses goûts étaient simples, son abord ouvert et riant. Il ne rechercha pas les négociations politiques, il les accepta. Il ne prétendit pas au rôle d'arbitre, mais il remplit avec prudence et avec succès celui d'agent déclaré d'un prince orphelin qui lui avait confié la défense de ses droits, et dont il s'abstint par délicatesse d'entreprendre la conversion. Au reste, ses travaux apostoliques étaient assez brillans, car à lui seul il a converti de six à sept mille Hindous. Le nombre des chrétiens de l'Hindostan s'accroît tous les jours, et l'on compte aujourd'hui, dans les seules provinces du sud, deux cents congrégations protestantes, dont l'ensemble a été évalué à quarante mille âmes environ : je doute qu'il y en ait réellement plus de quinze mille ; mais c'est déjà beaucoup. Les Hindous catholiques romains sont plus nombreux (1) ; ils appartiennent pour la plupart aux dernières castes, dont ils conservent quelques préjugés ; aussi leur instruction et leur moralité laissent-elles beaucoup à désirer.

» Le nombre des Bramines est moins grand dans les provinces du sud qu'on ne serait tenté de le croire. C'est pourtant la terre de prédilection de Bramah, et ses temples y

(1) NOTE DU TR. M. Perrin, ancien missionnaire des Indes, et chanoine de la métropole de Bourges, qui a publié, en 1807, un *Voyage dans l'Hindostan*, porte à 1,200,000 ames le nombre total des catholiques dans cette partie de l'Asie ; mais il ne garantit pas l'exactitude de ce chiffre.

sont plus vastes et plus beaux que ceux que j'ai rencontrés dans l'Inde septentrionale; ils sont aussi plus anciens; mais je doute qu'ils le soient autant qu'on le suppose.»

Cette lettre est la dernière qu'ait écrite le vénérable prélat dont nous venons de retracer les vertus. Le lendemain, 2 avril, il prononça un sermon et donna la confirmation (c'était un dimanche) : le surlendemain il administra le même sacrement dans l'église du Fort. Au retour, il voulut prendre un bain froid avant de déjeuner, comme il l'avait fait les jours précédens. Son domestique s'apercevant qu'il y restait plus qu'à l'ordinaire entra dans la salle du bain : quelle ne fut pas sa douleur, lorsqu'il le vit asphyxié au fond de sa baignoire, la tête renversée ! On le retira de l'eau; les saignées, les frictions, *l'insufflation* des poumons, tous les secours de l'art furent à l'instant essayés sans succès : il avait cessé de vivre. Son autopsie prouva qu'une des artères du cerveau s'était rompue, par suite de son immersion subite dans l'eau froide, dans un moment où il était épuisé de fatigue et de chaleur. Ses restes furent déposés au milieu des témoignages de la douleur et de la vénération publiques, à côté du grand autel de l'église de St.-Jean, à Trichinopolis. Lord Combermere se chargea de communiquer, avec toutes les précautions nécessaires, cette funeste nouvelle à sa veuve infortunée qui était restée à Calcutta avec ses enfans; elle eut besoin, pour ne pas succomber à son désespoir, de cette force d'ame et de cette résignation absolue aux décrets de la Providence, qu'elle avait puisées dans les leçons et les exemples de son vertueux époux.

Il n'est que trop vrai qu'une attaque d'apoplexie occasiona la mort subite de notre évêque, mais il est très-probable aussi que sa constitution avait été singulièrement affaiblie par les travaux auxquels il se livrait sans relâche, sous le ciel brûlant de l'Hindostan, pour échap-

per à la mollesse du climat, et surtout pour remplir dignement sa mission. Tant que l'immense portion de notre empire, qui s'étend de l'île Sainte-Hélène à la Nouvelle-Hollande, restera confiée à la direction spirituelle d'un seul homme, et que cet homme, dans son ardeur pour le bien, ne tiendra aucun compte des obstacles physiques dont il sera entouré, il est à craindre que ces plages lointaines ne deviennent le tombeau d'une foule de saints personnages. Quel Européen, de l'âge de M. Héber, arrivant dans l'Inde pour lui succéder, pourrait conserver sa santé au milieu des inquiétudes et des embarras d'une institution à peine ébauchée à quelques mille lieues de la métropole, et dont les résultats décourageraient incessamment ses efforts? Comment ne succomberait-il pas sous le poids de travaux qui, dans une saison meurtrière, absorbent les heures les plus dangereuses? (Nous apprenons en ce moment que le gouvernement de l'Inde va être divisé en plusieurs diocèses.)

C'est sous le poids de fatigues semblables, que M. Héber, à quarante-trois ans, dans la troisième année de son épiscopat, mourut sur la brèche où il luttait pour le triomphe de la religion. Nous doutons que ses vertus reçoivent l'hommage qu'elles méritent. N'appartenant à aucun parti dans l'Église ou dans l'État, l'esprit de faction ne lui prodiguera point son encens; d'ailleurs il connaissait peu ce qu'on nomme la science de l'entregent. Toutefois, la reconnaissance des Hindous se manifesta après sa mort par un deuil universel. A Madras, son éloge funèbre fut prononcé par le respectable docteur Munro, en présence d'une population consternée. On ouvrit une souscription générale pour lui élever un mausolée dans l'église de Saint-Georges, et bien que l'offrande de chaque souscripteur eût été fixée au taux le plus bas, pour la mettre à la portée de tous les Hindous, elle produisit, en quelques jours,

des sommes considérables, et l'on y vit figurer toutes les classes de la société. A Bombay, on fonda, dans le but d'honorer sa mémoire, un collége qui porte son nom. Des exemples si touchans n'ont pas été perdus pour la capitale du Bengal.

Mais, pour bien juger toute l'étendue de la perte que viennent de faire la religion et l'humanité, il faut visiter les lieux où s'écoula son enfance, ceux où, dans une sphère plus humble, il se fit connaître comme fils, comme époux, comme père, et surtout comme pasteur de son modeste troupeau. A la nouvelle de sa mort, chacun crut avoir perdu l'ami le plus tendre; malgré une longue absence, la douleur de ces bons villageois fut aussi vive que s'il eût rendu la veille le dernier soupir sous le toit qui, dans la détresse et l'infortune, leur servit si souvent d'asile. D'autres vanteront les charmes de ses entretiens, la richesse de son imagination, la délicatesse de son goût, sa vaste mémoire et sa facilité admirable à justifier chacune de ses propositions par l'autorité des précédens, ou par le texte des auteurs les plus recommandables sur chaque matière; ils parleront surtout de cette puissance de conception, supérieure à toutes les autres qualités de son esprit : quant à nous, ce sont les trésors de son cœur que nous avons explorés dans cet article. Nous avons cherché à fournir à ceux qui désespéreraient d'atteindre à la hauteur de son génie ou à l'apogée de sa brillante carrière, un modèle de ces vertus modestes, de cette charité, de cette humilité chrétiennes, de cet oubli du *moi* humain, de cette piété active, qui l'ont constamment guidé dans le cours d'une vie sans tache. (*Quarterly Review.*)

Dixième Lettre sur l'Orient.

DAMAS.

Après avoir passé trois semaines à Jérusalem et fait une excursion sur les bords de la Mer Morte et du Jourdain, je quittai la cité sainte pour me rendre à Damas par Jaffa et St.-Jean d'Acré. Cette dernière ville, revêtue de nouvelles fortifications, m'offrit les hideux trophées de la guerre du pacha qui la gouverne contre celui de Damas; un seul jour ne se passait pas sans qu'on n'y apportât un tribut des têtes humaines, enlevées aux ennemis ou, à leur défaut, aux pauvres paysans surpris sans défense dans la campagne. Le pacha d'Acre balançait les succès de celui de Damas, à l'aide des troupes auxiliaires que le prince des Druses lui avait envoyées du Liban. Pour rendre cette ville inabordable, il avait résolu d'en faire une île, en ouvrant un large canal aux deux extrémités du port, et, à notre arrivée, toute la population était employée du matin au soir à ce grand ouvrage. On voyait dans les rues une soldatesque brutale pousser devant elle à coups de plat de sabre tous ceux qu'elle rencontrait, et les diriger vers la tranchée. Là nous trouvâmes les habitans les plus riches, les marchands, les négocians, confondus avec la populace, maniant la pelle et traînant la brouette, tandis que les plus robustes procédaient aux fouilles, la pioche à la main. A midi on les nourrissait au pain et à l'eau, et au coucher du soleil on les ramenait à la ville. Les classes supérieures ouvraient la marche. Dans la foule on remarquait des malheureux dont le pacha avait fait couper le nez et les

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 7, 8, 10, 13, 14, 18, 20, 22 et 23 de notre recueil.

oreilles, pour crime de paresse, et on distinguait à leurs chants grotesques les habitans de la montagne, forcés de prendre part aux travaux.

Le pacha qui gouverne actuellement la province de St.-Jean d'Acre se nomme Selim ; il a succédé au sanguinaire Djezzar, l'un des monstres les plus barbares qui aient outragé l'humanité. Bien que ce farouche Osmanli fût dominé par le goût de la destruction, il a fait construire une superbe mosquée et une fort jolie maison de bains. Musulman rigide, il ne manquait jamais de se rendre à la mosquée deux fois par jour. Il est mort tranquillement dans son lit à quatre-vingts ans. On l'appelait *le boucher,* tant à cause de sa cruauté que parce qu'il portait à sa ceinture une hache dont il essayait la trempe sur les accusés, en se constituant à la fois leur juge et leur bourreau, ou avec laquelle il s'amusait à trancher la tête du premier venu. Un jour, pendant qu'il escortait dans le désert une caravane de la Mecque, son neveu Soliman entra dans son harem ; le pacha, instruit à son retour de cet attentat, immola de sa propre main un grand nombre de ses femmes. Souvent le sultan envoya des capidgi-bachi pour lui notifier sa destitution, ou pour se défaire de sa personne ; mais il ne permettait à aucun d'eux de l'aborder. En vain usaient-ils d'artifice en se bornant à lui demander, par l'organe de ses officiers, des nouvelles de sa santé et du bon état de ses provinces, il leur transmettait les réponses les plus affectueuses, mais il chargeait en même tems un de ses affidés de les empoisonner.

Ce monstre s'avisa un jour d'un moyen affreusement bizarre de retenir à son service, comme premier ministre, un Juif fort éclairé et très-versé dans la connaissance du pays ; ce fut de lui couper le nez et les oreilles. L'histoire de ce personnage et sa fin tragique nous furent racontées par un marchand juif, nommé Amelac. « Mon ami le ministre,

nous dit-il, était nécessaire à tous nos pachas. Soliman, qui succéda immédiatement à Djezzar, mais qui ne resta que deux ans dans ce pachalic, ne faisait rien sans le consulter, et lorsque Selim pacha nous fut envoyé, il lui accorda d'abord toute sa confiance. A cette époque un Turc n'aurait pas osé faire la moindre insulte à un Juif dans les rues d'Acre; mais, hélas! les tems sont bien changés!... Ses ennemis, jaloux d'une fortune qu'il ne devait qu'à ses talens et à son intégrité, profitèrent pour le perdre de l'ignorance et de la faiblesse du jeune pacha. Ils persuadèrent à ce dernier que ce ministre, à raison de ses relations avec la Porte et de son esprit d'intrigue, pourrait bien, dans une correspondance secrète, révéler les exactions de son maître. La première fois qu'il parut devant le pacha, après ces perfides insinuations, ce dernier lui intima l'ordre de ne point se présenter devant lui jusqu'à nouvel avis. Il obéit en tremblant et se renferma dans sa famille où il vécut dans la retraite la plus profonde. Mais cette vie oisive n'était pas faite pour un esprit aussi actif que le sien; le désir de reparaître à la cour l'aveugla sur les dangers de cette démarche. Il vint se jeter aux pieds du pacha et le supplia de lui faire connaître quelle offense lui avait fait encourir sa disgrâce : Selim irrité le chassa de sa présence. Ses ennemis profitèrent à l'instant de l'avantage qu'il venait de leur donner. Le lendemain il était à souper avec sa famille, lorsqu'un de ses esclaves lui annonça une dépêche du palais. Aussitôt il se leva sans faire paraître la moindre émotion, passa dans une autre salle, et après une courte prière, tendit le cou aux muets, qui l'étranglèrent et jetèrent son corps à la mer. Deux jours après, revenant de Sidon, j'aperçus un cadavre que les flots avaient rejeté sur la grève; c'était celui de mon malheureux ami, dont j'ignorais le funeste sort. »

Accompagnés d'un excellent guide, nous quittâmes St.-

Jean d'Acre pour suivre la route détournée qui devait nous conduire à Damas avec moins de périls. Le soir nous fîmes halte à Ebilené, village situé à l'extrémité d'une vaste plaine, sur un joli coteau couvert de troupeaux. Un *khan* nous servit d'asile pour la nuit. Après le pillau de fondation, nous fîmes un grand feu et nous vîmes entrer une foule de paysans et de jeunes filles qui vinrent sans façon s'installer dans la salle, et qui se mirent à danser pendant deux heures au son de deux fifres et d'une flûte. Quand ils furent partis, nous cherchâmes vainement un sommeil dont nous avions grand besoin. Une coalition de puces et de rats nous livra tant d'assauts qu'il nous fallut déguerpir au plus vite et nous remettre en route.

Nous arrivâmes à Tibériade, dans l'après-midi, par une jolie vallée qui va s'élargissant jusqu'au lac du même nom. A trois milles de la ville, la montagne où Jésus-Christ prêcha à la foule innombrable de ses disciples la céleste doctrine des béatitudes, vint affecter nos cœurs d'une pieuse émotion. Du haut de cet amphithéâtre admirable élevé par la nature, le coup d'œil du lac ainsi que des montagnes de Gilboe et de Béthulie est ravissant. Plus loin, notre guide nous montra les champs où s'accomplit le miracle de la multiplication des pains.

Le bourg de Tibériade n'offre aucune ruine intéressante; on y voit une ancienne chapelle, sous l'invocation de St.-Pierre, et il n'y a d'autre auberge que la maison du scheick. A quelque distance de ce bourg, du côté du sud, on remarque une source d'eaux thermales fort estimée et dont on fait un grand usage. Sur les bords du lac, au nord-est, on montre les ruines du village de Capharnaüm.

Tibériade n'est peuplée que de Turcs et de Juifs; muni d'une lettre de recommandation pour l'un de ces derniers, j'en reçus un très-bon accueil. C'était un vieillard fort riche, né à Alep, où il avait long-tems fait le commerce

et où ses enfans vivaient dans l'opulence. Il avait quitté cette ville pour passer ses derniers jours sur les bords du lac. Il possédait dans sa maison une synagogue, où un rabbin venait exercer son ministère deux fois par jour. On ne saurait croire à quel point les enfans d'Israel sont attachés à la patrie de leurs aïeux. En nous promenant le long du rivage, nous rencontrions souvent de vieux Juifs polonais qui avaient quitté leur pays pour venir chercher un tombeau à Tibériade (1).

Le soir de notre arrivée, nous passâmes une heure sur la terrasse, au clair de la lune : le lac et ses rives offraient un coup d'œil admirable. Absorbé dans un religieux recueillement, je me représentai ses vagues mugissantes s'aplanissant sous les pas de notre divin maître ; la nature s'offre, en ces lieux, majestueuse et belle comme au jour où il daigna y verser la rosée de ses célestes bienfaits.

Le lac a quatorze milles de long et six de large ; le poisson en est délicieux ; les bateaux qu'on y voit sont très-exposés aux bourrasques ; mais, ordinairement, l'eau en est pure et limpide. A l'extrémité, du côté du nord, le Jourdain y verse le tribut de ses ondes, sans les confondre avec celles du lac. A l'est, le lac est bordé de hautes montagnes rocailleuses, dont les anfractuosités sont semées de frêles arbustes ; du côté opposé, le bourg de Tibériade se dessine aux pieds d'une chaîne de coteaux, séparés par des vallées verdoyantes, mais très-peu boisées ; au sud, le Jourdain dégage ses eaux de celles du lac, et court dans un vallon désert entre deux lignes de hautes montagnes. Les ruines d'un pont ajoutent beaucoup à l'effet romantique de ce tableau. Nous nous baignâmes sous l'une des arches : le fleuve a, en cet endroit, environ cinquante

(1) NOTE DU TR. Voyez, sur cette affection des Juifs de l'empire russe pour la Palestine, l'article sur les *Sectes religieuses de la Russie*, inséré dans notre 21e numéro.

pieds de large; au-delà, son lit se resserre et son cours devient plus rapide jusqu'à Jéricho. Ce vallon où la végétation est encore assez riche, quoiqu'il n'offre aucune trace de culture, a dû être jadis très-peuplé. Malgré la fraîcheur des eaux et l'agrément des sites, il fait, en été, une chaleur accablante sur les bords du lac ainsi que dans la vallée. C'est cependant le canton de la Palestine dont le séjour serait le plus agréable, pourvu qu'on s'établît sur le sommet des coteaux, où l'air est plus vif et plus pur.

Nous prîmes congé de notre vieux Juif, après une station de deux jours à Tibériade. Les bords du lac que nous côtoyâmes en allant vers le nord-est nous offraient une foule de sites délicieux; en les quittant, nous rencontrâmes une jolie plaine de deux ou trois milles d'étendue où nous passâmes la nuit en plein air. Le lendemain, nous arrivâmes vers midi à la montagne de Béthulie, au haut de laquelle le bourg moderne de Saphet, dominé par le château du gouverneur, forme un amphithéâtre romantique, flanqué de platanes et de palmiers. Les rues sont formées par les plates-formes des maisons inférieures. Cette position formidable est exactement celle de la patrie de Judith telle qu'elle est décrite par *l'apocriphe*. Nous cherchâmes un abri contre la chaleur, et nous fîmes un déjeuner champêtre au pied d'une fontaine, ombragée d'un énorme platane, et située au centre du bourg. C'était un jour de marché : de la place où nous étions, nous pouvions aisément distinguer tous les mouvemens des populations voisines qui s'y étaient donné rendez-vous, et suivre de l'œil la vaste étendue du lac de Tibériade dont le soleil dorait la surface.

Après avoir fait, non sans peine, notre provision de vin dans le bourg, nous continuâmes notre route, et, en quelques heures, nous arrivâmes aux limites qui séparent la Palestine de la Syrie. A la nuit, nous demandâmes l'hos-

pitalité à un vieillard qui habitait avec son fils une misérable chaumière, isolée au bord d'un ruisseau. Nos offres les plus séduisantes ne purent les décider à nous recevoir; il nous fallut donc encore passer la nuit en plein champ. Le lendemain, nous nous trouvions dans un cruel embarras, faute de provisions, lorsque nous aperçûmes dans le lointain quelques tentes dressées aux pieds des montagnes; c'était un camp arabe, établi le long du ruisseau, au milieu de gras pâturages. Nous mîmes pied à terre devant la tente du scheick, qui nous admit à sa table et nous offrit du riz et des gâteaux au beurre. Ces Arabes sont plus riches et plus policés que les Bédouins du désert. Ce sont des pasteurs nomades, qui, tels que les patriarches, après après avoir épuisé les pacages d'un canton, passent dans un autre avec leurs troupeaux. Pendant que nous étions dans leur camp, un émissaire du prince des Druses, sous la domination duquel ils résident, vint leur demander leur contingent de cavalerie. La proposition parut leur déplaire, car, après avoir délibéré pendant que cet officier prenait quelques rafraîchissemens, ils lui firent une réponse qui le décida à partir sur-le-champ. Nous en fîmes autant de notre côté, mais sans leur offrir d'argent; ils auraient regardé cette offre comme une insulte.

Le reste du jour, nous parcourûmes un vallon solitaire où nous n'entendions que les pipeaux rustiques des pâtres dispersés sur les montagnes. Vers le soir, nous traversâmes le Jourdain, à peu de distance de sa source. Cette rivière, qui traverse deux lacs avant de se jeter dans la Mer Morte, ne formait en cet endroit qu'un petit ruisseau.

Je ne parlerai pas du bourg d'Asbeia, qui n'a de remarquable que sa position sur le penchant d'une haute montagne; nous y passâmes une nuit très-orageuse. Le lendemain, le pays nous présentait l'image de tous les ravages que la guerre entraîne, surtout chez des peuples barbares. Le

joli village de Rascheia, où s'était livré le dernier combat qui n'avait coûté la vie qu'à cinq hommes, était presqu'entièrement détruit. Quelques jours après notre passage, la plaine qui sépare la Syrie de la Palestine fut le théâtre d'une bataille rangée, où dix mille hommes combattirent des deux côtés. Les troupes du pacha de Damas n'éprouvèrent qu'une perte de quarante hommes et prirent la fuite. Si le pacha de St.-Jean-d'Acre, aidé des Druses du Liban, avait su profiter de la victoire, il lui eût été très-facile de s'emparer de la capitale de la Syrie.

A la nuit, nous nous arrêtames dans un bourg à moitié ruiné ; j'ai remarqué qu'en Syrie les habitans étaient plus hospitaliers qu'en Égypte et dans la Palestine. A peine un voyageur a-t-il mis les pieds dans une chaumière, qu'on s'empresse autour de lui, on allume du feu, on met à sa disposition du lait, des œufs, de la volaille, et l'on reçoit avec reconnaissance la rémunération la plus légère.

Après avoir passé un jour au milieu de montagnes couvertes de neige, parmi lesquelles on distingue le Gible-Scheick, nous aperçumes le surlendemain à nos pieds la belle plaine de Damas. Je ne sais si le contraste du pays que nous venions de parcourir doublait pour nous le charme de ce coup d'œil ; mais nous fîmes halte pour en jouir à notre aise. Les dômes et les minarets de cette cité s'élèvent resplendissans du sein de bois et de vergers, qui ont douze milles de circonférence. Quatre ou cinq petites rivières baignent la ville et ses jardins, et, du pied des montagnes, de superbes avenues y conduisent. En arrivant, nous descendîmes provisoirement dans un monastère espagnol, et, trois jours après, nous vînmes loger chez un marchand syrien, grec de religion. Voici la description de sa maison : une cour donnant sur la rue, ornée d'orangers disposés autour d'une jolie fontaine ; à droite, sous un arceau pratiqué dans le mur, un divan

pour fumer ou prendre le café ; sur la cour, une grande salle pavée en marbre et décorée d'une fontaine, et, au premier étage, deux chambres garnies de tapis et de coussins. Notre hôte avait une jolie femme dont je remarquai plus d'une fois l'empressement à nous servir à table, malgré les remontrances de son mari.

Damas a sept milles de tour et deux milles de long ; ses remparts sont très-bas et ne renferment que les deux tiers de la ville. La rue habitée autrefois par St.-Paul s'ouvre sur la route de Jérusalem ; on vous montre sur cette route, à peu de distance des remparts, la place où l'apôtre se convertit, frappé de la lumière céleste.

Tout chrétien est forcé de prendre à Damas le costume turc ; mais si les Ottomans sont ici plus fanatiques qu'ailleurs, ils sont moins rigides dans leurs habitudes sociales ; les femmes y jouissent d'une grande liberté, et on les rencontre tous les jours à la promenade auprès des remparts, ou prenant le frais au bord des rivières. Dans les hautes classes, elles font des parties de campagne, sous la surveillance de leurs gardiens, et on les voit souvent, à demi couchées à l'ombre d'un groupe de palmiers, prêter l'oreille aux chants de leurs esclaves. Elles portent, pour la plupart, un voile blanc qu'elles relèvent de tems en tems, pour donner à l'étranger une idée de leurs attraits ; il en est qui, sans voile et dans un costume élégant, forment de bruyantes cavalcades, sous l'escorte de leurs domestiques.

Les comestibles sont ici à bon marché ; le pain, le meilleur que l'on mange en Orient, vaut même celui de Paris. Tous les matins on vend dans les rues de la crême et du miel délicieux ; ajoutez-y de l'excellent moka, et vous aurez notre déjeuner quotidien.

La plaine de Damas abonde en fruits excellens, parmi lesquels on remarque l'orange, le citron et l'abricot ; on

en fait des conserves exquises. On y fait aussi des pâtés et des tartes de rose. A trois milles de la ville règne un plateau entièrement couvert de rosiers cultivés avec le plus grand soin, et dont la fleur compose l'essence précieuse qui porte son nom.

Aux environs de Damas, les vergers et les bois offrent des promenades charmantes; la campagne est semée de jolies maisons de plaisance qu'on peut louer pour un jour. Quand on est fatigué de l'ombre et de la fraîcheur dont on y jouit, on n'a qu'à faire une excursion aux montagnes arides et romantiques qui les dominent, et l'on y rentre bientôt avec de nouvelles sensations de plaisir.

On voit aux portes de la ville plusieurs cimetières ; les femmes s'y rendent le matin pour déplorer la mort de leurs proches. Rien n'est plus attendrissant que ce spectacle : ici, c'est une veuve accompagnée de son enfant, qui, à genoux sur la tombe de son mari, verse des torrens de pleurs ; là, ce sont les cris affectés d'une douleur de commande; plus loin, à ses sanglots étouffés, on reconnaît le cœur brisé d'une mère. Nous avons remarqué des tombes couvertes de fleurs et de gâteaux, devant lesquelles des parens se tenaient en silence plongés dans leurs tristes réflexions.

Le bazar destiné à recevoir les caravanes est une vaste rotonde à colonnes, surmontée d'une élégante coupole. Une belle fontaine y rafraîchit l'air ; tout autour règnent des boutiques, et, au-dessus, les chambres des marchands donnent sur une galerie circulaire. Les autres bazars où sont exposés les plus riches tapis de l'Orient, des sabres, les baumes de la Mecque, les produits variés de la Perse et de l'Inde, sont situés dans la position la plus avantageuse sous le rapport de l'agrément et de la salubrité.

Je ne parlerai de la grande mosquée que pour signaler la beauté de son dôme et de ses minarets, et les vastes pro-

portions de l'édifice. L'intérieur, comme on le sait, n'en est ouvert qu'aux Musulmans.

La façade des maisons ne répond pas à leur élégance intérieure; mais, à défaut de cet avantage, la ville en possède un qui est du plus grand prix à raison du climat; ce sont trois petites rivières bordées d'arbres, et sur lesquelles on a jeté plusieurs ponts garnis de siéges et de coussins pour le délassement des passans. Il ne manquerait rien aux attraits physiques de la vie chez les habitans de Damas, si on pouvait y trouver de bon vin : les moines espagnols en ont d'excellent, mais ils n'en font pas le commerce. Au reste, les sorbets que l'on vend dans les cafés, et jusque dans les rues, sont une ressource précieuse en été; on les prépare en plein air. Le marchand a constamment devant lui deux ou trois *sorbétières* entourées de glaces; à mesure que le chaland se présente il verse le sorbet dans un vase, y jette un morceau de glace et le sert en cet état. Ici la glace est très-commune. La haute montagne de Gibel-Scheick, dont le sommet est toujours couvert de neige, en fournit toute l'année aux habitans.

A peu de distance de Damas, les rivières qui l'arrosent se réunissent et forment une cataracte dont le bruit rompt le silence monotone qui règne dans les villes d'Orient : cet endroit était notre promenade favorite. On a établi un café sous les groupes d'arbres qui l'ombragent. Souvent aussi nous allions au joli village de Salehiéh, au pied de la montagne de ce nom. Là, un ruisseau limpide serpente au milieu des jardins et des vergers : chaque maison a le sien. Au-dessous de cette masse de verdure, et en face des rochers arides, se détachent le dôme et le minaret de sa mosquée. A droite, par l'inclinaison de la montagne, vous pouvez entrer dans un kiosque élégant d'où l'œil s'étend à la fois sur la ville, sur ses bois, sur les montagnes qui for-

ment un demi-cercle autour d'elle, et sur une plaine à perte de vue.

Le lieu appelé *la jonction des eaux* est à cinq milles au nord de la ville. La rivière de *Barrady*, l'ancienne *Abana,* déjà grossie par un fort ruisseau, se divise en plusieurs courans qui s'égarent dans la plaine. Leur séparation, ouvrage de l'art, a lieu dans un site pittoresque au pied de quelques rochers. Ces courans, au nombre de six ou sept, après avoir traversé la ville sur plusieurs points, forment la cataracte que j'ai décrite.

Les rues de Damas, à l'exception de celle de St.-Paul, sont toutes étroites; elles sont pavées, ainsi que la route de Salehiéh. Celle-ci forme une belle avenue bordée de deux petits ruisseaux, avec deux contre-allées pour les piétons. Des bancs y sont établis de distance en distance, et on y voit circuler à toute heure des cafetiers ambulans. Les maisons sont bâties en pierres jusqu'au premier étage; le reste est en briques.

La tenue de habitans est plus soignée que dans aucune autre ville turque; leurs vêtemens sont plus chauds, car l'hiver y est assez rigoureux, et un sol imbibé d'eau rend dans toutes les saisons le climat fort humide, et nuit à sa salubrité. Aussi un médecin français, M. Chaboissant, qui y est établi depuis quarante ans (il en a en ce moment quatre-vingts), y a-t-il fait sa fortune; il tient un grand état, possède une nombreuse clientelle, et jouit de l'estime générale.

Damas renferme 10,000 chrétiens; la plupart appartiennent à la religion grecque; le reste est catholique ou arménien. Je ne me suis pas aperçu qu'aucun d'eux fût gêné dans son culte ou dans sa manière de vivre; je crois les Turcs plus intolérans par leurs maximes, qu'ils ne le sont en réalité. Dans mes rapports avec eux, je les ai tou-

jours trouvés polis, généreux, hospitaliers, et jamais, sur leur territoire, je n'ai craint pour ma sûreté personnelle. Je ne pense pas que leur caractère soit essentiellement astucieux et vindicatif.

Les Juifs de Damas vivent dans une situation fort heureuse, grâce à la protection d'un de leurs co-religionnaires, ministre du pacha. Tous les soirs, je les voyais se divertir aux portes de la ville, sans causer aux Turcs le moindre ombrage.

A notre arrivée, notre intention était de louer toute une maison; à cet effet, nous nous adressâmes à un Turc qui en avait une vacante. C'était un de ces vieux barbiers émérites tels qu'on les dépeint dans les *Nuits Arabes*; nous le vîmes plusieurs fois mollement assis sur son divan, la pipe à la bouche, devisant avec ses amis. Il fallait l'entendre, dans cette noble attitude, nous vanter les agrémens de sa maison, la vue magnifique de sa terrasse, le luxe de ses tapis, la blancheur éblouissante de ses coussins, etc.; mais sa femme attachait bien plus de prix encore à cette précieuse propriété; car, dans une altercation fort vive qu'elle eut avec son mari, elle s'écria que des *chiens d'Infidèles* ne souilleraient jamais la pureté et la beauté de son divan : c'est ce que le barbier nous déclara tristement le lendemain, en nous donnant congé par anticipation. Ce jour-là, il daigna causer avec nous; il nous parla même de sa campagne contre Napoléon. Lorsque l'armée française fit son excursion en Syrie, les habitans de Damas coururent aux armes en l'honneur du prophète, et se mirent en campagne contre les *Giaours*. « Pleins de zèle, dit-il, nous abordâmes l'ennemi; mais nous avions affaire à des lions; nous fûmes battus, et je reçus, pour ma part, une blessure dont je me souviendrai long-tems. Tandis qu'on m'entraînait à demi mort hors du champ de bataille,

je m'écriai : Qu'ai-je été faire avec ces maudits *Giaours ?* qu'ils aillent au diable ! — Et me voilà. »

Damas se distingue surtout par le luxe de ses cafés ; il y en a qui sont bâtis sur pilotis, dans la rivière ; leur plate-forme n'est qu'à un pied au-dessus des eaux, et ils forment un grand kiosque dont l'intérieur et les entre-colonnes sont garnis de siéges et de coussins pour le consommateur. A vos pieds, vous voyez une eau limpide se précipiter avec un doux murmure sous la charpente qui soutient le café. Un art ingénieux, exhaussant le lit de la rivière, à quelques toises en amont, a fait les frais d'une petite cascade dont l'albâtre se marie au vert foncé des arbustes plantés sur la digue, et des bois qui bordent le rivage. Le bruit de la cataracte, la fraîcheur qu'elle répand, procurent, pendant la chaleur du jour, des sensations délicieuses. La nuit, lorsque le kiosque est illuminé ; que les Turcs de tous les rangs, dans toutes les variétés de leurs riches costumes, en couvrent le plateau ; que le reflet de la lune se joue sur les eaux avec celui des girandoles ; et que la musique achève d'animer la scène, on croit voir se réaliser un des enchantemens des *Mille et une Nuits*.

Il y a sur la rivière deux ou trois autres cafés dont la construction diffère de celle que je viens de décrire ; le plateau est séparé de la rivière par une vaste galerie : au centre une fontaine artificielle verse ses eaux dans un bassin de marbre. La galerie est couverte de sophas et de coussins où l'on apporte aux consommateurs des pipes, du café, des sorbets ou des fruits, et l'intérieur est occupé par les danses et la musique. Auprès de ces derniers cafés, un petit îlot, couvert de gazon et de fleurs, offre à l'amateur une promenade charmante.

Ces établissemens sont fréquentés par des conteurs arabes ; quelques-uns chantent une espèce de récitatif avec

accompagnement de guitare. On voit aux portes de la ville des cafés moins vastes, mais d'un luxe plus recherché, où les Turcs de distinction se rendent en partie fine, et qu'ils louent pour toute la journée.

Le pacha de Damas jouit d'une grande réputation de générosité, et le peuple paraît très-heureux sous son gouvernement; mais comme la Porte-Ottomane change ces officiers tous les trois ans, la meilleure administration ne laisse après elle aucune trace durable.

On ne voit ici ni spectacles ni autres divertissemens publics : l'esprit des Turcs n'a pas besoin de ces stimulans. Le pélerinage de la Mecque, qu'ils doivent accomplir, au moins une fois dans leur vie, fait tant d'impression sur eux, qu'il leur fournit, pour le reste de leurs jours, un aliment perpétuel de conversation. Il faut que leur respect pour le Koran soit bien profond, pour qu'au milieu de leur apathie et de leurs dévotions, si longues et si minutieuses, ils n'aient, pendant douze siècles, manifesté aucun penchant à l'idolâtrie, ni dénaturé leur culte par des pratiques immorales, tandis que les Hébreux, jadis dépositaires de la vraie foi, se sont prosternés devant le veau d'or! Si les Turcs ne connaissent ni la comédie ni l'opéra, il en est un grand nombre qui consacrent leur fortune à des établissemens de charité. Damas en possède plusieurs où l'on distribue des provisions aux pauvres, et des médicamens aux malades. L'un d'eux est très-vaste, et d'une construction magnifique.

Les Turcs se livrent ici, avec passion, à l'exercice du cheval : il est curieux de les voir lancer leurs coursiers arabes dans l'immensité de la plaine, tandis que les modestes piétons se pressent aux portes de la ville vers ses riantes avenues. Ce goût est moins vif au Caire, où la campagne est trop aride, et à Constantinople où elle n'est pas à la portée des promeneurs. Au nord-ouest la jolie

colline d'Asloun touche à la route de Palmyre. J'étais tenté de faire une excursion vers ses ruines, mais des obstacles m'en ont empêché. Au reste j'ai partagé mon tems entre les cafés de Damas et les villages qui l'environnent; l'attrait de ses bosquets de cyprès et de palmiers m'a conduit deux fois à celui de Salehiéh. La seconde fois, j'ai passé quelques heures chez un riche Musulman, dont la maison est ouverte à tous les étrangers. Au rez-de-chaussée, son superbe salon donne sur un jardin où serpente une eau vive et limpide, et, au premier, on jouit du coup d'œil de la plaine et de la cité. Il est peu de maisons à la ville et à la campagne, dont les jardins ne soient décorés d'une fontaine ou d'un jet d'eau. Un étranger peut en louer une très-jolie à bon marché; c'est le genre d'habitation le plus agréable et le plus indépendant. Malheureusement on y manque de société. Ce désagrément, inévitable en Orient, est insensible lorsqu'on ne réside dans une ville que quelques semaines; mais si un étranger doit l'habiter plusieurs mois, il est forcé de se plier aux mœurs orientales, sous peine de périr d'ennui; et cependant lorsqu'on quitte ce beau climat pour ne plus le revoir, on ne peut, en le saluant d'un dernier regard, se défendre d'une impression de tristesse. Les liaisons qu'on y improvise contribuent aussi à ranimer les souvenirs touchans et dramatiques qu'un voyage dans le Levant rappelle nécessairement. Le brusque passage d'un jardin dans une aride solitude; du repos de la tente, dans les sables brûlans de la plaine; la fontaine et le palmier du désert; l'hospitalité de l'Arabe; la prière du Musulman au lever et au coucher du soleil; voilà des tableaux qui laissent dans l'imagination une trace indélébile.

Nous rencontrâmes un jour le cortége des scheicks arabes qui venaient du désert offrir leurs hommages au pacha. Ils étaient très-bien montés et se faisaient remarquer par

leur complexion grêle, leur figure expressive, leur regard perçant, le manteau de coton à carreaux, flottant sur leurs épaules, et leur turban jaune ; on eût dit qu'au lieu de rendre une visite de cérémonie ils venaient mettre la ville à contribution.

Ici les femmes fréquentent les bazars. On les voit couvertes d'une mantille blanche qui forme capuchon. Comme les hommes, elles portent des pantoufles dans leurs souliers, et, lorsqu'elles entrent dans un appartement, elles laissent cette dernière chaussure à la porte. Dans les rues, elles ont des bottines jaunes et un costume plus attrayant qu'au Caire ou à Constantinople ; leur tunique, ou soubreveste, est parfois richement brodée. Le pantalon, qu'elles gardent en toute saison, est en soie, orné de broderies et de paillettes d'or ou d'argent, et lié par une ceinture à un petit gilet. Elles portent sur leur pantalon une robe courte, mais jamais de corset. Elles ont, en général, l'œil noir et vif, les mains petites et blanches; les bagues et les bracelets dont elles aiment à se parer, en rehaussent encore la beauté. Leur costume, embelli par la régularité de leurs traits, donne à leur physionomie je ne sais quoi d'imposant, dont l'effet est plus remarquable encore sous leur turban de cachemire. Je doute que nos dames, même avec le secours des aigrettes et des oiseaux de Paradis, connaissent aussi bien que celles de Damas l'art de placer cette coiffure, et de s'en faire un talisman.

Après quinze jours délicieusement écoulés dans la capitale de la Syrie, nous prîmes congé de notre hôte et de son aimable famille, et nous mîmes en route pour les ruines de Balbec, avec un guide et des chevaux.

(*New Monthly Magazine.*)

MÉLANGES.

Les Plaisirs de Brighton (1).

Je suis attaqué de la maladie des voyages, et, pour satisfaire ce besoin de locomotion dont m'a doué la bienfaisante nature, j'ai, depuis ma quinzième année, promené mon oisiveté à travers l'Europe. J'ai fondu un ducat dans le cratère du Vésuve; navigué pendant quinze jours dans les gondoles de Venise; dormi dans le couvent de Ste.-Magdeleine, au sommet des Alpes; et suivi les processions du jubilé dans la capitale du monde chrétien. Un procès à soutenir m'a rappelé à Londres; mais, hélas! les avocats et les juges n'économisent ni le tems, ni l'argent des plaideurs. Obligé de demeurer dans mon île, je cherche vainement à tromper ici l'ennui qui me ronge : opéra, dandys, débats politiques, rien ne m'amuse. Je maigris; une toux sèche semble me menacer d'une consomption, que je pourrai attribuer non au *mal du pays*, mais au *mal des voyages*.

Le premier symptôme de ma maladie a été la soif de lecture la plus bizarre; un goût exclusif pour la poésie descriptive. Notre littérature actuelle m'a servi à souhait. Sans parler de *Falconer, Gray, Collins*, je dévorai *Wordsworth, Coleridge, Keets, Lindsay, Walter Scott, Shelley*. Un jour que j'avais entre les mains le plus descriptif de tous, Wordsworth (2), et que ses grands vers sans rime et

(1) Note du Tr. Brighton est la résidence actuelle du roi d'Angleterre. C'est, sans doute, à titre de souverain de l'Hindostan, qu'il y a fait élever un palais dans le style des constructions mongoles, qu'on trouve dans cette partie de l'Asie. La haute société de Londres afflue dans cette ville, pendant l'été, pour y prendre des bains de mer.

(2) Voyez, dans notre précédent Numéro, un article sur ce poète.

sans repos semblaient reproduire à mon imagination le paysage des montagnes Alpines, je levai les yeux, et quel spectacle, grand Dieu! vint rompre le charme dont m'avait environné le poète! Les cheminées de Drury-Lane m'offraient au loin leur stérile et vaste perspective. Le ciel, imprégné de suie et de vapeurs infectes; cette terre natale, où mes pères m'avaient construit une grande prison de briques noircies, ne furent plus, pour moi, que des objets d'horreur. Je le jure, m'écriai-je, trois jours n'auront pas accompli leur révolution accoutumée, et j'aurai quitté Londres, son dôme de fumée et ses amphithéâtres de brique.

Je n'avais pas fixé le lieu vers lequel devaient m'entraîner mes pas errans. Uranus, vénérable Cybèle! vous aviez entendu mon serment; je devais le tenir. Peu m'importait la région éloignée ou prochaine qui devait me consoler des ennuis de Londres et de ceux du repos: j'allais changer de place; mon cœur anglais bondissait de joie.

Cependant, une vieille et respectable tante me conseilla de me diriger vers Brighton; Brighton, demeure royale, séjour de plaisance, aujourd'hui plus à la mode que Bath, et célèbre par le voisinage de la mer et la beauté de ses palais orientaux. En effet, je me décide pour ce lieu de féeries; à six heures, la diligence m'entraîne, ainsi que seize autres malheureux humains, juchés, perchés, entassés, courbés, étendus, suspendus dans la voiture, sur la voiture, derrière la voiture; elle m'entraîne, dis-je, vers les plaines ravissantes, les bosquets verdoyans, les heureux rivages dont l'illusion va me rendre les jours de mon bonheur en Italie et en Suisse.

Vingt paragraphes de journaux, où la magnificence et le prestige de Brighton étaient dépeints avec un luxe de style digne des *Mille et une Nuits*, se présentèrent à ma fidèle mémoire. Je pensai au lac Léman et à ses flots d'azur, aux

îles romantiques du lac de Come, au céleste aspect de la baie napolitaine et du château de l'OEuf. Les ombrages antiques et pittoresques de Windsor, les rives charmantes du Devon, assiégeaient ma pensée. Je me composai de tous ces souvenirs un paysage plus élégant, plus sauvage, plus riche, plus beau, plus magnifique : Brighton, l'asile de la noblesse anglaise, le favori de la mode, le paradis des gens de cour, devait réunir toutes les beautés éparses dans les divers paysages. Je me préparais d'avance à écrire un gros volume in-quarto, sous ce titre : *Plaisirs de Brighton*, ou *Beautés de Brighton*.

Ainsi mon imagination charmait la route. Cependant nous approchons de la ville sacrée dont les bourgeois de Londres ne parlent qu'avec respect : d'arides mamelons l'environnent ; je n'aperçois à droite et à gauche qu'une terre stérile, et, devant, la mer immense dans toute la monotonie de sa grandeur. O beautés pittoresques, qu'êtes-vous devenues ? La nature a-t-elle perdu sa fraîcheur ? une grande catastrophe aurait-elle détruit tout ce qui faisait le charme d'une ville si célèbre depuis dix ans ?

C'est là Brighton ! Point de gazons, de pelouses, de bocages ! Partout des sables stériles, triste image du désespoir où me plonge un désappointement si cruel ! Je m'achemine lentement vers les bords de la mer, où j'espère du moins trouver quelque consolation à ma misère et quelques points de vue qui me rappellent les beaux rivages de l'Adriatique. Hélas ! ces collines crayeuses achèvent de me désoler. Rentrons dans la ville : cette plaine humide, dont aucun accident n'interrompt la monotonie, est aussi fatigante pour mes yeux et pour ma pensée que cet océan sablonneux dont j'étais environné tout à l'heure.

Au détour d'un roc, je lis avec étonnement ces mots tracés en grosses lettres rouges sur un poteau barbouillé de blanc : *Route du Parc*. Un parc à Brighton ! la nou-

velle me sembla miraculeuse. Où peut-il être, où se cache-t-il, dans quelles profondeurs ensevelit-il sa verdure, ce parc mystérieux? Rien ne m'avait encore révélé sa présence, et cependant mon regard curieux avait déjà plané sur la cité entière et sur ses environs. Autour de la ville et dans la ville je n'ai pu découvrir que des pierres et du sable; une aridité dans le sol, une tristesse dans le ciel, qu'il est plus facile de sentir et de déplorer que de décrire.

Allons au parc, en quelqu'endroit qu'il se trouve! Je dis, et je suis la rue d'Egremont dans la direction que le poteau merveilleux m'a indiquée. Une porte en bois frappe mes regards; un Suisse solitaire me demande deux pennys pour droit d'entrée : j'ai payé; je suis dans le parc. Imaginez une espèce de fossé oblong, environné de ces collines de craie dont je viens de parler; là une douzaine d'arbrisseaux mort-nés élèvent du sein de cette terre désolée leurs rameaux jaunâtres; un gazon pelé tapisse quelques toises du sol! Je me demande avec douleur si ce sont là des plantes, si ce sont là des arbres. Ah! si ces parias du règne végétal, condamnés à languir dans le prétendu parc de Brighton, pouvaient parler, quelles tristes plaintes n'exhaleraient-ils pas? Quelle lamentation universelle s'échapperait de ces fleurs fanées sur leurs tiges, de ces arbustes frappés de consomption, de ce gazon dévoré d'étésies, que les Brightoniens prennent pour des végétaux!

Dans le fait, un citoyen de Brighton ignore aussi complètement ce que c'est qu'un arbre, qu'un bon gentilhomme qui n'est pas sorti des lagunes de Venise ignore la forme et l'utilité d'un cheval. Oui, si j'étais peintre ou poète, et que je dusse personnifier sous une image vivante la cité dont je parle, je la représenterais sous la figure d'une nymphe décrépite, sans cheveux, sans fraîcheur, couverte de rides; sibylle antique et vermoulue que la renommée a

trop insolemment choisie pour l'objet de ses panégyriques menteurs.

Cependant je fis le tour de la ville et j'y cherchai dans la beauté des édifices quelques compensations à l'incomparable laideur de la nature. Toutes les pompes et tous les agrémens de l'architecture ont été prodigués pour orner cette solitude. On trouve partout des frises, des chapiteaux, des colonnes, des portiques, des architraves, mais point d'habitans. Le plus profond silence n'est interrompu que par le sourd mugissement des flots de la mer. Vous apercevez des palais magnifiques dont les fenêtres sont dégarnies de leurs vitrages. Sur une enseigne immense vous lisez ces mots : *Café de l'univers;* la porte et les jalousies du Café de l'univers sont fermées, et il est évident que l'ingrat univers a fait banqueroute à son hôte. L'auberge *de l'Europe* est ouverte à tous les voyageurs; un garçon en tablier blanc se tient à la porte; à l'indolence de sa contenance, à l'apathie de son regard, il est aisé de voir combien il s'ennuie de sa sinécure.

C'est donc là ce Brighton si vanté ! C'est pour obtenir ce résultat que toute la noblesse anglaise, prodiguant le fer, le bois, le marbre, l'acier et l'or; imitant son noble maître, et commandant des constructions magnifiques dans le style grec, romain, oriental, égyptien, arabe, a fait naître du sein de ce territoire désenchanté une ville de féerie !

Le Pavillon (tel est le nom que porte le palais de S. M. George IV) n'a qu'un seul défaut, c'est d'être bâti à Brighton. Rien de plus original, rien de plus pittoresque que ces groupes de dômes, de minarets, de lanternes, de coupoles, de girandoles, dont l'élégance bizarre semble créée par l'imagination d'un conteur des *Mille et une Nuits*; mais pourquoi ce choix malheureux? Le séjour de désolation, l'asile de stérilité qui environne ces édifices, leur

fait perdre une partie de leur prix. Une petite chaumière au milieu d'un joli paysage, dans le fond d'une vallée riante, flatte davantage nos yeux.

Lorsque j'eus reconnu combien il était inutile de demander, à cette cité sans paysage, rien qui ressemblât aux plaisirs de la campagne, je voulus essayer des agrémens de la ville. J'entrai chez Tupper qui tient à la fois, comme on sait, cabinet littéraire, salle de billard, salles de jeu et salons de conversation. A la voix monotone du tailleur et du croupier se joignaient les sons confus et secs du plus triste clavecin que des touches blanches et noires, des pédales et un tambourin aient fait décorer du nom de piano. Un signor, qui écorchait avec une vigueur impitoyable les douces inflexions de la langue italienne, nous chanta deux airs de *bravoure;* je n'eus pas celle de résister à la seconde *aria.* Je partis.

Vous voilà donc, voluptés de Brighton! Et j'ai quitté pour vous Londres, la foule des *dandys* qui encombrent Bond-street, la gracieuse madame Vestris, Veluti, Curioni, de Begnis le roi des bouffes, et madame Pasta! Rendez-moi, rendez-moi la fumée de la grande ville, et mes délices accoutumées! Ah! je le sens, je suis guéri de la manie des voyages.

Mais j'aperçus trois ou quatre voitures dont la caisse peinte en noir et imitant le corsage de la mouche, porte le nom de cet insecte : je bénis donc la *Mouche;* sur ses ailes je vais prendre ma volée loin de cette scène de tristesse et d'abandon. Rien de mieux inventé que ces véhicules si bien nommés; en un quart d'heure vous perdez de vue Brighton. La verdure, les fleurs, les vallées fraîches et odorantes raniment vos regards; vous oubliez ce désert, qui ne possède rien d'aussi agréable et d'aussi utile que les *mouches* au moyen desquelles je me hâte de le fuir.

(*London Magazine.*)

Figure, Caractère et Usages des Birmans.

Le portrait d'un peuple conquis, tracé par l'un des conquérans, peut être inexact par des motifs qu'on ne saurait blâmer. Un officier anglais, employé dans l'armée qui a soumis Birmah à la domination anglaise, M. Alexander, paraît cependant avoir rendu justice aux habitans de ce pays : voici ce qu'il en dit.

« Ces peuples ont un courage très-bien secondé par leur constitution vigoureuse. Les hommes sont d'une taille moyenne, de 5 pieds 3 à 4 pouces (1^m 727). Les femmes sont un peu plus petites, à proportion, mais bien faites ; et, quant à leur figure, on ne peut leur reprocher que d'avoir le nez plat. Le teint des deux sexes est d'une couleur cuivrée.

» Les Birmans sont vifs, curieux ; ils ont presque toujours un cigare à la bouche, surtout lorsqu'ils lisent ou qu'ils écrivent. Ils ont peu de préjugés nationaux ou religieux, et, de tous les peuples de l'Inde, aucun n'est mieux disposé pour la civilisation européenne. Les femmes n'y sont point emprisonnées dans les maisons, comme celles des Hindous ; elles sont chargées de tous les soins du ménage, tissent et confectionnent leurs vêtemens, ainsi que ceux de leurs époux. L'habillement du beau sexe a beaucoup de ressemblance avec l'ancien costume des montagnards écossais. Les deux sexes attachent du prix à la longueur de la chevelure, mais ils s'épilent sur toutes les autres parties du corps. Les hommes ne portent point de moustaches. Leur tête est couverte d'un mouchoir entortillé avec les cheveux et attaché par un nœud. Leur chaussure est une semelle de cuir retenue par des courroies qui vont se réu-

nir et s'attacher à l'orteil. Le vêtement des femmes n'est pas selon toutes les règles de la décence ; elles ne peuvent faire un pas sans qu'une de leurs jambes soit entièrement découverte. Leurs cheveux sont séparés sur le front, et rejetés en arrière où ils forment un nœud dans lequel on entrelace ordinairement quelques fleurs. Le mariage des Birmans ne devance point la puberté, comme celui des Hindous. Les riches brûlent les morts, et les pauvres les enterrent, après leur avoir fait faire trois fois le tour de la fosse. Les *pouaghies*, ou prêtres d'un ordre inférieur, ne sont point ensevelis avec plus de cérémonie, si ce n'est qu'on entasse des pierres sur leur fosse : j'ai vu plusieurs de ces tombeaux aux environs de Rangoun.

» Les hommes et les femmes ont les oreilles percées de grands trous dans lesquels ils mettent leurs cigares ; ils se teignent les dents et le tour des yeux ; cette dernière recherche de parure est un tatouage, dont les hommes sont encore plus curieux que les femmes. Un homme *comme il faut* ne peut se dispenser d'être tatoué depuis les reins jusqu'aux genoux ; les femmes n'appliquent cet ornement qu'à leur visage ; j'en ai vu une dont *le blanc des yeux* était tatoué.

» Les Birmans sont persuadés qu'il est indispensable de laisser aux enfans le lait maternel, aussi long-tems qu'ils peuvent s'en nourrir, et ils étendent cette maxime jusqu'aux pratiques de l'économie rurale. Ils ne traient point leurs vaches, et ils laissent téter leurs enfans aussi long-tems qu'ils le veulent. J'ai vu un de ces marmots quitter le sein de sa mère pour allumer un cigare et fumer, avec une gravité fort plaisante, et l'air d'une très-grande satisfaction.

» La plus grande marque de civilité que vous puissiez donner à un Birman, c'est de tirer de votre bouche un cigare allumé et de le lui offrir. Il le prend, le met contre sa joue, et vous fait le *chiko*, salut, avec les deux mains.

Ils ne croient point contracter d'impureté en partageant les repas des Européens ; ils se régalent volontiers avec nous de thé et d'eau-de-vie. Leurs querelles sont moins bruyantes, mais plus orageuses que celles des Hindous ; les hommes les terminent ordinairement à coups de poings et les femmes à coups de pantoufles. Ils parlent avec un extrême dédain de leurs timides voisins, qui se bornent à crier bien haut sans jamais en venir aux prises.

» Les étoffes anglaises excitent, au plus haut degré, la curiosité de ces peuples : ils s'approchent avec respect d'un uniforme, le tâtent et le flairent partout, ne se fiant pas apparemment au témoignage d'un seul sens. Un vieil habit rouge, ou une pièce de nos larges draps, sont du plus grand prix aux yeux d'un Birman ; il se ruinera pour en faire l'acquisition, et vous cédera même sa femme pour une saison. L'humeur accommodante de ces maris convenait fort à nos officiers ; presque tous avaient ainsi, à peu de frais, deux femmes birmanes, excellentes domestiques et d'une scrupuleuse fidélité. On voit, d'après cela, combien l'introduction du christianisme chez les Birmans pourrait y améliorer les mœurs.

» Le docteur Buchanan fait mention d'un singulier usage des médecins de ce pays : lorsqu'une jeune femme est dangereusement malade, ils entreprennent de la guérir à condition que, si la santé lui est rendue, elle sera la propriété de son médecin ; et que, si elle meurt, il paiera aux parens un prix convenu, auquel on évalue la femme qu'on lui confie. »

M. Alexander donne beaucoup d'autres détails sur ce peuple encore peu connu, mais ceux que nous avons rapportés sont les plus remarquables et les plus caractéristiques.

(*London Magazine.*)

Vie des Anglais à la Campagne.

L'étranger qui veut se former une idée exacte du caractère des Anglais, ne doit pas seulement les observer dans la métropole : il faut qu'il aille dans la campagne ; qu'il séjourne dans les hameaux et les villages ; qu'il visite les châteaux, les fermes, les chaumières ; qu'il erre au milieu des parcs et des jardins, des verts sentiers et des haies qui les bordent ; qu'il visite l'église champêtre ; qu'il assiste aux foires et aux autres divertissemens de la campagne ; qu'il sympathise avec les habitudes et l'humeur des gens de toutes les conditions.

Dans certains pays, les familles éclairées et opulentes vont toutes se concentrer dans les grandes villes, et la campagne n'est habitée que par de grossiers paysans. Dans la Grande-Bretagne, au contraire, la métropole n'est qu'un simple lieu de rendez-vous, où les classes supérieures consacrent une petite portion de l'année à une vie dissipée et bruyante. Après cette espèce de carnaval, elles reprennent les habitudes de la vie des champs qui paraissent leur convenir davantage. Les divers ordres de la société sont répandus sur toute la surface du royaume, et, dans les lieux les plus retirés, on trouve des personnes de toutes les classes.

Les Anglais semblent faits pour ce genre de vie : ils en aiment également les travaux et les plaisirs, et ils ont une vive sensibilité pour les beautés de la nature ; cette passion est innée chez eux. Les habitans des villes eux-mêmes, élevés au milieu de leurs murs de briques et du tumulte de leurs rues, s'accoutument sans peine à l'existence paisible de la campagne. Le négociant se choisit une retraite dans

le voisinage de la métropole, et il est aussi fier des fleurs de son parterre ou des fruits de son verger, que du succès de ses opérations commerciales. Il n'y a pas jusqu'à ceux dont l'existence doit s'écouler dans d'obscures boutiques et dans les occupations subalternes du commerce inférieur, qui ne cherchent à se rappeler le riant aspect de la nature. Dans les quartiers les plus sombres et les plus bruyans de la cité, la fenêtre du salon offre l'apparence d'un parterre. Chaque endroit où se trouve un peu de terre végétale, se couvre de gazon et de fleurs, et les ombrages distribués avec goût sur les places publiques leur communiquent quelque chose de l'aspect d'un parc.

Ceux qui ne voient l'Anglais qu'à la ville sont disposés à se former une opinion peu favorable de son caractère social. Il est ou absorbé par les affaires, ou distrait par les mille engagemens qui dissipent le tems et qui divisent l'attention dans cette grande capitale. Aussi, il a presque toujours un air de presse et d'agitation ; partout où il se trouve, il est sur le point de se rendre ailleurs ; au moment où il parle d'un sujet, son esprit s'occupe d'un autre. Quand il va voir un ami, il calcule comment il économisera son tems, afin de faire dix ou douze visites à des indifférens. Une immense ville, comme Londres, est faite pour rendre les hommes intéressés et personnels. Dans leurs courtes entrevues, ils ne peuvent parler que de lieux communs : ils ne présentent que les superficies de leur caractère ; la froide atmosphère dans laquelle ils vivent resserre leur cœur et n'en laisse pas épanouir les meilleures qualités.

C'est à la campagne que l'Anglais se livre à ses sentimens naturels. Il s'affranchit des froides formalités et des civilités négatives de la ville ; il renonce à ses habitudes réservées, et devient gai et cordial. Il rassemble autour de lui toutes les aisances de la vie élégante des villes,

mais il en bannit la contrainte. Sa maison des champs réunit à la fois tout ce qui convient à une retraite studieuse ou aux exercices de la campagne. On y trouve également des livres, des tableaux, de la musique, des chevaux, des chiens et des équipages de chasse de toute espèce. Il n'impose pas plus de gêne à ses hôtes qu'à lui-même ; mais, dans le véritable esprit de l'hospitalité, il rassemble tout ce qui peut leur rendre sa maison agréable, et laisse chacun se livrer aux inspirations de son goût.

Aucun peuple n'égale les Anglais dans l'art des jardins pittoresques. Ils ont profondément étudié la nature, et ils ont un sentiment exquis de ses belles formes et de ses combinaisons harmonieuses. Ces charmes, qu'elle ne fait voir ailleurs que dans des solitudes sauvages, sont rassemblés, en Angleterre, autour des modestes asiles de la vie domestique. Les Anglais semblent avoir surpris ses grâces les plus furtives et les plus cachées, pour les répandre, d'une manière magique, autour de leurs habitations champêtres.

Rien n'est plus imposant que le tableau qu'un parc anglais présente. De grandes prairies y étendent leurs beaux tapis de verdure, qu'ombragent çà et là des bouquets d'arbres gigantesques, dont les rameaux projettent dans l'air leurs magnifiques ombrages. La pompe solennelle des bosquets et des bois s'harmonise parfaitement avec les troupeaux de daims qui les parcourent en silence, le lièvre qui bondit sous la feuillée, et l'oiseau sauvage qui fend l'air comme un trait. Tantôt le ruisseau qui les divise forme, en murmurant, ses méandres naturels, et tantôt il s'épand comme un lac. Plus loin, dans quelqu'endroit retiré, vous trouverez un étang que la truite anime par ses rapides évolutions, et qui reproduit dans ses eaux limpides toutes les oscillations des arbres qui les environnent, tandis qu'un temple rustique ou quelque statue champêtre, que l'âge et

l'humidité ont couverts de mousse, donnent à cette retraite une sorte de majesté classique.

Mais ce qui me charme encore davantage, c'est le talent créateur qui décore les simples habitations des classes moyennes. La portion de terrain située le moins favorablement, et la plus stérile, devient bientôt un petit paradis, sous la main d'un Anglais. D'un œil prompt et pénétrant, il saisit tout le parti qu'on peut en tirer, et compose, dans sa tête, le futur paysage. Il ne tarde pas à commencer l'exécution de ses projets, et ses procédés sont aussi simples qu'ingénieux. Des arbres dont il cherche à étendre l'ombrage, d'autres qu'il émonde avec prudence ; des fleurs, des plantes dont il mêle avec adresse les nuances délicates; l'introduction d'un tapis de verdure, une ouverture qu'il dirige vers un cours d'eau, ou les teintes bleuâtres d'un endroit écarté ; voilà tous ses artifices. Il exécute tous ses travaux avec une application persévérante et paisible, comme un peintre qui termine avec amour un tableau de prédilection.

Le séjour des gens riches à la campagne a répandu, dans l'économie rurale, un certain degré de goût et d'élégance auquel les dernières classes ne sont pas restées étrangères. Le prolétaire lui-même s'applique à embellir sa chaumière et la petite portion de terrain qui l'environne. La haie touffue qui sert d'enceinte à son petit domaine ; le banc de gazon placé devant la porte ; les plates-bandes qu'entoure le buis ; le chèvrefeuille qui tapisse le mur ; le pot de fleurs qui décore la fenêtre ; le houx planté près de la maison et dont le feuillage éternel égaiera l'aridité de l'hiver ; tout annonce une influence qui découle des plus hautes sources pour se répandre ensuite sur les niveaux les moins élevés. Si l'amour, comme le prétendent les poètes, se plaît dans les chaumières, c'est sans doute dans celles des paysans anglais.

Le goût de la vie champêtre dans les hautes classes a exercé, dans la Grande-Bretagne, une influence puissante et salutaire sur le caractère national. Je ne connais pas une plus belle race d'hommes que celle des gentilshommes anglais. Au lieu de cette apparence molle, efféminée, qui distingue les hommes des classes supérieures dans la plupart des autres pays, ils ont un heureux mélange d'élégance et de force, de fraîcheur de teint et de vigueur de constitution, que j'attribue principalement à ce qu'ils vivent beaucoup en plein air, et à l'ardeur avec laquelle ils se livrent aux exercices de la campagne. Ces rudes exercices donnent également du ton et de l'énergie à l'ame, et quelque chose de mâle et de simple aux manières que les folies et les dissipations de la ville ne changent pas sans peine et qu'elles ne détruisent jamais en totalité. Dans la campagne aussi, les différens ordres de société semblent disposés à se rapprocher davantage, et à réagir favorablement les uns sur les autres. Les distinctions ne sont pas aussi marquées ni aussi difficiles à franchir que dans les villes. La manière dont la propriété a été distribuée en petits domaines a établi une gradation régulière, depuis le noble pair jusqu'au simple cultivateur; et, en réunissant les deux extrêmes de la société, elle a, en quelque sorte, infusé dans chaque rang intermédiaire un esprit d'indépendance. A la vérité cet état de choses a éprouvé, en dernier lieu, quelques changemens. Pendant les années de détresse, les grandes propriétés ont absorbé les autres, et, dans certains districts, presqu'anéanti l'honorable classe des petits fermiers ; mais ce n'est qu'une modification accidentelle au système général dont je viens de parler.

Les travaux champêtres n'ont rien qui rabaisse et qui dégrade l'humanité : ils nous placent constamment au milieu de scènes imposantes et d'une majesté naïve. Un cultivateur peut être simple et rude, mais il ne saurait être vulgaire.

Aussi l'homme le plus distingué par l'élégance de ses manières n'est point sans cesse révolté dans ses rapports avec les paysans, comme dans ceux qu'il est quelquefois forcé d'avoir avec les ouvriers des villes. Il met de côté ses formes réservées, et oubliant les distinctions du rang, il s'associe avec plaisir aux joies simples et cordiales de la vie commune. Les plaisirs de la campagne tendent à rapprocher tous les hommes, et il semble que le son des cors et les cris des chiens harmonisent tous les sentimens. C'est par cette raison sans doute que les classes aristocratiques sont plus populaires dans la Grande-Bretagne que dans quelques autres pays, et que les autres classes ont supporté des charges excessives sans trop se plaindre de l'inégale distribution des fortunes.

C'est ce mélange des différentes conditions qui a donné un caractère particulier à la littérature anglaise. De là le fréquent usage de comparaisons empruntées à la vie champêtre, et ces incomparables descriptions de la nature qui abondent dans les poètes britanniques, depuis *la fleur et la feuille* de Chancer, et qui ont, en quelque sorte, introduit dans nos cabinets la fraîcheur et le parfum de nos paysages. Les écrivains bucoliques des autres pays semblent n'avoir rendu que des visites occasionnelles à la nature et ne connaître que ses charmes généraux, mais les poètes anglais ont vécu intimement avec elle ; ils l'ont suivie dans ses retraites les plus mystérieuses, ils ont observé ses plus légers caprices. Que le vent fasse frémir le peuplier ; qu'une feuille, détachée de l'arbre, voltige sur le sol ; qu'une goutte d'eau étincelle dans la source ; que la violette répande dans l'air son doux parfum ; que la marguerite épanouisse au soleil ses pétales cramoisis ; leur attention sera éveillée sur-le-champ, et ils en tireront quelque moralité touchante !

Ce goût des esprits les plus distingués pour la campagne

a produit une influence extraordinaire sur l'aspect du pays. Une grande partie de l'île est de niveau, et paraîtrait monotone sans les charmes de la culture ; mais elle est, en quelque sorte, émaillée de châteaux et de palais ; et, qu'on me permette cette expression, les parcs et les jardins y forment une espèce de broderie. Elle n'abonde pas en aspects imposans et sublimes, mais en petites scènes de bonheur et de tranquillité champêtres. Chaque vieille ferme, chaque cabane couverte de mousse, a un caractère pittoresque. Comme les routes serpentent sans cesse à travers des haies et des bocages, l'œil est perpétuellement captivé par des petits paysages pleins de repos, de charme et de grâce.

Mais le principal attrait des campagnes de l'Angleterre, c'est le sentiment moral qu'elles font prévaloir. Elles rappellent des idées d'ordre, de sécurité, de principes anciennement établis, d'usages antiques, de coutumes révérées. Tout y paraît être le produit d'une longue série de siècles d'une existence paisible et régulière. La vieille église, avec son portail massif, sa tour gothique ; les vitraux peints de ses fenêtres, conservés avec un soin scrupuleux ; les monumens des chefs et des guerriers d'un autre âge, ancêtres des maîtres actuels du sol ; les pierres sépulcrales de plusieurs générations successives d'honorables cultivateurs, dont la postérité laboure encore les mêmes champs et s'agenouille au même autel ; l'habitation du pasteur, avec ses constructions irrégulières, en partie modernes et en partie gothiques, selon les goûts des différentes époques et de ses différens maîtres ; le sentier qui conduit au cimetière à travers des campagnes riantes et des haies d'aubépine ; le village voisin avec ses vénérables chaumières et ses vieux arbres qui prêtaient déjà leur ombrage aux jeux des aïeux de la génération existante ; l'antique manoir seigneurial, isolé dans la plaine ou sur le

haut de quelque colline, et qui semble protéger la scène environnante ; tous ces caractères habituels d'un paysage anglais annoncent une tranquillité antique, une transmission héréditaire d'attachemens locaux et de vertus, qui semblent être le produit du sol, et qui donnent une forte garantie et une idée intéressante du caractère moral de la nation.

C'est un spectacle agréable, le dimanche, quand le timbre argentin de la cloche du village commence à se faire entendre dans le silence de la campagne, de voir les paysans se diriger vers l'église, à travers des prairies verdoyantes, avec une joie modeste, et parés de leurs plus beaux habits. Ce n'est pas avec moins d'intérêt que je les voyais le soir réunis à la porte de leur chaumière, considérer avec satisfaction les petites commodités et les embellissemens qu'ils avaient eux-mêmes ajoutés à leurs demeures.

C'est ce goût pour les jouissances intérieures, ce sont ces paisibles joies de famille, dont les frivoles distractions du monde ne sauraient offrir l'équivalent, qui constituent le bonheur et qui font la gloire de l'heureuse Angleterre.

De l'Introduction et de l'Usage du Tabac en Angleterre.

Le tabac, appelé successivement et en divers pays, *petum, yoli, cozobba, gioia, uppuvoc, dunkol, nicotiana, herba sanctæ crucis, herba reginæ,* herbe à l'ambassadeur, herbe au grand prieur, *herba medica,* herbe sainte, etc., est, comme l'on sait, une plante transportée d'Amérique en Europe, après la découverte du Nouveau-Monde. Hernandez de Tolède, en ayant découvert à *Tabaco* dans la province de l'Yucatan, lui donna le nom de l'endroit

où il le recueillit, et en envoya le premier en Espagne et en Portugal. Jean Nicot, ambassadeur de François II à la cour du roi Sébastien, en offrit, à son retour en France, au grand prieur, qui le montra vers l'année 1560, à la reine Catherine de Médicis : quelque tems après, Thevet en apporta lui-même de nouvelles graines; mais, à cette époque, l'Angleterre ne connaissait encore cette plante que de nom, et la colonie formée par Sir Walter Raleigh dans la Virginie en envoya pour la première fois dans ce pays vers l'année 1585, d'après l'assertion de Stowe et Camden.

Le tabac ne tarda pas à devenir fort recherché et mis à un taux très-élevé. Bientôt tout le monde voulut fumer; les pipes eurent la vogue, et, aujourd'hui, les manufactures anglaises excellent dans leur fabrication.

Sir Walter Raleigh, l'immortel protecteur du tabac, avait pris l'habitude de se retirer tous les jours dans son cabinet pour y fumer à son aise et à l'insu de sa famille. Un jour, un domestique l'ayant surpris, en lui apportant un pot d'ale, et apercevant la fumée qui sortait de sa bouche, lui jeta toute l'ale sur la figure, et, se précipitant dans l'escalier, sonna l'alarme én s'écriant que son maître était en feu et qu'il serait réduit en cendres avant qu'on ait pu lui porter secours. Sir Raleigh fut dès-lors obligé de ne plus fumer en secret, et l'éxemple donné par un personnage aussi célèbre fut bientôt suivi par sés contemporains : si la reine Élisabeth ne fit point elle-même usage du tabac, du moins il obtint une si grande vogue à la cour, que les dames aussi bien que les gentlemen ne se firent aucun scrupule de porter une pipe. On fuma dans les théâtres et jusque dans les églises; et l'excès devint tel, que le pape Urbain VIII, en 1624, lança une bulle qui est encore aujourd'hui en vigueur, portant excommunication contre les personnes qui seraient surprises prenant du tabac dans ces lieux saints. Innocent XII en dé-

fendit aussi l'usage à St.-Pierre de Rome ; mais Benoît XIV le permit en 1724, et se montra partisan zélé de cette herbe, que Burton appelle or potable et souverain remède pour tous les maux.

L'usage du tabac se répandit sur tout le globe avec une rapidité surprenante. Il s'introduisit dans l'Inde au commencement du dix-septième siècle, aussi bien que dans l'empire turc, malgré l'opposition des monarques absolus de ces vastes pays. Il semble qu'une coalition se soit élevée à cette époque contre *l'herbe sainte:* tandis que Jacques Ier lançait contre elle des proclamations écrites de sa royale main, Gehanghir, le grand mogol, en défendait l'usage dans ses états ; Amurat IV l'interdisait en Turquie, sous les peines les plus sévères, et déclarait que le Turc qui serait surpris fumant serait promené dans les rues de sa capitale, avec une pipe attachée dans le nez ; le czar de Moscovie menaçait des effets de son courroux tout marchand étranger qui essaierait d'en introduire en Russie, et, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, ce fut un crime d'y fumer ; le sophi de Perse, Shah Abbas, faisait connaître à son armée, par une proclamation, toute l'horreur que le tabac lui inspirait, déclarant que, si jamais on en trouvait chez un soldat, on brûlerait ensemble le soldat et la plante. Les gouvernemens suisses montrèrent la même rigueur ; les réglemens de la police de Berne, en 1661, étaient divisés conformément aux dix commandemens et sous la rubrique : « Adultère point ne seras » était une défense de fumer. Cette défense fut renouvelée en 1675, et la *Chambre du tabac,* tribunal institué pour veiller à ce qu'elle fût partout observée, subsista jusqu'au milieu du siècle dernier.

Avant l'année 1604, le droit établi sur le tabac en Angleterre était de deux pences par livre, mais, par un décret daté du 17 octobre 1604, Jacques Ier l'augmenta de

6 schellings et 8 pences (8 fr. 30 cent.), espérant que les entraves multipliées qu'il apporterait à ce nouveau commerce, l'auraient bientôt anéanti ou le réduiraient du moins considérablement. Mais cette persécution ne lui parut pas suffisante, et, peu satisfait d'avoir fait monter sur l'échafaud le grand protecteur du tabac, il guerroya sourdement contre cette malheureuse plante. Il dit dans ses *Apophtegmes*, pour témoigner le mépris et l'horreur qu'elle lui inspire : « Si je recevais le Diable à dîner, je » lui ferais servir ces trois mets : 1° un cochon ; 2° un » étang de moutarde et de morue sèche ; 3° une pipe de » tabac. » Mais ce prince développa ses argumens avec un soin tout particulier dans son célèbre ouvrage intitulé : *A Counterblaste to tobacco*, qui fut publié sous l'anonyme et réimprimé par l'évêque de Winchester avec les autres écrits de ce monarque.

Quelques hommes courageux osèrent toutefois s'élever en faveur du tabac, même pendant la vie de Jacques Ier, et Robert Harcourt, de Stanton, dans la relation de son voyage dans la Guiane, en 1608, qu'il dédia au prince Charles, après avoir rapporté que non-seulement l'Angleterre, mais l'Irlande, l'Allemagne et toutes les contrées orientales, et enfin la Turquie, faisaient le plus grand cas de cette plante, ajouta qu'en 1610, la côte d'Afrique en avait consommé elle seule plus de 60,000 livres, et que ce commerce offrait à la vérité d'immenses avantages aux marchands, mais surtout aux souverains qui en permettaient l'importation ; néanmoins Charles Ier qui avait hérité de l'antipathie de son père pour le tabac, à son retour d'Écosse, en 1633, bien loin de croire aux assertions de Robert Harcourt, qui se faisait fort de prouver que les plus belles mines d'argent des Espagnols dans toutes leurs Indes, étaient une source de richesses beaucoup moins considérable que le commerce d'une herbe que tout le monde

recherchait, ne permit d'en vendre en détail qu'à ceux qui y seraient formellement autorisés.

Une circonstance assez curieuse, c'est que le douzième article de l'accusation dirigée contre le comte de Straffort énonçait que ce ministre, après avoir fait prohiber l'importation du tabac pour les autres, s'en était attribué le monopole, et qu'après l'avoir acheté à un prix modique et au-dessous de sa valeur aux malheureux qui ne pouvaient plus le débiter, il le revendait à un taux excessivement élevé et qu'il en avait retiré près de cent mille livres sterling.

La quantité de tabac que l'on consommait annuellement en Irlande était de cinq cents tonneaux au moins, c'est-à-dire d'un million cent vingt mille livres pesant, et le droit, qui auparavant était de trois pences par livre, ayant été porté à dix-huit, elle se vendit jusqu'à deux à trois schellings au lieu de six pences.

Avant que le tabac fût connu en Europe et bien antérieurement à l'année 1560, des voyageurs, en Amérique, étaient déjà instruits des propriétés médicinales que les naturels du pays lui attribuaient. *Romanus Pane*, moine espagnol, que Colomb laissa en Amérique à son second départ du Nouveau-Monde, en recueillit à St.-Domingue, et publia en 1496 un rapport sur cette plante qu'il appelait *cohobba* ou *cozobba* et *gioia*. Le père d'Acosta, jésuite espagnol, dans sa compilation indigeste intitulée *Historia natural y moral de las Indias*, parle du *petum* ou tabac, comme étant d'un usage fréquent en médecine, et Jean Lérius, qui se trouvait au Brésil avec M. Villagagnon en 1557, raconte que les Caraïbes exposaient toujours leurs enfans à la fumée du tabac en leur disant : « Recevez l'esprit de force qui vous fera vaincre tous vos ennemis. »

Il est très-probable que les Indiens connaissaient à cette plante bien des propriétés que nous n'avons pas encore dé-

couvertes. C'était chez eux un remède certain pour la plus grande partie des maladies, et M. Boyle cite comme autorité Gulillmus Piso pour affirmer qu'ils guérissaient même les blessures regardées par les chirugiens européens comme désespérées, avec du jus de tabac : *Oculatus itidem testis sum in nosocomiis relicta ulcera et gangrenas ab illis, vel solo succo tabacci, curata.*

La culture du tabac devint commune avec le tems en Angleterre et fut la principale source des richesses de quelques villes et surtout de Gloucester; mais elles furent ruinées par une loi que Charles II rendit dans la douzième année de son règne, et qui défendait de semer ou de planter du tabac dans la Grande-Bretagne; déclarant de plus que « celui qui viendrait après le 1er janvier 1660 serait arraché, brûlé, mis en pièces et entièrement détruit. »

Il y eut d'abord une grande divergence d'opinions, parmi ceux qui écrivirent sur le tabac. Bacon, Burton, Boyle, en se constituant ses avocats, contribuèrent à la vogue qu'il obtint. On opposa à ses détracteurs des faits irrécusables. Sir Olivier Leagh ayant envoyé quelques secours à son frère, établi dans l'Amérique du Sud, en 1605, l'expédition dans son voyage par terre, surprise par la famine et la maladie, ne trouva de remède que dans le tabac, et cinq personnes périrent pour avoir refusé d'en prendre.

Mais nous ne voulons pas nous engager dans un labyrinthe de discussions, ni rechercher les opinions diverses émises pour ou contre le tabac. L'usage de cette herbe, devenu presque universel, est son meilleur défenseur. En Espagne, en France, en Allemagne, en Hollande, en Suède, en Danemarck et en Russie, l'on voit fumer le riche et le pauvre, l'homme réfléchi et l'insouciant. Cette mode est portée à un tel excès dans les États-Unis que les enfans même ont la pipe ou le cigare à la bouche pendant la plus grande partie du jour, et il n'est pas rare de

voir des jeunes gens périr pour n'y avoir pas mis assez de modération. Dans les Indes-Orientales, non-seulement toutes les classes de la société, mais les femmes elles-mêmes fument presque continuellement, et la seule distinction consiste dans la forme de la pipe et dans l'espèce plus ou moins recherchée du tabac. En Turquie et en Chine l'usage en est aussi général. Un voyageur moderne qui a visité ce dernier pays, M. Barrow, raconte que les Chinoises, dès l'âge de huit ou neuf ans, portent à leur ceinture, comme partie indispensable de leur habillement, une petite bourse de soie contenant du tabac et une pipe dont elles savent déjà se servir à un âge encore si tendre. Les Chinois prétendent, il est vrai, qu'ils connaissaient le tabac bien avant nous (1).

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Production et formation des perles. — M. Éverard Home a fait, sur cette partie curieuse de la conchyologie, des recherches qu'il a exposées dans un Mémoire inséré dans les *Transactions Philosophiques* de 1826. Il paraît que l'auteur a réellement deviné ou surpris le secret de la nature. Comme sa manière d'examiner, de comparer, d'*interroger* les faits, est simple, directe et par conséquent très-claire, elle mérite d'être connue comme un modèle de recherches

(1) Voyez Barow, Pallas, etc.

et de méthode, indépendamment des découvertes qui en ont été le résultat.

« En examinant, dit-il, les organes de la génération des grandes moules d'eau douce, c'est dans l'ovaire que j'ai trouvé ce que l'on appelle des *semences de perles*, ou bien elles étaient attachées à la coquille qui contient l'ovaire. Après avoir bien constaté ce fait, un hasard heureux me fit voir que les perles orientales ont, dans l'intérieur, une petite cavité brillante, précisément de la grandeur d'un œuf. Cette cavité disparaît lorsque les perles sont percées, parce que le trou, toujours dirigé vers le centre, passe par ce petit vide dont il agrandit le diamètre. De plus, les œufs de moules sont sur des pédicules, comme les jaunes des œufs de poules, et lorsqu'ils sont complètement formés, ils doivent sortir en vertu d'une organisation analogue à celle qui donne aux ovipares la faculté de pondre. La structure des organes destinés à cette opération ne paraît pas susceptible de varier essentiellement, même dans l'intervalle immense qui sépare les mollusques, des oiseaux.

» J'ai donc été porté à penser que des œufs altérés de quelque manière, et qui n'ont pu sortir par la voie ordinaire, ont servi de moule aux perles; que ces œufs, demeurant attachés à leur pédicule, ont reçu, comme les autres, une couche nacrée qui sert de coquille à ceux qui doivent sortir, et qui, dans ceux-ci, s'ajoute chaque année aux couches précédentes, et compose enfin une enveloppe solide, sphérique, si elle ne s'est moulée qu'autour de l'œuf; allongée en poire, si elle s'est étendue plus ou moins le long du pédicule.

» En effet, les perles sont composées de couches concentriques extrêmement minces; il a donc fallu beaucoup de tems pour les faire grossir jusqu'au volume que quelques-unes ont acquis; aussi remarque-t-on que les perles de grandes dimensions sont toujours tirées de coquilles

très-grosses et qui portent des signes reconnaissables du séjour séculaire qu'elles ont fait dans les eaux. ».

Après avoir consulté la nature, M. Home interroge les écrivans qui ont traité le même sujet, et il se trouve d'accord avec le danois Henry Arnoldi, qui observa soigneusement la formation des perles dans les moules, en Norwége. « Les perles, dit ce naturaliste, sont, en Norwége, une production des grandes moules d'eau douce. L'animal renfermé dans ces coquillages pond un grand nombre d'œufs, comme ceux des écrevisses, les uns blancs, les autres noirs, mais qui deviennent blancs lorsqu'on enlève la pellicule noire, extrêmement fine, dont ils sont couverts; il arrive quelquefois qu'un ou deux de ces œufs sont retenus dans l'ovaire et ne sortent point avec les autres, au moment de la ponte; cet accident n'empêche point que l'animal ne continue ses pontes, au moins pendant quelque tems. Les œufs altérés reçoivent de nouvelles matières qui s'y déposent, grossissent avec le tems et prennent un volume et une consistance tels que la coquille et l'animal même sont forcés à lui faire place et à se mouler sur sa forme arrondie. »

M. Brewster s'est aussi occupé de l'organisation des perles, mais sous un autre point de vue; il a donné l'explication des belles couleurs qu'elles réfléchissent : son Mémoire est inséré dans les *Transactions Philosophiques*, année 1815.

Iles flottantes. — On ne peut refuser toute croyance aux anciennes traditions, sur des îles de cette espèce, quoique la mythologie les ait décréditées par le mélange de ses fictions. Pour ajouter foi à l'origine merveilleuse de Délos, il faut adopter, être convaincu de l'existence et du pouvoir divin de Jupiter; mais les deux Pline ont raconté ce qu'ils avaient vu sur le lac nommé aujourd'hui *Lago di Bastanello* : une île flottante, couverte de gazon, allait

d'un bord à l'autre; et Pline le jeune raconte que cette île se trouvant en contact avec le rivage dont elle semblait faire partie, des moutons y vinrent en broutant; mais le vent s'éleva, le paturage et le troupeau furent poussés jusqu'au rivage opposé, à la grande surprise du berger. Les îles flottantes du lac Lomond, en Écosse, ont donné lieu à des récits encore plus extraordinaires; quelques-unes, dit-on, servent de paturage, non pas à des moutons, mais à de gros bétail. M. Amos Pettingal, de Newburyport, en a décrit une qui présente une autre singularité; ce sont les grands arbres dont elle est chargée. On la voit sur une flaque d'eau, à un mille de distance de Newburyport, vers le sud. Son étendue est à peu près d'un demi-acre, et elle porte six arbres dont deux n'ont pas moins de trois pieds de circonférence, outre plusieurs buissons de saules peu élevés. Sa surface est haute de plus d'un pied au-dessus de l'eau; elle ne change presque point de place, dans le sens horizontal, mais elle s'élève ou s'abaisse suivant les variations de l'eau qui la supporte. La profondeur ordinaire ou moyenne de la flaque est de huit pieds; après les pluies, elle est quelquefois de plus de douze pieds; mais dans les tems de grande sécheresse, les eaux baissent au point que l'île repose sur le fond; quand elle est soulevée de nouveau, les grands arbres qu'elle porte s'inclinent sensiblement. Il paraît que leurs racines, extrêmement longues vers l'intérieur, ne sont pas entièrement renfermées dans le sol mobile et flottant; qu'elles atteignent le fond; qu'elles y ont pénétré; qu'elles y sont comme autant d'amarres qui retiennent l'île, et ne lui permettent de se mouvoir horizontalement que de quelques yards autour du point d'appui. C'est ainsi que les feuilles du nymphœa flottent à la surface des étangs, retenues par un long pétiole attaché au fond de l'eau.

Recherches relatives aux variations de température,

à différentes hauteurs dans l'atmosphère. — Les physiciens ont laissé la science un peu en arrière, sur ce point si important pour la météorologie. La loi de l'accroissement de densité des couches d'air, à mesure qu'elles s'approchent de la terre, est parfaitement connue, et donne un moyen très-prompt et très-exact de mesurer les hauteurs des montagnes; mais l'abaissement de la température dans les couches atmosphériques, en raison de leur distance à la terre, est un phénomène plus complexe, dont la loi ne peut être déduite, comme celle de la densité, d'une théorie fondée sur d'autres faits, bien établie et généralement adoptée.

On estime qu'un abaissement d'un degré de l'échelle de Réaumur indique une élévation de 192 mètres; mais cette mesure n'est pas rigoureuse et ne peut donner qu'une approximation, en attendant une mesure effective. On ne peut se dispenser de tenir compte des circonstances locales, du point de départ et de la ligne que l'on suit en s'élevant dans l'atmosphère. Si l'on monte dans un aérostat, libre ou non, la terre ne modifie que la couche inférieure qu'elle touche, et, par son moyen, les couches supérieures; mais en suivant les flancs d'une montagne, la terre sur laquelle on marche est en contact avec des couches d'air superposées les unes aux autres, et il faut reconnaître deux causes qui établissent simultanément la température de chacune de ces couches. Quant au point de départ, si c'est le fond d'une vallée ou une grande ville, on sait aussi que des causes particulières de chaleur sont propres à ces lieux, et cessent d'agir dès qu'on s'en éloigne.

Le capitaine Parry, et le révérend M. Georges Fisher ont fait quelques expériences sur la température des couches supérieures, dans les régions polaires, mais leurs moyens d'épreuve étaient fort limités; ils n'avaient qu'un cerf-volant pour porter un thermomètre à index, à la hau-

teur que l'on peut atteindre par ce moyen. Leur thermomètre était retenu dans la position horizontale, il eût mieux valu le laisser pendre librement, et le préserver, autant qu'on l'aurait pu, de tout contact avec le cerf-volant. On ne put le tenir en station qu'un quart-d'heure; ce n'était pas assez. Le cerf-volant parvint à une hauteur d'environ 116 mètres, et les observateurs supposent que ses oscillations le portèrent, de tems en tems, de 7 à 8 mètres plus haut. Dans l'observation qui réussit le mieux, l'abaissement de la température fut sensible, mais très-peu considérable; il ne surpassait pas un quart de degré de Fahrenheit, ou à peu près douze centièmes d'un degré de Réaumur. L'air était alors très-froid au bord de la mer; le thermomètre indiquait — 24° de Fahrenheit, et par conséquent — 26°, 6' de Réaumur. Quoiqu'on ne puisse tirer aucune conséquence définitive d'une seule observation qu'il n'a pas été possible de répéter, ni de varier, celle de MM. Parry et Fisher servira tout au moins à prévenir les physiciens, à leur faire sentir la nécessité de réunir des faits observés à différentes latitudes et à des hauteurs considérables, en faisant varier les circonstances locales, autant qu'on le pourra. On ne manque plus de moyens de se livrer à ces recherches, au nord de l'Europe; les observatoires météorologiques se multiplient partout, et les mesures des hauteurs par le baromètre sont pratiquées dans les deux mondes. On peut donc espérer que la loi de la distribution de la chaleur dans les différentes couches de l'atmosphère sera bientôt découverte, et préparera, pour la météorologie, d'autres progrès non moins importans.

Mine de fer natif. — L'existence du fer dans l'état métallique, en filons bien caractérisés, ne peut plus être révoquée en doute : les minéralogistes du Nouveau-Monde

ont terminé, sur ce point, tous les débats. Cette mine de fer, qui deviendra célèbre dans les annales de la science, est dans l'état de Connecticut; M. le major Burall l'a trouvée dans la montagne de *Canaan*, à un mille et demi du bourg de même nom. La roche micacée qui la contient paraît avoir été rompue, et refoulée par les roches latérales à une certaine distance; l'aiguille magnétique est sensiblement affectée; de grands arbres présentent les traces de la foudre qui les a frappés; tout dénote que la masse ferrugineuse, quoique cachée dans l'intérieur de la terre, agit sur le fluide électrique avec autant d'énergie que le fer métallique. D'ailleurs, la couleur du minerai est celle du fer; il est malléable, mais non pas autant que le fer météorique, ce qui vient de ce qu'il contient de la plombagine (fer carburé). Une couche de la même substance l'enveloppe partout, ce qui a dû contribuer à le garantir contre l'action de l'oxigène. Il paraît cristallisé, et peut être divisé facilement en pyramides, et, enfin, en tétraèdres irréguliers : mais cette propriété appartient à la plombagine interposée en lames infiniment minces dans toute la masse ferrugineuse, sans que l'on puisse l'attribuer à la masse même. Sa pesanteur spécifique est moindre que celle du fer, et même que celle de l'acier trempé; elle n'excède pas 6,72.

Dans quelques parties de ce minerai, on trouve de *l'acier naturel* cristallisé, très-dur, rayant le verre; le microscope n'y fait apercevoir aucune parcelle de plombagine. L'action d'un acide y fait découvrir la présence du carbone, et prouve que c'est véritablement de l'acier. L'analyse complète du minerai a été faite dans le laboratoire du collége d'Yale, par M. Shepard, auquel la minéralogie des États-Unis doit beaucoup de découvertes et d'observations précieuses. Cet habile chimiste a constaté que le fer natif du Connecticut ne contient point de nikel, et que, par

conséquent, on ne peut lui assigner la même origine qu'au fer météorique, toujours allié avec une plus ou moins grande portion de nikel : il ne contient point non plus de cuivre, ce qui le distingue aussi des échantillons trouvés en Saxe. Une analyse exacte, répétée plusieurs fois, a donné les résultats suivans : 100 parties de minerai contiennent 7 parties de plombagine, et 90,24 de fer pur. La perte de 2,76 est principalement du carbone.

Température des côtes nord-ouest de l'Amérique. — Dans les régions du nord de l'ancien et du nouveau continent, les hivers sont beaucoup plus froids à l'est qu'à l'ouest. La Norwége est tempérée pendant cette saison, en comparaison du Kamtschatka; la différence est encore plus grande entre le Nouvel-Hanovre et le Labrador, quoique la distance entre ces deux pays ne soit pas la moitié de l'intervalle immense entre les côtes occidentales du nord de l'Europe, et les côtes orientales du nord de l'Asie. Le mercure gèle quelquefois à Québec ; dans la Colombia, les indigènes sont presque nus durant les plus grands froids de leur pays. Un observateur qui avait hiverné au fort George, sur la Colombia, par 46° 18′ de latitude, trouva que, pendant son séjour, la température moyenne du mois le plus froid avait été de 1° 5′ au-dessus de zéro. Aussi rien n'est plus rare que de voir de la neige dans cette contrée. On attribue au vent d'ouest, qui souffle ordinairement en hiver, la faculté de réchauffer l'air, parce qu'il a traversé l'Océan Pacifique, et que les eaux de la mer conservent toujours assez de chaleur pour en communiquer à l'air glacial qui les toucherait : c'est à la même cause que l'on attribue l'excessive humidité de la côte occidentale de l'Amérique, et de l'intérieur de ce continent jusqu'à une assez grande distance de la mer : le vent, dit-on, arrive

saturé d'eau ; en passant sur la terre, il ne peut en absorber de nouvelle, et, par conséquent, il ne sèche ni la terre, ni rien de ce qu'il rencontre, mais il forme au contraire des nuages ou des brouillards qui se résolvent en pluies. Quoique cette explication ne soit pas dépourvue de vraisemblance , on ne la trouvera pas encore satisfaisante. On objectera que les vents d'ouest qui soufflent sur les côtes de l'Europe , quoique généralement humides et pluvieux, ne sont pourtant pas trop incommodes et ne réchauffent pas l'atmosphère au point que la neige et les glaces sont presque inconnues aux embouchures de la Seine, de la Loire et même de la Garonne. Il faut donc chercher encore une autre cause de la douceur et de l'humidité des hivers sur la côte occidentale de l'Amérique ; les vents d'ouest l'expliquent d'autant moins qu'ils tiennent en général, plus du nord que du sud, et que c'est le vent nord-ouest qui domine dans ces parages.

Expériences sur la compression de l'eau et de quelques autres liquides , par M. Perkins. — On admettait généralement en physique, que les liquides ne sont point compressibles, ou qu'ils ne peuvent être comprimés que d'une quantité inappréciable, et le prouvait par une célèbre expérience des académiciens de Florence, à l'époque de la renaissance, ou plutôt de la naissance de la physique en Europe. Mais lorsque cette expérience fut faite, les physiciens n'avaient pas à leur disposition la pression énergique d'une machine à vapeur; ils ne pouvaient, sans l'emploi de moyens trop embarrassans pour être introduits dans un cabinet de physique, charger un pouce carré d'un poids de plus de 30,000 liv. La machine de M. Perkins peut atteindre jusqu'à ce prodigieux effet, et même le dépasser. L'eau soumise à cette puissante action s'est montrée compressible ,

même lorsqu'elle n'était chargée que de 10 *atmosphères*, et lorsqu'elle supportait un poids de 2,000 atmosphères, son volume était réduit d'un douzième.

L'acide acétique concentré fut essayé sous une pression de 1,100; il cristallisa presqu'en entier. La partie qui resta liquide n'excéda pas le dixième du tout, et ne conservait qu'une faible acidité.

Une pression de 500 atmosphères suffit pour que l'eau se combine avec un volume d'air égal au sien; mais cet air se dégage à mesure que le liquide est moins comprimé. M. Perkins a remarqué qu'avant de disparaître entièrement, l'air paraissait prendre l'état liquide. Mais le changement le plus remarquable opéré par la compression d'un fluide élastique, est celui qu'éprouve l'hydrogène carboné : le poids de 40 atmosphères détermine un commencement de liquéfaction, et par l'action de 1,200 atmosphères toute la masse du fluide élastique est convertie en liquide.

Philologie.

Difficultés de l'étude des langues orientales. — Cette question, résolue en partie par quelques-uns des hommes qu'elle intéresse le plus (les missionnaires), a besoin de nouveaux éclaircissemens, de recherches plus approfondies, où l'histoire vienne au secours de la grammaire philosophique. On a dit, avec raison, que les langues des peuples de l'Europe ont entr'elles de nombreuses analogies qui décèlent une origine commune, plus ou moins éloignée; que leur grammaire est à peu près la même, les tournures de phrases peu différentes; que les peuples qui les parlent étant unis par une religion commune, quoique divisée en plusieurs sectes, ont nécessairement introduit dans leurs langues beaucoup de mots presque identiques,

pour exprimer les idées et les mystères de cette religion ; qu'ayant reçu les uns des autres des arts, des sciences, diverses instructions, ils ont pris en même tems, avec de légères modifications, la partie du dictionnaire relative à ces connaissances. On en conclut avec raison que l'étude des idiomes européens n'impose pas de longs et pénibles travaux à ceux qui possèdent bien la grammaire générale de tous ces langages, et l'idiome de leur pays. Ajoutons encore que, pour toutes ces langues, le système d'écriture est le même, et que le plus grand nombre emploie le même alphabet. Mais, dès qu'il s'agit des Hindous et des peuples de l'Asie orientale, nous sommes, à tous égards, en pays étranger; nous n'y reconnaissons plus rien. Ce n'est pas seulement le dictionnaire qui a changé, mais le système entier du langage, et il faut que les pensées s'y conforment. Les peuples qui parlent ces langues ne disposant pas leur idées dans le même ordre que nous, il faut bien qu'il y ait aussi quelque différence entr'eux et nous, quant à la formation des idées, car on ne peut douter que le langage et la pensée n'exercent l'un sur l'autre, à l'aide du tems, une action mutuelle. Autre difficulté, et celle-ci est une des plus grandes : nos langues sont essentiellement analytiques, et, à cet égard, celles de l'Orient sont beaucoup moins parfaites, moins propres au raisonnement. Le style figuré des Orientaux n'est qu'une preuve de l'impuissance du langage, et non pas l'expression d'une imagination vive et forte qui domine le raisonnement. Ces peuples n'ayant pas, pour la communication et la propagation de la pensée, un instrument susceptible d'une assez grande précision, n'ont pu créer d'autres sciences que celles qui font leur dictionnaire à mesure qu'elles ont besoin de mots pour exprimer les connaissances dont elles s'enrichissent. Les Hindous ont fait d'assez grands progrés en mathématiques et en astronomie, et presque point dans

les sciences morales et politiques qui ont besoin d'une analyse plus délicate, plus difficile, où l'inconvénient d'un langage incorrect est beaucoup plus grave. Les Chinois, quoique plus heureux par les circonstances politiques qui leur ont donné un gouvernement stable, n'ont créé ni mathématiques, ni astronomie, ni science d'aucune sorte; et, à la fin de leurs longues études, les lettrés chinois seraient à peine en état de suivre les cours de nos universités. C'est parce qu'elles sont peu analytiques, que les langues de l'Orient sont si difficiles à apprendre : elles ne laissent pas assez de prise au raisonnement; les signes des idées sont moins exacts, quoique très-nombreux; la grammaire ne prête à la mémoire qu'un secours insuffisant, et la forme des signes n'indique pas non plus assez clairement la place qu'ils doivent occuper dans le discours. Les différences entre les méthodes du langage ont beaucoup plus d'importance que celles des mots; les historiens n'en tiennent cependant presqu'aucun compte dans leurs recherches sur l'origine, les migrations et les communications des peuples.

Statistique.

Suicides dans l'Inde. — On ne voit encore que trop fréquemment dans l'Inde, et surtout au Bengal, des femmes qui s'immolent sur le tombeau de leurs maris. Quelques efforts qu'aient faits, depuis des siècles, les musulmans et les chrétiens, quelques moyens de persuasion et d'autorité qu'ils aient employés, ils n'ont pu parvenir à déraciner cet antique usage que réprouve l'humanité, et que le tems seul semble avoir consacré, puisqu'il ne fait point partie du système religieux des Hindous, et que bien plus, à ce que l'on assure, le Vedanta le défend d'une manière positive.

La crainte de heurter les préjugés du peuple et de le porter à quelque acte de rébellion a jusqu'ici empêché les Anglais de détruire cette pratique barbare, et la sédition de Vellore leur a déjà fait sentir combien ils y trouveraient d'obstacles; cependant ils n'ont point abandonné tout espoir de réussite, et la motion que l'on vient de faire à la cour des directeurs de la Compagnie des Indes orientales, la pétition que le lord-maire d'Yorck doit présenter aux deux chambres du parlement, amèneront sans doute quelque changement favorable.

Les suicides sont aussi fort communs parmi les hommes, et bien que le gouvernement du Bengal ait décrété, en 1823 à Allahabad, que quiconque serait convaincu d'en avoir été témoin, sans avoir tenté de l'empêcher, serait considéré comme coupable de meurtre et puni comme tel, les exemples n'en sont pas moins fréquens; et les circonstances singulières qui les accompagnent assez ordinairement contribuent beaucoup à entretenir les idées superstitieuses du peuple. Voici ce qu'on lit dans un des derniers numéros du *Timara Nasaka*, journal hindou (1).

« Nous apprenons, par une lettre datée de Sowlde, qu'un habitant de ce village, nommé Loharam, regardé jusque-là comme imbécille, vient de montrer un merveilleux exemple du pressentiment de la mort. Le 20 asharh dernier, il entra dans la maison du babou Kasigati Mustavi, du même endroit, en récitant à haute voix les noms de la divinité, et lui dit qu'étant sur le point de mourir, il s'était rendu chez lui, afin d'y être bien traité. Mustavi commença par se moquer de ses discours, lui donna ensuite ce qu'il demandait, et, après qu'ils eurent mangé, consentit, sur sa prière, à l'accompagner sur le bord du

(1) Nous avons donné, dans un numéro précédent, une notice sur les journaux que les indigènes ont établis dans l'Inde, dans leurs différens dialectes, à l'instar de ceux qui s'y publient en anglais.

fleuve, persuadé que ce n'était qu'un jeu. Loharam, arrivé près du Gange, se coucha sur le visage, de manière qu'une partie de son corps fût dans l'eau, et couvrant l'autre d'une pièce de drap qu'il avait emportée, il se mit à invoquer, pendant quelque tems, le nom de Govinda. Mustavi, fatigué de cette scène qui se prolongeait trop, leva le drap et trouva l'homme réellement mort. Les opinions sont partagées sur cette circonstance; les uns disent que c'est un fourbe, les autres que c'est un saint, mais le fait n'en est pas moins fort exact. »

Agriculture de Buénos-Ayres. — Un émigrant désappointé, attiré avec sa famille sur les bords de la Plata par les spéculations d'une société qui ne tint pas ses engagemens, malade et hors d'état de retourner immédiatement en Europe, prit le parti de louer une *quinta* ou ferme, espérant que l'air salubre de cette partie du Nouveau-Monde rétablirait promptement sa santé. Il trouva fort à propos ce qu'il cherchait et fit son établissement; c'était une ferme à quatre milles et demi de la capitale, dans une situation parfaitement saine. Ce cultivateur était intelligent, instruit comme le sont en général les fermiers en Angleterre; il pouvait se plaire dans tous les lieux où il trouverait la paix, des lois protectrices, un beau ciel et un sol fertile. Une de ses lettres, adressée à un ami qu'il avait laissé dans la Grande-Bretagne, contient beaucoup de détails sur l'agriculture et l'état des cultivateurs dans la *République Argentine*. Les extraits suivans en donneront une idée.

« Ma ferme ne me laisse rien à désirer. Quant à la salubrité de l'air, dès que j'y eus passé quelques semaines, ma santé redevint aussi vigoureuse qu'elle eût jamais été dans mon pays natal. Mon appétit devint si exigeant que je mangeais depuis le matin jusqu'au soir. Ma situation

me parut bientôt assez tolérable, et je finis par m'y plaire, quoique je fusse souvent contrarié par le peu de secours que je pouvais tirer des ouvriers du pays. La terre de ma ferme est excellente, comme le sont presque toutes celles du voisinage, bien supérieures aux meilleurs fonds de l'Angleterre. Le sol que je cultive est parfaitement uni, susceptible d'être labouré dans tous les sens. La charrue du pays ressemble beaucoup à l'*araire* de l'Europe méridionale; le fer qui tient lieu de coutre n'a que trois pouces de largeur. Comme le laboureur trace les sillons à un ou deux pieds de distance l'un de l'autre, il n'y a tout au plus que la moitié du sol qui puisse être ameublie. Cependant on se contente de ce labour imparfait, et on fait passer sur les champs la seule herse que l'on connaisse ici; c'est un buisson dont quelques coups de serpe ont aiguisé les branches. Au reste la terre n'exige peut-être pas, dans ce pays, une culture qui arrache et enfouisse les mauvaises herbes, comme vous le faites en Angleterre. Les plantes qui couvrent les champs dans le bassin de la Plata ne peuvent être traitées de la même manière : ce sont des chardons d'une grandeur démesurée, des bardanes, des plantins, des moutardes, une espèce de folle-avoine, qui s'élève à une hauteur surprenante dans les lieux découverts. Cette terre est si féconde, qu'on peut en tirer pendant un grand nombre d'années consécutives les récoltes qui l'épuisent le plus, sans qu'elle paraisse fatiguée, quoique l'on n'y ait mis aucun engrais. Ce que vous concevrez difficilement, et refuserez peut-être de croire, il faut bien se garder d'y prodiguer la semence : j'en ai fait l'épreuve sur une pièce d'orge que j'avais ensemencée à raison de trois boisseaux par acre : au bout de six semaines je m'aperçus qu'elle ne réussissait pas bien, et je me décidai à la faucher avant la sécheresse.....

» Les progrès de l'agriculture éprouvent ici beaucoup

d'obstacles, dont quelques-uns peuvent cesser bientôt, mais dont le plus grand nombre tient à d'anciennes habitudes, et ne cédera pas facilement aux efforts de l'industrie, de l'instruction et du gouvernement. D'abord, les manœuvres sont très-rares, à cause du blocus, et les salaires sont très-élevés. En second lieu, ces manœuvres, payés si cher, ne se donnent pas la peine de travailler beaucoup ; c'est tout au plus s'ils font la moitié d'une journée de l'ouvrier employé par un fermier anglais. Nous avons ici quelques hommes de notre pays, outre des Flamands, des Allemands, des Français et des Espagnols ; ils se ressemblent tous en un seul point : c'est l'indolence dans le travail.

» Il y a pourtant quelques différences dans les habitudes de ces hommes rassemblés ici par les caprices de la fortune. Le manœuvre espagnol (*peon* en langue du pays) vient, monté sur son cheval, vous demander de l'ouvrage pour lui et pour sa monture ; il faut prendre l'un et l'autre à la fois, et souvent, lorsque vos travaux seront le plus pressés, vous verrez votre homme occupé à faire caracoler son cheval. J'ai eu chez moi, pendant quelques mois, deux de ces prétendus ouvriers, et j'ai hébergé leurs montures pendant tout ce tems sans pouvoir en tirer aucun service pour moi. On ne tire pas un meilleur parti des Anglais, parce qu'ils sont en trop petit nombre, et qu'ils ont la certitude de ne pas manquer d'emploi, de quelque manière qu'ils remplissent leur tâche. Cependant on les paie bien plus cher que les Espagnols : j'ai chez moi un vieillard déjà très-affaibli, auquel je donne vingt dollars par mois, outre la table et le logement.

» Que diriez-vous si vous voyiez votre *peon* quitter, dix fois par jour, sa charrue et ses bœufs, aller tranquillement à la maison pour allumer son cigare ? Le renvoyer et prendre un autre homme du pays, ce serait perdre son tems ; et n'allez pas le presser, ni lui reprocher sa lenteur,

il vous quitterait lui-même au moment où il vous serait le plus nécessaire. D'un autre côté, un Anglais ne daignerait pas conduire un attelage de bœufs.

» Quoique le terrain soit tout-à-fait plat, comme il absorbe l'eau, il n'est pas nécessaire d'y pratiquer des rigoles d'écoulement. La culture serait très-facile, si nous savions la langue du pays; mais cette ignorance nous cause des embarras très-pénibles. Vous ne pourriez vous empêcher de rire si vous étiez témoin de ce qui se passe chez nous, lorsqu'un étranger vient nous voir. Nous réunissons toutes les forces, toute l'intelligence et tout le savoir de la famille, pour comprendre et pour être compris; ma femme et mes enfans viennent à mon secours, et très à propos: nous finissons par savoir ce qu'on nous demande, et nos réponses sont encore plus facilement entendues. Chez moi, mes deux charretiers sont créoles d'Amérique, et ne savent que l'espagnol: à Buénos-Ayres, où j'envoie chaque jour une charretée d'*alfali* (luzerne), je vais souvent chercher les ouvriers dont j'ai besoin, et je ne les trouve que parmi les émigrans européens. Les Allemands y abondent; j'en ai deux chez moi, en même tems qu'un Flamand, un Français et un Irlandais.

» Ma ferme contient environ cent cinquante acres, et le fermage est de 60 dollars. Ce qui donne le plus de valeur à mon exploitation, c'est un bois de pêchers de 30 à 40 acres d'étendue et qui peut être coupé tous les trois ans, comme quelques taillis en Angleterre. Le bois repousse dès la première année, et, à la seconde, il est chargé de fruits. Le bois de pêcher est le chauffage du citadin; dans notre campagne, nous brûlons des plantes épineuses qui s'élèvent à la hauteur d'un homme, et qui font un feu très-vif et propre à tous les besoins du ménage.

» Je ne sais quelle impression produirait sur vous l'aspect de ce pays; si nous exciterions le rire ou la compassion:

quoi qu'il en soit, voici quelques traits de caractère; ils pourront vous donner une idée de ce que je ne vous aurai pas décrit. Si vous allez dans une cabane du pays demander un peu d'eau pour vous désaltérer, on vous l'offrira très-civilement dans un vase peu usité dans votre pays; c'est une corne de vache. Plusieurs habitations n'ont point d'autre porte qu'un cuir qui bouche à peu près exactement la seule entrée de cette demeure. On fait des bottes sans couture et d'un bon service, en enlevant la peau de la jambe de derrière d'un cheval, et la préparant sans la fendre dans sa longueur. Cette sorte de chaussure surprend beaucoup les voyageurs qui apportent ici les opinions de l'Europe : le jarret de l'animal forme le talon de la botte; le pied est pris entre le jarret et le sabot, et la tige est la peau de la jambe jusqu'à la cuisse. Elles ne sont cousues qu'au bout du pied et pour y attacher des semelles. Les *peons* n'ont point d'autres siéges dans leurs cabanes que des têtes de cheval, ou des têtes de bœuf avec les cornes; et, moi-même, j'ai une demi-douzaine de ces beaux meubles autour du foyer de ma cuisine, ce qui amuse beaucoup mes enfans. Dans ce pays, les cuisines sont un petit bâtiment isolé. Le feu est au milieu, et la fumée s'échappe par une ouverture ménagée dans le toit. L'usage des cheminées n'est encore introduit que dans les villes. Presque partout on ne fait du feu que dans les cuisines. Le cuir est la matière première d'une grande partie de l'ameublement d'une habitation espagnole; on en fait des seaux, des paniers, des vases pour les liquides, des caisses pour serrer les provisions. C'est encore avec du cuir que l'on fait cette arme dangereuse que les habitans nomment *lasso* (lac), que des brigands adroits jettent quelquefois au voyageur qu'ils enlacent et entraînent pour le dépouiller, et avec laquelle les chasseurs parviennent à s'emparer des chevaux et des bœufs sauvages que l'on dompte sans

peine, et qui sont d'un très-bon service. Le cuir tient lieu de sangles au fond des lits; on en fait des ridelles aux charrettes et aux chariots; aucune matière n'est employée à des usages aussi multipliés, et, par conséquent, aucune n'y est aussi abondante. »

Un sol aussi fertile, un heureux climat, un fleuve immense qui transporte des vaisseaux à plusieurs centaines de lieues dans l'intérieur du continent; voilà ce que la nature a préparé pour l'homme dans cette partie du Nouveau-Monde : espérons qu'un gouvernement bien affermi, des institutions sages, et des lois appropriées aux lieux et aux circonstances, permettront enfin de jouir de tous ces biens, de les accroître par l'industrie, de les embellir par la culture des lettres et des sciences; on ne peut plus soutenir aujourd'hui que l'ignorance soit, pour l'homme, le meilleur et le plus sûr moyen d'être heureux.



Fonds publics anglais. — Les fluctuations que les fonds publics ont, à diverses époques, subies en Angleterre, sont sans doute un objet de méditation fort curieux. Voici un tableau où sont exprimées ces fluctuations pendant un assez long cours d'années.

État du cours des fonds publics, à 3 p. °/₀, au premier jeudi des mois de février, mai, août et novembre, dans chaque année consécutive, depuis 1760 *jusqu'à* 1826 *inclusivement.*

ANNÉES.	FÉVRIER.	MAI.	AOUT.	NOVEMBRE.
1760	79 7/8	82 1/4	83 7/8	81 1/2
1761	73 1/8	86 7/8	79 3/4	71 3/8
1762	62 1/4	69 3/8	75	85 1/2
1763	90	(vend. 93 3/8)	89 5/8	83 1/4
1764	84	(same. 86 1/4)	84 7/8	84 1/4
1765	85 5/8	87 3/4	88 1/8	91 3/4
1766	87 1/4	89 1/4	88 5/8	89 1/4
1767	89 1/4	85 5/8	87 5/8	89
1768	91 1/8	93 1/2	91	88 5/8
1769	88 5/8	88 3/4		88 3/8

ANNÉES.	FÉVRIER.	MAI.	AOUT.	NOVEMBRE.
1770	84 1/8	86 1/2	88 1/4	79 1/2
1771	84 1/4	87 7/8	87 1/4	86 1/2
1772	87 5/8	89 1/2	88 5/8	(vend. 88 1/4
1773	87 1/2	86 3/8	86 3/4	87 7/8
1774	86 1/8	88 3/8	88 5/8	88 7/8
1775	87 1/8	89 1/2	88	89
1776	86 3/4	85 1/2	84 1/8	81 3/8
1777	80 5/8	79 3/8	76 1/4	79 3/4
1778	71 1/2	60 3/4	62 1/2	65 3/8
1779	61 5/8	63	(vend 60 1/4)	61 1/2
1780	61	60 3/4	62	61 1/4
1781	58 1/8	58 5/8	57 1/8	55 3/4
1782	55 5/8	59 1/2	57 3/8	57 3/8
1783	68 1/8	67 7/8	62 3/4	59 7/8
1784	55 5/8	58 1/2	57 1/2	54 3/4
1785	56	(vend. 59)	57 3/8	65 3/4
1786	69 3/4	70	56 1/4	75 5/8
1787	73 5/8	77 1/2	70 3/4	75 5/8
1788	75 7/8	(vend 75 1/8)	74 3/4	74 7/8
1789	72 1/8	75 1/4	78 5/8	(vend. 78 1/2)
1790	78 3/4	75	78 1/2	78 1/2
1791	81	(same. 80 5/8)	84 1/2	87 7/8
1792	93 3/4	92 3/4	93 5/8	(vend. 90 3/8)
1793	73 3/4	77	77 3/8	74
1794	67 1/4	71	66 7/8	66 1/2
1795	63	65 7/8	68 3/4	(vend. 69 1/4)
1796	67 7/8	(vend. 66 3/4	59 5/8	56 1/4
1797	54 3/4	48 1/2	52 1/2	49
1798	47 7/8	48 3/8	49 3/4	56 7/8
1799	53	56 1/8	62 1/4	60
1800	60 3/4	63 5/8	64 1/2	64 1/4
1801	56 3/8	60 5/8	58 7/8	67 7/8
1802	68 3/4	76 3/8	71 1/4	68 3/8
1803	70	73	52 7/8	53 3/4
1804	55 7/8	56 1/8	57	57 1/2
1805	59	58 1/2	58 1/2	59 1/4
1806	61 7/8	60	64 7/8	61 1/4
1807	61 5/8	63 1/2	61 3/8	(vend. 63)
1808	63 1/2	68 3/4	67 5/8	67 1/2
1809	67	67 5/8	68 1/2	69 1/2
1810	67 5/8	70 5/8	68 3/4	66 1/8
1811	65 7/8	65 1/8	62 1/2	64 1/8
1812	62 5/8	61 3/8	56 5/8	(vend. 59 1/8)
1813	59	95 3/4	57 5/8	58 3/4
1814	66 3/4	67 3/8	68	63 7/8
1815	65 1/8	(vend. 58 5/8	56 7/8	61 5/8
1816	61 1/8	62 3/8	63 1/4	62 1/4
1817	65 1/8	72 1/4	80 3/4	83
1818	80 1/8	80	76 7/8	76 7/8
1819	77	72 3/8	70 7/8	67 1/2
1820	67 7/8	69 3/4	68 1/2	67 1/8
1821	71 7/8	72 5/8	75 1/8	77 3/4
1822	77 1/4	78 7/8	80 3/8	82 3/8
1823	76 1/8	77 3/8	82 1/4	83 1/8
1824	90 3/8	96 1/2	92 1/4	96 1/4
1825	93 3/8	90 5/8	90 1/4	87 1/2
1826	79 7/8	77 3/4	78 1/4	81 3/4

L'auteur de ce tableau y joint quelques observations sur le taux de l'intérêt auquel les emprunts publics ont été négociés, depuis l'époque où ces opérations ont commencé.

« Le taux moyen de l'intérêt, dit-il, auquel les emprunts publics ont été négociés durant la guerre d'Amérique, c'est-à-dire, depuis le commencement de l'année 1776, jusqu'à la fin de l'année 1784, a été de 5 liv. st. 7 sh. 1 d. p. °/₀.

» Le taux moyen de l'intérêt auquel se sont négociés les emprunts publics, durant la guerre contre la république française, c'est-à-dire, depuis le commencement de l'année 1793, jusqu'à la fin de 1801, a été de 5 liv. st. 4 sh. 7 d. p. °/₀.

» Le taux moyen de l'intérêt auquel se sont négociés les emprunts, durant la guerre contre l'empire français, c'est-à-dire, depuis le commencement de 1803, jusqu'à la fin de 1814, a été de 4 liv. st. 19 sh. 4 d. p. °/₀.

» D'où il résulte qu'à mesure que la dette publique s'est accrue, il est devenu plus facile de négocier des emprunts et que ces opérations ont pu se faire à un taux d'intérêt moins élevé.

» Le cours moyen des fonds à 3 p. °/₀, durant la guerre d'Amérique, c'est-à-dire, depuis le commencement de 1776, jusqu'à la fin de 1784, a été de 65 1/4 p. °/₀; ce qui, sur un capital de 100 liv. st., égale un taux d'intérêt de 4 liv. st. 11 sh. 11 d., et le taux moyen de l'intérêt auquel les emprunts se sont négociés durant cette même période, ayant été de 5 liv. st. 7 sh. 1 d. p. °/₀, il s'ensuit qu'il y avait un bénéfice moyen de 15 sh. 2 d. p. °/₀ sur l'intérêt de ces mêmes emprunts, ce qui est l'équivalent d'un capital de 25 liv. st. 5 sh. 7 d., dans les fonds publics à 3 p. °/₀.

» Le cours moyen des 3 p. °/₀, depuis le commencement de 1785, jusqu'à la fin de 1792, a été de 75 7/8 p. °/₀; ce

qui représente un intérêt de 3 liv. st. 19 sh. sur un capital de 100 liv. st.

» Le cours moyen des 3 p. %, durant la guerre contre la la république française, c'est-à-dire, depuis le commencement de l'année 1793, jusqu'à la fin de l'année 1801, a été de 61 7/8 p. %, égal à un intérêt de 4 liv. st. 17 sh., sur un capital de 100 liv. st.; et le taux moyen de l'intérêt auquel les emprunts ont été négociés durant cette même période ayant été de 5 liv. st. 4 sh. 7 d. p. %, il y a eu, par conséquent, un bénéfice moyen de 7 sh. 7 d. p. % sur l'intérêt de ces mêmes emprunts, ce qui est l'équivalent d'un capital de 12 liv. st. 12 sh. 9 d. dans les 3 p. %.

» Le cours moyen des 3 p. %, pendant l'année 1802, a été de 71 3/16 p. %, ce qui représente un intérêt de 4 liv. st. 4 sh. 3 d., sur un capital de 100 liv. st.

» Le cours moyen des 3 p. %, durant la guerre contre l'empire français, c'est-à-dire, depuis le commencement de 1803, jusqu'à la fin de 1814, a été de 62 1/8 p. %, égal à un intérêt de 4 liv. st. 15 sh. 5 d., sur un capital de 100 liv. st.; et le taux moyen de l'intérêt auquel les emprunts ont été négociés, durant cette même période, ayant été de 4 liv. st. 19 sh. 4 d. p. %, il en résulterait un bénéfice moyen de 3 liv. st. 11 sh. p. % sur l'intérêt de ces mêmes emprunts, équivalent d'un capital de 6 liv. st. 10 sh. 7 d. dans les 3 p. %.

» Le cours moyen des 3 p. %, depuis le commencement de 1815, jusqu'à la fin de 1821, a été de 70 3/16 p. %, ce qui représente un intérêt de 4 liv. st. 5 sh. 6 d. sur un capital de 100 liv. st. »

Industrie.

De la carie sèche dans les bois de construction et dans les bâtimens. — Dans un des derniers numéros de la col-

lection intitulée (1) *Mémoires sur l'architecture navale*, on lit quelques observations curieuses sur une maladie à laquelle les bois sont exposés, et qu'on appelle carie ou pourriture sèche. On annonça, il y a quelques années, qu'elle s'était introduite dans nos constructions navales, et menaçait de détruire insensiblement notre marine. Cette nouvelle répandit les plus vives alarmes dans toute la nation, et le parlement s'en occupa dans une de ses dernières sessions.

Voici le résumé des observations insérées dans le nouveau recueil que nous venons de citer.

La carie sèche, que l'on suppose plus dangereuse qu'elle ne l'est réellement pour nos constructions nautiques, et sur laquelle on n'a acquis que depuis peu des notions exactes, se manifeste par le développement d'excroissances végétales à la surface des bois de charpente; excroissances qu'aujourd'hui l'on sait être de la nature des champignons. Ce terme de carie sèche, qu'on ne rencontre dans aucun document officiel, antérieurement à l'année 1808, est nouveau; mais la maladie qu'il désigne est fort ancienne, et les annales des tems les plus reculés en font mention. Dans l'Ecriture Sainte il en est question sous le nom de plaie ou lèpre des maisons (2). Pépys, secrétaire de la marine en 1784, rapporte que cette année on lança trente vaisseaux de ligne qui furent en peu de tems attaqués de cette maladie, et qu'on enleva de leurs cales des vesses-de-loups grosses comme le poing. Le *Foudroyant*, vaisseau de quatre-vingts canons, lancé en 1798, fut trouvé quatre ans après (en 1802) dans un état de dépérissement complet produit par la même cause. En 1811, *la reine Charlotte*, vaisseau de cent canons, mis à l'eau seulement depuis qua-

(1) *Paperson naval, architecture and other subjects connected with naval science.*

(2) Lévitique, chap. 14.

torze mois, subit un sort pareil. Dès ce moment on commença à s'occuper sérieusement de cette plaie, et on la désigna pour la première fois sous le nom de *carie sèche*, nom qu'elle a toujours conservé depuis. Toutefois ce terme a été employé trop indistinctement; mal appliqué, il a répandu dans le public des idées fausses, des craintes exagérées. Borné à son véritable sens, ce mot doit s'entendre de la décomposition du bois, accompagnée de champignons, ou produite par le développement de ce végétal.

L'auteur de cet article expose ensuite les causes de la carie sèche, et fait connaître les diverses précautions prises dans les chantiers de la marine anglaise pour en préserver les bois et les navires, et pour la guérir quand elle existe. Il n'a pu traiter cette matière sans rendre justice au mérite d'un ouvrage publié à ce sujet par M. Knowles, employé au ministère de la marine, et intitulé *Examen des moyens employés pour la conservation des bois et des vaisseaux dans la marine britannique* (1). Il y rend compte des divers essais qui ont été faits, tant pour prévenir que pour guérir la carie sèche, ainsi que du résultat qu'ont produit ces expériences. Voici à cet égard comment s'exprime l'article que nous analysons :

« Les moyens qu'on emploie aujourd'hui dans nos chantiers de construction, pour la conservation des bois, consistent principalement à les dessécher sous des hangars, à les tenir plongés dans l'eau salée, à en détacher le bois vert qui peut s'y trouver, à enduire de goudron minéral et à peindre leur surface, et enfin à injecter le fond des bâtimens d'un mélange de goudron et de blanc de plomb.

» Le séjour des bois sous des hangars, en les garantissant

(1) NOTE DU TR. Il a été traduit depuis peu en français par ordre de S. E. le ministre de la marine.

des effets du soleil et de la pluie, est un excellent moyen pour les dessécher; pourvu qu'on ne les entasse pas et qu'on favorise la libre circulation de l'air autour de leur surface.

» L'immersion dans l'eau a pour effet d'expulser promptement du bois les autres substances liquides, et pour cela l'eau salée, en raison de ses propriétés alcaliques, est préférable à l'eau douce; son action, il est vrai, est beaucoup moindre sur les substances végétales que sur les substances animales, mais elle suffit pour arrêter le dépérissement des bois de construction. On les préserve encore en ôtant l'écorce susceptible d'une putréfaction rapide, et en empêchant que, par son contact, la putrescence ne se communique à l'aubier. L'enduit de goudron et la teinture appliqués sur les bois les garantissent des gersures et empêchent que le champignon ne germe à leur surface, et exemptent les bois d'essences différentes, qui se trouvent en contact, de la fermentation qui pourrait résulter de la diversité des principes végétaux qu'ils contiennent. L'injection du mélange de goudron et de blanc de plomb dans les pièces qui doivent composer le fond des bâtimens a, entr'autres avantages qu'il serait trop long d'énumérer, celui de préserver également le bois d'une manière efficace, et d'y étouffer le germe du champignon, en bouchant tous ses pores.

» Outre ces moyens employés pour la préparation des bois de construction, il en est un autre non moins important et généralement en usage aujourd'hui pour la conservation des bâtimens : il consiste à les mettre à l'abri de la pluie pendant qu'on travaille à les construire ou à les radouber. Inutile de démontrer qu'en s'introduisant dans les fentes du bois et dans les interstices des ais, la pluie contribue pour beaucoup au dépérissement des navires. Pour ne négliger aucune précaution conservatoire, on place souvent au-dessus d'eux une toiture temporaire, et on leur

donne des ventilateurs en enlevant une portion de la cloison qui divise la cale, et en laissant des ouvertures entre les sabords ou dans le pont.

» Il est à remarquer cependant qu'une circulation d'air qui ne serait pas habilement ménagée aurait aussi ses inconvéniens. Elle tend à faire contracter le bois, à désunir les ais; il importerait donc de procurer au bâtiment un courant d'air qui pût suffire pour le maintenir dans l'état sain, sans trop faire jouer le bois. Nul doute que l'observation aidée de l'expérience ne parvienne à trouver le juste milieu auquel il est important de s'arrêter, quant à l'état hygrométrique des constructions navales. »

Observations sur la chute du pont suspendu des Invalides, à Paris, par M. Robison, de la société royale d'Édinbourg. — « Comme je n'ai point vu les lieux, immédiatement après l'événement, le compte que je puis en rendre ne sera pas complet. En visitant les travaux, quelques jours auparavant, je commençai à craindre que l'on n'eût pas assez fait pour la solidité. On ne devine point, à l'inspection du projet de construction, tel qu'il a été publié, pourquoi l'on n'a pas opposé une résistance directe à la résultante des deux directions de la chaîne, vers le point d'attache, résultante qui partage en deux parties égales l'angle formé par ces directions. Les pilots et la maçonnerie qu'ils supportent ne sont point dans le sens de la poussée, dont il s'agissait de contrebalancer l'effort; et même, la forme de cette maçonnerie semble peu assortie à sa destination. Dans la construction, telle qu'elle a été faite, rien ne pouvait empêcher un mouvement de rotation dont les effets accumulés seraient devenus sensibles avec le tems, et auraient infailliblement entraîné la chute du pont. Tôt ou tard, on aurait été dans la nécessité de prendre le parti auquel on s'est résigné avant la fin des tra-

vaux ; on aurait démonté les chaînes et enlevé le tablier du pont.

» Pendant la courte visite que je pus faire sur les lieux, je vis une fissure dans la masse à laquelle les chaînes sont attachées ; vers le haut, l'ouverture était de près d'un pouce : c'était un avertissement salutaire, il a été compris.

» On aurait dû remarquer aussi quelques inconvéniens inséparables de la multiplicité des chaînes et de leur rapprochement. La température ne pouvait être répartie également dans cet assemblage : une des chaînes, plus fortement échauffée, se serait dilatée plus que les autres, et n'aurait plus supporté convenablement sa part de la charge.

» Quant à l'exécution, soit de l'ensemble, soit des détails de ce grand ouvrage, je ne puis qu'en faire l'éloge ; s'il eût réussi, il aurait été l'un des plus beaux ornemens de la capitale de la France, et de la magnifique situation où il était placé. »

« *Construction d'une chaumière pour trente shellings.* » — Tel est le titre d'un brochure publiée à Glasgow, par M. Miller, et qui a reçu du public un accueil favorable. Sans examiner jusqu'à quel point elle peut introduire une économie réelle dans nos constructions rurales, elle nous mettra dans le cas de faire un reproche assez grave à nos voyageurs agronomes, et notamment au célèbre Arthur Young. M. Miller prend la peine d'inventer, à Glasgow, l'un des procédés du *pisé*, art pratiqué dans quelques provinces de France, et qui remonte peut-être jusqu'au tems des Druides, et encore, ce procédé, réinventé en Écosse, n'est-il pas le meilleur, ni le plus commode dans l'application. Le pisé a été le sujet de dissertations très-longues et très-multipliées dont les agronomes français ont rempli leurs ouvrages. Cointereau voulut l'introduire partout,

même dans l'architecture ornée. Si nous voulons nous approprier cet art, au lieu de le créer lentement chez nous, et par une suite d'essais, ne vaudrait-il pas mieux le prendre tout fait chez nos voisins, et profiter de leur expérience? Mais nos agronomes nous ont laissé, à cet égard, dans une complète ignorance; ils lisent peu les ouvrages français, et quand ils voyagent en France, ils vont trop vite et ne voient pas assez de choses, ni assez bien. Les voyages d'Arthur Young, trop superficiels même pour le tems où ils furent écrits, ne sont plus instructifs; c'est un ouvrage à refaire, en y consacrant, non pas quelques mois, mais des années; en séjournant, et non pas en courant d'une province à une autre, sans avoir le tems, ni les moyens d'en connaître une seule.

Navigation par la vapeur au Bengal. — Nous empruntons à la *Government Gazette* de Calcutta les détails suivans sur l'état de la navigation au moyen de la vapeur dans le Bengal.

« Des bateaux à vapeur ont été lancés sur le Hongly ou Bharagutti et ils sont aujourd'hui en pleine activité. On en sent chaque jour tous les avantages; ils facilitent les moyens de transport, et les communications entre Calcutta et les villes voisines sont devenues beaucoup plus rapides. La *Comet* et le *Fire fly* se rendent régulièrement à Chinsurah et on commence à en établir sur la plupart des fleuves de l'Hindostan. On s'occupe, en ce moment, de la construction de deux nouveaux bâtimens que l'on destine, d'après l'autorisation de la cour des directeurs, à la navigation exclusive du Gange. Les mines de charbon du Silhet, celles que l'on a récemment découvertes à Assam, sont très-favorables aux spéculateurs, et sans doute le Barampouter et les rivières de nos frontières orientales ne tarderont pas à se couvrir de bateaux à vapeur. »

BOURSE DE LONDRES.

Prix des actions dans les différens canaux, docks, travaux hydrauliques, compagnies des mines, etc., etc., pendant le mois de juin 1827.

	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionaires.	Cours en Juin 1827.
CANAUX.			
Ashton	»	100	130
Birmingham	»	17 10	295
Coventry	»	100	1240
Elesmere et Chester	»	133	106
Grande Jonction	»	100	311
Huddersfield	»	57	18
Kennet et Avon	»	40	26
Lancastre	»	47	35
Leeds et Liverpool	»	100	390
Oxford	»	100	700
Régent	»	40	28
Rochdale	»	85	96
Stafford et Worcester	»	140	810
Trent et Mersey	»	100	1800
Warwick et Birmingham	»	100	285
Worcester et *idem*	»	78	47
DOCKS.			
Commercial	»	100	80
Indes orientales	»	100	83
Londres	»	100	84 10
Ste.-Catherine	100	50	47
Indes occidentales	»	100	201
TRAVAUX HYDRAULIQUES.			
Londres (orientale)	»	100	122
Grande Jonction	»	50	63
Kent	»	100	29
Londres (méridionale)	»	100	90
Middlesex occidental	»	60	66
COMPAGNIES DU GAZ.			
Cité de Londres	100	90	165
Nouvelle cité de Londres	100	50	94
Phénix	50	31	32
Impériale		50	48
Générale unie	50	40	24
Westminster		50	61
COMPAGNIES D'ASSURANCE.			
Albion	500	50	55
Alliance	100	10	8 10
Id. maritime	100	5	4 15
Atlas	50	5	9
British commercial	50	5	4 17 6
Globe		100	152
Gardian	100	10	19 5 0
Hope	50	5	4 15
Impériale	500	50	93
id. sur la vie	100	10	8
Law life	100	10	10
Londres	25	12 10	19 10
Protecteur	20	2	1 5
Rock	20	2	2 10
Echange royal		100	246

COMPAGNIES DES MINES.	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Juin 1827.
Anglo-Mexicaine	100	85	42 10
Id. Chilienne	100		
Bolanos	400	375	295
Brésilienne	100	20	20
Colombienne	100	20	11
Mexicaine	100	21	6
Real del monte	400	400	340
Mexicaine-Unie	40	30	11
SOCIÉTÉS DIVERSES.			
Compagnie d'Agriculture Australienne	100	8	13
Exploitation du fer anglais	100	37 10	10
Compagnie d'Agriculture du Canada	100	10	7
Id. de la Colombie	100		
Navigation par la vapeur	100	13	3 15
Banque provinciale irlandaise	100	25	21 10
Compagnie de Rio de la Plata	100	7 10	2 10
Id. de la terre de Van Diemen	100	4	3
Reversionary interest society	100	65	55
Compagnie du passage sous la Tamise	100	37	5
Pont de Waterloo	100	100	5
Pont de Vauxhall	»	70	22 10

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 mai 1827 jusqu'au 24 juin 1827.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Bank Stock, 8 p. o/o	206 1/2	203 1/4	206
3 pour o/o consolidés	—	—	—
3 p. o/o réduit	86	82 3/8	85 1/2
3 1/2 p. o/o réduit	—	—	—
Nouveau 4 p. o/o	—	—	—
Longues annuités expirant en 1860	19 13/16	19 1/8	19 3/4
Fonds de l'Inde, 10 1/2 p. o/o	—	—	—
Obligations de l'Inde, 4 p. o/o	86 s. p. m.	70 s. p. m.	86 s. p. m.
Billets de l'Échiquier, 2 d. par jour	53 s. p. m.	41 s. p. m.	53 s. p. m.

FONDS ÉTRANGERS.		Plus haut	Plus bas	Dern. cours.
Obligations autrichiennes,	5 p. 0/0	92	91 1/2	92 »
Id. du Brésil	*id*	59 3/8	56 3/4	59 »
Id. de Buenos-Ayres	6 p. 0/0	60 3/4	57 1/2	60 1/2
Id. du Chili	*id*	29 1/2	27	27 1/2
Id. de Colombie, 1822	*id*	28 1/2	23	26 1/2
Id. *id.*, 1824	*id*	32 1/2	27	30 1/2
Id. du Danemarck	3 p. 0/0	62 5/8	61	62 1/2
Rentes françaises	5 p. 0/0	101 3/4	100	101 3/4
Id.	3 p. 0/0	72 1/2	70	72 1/2
Obligations grecques	5 p. 0/0	18 1/4	15	16 1/2
Id. Mexicaines	5 p. 0/0	56 7/8	54 1/8	56 1/4
Id. *Id.*	6 p. 0/0	70 7/8	68 1/8	70 1/4
Id. Péruviennes	6 p. 0/0	27	23	26 »
Id. Portugaises	5 p. 0/0	76	74 1/4	75 3/4
Id. Prussiennes, 1818	*id*	99 1/8	97 1/4	98 3/4
Id. *id.* 1822	*id*	100 3/8	98 1/2	100 »
Id. Russes	*id*	93 1/8	91 1/2	93 »
Id. Espagnoles	*id*	12 3/4	11 3/4	12 »

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DOUZIÈME VOLUME.

Pag.

MACHIAVEL ET SON SIÈCLE. (*Edinburgh Review.*) 5

SCIENCES ÉCONOMIQUES. — 1. Situation commerciale, financière et morale de l'Angleterre. (*Statistical Illustration.*) 49

2. Histoire et principes des Assurances sur la vie. (*Edinburgh Review.*) 193

HISTOIRE NATURELLE. — 1. Les Abeilles. (*London Magazine.*) 78

2. Pigeons Américains. (*Philosophical Journal.*) 219

BEAUX ESPRITS CONTEMPORAINS. — 1. Wordsworth, Crabbe et Campbell. (*New Monthly Magazine.*) 61

2. Godwin ..... (*Id.*) 233

SOUVENIRS de l'Italie ..... (*Id.*) 249

HISTOIRE. — Insurrection générale de l'Espagne, contre Napoléon Bonaparte, en 1808 256

VOYAGES. — STATISTIQUE. — 1. Neuvième lettre sur l'Orient. La Terre-Sainte. (*New Monthly Mag.*) 109

2. La Crimée. (*Asiatic Journal.*) 129

3. Lettres sur l'Hindostan. (*Quarterly Review.*) 280

4. Dixième lettre sur l'Orient. Damas (*New Monthly Magazine.*) 313

MÉLANGES. — 1. Les Sociétés de Londres. (*Flowers of Literature.*) 144

2. Vie d'un savant Hongrois à Paris. (*New Monthly Magazine.*) 148

3. Origine des journaux en Angleterre 154

4. Les plaisirs de Brighton 330

5. Figure, caractère et usages des Birmans. (*London Magazine.*) 336

Pag.
6. Vie des Anglais à la campagne................. 339
7. De l'introduction et de l'usage du tabac en Angleterre.. 346
NOUVELLES DES SCIENCES, DE LA LITTERATRUE, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC., ETC........................ 160 et 352

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME.

